LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1956

SOMMAIRE

TABLEAU DE LA CIVILISATION AMÉRICAINE

I. LA VIE POLITIQUE

Problèmes politiques, par André SIEGFRIED 9
L'Américain et son passé, par Claude ARAGONNÈS 16
L'esprit américain, par André MAUROIS 22
Le pays du progrès, par Emmanuel BERL 33
Le gouvernement présidentiel, par Louis GUITARD 38

II. LA VIE CULTURELLE

La vie universitaire, par Henri PEYRE 47
Les échanges culturels franco-américains, par Edouard MOROT-SIR. 56
Notes sur la science en Amérique, par Giorgio de SANTILLANA.. 62
Réalité et existence dans la philosophie, par H. W. SCHNEIDER.. 67
Promenade sur le sentier de l'art, par Yvon BIZARDEL 73
Regards sur les Lettres américaines, par Raymond LAS VERGNAS. 89
L'américain, langue de l'essor, par Frances de DALMATIE 98
Radio et Télévision, par Michel ROBIDA 108
Le Théâtre, par Paul TREDANT 115
Le Cinéma, par Claude ELSEN 121
Y a-t-il une musique américaine? par Claude ROSTAND 124
Deux poètes philosophes : Wallace Stevens et Conrad Aiken, par Alain BOSQUET 129

III. LA VIE SOCIALE

Autours et alentours de la famille américaine, par Marianne MONESTIER 136
Les sectes religieuses et les Sociétés secrètes, par Robert AMADOU.. 145
La Presse, par Claude DAY 159
Lyrisme, existence et publicité, par Jean MALAQUAIS 168
Le commerce et la société capitaliste, par Max LERNER 178

IV. IMPRESSIONS

Déjà vu en 1927, par Paul MORAND 184
Portraits de New York, par Paul GILSON 189
Washington, par Roger BODART 196
Journal de l'été indien, par Claude VIGÉE 198
Nouveau Mexique, par André BAY 204
Salzburgiana, par Marguerite CASTILLON DU PERRON 207
Le Français d'Amérique, par M.-C. BLANCHET 214

8° Z
30371

Nouveautés historiques

Jean de LA VARENDE
Le Mariage de Mademoiselle et ses suites
Un volume 375 »

Maurice LEVAILLANT
Une Amitié amoureuse : Madame de Staël et Madame de Récamier
Un volume 990 »

Maurice BAUMONT
Gloires et Tragédies de la IIIe République
Un volume 1100 »

Françoise de BERNARDY
Le dernier amour de Talleyrand, la Duchesse de Dino
Un volume 875 »

Roger LANGERON
Royer-Collard. Un Conseiller secret de Louis XVIII
Un volume 870 »

Georges MONGREDIEN
L'Affaire Foucquet
Un volume 600 »

Jean SAVANT
Les Amours de Napoléon
Un volume 625 »

Henri PERRUCHOT
La Vie de Cézanne
Un volume 900 »

A. GOUTARD
1940 - La guerre des occasions manquées
Un volume 990 »

Librairie Hachette

I. La Vie Politique.

Problèmes politiques

C'est une entreprise difficile que de donner, dans son actualité, le portrait d'un pays ou d'un peuple, car le passé reste toujours présent dans un présent qui change, d'où un inévitable décalage de toutes les perspectives. L'entreprise est particulièrement malaisée pour les Etats-Unis, car en l'espèce l'évolution est si rapide qu'à quelques années de distance c'est à peine si parfois l'on reconnaît les lieux qu'on avait précédemment visités. L'observateur se doit de suivre ce mouvement, dont le rythme est harassant, et cependant il ne peut se dispenser d'une constante référence au passé, même si le modèle lui conseille de ne pas le faire, estimant qu'une prescription rapide en efface à tout instant les traces. Il s'agit en effet d'un portrait qu'il faut refaire sans cesse, comme si ce n'était plus le même peuple ni les mêmes problèmes. C'est affaire de développement et en quelque sorte d'âge, car on n'est plus en présence d'un pays neuf ou d'un peuple encore tout jeune, mais d'un pays et d'un peuple s'avançant vers la maturité. C'est affaire aussi d'une position modifiée des Etats-Unis par rapport au monde, ce qui entraîne une révision de la politique extérieure, une transformation dans la structure de l'Etat. La physionomie de l'ensemble s'en ressent, et pourtant il y a des constantes, qui se retrouvent de génération en génération et qui font que ce peuple, renouvelé dans sa composition ethnique et placé dans des circonstances entièrement nouvelles, demeure le même, fidèle à quelques traditions de base qui sont peut-être la garantie du maintien de sa personnalité. C'est sous l'angle des problèmes se posant à lui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, que le pays révèle le mieux cette personnalité.

***

Le premier qui s'impose à l'observation est un problème démographique. Les éléments ethniques qui composent désormais ce peuple ne sont plus les mêmes qu'avant les grandes vagues d'immigration de la fin du XIX[e] siècle. L'origine première était anglo-écossaise et puritaine, puis, des guerres de l'Empire jusque vers 1880, c'est un afflux allemand et irlandais qui l'avait, dans une certaine mesure désanglicisé et déprotestantisé, lui laissant cependant le caractère fondamental d'une société protestante et nordique. Le raz de marée slavo-latin, qui de 1880 environ à 1914 inonde les Etats-Unis, change profondément ce caractère, car les nouveaux venus, qui ne sont guère moins de 25 millions durant cette période d'immigration, introduisent dans un milieu issu de l'Europe septentrionale des ferments méditerranéens et slaves, le plus souvent catho-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

liques, dont les réactions spontanées de comportement ne sont plus celles du passé. Si la première guerre mondiale interrompt bientôt cette invasion sous sa forme quantitative, l'entre-deux guerres la voit renaître sous une forme limitée et qualitative avec les réfugiés des persécutions hitlériennes, et c'est un nouveau ferment qui s'introduit dans l'organisme américain, celui d'individualités brillantes et fortes issues d'une Europe centrale et orientale féconde en talents, éventuellement en génies scientifiques. L'impression est exotique et, en dépit d'une assimilation rapide, les grandes villes américaines donnent maintenant l'image d'une humanité plus composite que précédemment.

Par réaction contre ces pressions démographiques venues du dehors, l'Amérique réagit en essayant de défendre l'intégrité de son type initial, d'où la substitution à une traditionnelle attitude d'accueil d'une politique de défense contre l'invasion. Les lois de 1921-1924 instituent le régime du quota, qui est en fait un régime d'exclusion et la loi Mc Carran de 1952 ne fait que confirmer cette volonté de ne plus se laisser envahir. Même telles mesures exceptionnelles d'accueil, en faveur des « personnes déplacées », ne sont appliquées qu'au compte-gouttes, se heurtant à une mauvaise volonté administrative, fidèle reflet de l'opinion dans son ensemble. Il y a donc, par rapport à la tradition d'avant 1914, un total renversement d'attitude : ethniquement, comme socialement, la société américaine est, à l'égard de l'étranger, sur la défensive.

Plusieurs migrations intérieures ont, depuis 1914, produit un effet d'exotisme analogue sur les Etats et surtout les grandes villes du Nord et du Nord-Est : migration noire vers les zones industrielles, vers New York, vers Chicago, vers Detroit ; migration porto-ricaine vers New York ; migration mexicaine vers l'Ouest et la côte du Pacifique. Mais là les conséquences n'ont pas été dans le sens d'une défense et d'une exclusion. Les noirs, dans le Nord, ont bénéficié des mêmes droits civils et politiques que les blancs, et s'il y a eu effectivement ségrégation sociale il n'y a pas eu ségrégation légale comme dans le Sud. Civilement l'homme de couleur a été traité légalement comme un citoyen, bénéficiant des droits du citoyen, et toutes les mesures de discrimination prise à son encontre ont été solennellement condamnées par la Cour suprême. Cette situation a fait évoluer le problème racial, sans cependant lui valoir de solution. Si le rythme de cette évolution s'est accéléré depuis la seconde guerre mondiale, c'est sans doute sous l'effet d'une opinion internationale ayant fait pression sur l'opinion américaine. L'O. N. U., en fixant son siège à New York, a posé de ce fait, dans cette capitale, des problèmes nouveaux dont la réponse ne pouvait plus être, ni l'exclusivisme légal du Sud, ni l'exclusivisme social du Nord. Quand des délégations étrangères comprenant des membres de couleur, éventuellement de position élevée, se voyaient refuser, comme il était normal aux Etats-Unis, l'entrée des meilleurs hôtels ou restaurants, la circonstance devenait de plus en plus intolérable et scandaleuse. Il fallait donc que le scandale cessât et il y avait là une éducation de l'Amérique par l'étranger, ce qui d'autre part encourageait les noirs, de plus en plus organisés dans leurs revendications. Ceux-ci avaient du reste, pendant la guerre, combattu à côté des blancs, Roosevelt leur avait assuré dans l'armée l'égalité de traitement, de sorte que le retour au régime antérieur apparaissait de plus en plus difficile à concevoir. De là, dans le parti démocrate comme dans le parti répu-

blicain, une attitude nouvelle, préconisant la reconnaissance des droits de la minorité ethnique. C'est sous cette influence que la Cour suprême, prenant en quelque sorte l'offensive, interprète maintenant les droits d'égalité des noirs en matière d'éducation. L'évolution est significative, marquant dans l'histoire des rapports entre les deux races, un départ nouveau. Comme il arrive aux Etats-Unis, une volonté systématique d'optimisme pourrait faire croire que le problème est désormais résolu, et plusieurs visiteurs européens s'y sont trompés. La vérité est que les exclusions sociales traditionnelles continuent, soit dans le Nord avec quelque atténuation, soit dans le Sud pratiquement sans aucune atténuation. On verra sans doute de plus en plus, dans l'Est et le Centre-Ouest, des noirs mêlés effectivement à la vie des blancs ; il se pourra que tel homme de couleur distingué soit admis à l'occasion dans un dîner ou une réunion sociale ; de plus en plus nombreux seront les représentants de la race hier persécutée qui seront admis dans des postes administratifs ou électifs, sans discrimination. De là à penser que la barrière doive prochainement tomber ou s'abaisser sérieusement il y a loin. Le noir aux Etats-Unis se sent américain et se veut simplement tel, sans mention de race, mais pour les blancs il reste un « noir américain », ce qui marque une forte nuance.

La couleur en l'espèce semble devoir être un obstacle insurmontable pour une complète assimilation. Les différences d'origine ethnique, à l'intérieur de la race blanche, quelque importantes qu'elles aient pu paraître, n'ont pas eu le même effet. Quand il s'agissait d'Anglo-Saxons protestants l'assimilation dans le creuset se faisait rapidement et sans peine : il entrait un Anglais, un Scandinave, un Allemand, et bien vite on ne voyait plus qu'un Américain. Avec plus de lenteur le processus a été le même pour les slaves, les latins, les catholiques : le melting pot en a fait aussi des Américains parfaitement authentiques, le milieu se manifestant en la circonstance plus puissant que l'hérédité. Sans doute ce Méditerranéen, ce Balkanique ne devenait-il pas un Anglo-Saxon, mais il devenait américain, et si la composition de son sang restait après tout la même, c'est bien une allure américaine qu'il adoptait avec un étonnant empressement. Il s'ensuit donc qu'en dépit de cet exotisme, signalé plus haut, le peuple américain prenait, dans son allure, dans son comportement, une unité aussi forte, sinon plus forte que par le passé. Les étrangers à l'anglo-saxonisme se coulaient sans peine dans une armature anglo-saxonne, où les traditions civiques britanniques initiales demeuraient fortes. Et, si l'on ne peut dire que ces immigrants ou leurs enfants aient les qualités de la tradition nationale « dans le sang », du moins peut-on dire qu'ils les ont largement acquises. Chose curieuse, ces latins se sont délatinisés, ces slaves se sont déslavisés, et si toute une partie de l'Europe a physiquement passé aux Etats-Unis, on ne peut dire que son esprit ait traversé l'Atlantique. La personnalité européenne est faite essentiellement d'une association de l'esprit latin et de l'esprit anglo-saxon, de la tradition méditerranéenne avec la tradition nordique. Cette interpénétration de deux civilisations manque aux Etats-Unis, l'attraction anglo-saxonne ayant tout absorbé. Considérez un groupe d'Américains pris au hasard, les types nordiques sont loin de dominer parmi eux et l'on pourrait aussi bien les croire issus de Naples ou de Vienne que de Londres ou de Hambourg, et cependant ce sont bien des Américains, se comportant et réagissant en Américains. De ce point de vue le mécanisme de l'assimilation

a joué, dans un sens que n'a pas fortement contredit la vague slavo-latine de la fin du siècle dernier.

***

Peut-on parler d'un problème social aux Etats-Unis ? Le peuple américain bénéficie d'un niveau de vie qui fait envie au monde entier et dont les Américains eux-mêmes se déclarent satisfaits. Les possibilités d'ascension sociale sont les mêmes pour tous et chacun a conscience de cette voie ascendante qui s'ouvre devant lui. Il n'y a pas à vrai dire de classes sociales, et dans ces conditions la lutte de classes qui empoisonne l'atmosphère européenne est inconnue aux Etats-Unis. Il n'y a donc pas de problème social, et cependant il en existe un, latent ou virtuel, celui de maintenir ce niveau de vie qui est devenu l'un des fondements de l'esprit national américain.

Le citoyen des Etats-Unis, quel qu'il soit, est accoutumé à la prospérité. Il estime qu'elle doit être normale, permanente, croissante et même croissante selon un rythme de progrès en état constant d'accélération. Si ce rythme se ralentit, s'il y a palier ou même recul, une atmosphère, sinon de crise du moins d'inquiétude, tend aussitôt à s'établir. L'équilibre en l'espèce est donc un équilibre de mouvement, nécessitant une perpétuelle ascension. Le consommateur, un employé au sens large dans la grande majorité des cas, s'est adapté à cette conception, qu'une propagande diffuse, soit issue de la grande production, soit simplement spontanée dans son optimisme, répand incessamment sur le pays. Le souvenir des crises, notamment celui de la grande dépression persiste un certain temps, pendant lequel l'opinion est mise en garde contre leur retour possible, puis, assez rapidement, vient l'oubli et la marche ascensionnelle reprend. Il semble que le climat du Nouveau Monde en soit la justification et que ce progrès, vraiment statutaire, soit considéré aux Etats-Unis comme faisant partie de la normalité américaine, de la structure même de l'économie sous ces cieux exceptionnels. A l'Européen se référant à telles lois naturelles excluant ce sens unique perpétuel on répond qu'il a peut-être raison en tant qu'européen, mais qu'il en est autrement quand on a traversé l'Atlantique.

Le problème alors, s'il y en a un, réside dans le fait que l'Américain n'est pas un homme accumulant des réserves en prévision des vaches maigres. Bien au contraire il est normalement endetté, vivant au-dessus de ses moyens ou plutôt en avant de ses moyens, dans un constant escompte d'un avenir lui inspirant une entière confiance. S'il est prévoyant, et il l'est, c'est par le recours général aux assurances, mais de réserves immédiates il ne semble pas qu'il en ait dans la majorité des cas. L'équilibre du système comporte donc la certitude du salaire nécessaire pour faire face aux mensualités que réclame le règlement du frigidaire, de l'auto ou de la maison, et dans ces conditions le plein emploi doit être la règle, le chômage, du moins le chômage prolongé, équivalant non pas seulement à une crise mais à une catastrophe susceptible d'ébranler l'édifice tout entier.

Le problème dès lors est d'éviter le chômage, de l'éviter à tout prix, sans laisser, comme on le faisait au XIX^e^ siècle, la crise se dénouer d'elle-même après le consentement forcé des sacrifices nécessaires. « Young man, go West », disait il y a un siècle le New Yorkais Greeley à un jeune chô-

meur en quête d'emploi. Le remède serait désormais inopérant, car l'ampleur moderne des dérèglements économiques est devenue telle que les solutions individuelles ne valent plus; il faut recourir à la puissance de l'Etat lui-même, sous le signe de l'inflation, conformément à des programmes qui, sous des noms divers, New Deal, Fair Deal, Welfare State, *relèvent tous de la même inspiration. Franklin Roosevelt a été à cet égard le grand initiateur. Le jour de son intronisation à la présidence, au début de mars 1933, cet homme malade parle debout, sans manteau ni chapeau, avec, dit un témoin,* an almost defiant chin : « *Je m'engage devant vous, dit-il solennellement, à une nouvelle alliance avec le Peuple* ». *Il y a là, dans la politique américaine, une attitude nouvelle, le ferme propos du gouvernement de se servir de la Puissance publique comme d'une agence providentielle du bonheur humain. Tel était, tel est encore le programme démocrate en cas de crise, mais personne ne se fait illusion, les Républicains, en cas de dépression, ne se comporteraient pas autrement. Il ne faut pas qu'il y ait de chômage, il n'y en aura pas, la santé économique et morale de ce peuple ne le supporterait pas. S'il y a donc un problème social, ce ne peut être que celui-là, mais se pose-t-il? La marée, depuis dix ans, depuis quinze ans, n'a cessé de monter.*

***

*L'entrée des Etats-Unis dans la première, puis dans la seconde guerre mondiale, l'acceptation, de mauvaise grâce d'abord puis avec un complet acquiescement, de responsabilités internationales, ont entraîné, s'ajoutant en l'espèce à la politique du New Deal, une transformation de l'Etat, qui pose maintenant au peuple américain toute une série nouvelle de problèmes, que le XIX*e *siècle, et même le XX*e *avant 1914, n'avaient ni connus ni même imaginés. Il s'agit de la structure de l'Etat, et c'est probablement, dans l'évolution de la société américaine, une étape de toute première importance, dont on ne saurait méconnaître la profonde signification. Sous la double influence de la guerre et de l'industrialisation, des conditions nouvelles de gestion s'imposent à une communauté dont la centralisation et l'organisation deviennent de plus en plus la loi d'existence et de développement.*

La tradition initiale de ce que Bryce appelle The American Commonwealth *était en effet plutôt celle d'une simple communauté que d'un Etat, au sens d'*imperium *où nous autres Européens entendons ce terme. Dans une communauté la gestion collective est assurée par de simples délégués, qui ne sont que les délégués de la communauté : les églises congrégationalistes protestantes ont en l'espèce servi de modèle, presque de cadre aux premières formes politiques de la démocratie américaine. Il ne s'agissait en aucune façon d'un Etat de forte structure et surtout pas d'un Etat transcendant par rapport à un peuple de citoyens ne se considérant pas à vrai dire comme des administrés mais plutôt comme des associés. Ce qui est nouveau, c'est que, depuis Woodrow Wilson et surtout depuis Franklin Roosevelt, on assiste à la constitution d'un véritable Etat. Ce développement, né de la guerre mais intensifié par la dépression, n'entraîne pas de changement dans la Constitution, qui reste la même, toujours fondée sur le suffrage populaire et la délégation des pouvoirs, mais il comporte l'institution d'une structure administrative permanente dont on n'avait*

pas éprouvé le besoin au temps de Monroë et de la conquête du continent par les pionniers. Dès l'entre-deux guerres la tendance était sensible, mais elle se manifeste aujourd'hui avec éclat, soit par l'établissement d'une armature incompatible avec les exigences du spoil system, *soit par le progrès frappant de l'Etat fédéral par rapport à l'autonomie déclinante des quarante-huit Etats. La sensibilité américaine reste fidèlement attachée à la conception d'une fédération d'Etats, mais la réalité devient de plus en plus celle d'un Etat fédéral.*

L'Etat fédéral est en effet désormais présent partout. A l'ombre des capitoles locaux altiers, mais quelquefois en compétition avec eux, se dressent des federal buildings, *abritant des fonctionnaires fédéraux de plus en plus nombreux. C'est que, dans un siècle de concentration industrielle, les solutions possibles à l'intérieur d'un seul Etat se manifestent de rareté croissante. Les solutions* interstate *s'imposent, sans véritable alternative, et la Cour suprême, traditionnellement acquise à la défense du droit des Etats, semble depuis Roosevelt avoir renversé le cours ancien de sa jurisprudence. Sans doute n'y a-t-il d'attachement sentimental véritable que pour l'Etat particulier auquel on appartient : un Américain authentique est de Géorgie, d'Illinois, de Californie, cependant que l'entité fédérale n'est à ses yeux qu'une conception administrative assez froide, mais cela n'empêche pas le pouvoir central d'accroître chaque jour ses interventions et son personnel. Hier encore, quand le président changeait, tout changeait avec lui, mais l'Etat moderne exige plus de permanence et l'Amérique à cet égard n'a pas échappé à la règle. Une bureaucratie, garantie par son statut contre les fantaisies partisanes, s'est épanouie, et l'on sait qu'en la matière il est plus facile de créer que de détruire : lorsqu'en 1953 les républicains, éloignés du pouvoir depuis vingt ans, sont rentrés à la Maison Blanche, ils ont été fort déçus de n'avoir plus à distribuer, en dépit de leurs promesses, autant de* jobs *qu'autrefois. Une diplomatie s'est constituée, avec un* State Department *ayant à l'occasion sa propre politique ; l'armée est devenue une immense organisation, dont les généraux exercent une influence inconnue antérieurement.*

Cependant la victoire de l'administration n'est pas complète. En dépit de cette structure, née des besoins de l'efficacité, une tradition politique partisane subsiste qui semble n'avoir rien abdiqué de ses prétentions. Chez nous, quand un ministre change, les directeurs de son département restent en place. Aux Etats-Unis, un nouveau ministre appartenant à un parti autre que son prédécesseur, renouvelle le personnel central en descendant bien au dessous du directeur. Quant au sénateur, au membre de la Chambre des représentants, ils entendent bien conserver leur ancienne influence. Gouvernement et parlementaires sont à l'écoute d'une opinion publique, qu'ils admettent ne pouvoir contredire, encore que de puissants moyens de propagande permettent de l'orienter.

Le problème de l'Etat reste donc discuté : démocratie, démocratie d'opinion d'un côté ; de l'autre pression de plus en plus forte des nécessités administratives. De quel côté penchera le courant ?

***

Ces problèmes sont-ils résolus ? A l'heure d'un des plus splendides succès qu'ait connus l'histoire, l'Amérique continue de se le demander

*et l'observateur étranger se le demande davantage encore. Le moment actuel de l'évolution américaine est celui d'un optimum : la tradition d'individualisme initial se maintient, quand déjà la division du travail et l'organisation rationnelle de la production ont produit tous leurs effets d'efficacité. L'Américain, dans ses méthodes, appartient au XX*e *siècle, mais par son idéologie c'est un homme du XVIII*e*. Dans une armature de plus en plus industrialisée, l'idéal américain serait de conserver une inspiration se rattachant à la tradition des pères de la constitution. Il semble que tous les aspects de la vie nationale qui sont envisagés dans ce numéro spécial de la* Table Ronde *se ressentent de cette double attraction. Ce peuple, qui est le plus rationnellement pratique dans les démarches de la production, est aussi celui qui témoigne de la plus grande fraîcheur dans ses inspirations et ses réactions. Le climat du Nouveau Monde comporte évidemment des règles de vie et de succès qui ne s'appliquent pas à la vieille Europe, et celle-ci n'a pas le même âge que ce jeune, ce trop jeune rejeton, dont les enthousiasmes, les illusions lui paraissent quelquefois teintés de puérilité : d'où une incompréhension réciproque qui rend nécessaire de périodiques remises au point de l'image, perpétuellement démodée, que nous nous faisons des Etats-Unis*

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française

L'Américain et son passé

L'Amérique, pays sans passé... C'est peut-être trop vite dit. Tout le côté « flambant neuf » des Etats-Unis s'impose d'abord au visiteur européen. D'où le poncif — qui a beaucoup de vrai. A eux le dernier bateau, le dernier avion, la dernière bombe. Tout, là-bas, s'use vite, vieillit et se remplace aussitôt. Le Nouveau Monde reste le monde du nouveau. L'élan créateur d'une nation jeune et robuste exige la cadence rapide de la vie et son optimisme est un futurisme.

Et pourtant... L'Amérique sait aussi se pencher sur son passé. Elle s'adosse volontiers aujourd'hui à ses trois siècles d'existence, elle en tire un légitime orgueil qui entre comme élément dans son sentiment national en pleine croissance, maintenant qu'elle est devenue grand leader dans la politique mondiale. On prononce dans ce pays avec un respect religieux le nom de ces Pères pèlerins du XVII^e^ siècle qui ont choisi la liberté de conscience en se condamnant à l'exil, et celui des « Insurgents » qui ont choisi, au XVIII^e^, la liberté politique en faisant sécession d'avec l'Angleterre. Dans le Hall de l'Indépendance, à Philadelphie, on vient voir, exposée dans une vitrine, la Déclaration de Jefferson (1776) qui affirma le droit de chaque citoyen « à la liberté, l'égalité et la poursuite du bonheur ». On n'imagine pas chez nous la Déclaration des Droits de l'Homme ainsi offerte à la vénération publique. Nous sommes trop riches de souvenirs, ou peut-être blasés.

Ayant visité à New York la World's Fair (avril-octobre 1939) — cette exposition universelle manquée pour tant d'Européens sur qui pesait la menace de la guerre — j'ai pu parcourir au Musée métropolitain une curieuse rétrospective. Des salles de peintures, de mobiliers anciens, envois de divers musées ou de collections particulières. Tout n'était pas là œuvre d'art, certes, mis à part quelques bons portraits, mais de quel intérêt documentaire ! La peinture parle, là où l'histoire est muette. Les grands souvenirs de leur histoire et surtout de la vie privée des Américains pendant trois siècles, c'est ce que nous montraient ces tableaux, ces intérieurs ou scènes familières, ces visages d'autrefois, ces costumes, ces coutumes : la caravane du passé !

Il m'arrive de feuilleter encore avec curiosité ces recueils d'images. Que nous disent-elles ? D'abord, que l'Amérique, bouture de l'Europe, en a copié les modes de vivre, de s'habiller, de se divertir.

De 1650 à 1750.

L'aristocratie britannique transplantée en Nouvelle Angleterre s'est efforcée de garder son rang et s'est fait représenter en beaux atours comme elle aurait pu paraître à la cour de ses rois qu'elle avait fuie. Mais les visages ici sont plus sévères, les décolletés plus sobres. Les dames gainées dans des « corps » de bois sont vêtues de brocards et dentelles, mais ce luxe est sans grâce. Ces douairières au menton carré, ces femmes imposantes, ont bâti sur les traditions des « homes » solides comme on en voyait naguère encore dans le Massachusetts ou le Connecticut. La bonne compagnie a perdu sa frivolité mais aussi son charme. Tout ce beau monde qu'auraient pu peindre Gainsborough, Reynolds ou Lawrence, ses peintres moins habiles n'ont-ils pas su ou voulu flatter les modèles ? Tant mieux, en tout cas, les voici tels qu'ils furent.

Une quakeresse dans son *parlour*, guimpe au menton, coiffe blanche, mine renfrognée de vertu. Un Révérend à perruque et rabat, son Prayer-book à la main... L'énergie indomptable de ces premiers exilés volontaires a tracé ses sillons sur les visages. Première mise de fonds du capital américain : vivre par soi-même et se suffire quoi qu'il en coûte.

1760. La gentry à la campagne.

Des maisons de bois vernissées et proprettes, vrais jouets d'enfants posées sur des pelouses nettes et ombragées de grands arbres. Toutes ont leur porche qui capte la fraîcheur des étés brûlants. Les plus belles demeures s'ornent d'un péristyle. C'est le style colonial, simple et avenant, avec ses briques roses et l'encadrement blanc des fenêtres, type de construction qui est toujours le favori là-bas car il s'adapte bien au climat. A l'intérieur, des chambres aux lits à baldaquins drapés de mousseline, dans le salon, boiseries claires, lustres à girandoles, des portraits de famille. L'Angleterre continue, avec ses us et coutumes de société, les femmes semblent accablées sous ces coiffures façonnées par le « friseur » français, et à mesure que le siècle s'avance vers sa fin d'extravagants chapeaux qui leur arrivent de Paris en passant par Londres. Les hommes, en catogan, portent d'élégants habits, culottes courtes, souliers à boucles. On les voit aussi, en costume de chasse, réunis autour du bol de punch trois fois plus grand que les cuvettes de la table à toilette. Des familles en groupe, la mère, un poupon sur ses genoux, près d'elle, une fillette vêtue en petite dame à robe longue, le père tenant un garçonnet par la main... *La vie est là, simple et tranquille...*

Des portraits d'hommes d'Etat, de grands parlementaires, un Hamilton, un Jefferson, plus tard un Webster, un Calhoun, un Henry Clay dont les physionomies sont, pour l'historien, si intéressantes à scruter s'il veut saisir quelque chose du tempérament et du caractère de ces personnages qui modelèrent le destin de leur pays. Deux grands hommes de l'époque surtout : Franklin pendant son séjour à Paris (1778), (un admirable

2

portrait de Duplessis intensément vivant). Pour George Washington, le Père de la Patrie, ses portraits trônaient alors dans chaque foyer « à côté des images des saints » : Washington colonel de la Milice de Virginie, Washington chef des « Insurgents » ayant à ses côtés La Fayette et son aide de camp, Washington, le Président de la jeune république, ayant auprès de lui Mrs. Washington en « bonnet » monumental, digne de la *first lady of the land.*

1750-1850. L'expansion américaine.

William Penn entouré de notables en redingote et larges tricornes traitant avec des chefs Indiens solennels et emplumés pour la cession du territoire qui deviendra la Pennsylvanie (peinture de 1777).

Les Pionniers et la marche vers l'Ouest.

Un épisode caractéristique de la vie aventureuse de Daniel Boone et ses compagnons pénétrant dans le Kentucky (1). La caravane avance dans une gorge étroite entre des rochers couverts de sapins, le fusil à l'épaule, car l'Indien peut à tout moment surgir d'un fourré. D'autres toiles montrent des files de grands chariots bâchés transportant les pionniers et leurs familles. Chaque voiture est attelée de six paires de bœufs sur lesquels le conducteur lance un fouet long comme un lasso.

Dans cet appel de l'Ouest, le réalisme de ces pionniers se mêle à une espèce de romantisme : mirages de fortune et de liberté, visions de terres fabuleusement riches, puis, successivement, ruée vers l'or, vers le pétrole, vers les fascinantes féeries d'Hollywood, les grandes chasses et les grands chemins du tourisme.

Prestige du Sud.

Une plantation au bord du Mississippi. Une opulente maison coloniale, à deux étages de galeries, pelouses, orangers, grenadiers, saules pleureurs en geysers de verdure. Jeunes filles en mousseline, négresses en madras, une symphonie en blanc et noir qui pourrait illustrer *Autant en emporte le vent* (peint en 1850). Et voici le poncif inverse pour *La Case de l'oncle Tom : Le marché d'esclaves.* Des traitants en gibus examinent un lot de bétail humain, un petit tas de noirs résignés, en loques rouges. Ou encore : *John Brown quitte la prison pour aller au supplice (1859).* Il serre dans ses bras un enfant qu'une femme lui tend en pleurant. C'est la légende du « héros » abolitionniste dont l'aventure inspira à Victor Hugo une page vengeresse et sa potence une sépia magnifique.

1861-1865. La guerre de Sécession.

Les scènes de guerre, les portraits abondent sur les toiles comme dans les livres de l'époque. Batailles : le bombardement de Fort Sumter qui déclencha les hostilités. *Monitor contre Merrimac*, le combat des premiers cuirassés qui décida de la

(1) A la fin du 18e siècle.

supériorité navale du Nord sur le Sud. *Les Sudistes se rendent aux Yankees* : uniformes gris en haillons, képis avachis, figures hâves des vaincus minés par la fièvre et la faim. L'officier fédéral, en tenue bleu sombre, impeccable. C'est le Nord, évidemment qui a tenu le pinceau.

Abraham Lincoln.

Effigies innombrables du héros le plus populaire de l'histoire américaine. Un grand tableau le représente sur son lit de mort (14 avril 1865). Des figures consternées entourent la dépouille mortelle du Président martyr. De nombreux portraits : du président sudiste Jefferson Davis, du général Lee, du général Grant, commentent pour nous les récits de cette période épique.

1866. Une invention mémorable.

A Terre-Neuve, dans un bureau de télégraphe, des savants, des ingénieurs, des journalistes attendent la réponse au message lancé par câble sous-marin à Valencia (Irlande). C'est l'invention du physicien Morse, le premier Américain qui raccourcit prodigieusement la distance entre l'Amérique et l'Europe. Lindbergh, de nos jours, étant le second.

Les années 50 à 80. Jeux et plaisirs de société.

Un intérieur cossu : lourds rideaux drapés, lampes à globes, messieurs barbus et enjuponnés dans leurs vastes redingotes, dames à crinolines qui semblent assises dans des parachutes, fillettes en pigeons pattus avec, aux chevilles, leurs pantalons brodés. C'est l'Europe de Victoria et de la comtesse de Ségur, les « petites filles modèles » s'appelant ici *Les Quatre filles du Docteur Marsh* (dont Katherine Hepburn nous traça une si jolie silhouette dans le film *Little women).*

Les années 80.

Le jeu de croquet. Dames en jupes à cerceaux et petits chapeaux de chien savant posés sur le front. Bains de mer où les baigneuses sont en bonnet de toile cirée et tuniques longues « tenue qui permet, dit la légende, de sortir de l'eau dans un gracieux accoutrement ». Un joli portrait de Sargent représente, un peu plus tard, une très sportive joueuse de tennis en jupe-cloche et canotier.

Les transports.

Les premiers coaches. Juchées sur la haute voiture, des personnes distinguées, ombrelles déployées, valets de pied à l'arrière, font une excursion mémorable : New York-Philadelphie et retour : onze relais, douze heures pour un parcours de 98 milles. Une belle performance (1877).

Dès 1864, *le Transcontinental* a lancé ses convois vers le Far-west. Une locomotive qui ressemble à une cafetière, suivie de quelques wagons en forme de chariots, arrive à son terminus. Les premiers express traversent la Prairie en chassant devant eux des troupeaux affolés de buffles.

1912.

Le chemin de fer aérien à New York enjambe, sur un pont métallique, une rue encombrée d'une foule dense, celle d'une fin de journée de travail. C'est l'Amérique de la vie intense, des affaires. Dans la lumière blafarde, étouffée par les fumées de la ville, on distingue les placards d'affiches : bière, whisky, savon, rasoirs, chapeaux, cigares, théâtres... Le règne de la publicité bat son plein. L'Amérique s'américanise, la caravane a pris le mors aux dents, elle part en vitesse accélérée vers l'âge d'or de la grande prospérité.

***

Que les Américains aient gardé le goût du passé, les imitations qui les rattachent à leur souche européenne, le prouvent assez. Rien ne montre mieux que ces emprunts (indiscrets parfois) et ces copies naïves (et souvent maladroites) de nos arts et de nos styles le cas qu'ils font de l'ancien et même de l'antiquaille. Le visiteur qui va voir à New York ces reconstitutions qu'on appelle *Les Cloîtres* s'en convainc aisément. Le gothique les a longtemps fascinés. « Amérique, laisse les vieilles pierres à la vieille Europe et ne te soucie pas d'être ogivale ! » leur conseille Julien Green. Mais l'Amérique — du moins l'Amérique scolaire et savante — jusqu'à une date récente, voulut être ogivale. Rien n'est plus anachronique, à New-York, que l'allure moyenâgeuse de son Museum d'Histoire naturelle, l'un des postes les plus avancés de la science mondiale, ainsi que certains bâtiments d'universités, répliques d'Oxford et de Cambridge. Il fut un temps où ses campus se sont couverts de châteaux forts, fenêtres à meneaux, clochetons et pinacles. Ces décors nous font sourire. Ils répondent à un « complexe » de l'amour-propre des Américains, piqués par nos moqueries sur leur modernisme barbare. Cela leur passera. Les fioritures historiques de certains des premiers gratte-ciel font démodées auprès des plus récents dont la lisse nudité se contente de faire un effet de puissance, sinon de beauté.

Quant à la conservation de ses monuments du passé et à la commémoration de ses grands souvenirs, l'Amérique compte des réussites remarquables, je n'en citerai que deux des plus fameuses qui concernent ces deux grands hommes : George Washington et Abraham Lincoln.

Washington est encore aujourd'hui seigneur à Mount Vernon. Pour lui rendre visite, quand on quitte la capitale qui lui doit son nom, on gagne bientôt la douce campagne virginienne, pays de fraîche verdure sous un ciel brûlant. A notre exposition coloniale, en 1932, les Etats-Unis en avaient fait la reproduction exacte jusqu'au dernier détail (la clef de la Bastille offerte par La Fayette à Washington !) Qui n'a aimé, transportée sur les pelouses de Vincennes, cette demeure modeste et charmante, environnée de ses dépendances, ce village-joujou, peint en blanc, qui fait la ronde autour de sa prairie : la demeure d'un grand propriétaire du Sud ? Quel discret parfum d'aristocratie on respire dans

cet intérieur! Ces meubles de style anglais, des Heppelwhite, des Chippendale en acajou luisant, ces stucs blancs ornant les corniches, ces argenteries claires ; dans les chambres, ces toiles de Jouy drapant les lits à colonnes, tout cela dit tant de calme bien-être et de sobre élégance. Mais ce que nous ne pouvions voir à Vincennes, c'était, à travers la colonnade du porche, cette pente gazonnée qui descend vers le Potomac dont la majesté donne tant d'ampleur au paysage.

L'historien des mœurs de l'Amérique d'autrefois saura beaucoup de gré aux femmes américaines qui ont formé une association pour restaurer le domaine tombé à l'abandon au milieu du XIXe siècle. Achetée en 1858 et reconstituée avec des soins minutieux, remeublée de meubles d'époque avec un goût très sûr, cette demeure est une évocation parfaite d'un temps, d'un grand homme et de son milieu. Et le visiteur français se plaît à y voir la chambre de La Fayette fidèlement reproduite.

J'ai dit ailleurs (1) ce qu'avaient fait les Américains pour honorer la mémoire de leur héros national le plus populaire, Abraham Lincoln. Une littérature innombrable a germé sur cette existence dramatique et exemplaire du plus grand de leurs hommes d'Etat, qui a payé de sa vie son dévouement à la cause de l'Union. Sa vie s'inscrit sur le sol même de sa patrie : dans le Kentucky, un petit temple néo-grec rappelle sa naissance en ce lieu. C'est un reliquaire qui renferme une cabane de rondins, croulante de vétusté, où vit le jour, en 1809, ce fils de bûcheron, le type même du *self made-man* qui s'éleva par sa seule énergie et ses dons exceptionnels de la plus humble origine à la suprême magistrature.

On a reconstitué en Illinois le petit village de New Salem, avec ses cabanes et leur mobilier rustique, en souvenir du jeune Lincoln qui y fit le dur apprentissage de la vie, et à Springfield fait un musée de la maison qu'il habita pendant toute sa carrière d'avocat et d'homme politique avant son élection à la Présidence.

A Washington, son *Memorial* est un vaste temple parmi les verdures d'un parc au bord du Potomac, dont les colonnes de marbre éclatant de blancheur rappellent les monuments que l'Hellade consacrait à ses dieux. Il renferme la statue géante du héros de l'Union. Et tout le monde peut l'approcher, comme jadis à la Maison Blanche, ce bon voisin, cet ami, ce père, et l'inscription sur le mur du fond dit sa gloire durable : *Dans ce temple, comme dans le cœur du peuple dont il a sauvé l'union, la mémoire d'Abraham Lincoln est à jamais consacrée.*

C'est ainsi que l'Amérique sait se souvenir. La fierté de son passé a toujours accompagné chaque étape de sa croissance. Elle est aujourd'hui plus forte et plus éclairée que jamais grâce au remarquable progrès des études historiques en ce pays. C'est une source d'énergie que s'est toujours gardé de négliger tout peuple qui se croit appelé à un grand avenir.

Claude ARAGONNÈS.

(1) Cl. Aragonnès, LINCOLN, HÉROS d'un PEUPLE. (Hachette 1956).

L'esprit Américain

Au temps où l'Amérique avait à l'égard de l'Europe un complexe d'infériorité, il lui plaisait que Mark Twain se moquât de l'Europe pour rassurer ses compatriotes sur eux-mêmes ; au temps de Dickens et de *Martin Chuzzlewitt*, l'Europe souriait de l'Amérique. Aujourd'hui, le temps n'est plus de ces plaisanteries intercontinentales. L'enjeu est trop élevé. Rien de plus vain, ni de plus sot que de reprocher aux hommes d'un autre continent d'être différents de ce que nous sommes. Il s'agit de les comprendre, et de nous en faire comprendre.

J'ai pour mon compte, fait ce que j'ai pu, pendant trente ans, pour expliquer aux Etats-Unis l'Europe, et singulièrement la France ; j'essaierai aujourd'hui d'analyser, de mon mieux, l'esprit américain.

***

La méthode la plus simple sera de dire d'abord *ce que l'esprit américain n'est pas*, ou plus exactement, ce qui, dans les accusations portées contre lui me paraît faux ou exagéré.

Première accusation, la plus banale : l'*Amérique est un pays matérialiste*. Rien n'y compte, nous dit-on, que la possession de certaines machines. Un homme y vit pour acquérir sa voiture, son frigidaire, sa télévision, et pour offrir à sa femme une machine à laver la vaisselle. Il est méprisé de ses semblables s'il n'arrive à posséder ces choses, cependant que dans les usines il devient l'esclave d'autres machines, qui le dégradent.

Or, si on a pu faire jadis — et Samuel Butler dans *Erewhon* y a réussi brillamment — une satire de l'homme asservi aux machines, ce n'est plus — et ce sera de moins en moins — une peinture vraie de notre temps. « La machine, dit l'Italien Guido Piovene, est pour l'homme américain, un instrument de libération destiné à le décharger de la partie la plus dure et la plus pénible du travail, celle où il se salit, se déforme et s'humilie. »

Quand un Européen déclare « matérialiste » le type de vie de l'ouvrier américain parce que celui-ci a, dans sa maison quelques machines à son service, il oublie que la machine libère, et de deux manières : d'une part en affranchissant le ménage de certaines besognes ; d'autre part, en le guérissant de complexes d'infériorité. La possession des mêmes machines et du même confort rapproche des gens de toutes classes, de tous métiers, de toutes cultures. Un Américain se sent rarement dépaysé dans la maison d'un autre Américain, comme le serait, par exemple,

un ouvrier agricole européen dans une maison de ville confortable. Que le patron et l'ouvrier, vêtus de même, trouvent à la porte de l'usine la même voiture, c'est en soi un bien. « Je n'ai jamais compris, dit Guido Piovene, les vieilles doléances européennes contre les machines et la vie mécanique, accusées de tous nos maux, depuis le déclin des valeurs religieuses et humanistes, jusqu'à la décadence des arts ; idée qui me surprend d'autant plus qu'elle vient en général d'hommes conservateurs ».

Et l'Américaine Mary McCarthy — qui n'a aucun rapport de parenté ni d'opinion avec le sénateur du Wisconsin — soutient à peu près la même thèse : « Il faut avoir possédé une machine à laver pour comprendre à quel point il importe peu qu'on en possède une ou non. »

L'immigrant, l'Américain pauvre n'achetait pas une baignoire pour prendre un bain, mais pour être, comme dirait Sartre, en *situation* d'en prendre un. Cela demeure vrai dans beaucoup de domaines ; l'Américain ne désire pas posséder les choses pour elles-mêmes, mais comme signe d'un état idéal d'émancipation... « Nous sommes, dit Mary McCarty, une nation de vingt millions de salles de bain avec un humaniste dans chaque baignoire. »

Elle aurait pu dire, plus exactement, « avec un idéaliste dans chaque baignoire ». Car qu'est-ce qu'un idéaliste, sinon un homme qui croit à la possibilité d'insérer l'idéal dans le réel ? Tel est exactement l'état d'esprit de l'Américain. Non seulement il refuse souvent de voir le monde tel qu'il est, mais il s'efforce de le faire tel qu'il voudrait le voir. Le besoin du dénouement heureux, qu'éprouvent en Amérique les lecteurs de magazines comme les spectateurs du cinéma doit s'allier, dans la vie réelle, à une certaine générosité, et c'est en effet ce que nous constatons. Quand tout un peuple souhaite que l'histoire finisse bien, il travaille ardemment à la bien finir. Il peut échouer ; il peut être maladroit ; mais c'est bien le dénouement heureux qu'il veut, et pour lequel il travaille.

Idéaliste, l'Américain l'est encore pour une autre raison. Notre pensée, à nous Européens, est essentiellement historique. Toute théorie abstraite tout raisonnement sur l'action présente et future se charge aussitôt pour nous de souvenirs et d'exemples, qui en détruisent la pureté. Cela nous amène à penser de manière plus réaliste, ce qui est sain, mais alourdit nos espérances et les empêche souvent de prendre de la hauteur. On mesure ce poids du passé par la résistance à l'idée d'Europe. La pensée américaine, quand elle n'est pas purement pragmatique, reste volontiers dans la stratosphère des abstractions où elle rencontre peu de résistances. La technique pure lui plaît. Au pays du dollar, on trouve autant et plus qu'ailleurs des chercheurs désintéressés, des chefs d'industries géantes qui ne vivent que pour un certain idéal de perfection, tant de leurs produits que de leurs relations avec leur personnel.

Sur le plan humain, le choix que l'Amérique a fait de ses grands hommes, porte témoignage contre l'accusation de matérialisme. Est-ce que Vanderbilt et Gould sont tenus en Amérique pour de grands hommes ? Point du tout. Ils ont été traités avec une extrême sévérité, tant par les écrivains que par l'opinion publique. Il a fallu à Rockefeller des années de générosité pour se faire pardonner sa réussite matérielle.

Qui fut jamais plus désintéressé que Lincoln ? L'Amérique l'a canonisé. Peu d'hommes ont été respectés aux Etats-Unis qu'Einstein. Pourquoi ? Ses théories scientifiques étaient incompréhensibles pour les masses, mais il était un rêveur, un poète et, en politique, essentiellement un idéaliste. Cela lui valait l'affection des Américains. Je dirais volontiers que, si la civilisation américaine présente un danger, c'est moins par son matérialisme que par une certaine inaptitude à tempérer de réalisme un idéalisme intransigeant.

Je voudrais dire encore ceci : il est vrai qu'un catholique américain est différent d'un catholique français, mais pas plus qu'un catholique belge d'un catholique italien. Et si on veut une preuve de la vitalité du courant religieux — ou du courant spirituel — au Etats-Unis, il faut songer à l'accueil fait à Maritain, à Schweitzer, à Karl Barth, à Berdiaeff et, sur un autre plan à Toynbee, à Ortega y Gasset, à Madariaga. C'est un fait qu'Aldous Huxley, devenu mystique, a choisi d'aller vivre en Californie ; c'est un fait que Saint John Perse, poète cryptique, a trouvé son foyer spirituel en Amérique et que Gerald Manley Hopkins, l'admirable poète catholique anglais, y est plus lu qu'en Angleterre.

Loin d'être un matérialiste, l'Américain me paraît errer dans le monde moderne comme un idéaliste déçu. Il se voit comme le Don Quichotte de notre temps. Il a quitté son village en redresseur de torts, pour délivrer des nations captives, pour aider les pays insuffisamment développés, pour offrir au monde entier son type de vie qu'il juge le meilleur. Il a donné pour cette cause son sang et son argent. Il a essuyé de graves échecs et rencontré, non seulement peu de reconnaissance, mais une véritable hostilité. Pourquoi ? D'abord, parce que la reconnaissance n'est pas un sentiment très répandu ; ensuite, parce qu'il n'était pas bien informé des mœurs et désirs de ceux qu'il secourait de sorte qu'il offrait son aide maladroitement. Quelquefois il chargeait des moulins à vent ; quelquefois il arrachait une demoiselle à un séducteur par qui elle souhaitait être séduite. Enfin, il échouait parce que sa tendance naturelle le portait aux extrêmes. Il manquait de nuances. Les Américains voient le monde en noir et blanc. Je me souviens avoir été un jour convoqué par un producteur de films qui voulait me montrer un film sur George Sand. Elle était représentée comme une fasciste. Je lui dis : « Faciste, George Sand ? D'abord, le mot n'existait pas de son temps, et au contraire les opinions de George Sand étaient des opinions révolutionnaires. Pourquoi fasciste ?...

— Ah ! me dit-il, il y a une raison : notre public aime que les choses soient claires. Un être est bon ou il est mauvais. George Sand est une femme adultère, donc elle doit être fasciste... »

Ce goût des extrêmes ne doit pas nous surprendre. Les Américains descendent d'Européens qui avaient émigré *parce qu'ils* ne pouvaient vivre si leur goût des extrêmes n'était satisfait. Mais ce goût a ses dangers. En toute situation l'Américain cherche un héros et un traître. Or, le plus souvent il n'a devant lui que de pauvres hommes voilés de fautes et de vertus. Il refuse cette réalité.

Plusieurs observateurs ont remarqué que l'Américain déçu par la vie rappelle certains héros de Dostoiewsky. « Même sens de la culpabilité, même habitude des monologues, même esprit tourmenté par la

ronde diabolique des grandes idées, même tendance à l'excentricité, mêmes messianisme et violence intérieure. » D'où les romans et drames pessimistes des années 1920, qui nous montrent une Amérique livrée à un désespoir secret. Hemingway, Faulkner, Steinbeck, Caldwell, traduisent alors le décalage qui existe entre les espérances du pays et une réalité toujours imparfaite. L'Américain moyen tolère, et même admire ces dénonciations, parce qu'elles sont un rappel aux principes. Cela est si vrai qu'un livre à l'éloge de l'Amérique n'y réussit presque jamais. « Il y a encore chez nous des gens qui sont très malheureux », tel était le message de Steinbeck dans *Les Raisins de la colère*. Donc il faudrait être meilleurs encore, pense le lecteur américain. L'Européen, lui accueille avec joie ces dénonciations. Mais il en fausse le sens s'il y voit, chez les écrivains américains, un reniement de leur pays. Loin de là. Parlez, comme je viens de le faire, avec Steinbeck lui-même, il n'est pas du tout antiaméricain, bien au contraire. Il est le type d'un Américain heureux, et il admire passionnément son pays. « L'Amérique est ce qu'elle croit être plus que ce qu'elle est », écrit Guido Piovene. Or elle croit être idéaliste. Voilà un premier point.

Seconde accusation : l'Amérique, nous a-t-on dit encore, a certes une *technique*, mais elle n'a pas de *culture*, parce qu'elle n'a pas de passé. Le grief semble surprenant. Comment l'Amérique n'aurait-elle pas de passé quand tous ceux qui l'ont bâtie sont venus d'Europe ? Comment n'auraient-ils pas apporté avec eux une part au moins des traditions de la civilisation européenne ? Le seul fait qu'ils existent prouve qu'ils ont eu des ancêtres depuis aussi longtemps qu'il y a des hommes et qui se multiplient. « Oui, a-t-on répondu, mais la réunion sur un même territoire de tant de passés divers ne fait pas *un* passé. La tradition européenne est liée au sol, aux monuments, aux arts. Un Français transplanté dans une ville américaine, isolé des autres Français, devient un être hybride qui conserve quelques habitudes de vie française, mais qui s'américanise rapidement. J'entends bien que de nombreux Américains descendent des Pères et Fondateurs et ont une tradition locale remontant au XVII^e siècle. En fait, les régions où la tradition des Fondateurs demeure vivace sont limitées à quelques villes et villages de l'Est et du Sud. Hors de Boston, Philadelphie, New York, Baltimore, hors de la Virginie et de quelques autres Etats, il y a aux Etats-Unis peu de monuments du passé.

Mais les Américains ceux-mêmes sont des monuments du passé. Les survivances historiques demeurent, aux Etats-Unis, vigoureuse. Que de communautés hollandaises, suédoises, allemandes, restent fidèles à leurs cultes ou à leurs usages. Que de petites villes se souviennent d'un événement qui fit date dans leur histoire : épisode de la lutte contre les Indiens, passage d'un grand homme ! Avec quel soin l'Amérique entretient-elle la maison de Wasghington, celle de Jefferson, telle vieille rue de Boston ou Richmond, ou même reconstruit une ville ancienne comme Williamsburg. Sans doute elle n'a ni Chartres, ni Versailles, mais en revanche, les banlieues nouvelles qu'elle construit ont plus de grâce que les nôtres.

Ensuite l'histoire du pays, pour être moins longue que celle de la France, n'en fut pas moins, depuis le XVII^e siècle, pittoresque et abon-

dante. Or, elle est bien connue des Américains et je dirai même qu'elle est entourée d'une vénération plus unanime que celle des Européens pour leur propre passé. Il y a encore en France des Français qui n'ont pas accepté la Révolution ; en Angleterre, des tories impénitents ; il n'y a guère d'Américain qui ne tienne sa constitution pour le dernier mot de la sagesse politique. Et pourtant, elle ne l'est pas. C'est un défaut que d'avoir un vice-président qui devient automatiquement président quand il n'a pas été élu pour cela ; c'est un défaut que d'avoir une élection à la Chambre des Représentants tous les deux ans et une élection du président tous les quatre ans, si bien que pendant deux ans on risque de voir un président en désaccord avec sa chambre ; c'est un défaut que d'avoir besoin des deux tiers du Sénat pour ratifier un traité. Cette constitution, si on l'appliquait en France serait un désastre, parce qu'elle régirait un pays divisé historiquement. En Amérique, bien qu'imparfaite, elle fonctionne. Les uns l'admettent parce que leurs ancêtres l'ont faite ; les autres, parce qu'ils sont venus d'Europe pour la chercher. Une sorte d'historicisme sentimental relie les Américains à leur passé. Il suffit d'écouter quelques minutes les foules qui viennent à Washington visiter la Maison Blanche ou le monument de Lincoln pour reconnaître que leur culture historique, si elle est limitée en étendue, ne l'est pas en intensité.

Enfin on ne peut être que frappé par le profond et sincère désir qu'éprouve tout Amérique de se replonger dans la culture européenne. Le voyage en Europe est pour lui ce qu'était le « grand tour » pour un Anglais du XVII[e] siècle, avec cette différence que seule une aristocratie pouvait alors s'offrir un tour d'Europe, tandis que c'est aujourd'hui l'Américain moyen, de toutes classes, qui visite nos pays. Les visite-t-il avec le désir de se cultiver ? Pas toujours, naturellement. Les humoristes américains eux-mêmes ont souvent plaisanté la dame qui demande : « Dans quelle ville sommes-nous donc ? » Et le mari qui consulte l'itinéraire de l'agence de voyage, de répondre : « 26 juillet. Nous sommes à Florence... » Ou le couple qui se souvient de Tolède comme de la ville où nous n'avons pas trouvé de grape fruit ». Mais en fait beaucoup viennent avec un sincère besoin de voir de belles choses et d'en jouir ; beaucoup ont préparé leur voyage. Je connais des étudiants américains qui, avant d'être venus en France, connaissaient nos églises romanes mieux que nous-mêmes, et j'ai cité jadis le professeur américain qui partant pour la guerre, me disait : « Peut-être vais-je pouvoir réaliser mon rêve : relire *Madame Bovary* assis à l'ombre de Notre-Dame, en mangeant un croissant français... »

Tout cela dit, il reste vrai que de nombreuses villes américaines manquent d'originalité et semblent interchangeables. L'unification progressive du pays, la lente disparition des caractères régionaux sont des faits. C'est qu'il en est des villes comme des habitants, elles souhaitent se ressembler. Cette identité leur donne confiance. La ville, comme la maison, est un instrument de travail. Dès que la journée active est terminée, on s'évade. Aucun peuple n'éprouve plus que celui-ci le besoin de voyager, de prendre des vacances, de se replonger dans la nature. L'état normal de l'Américain c'est le mouvement. C'est lorsqu'il part dans sa voiture avec sa femme et ses enfants, comme jadis ses ancêtres dans leur wagon de pionnier, pour quelque ranch dans

le désert ou pour un campement de montagne, pour une cabane au bord d'un lac où il pourra pêcher et chasser, que l'Américain se sent vivre.

Plus la nature qu'il rencontrera au cours de son voyage sera géante et sauvage, plus il se sentira chez lui. On a dit, et c'est très juste, que son passé n'est pas seulement historique, mais préhistorique. En beaucoup de familles, le grand-père ou quelque aïeul, était un homme des bois, aux prises avec la forêt et les bêtes. Aujourd'hui encore, le continent semble presque vide ; ses grands espaces nus sont la véritable patrie de l'Américain. Il pourrait, s'il y tenait, dit Mary McCarthy, montrer au visiteur européen de charmantes choses anciennes : l'université de Virginie, les vieilles maisons de planteurs dans le Sud, le village de Concord. Il le fait rarement, parce que ce charme, qu'il sent pourtant avec force, lui apparaît comme importé. Il aurait l'impression de montrer aux Européens un morceau d'Europe. De quoi est-il vraiment fier ? De la vallée du fleuve Hudson, géante et belle ; du Rockefeller Center, à New York, qui est à l'échelle d'un canyon, du désert de l'Arizona et des arbres géants de la Californie.

Je cite pour mémoire, un autre reproche : celui qui consiste à accuser l'Amérique *de n'avoir pas le goût des lettres et des arts*. Ce qui est vrai, c'est qu'elle n'a pas, en peinture, une grande tradition artistique. Il y a eu dans l'Est, au XVIII[e] siècle, des portraitistes dans la manière anglaise ; il y a eu — et il y a — une amusante école de « naïfs » américains, proches de notre Rousseau et de Bombois ; il y a eu des talents isolés comme Whistler ; il y a quelques expressionnistes modernes, mais il n'y a pas cette continuité de création qui étonne et qui plaît dans l'École de Paris. Les paysages américains n'ont pas trouvé les peintres dont ils étaient dignes et qui leur auraient donné leur place légitime dans le Musée Imaginaire. La beauté n'existe et ne dure que fixée par un grand artiste. Les impressionnistes français ont créé — ou recréé — les vallées de la Seine, de la Marne et de l'Oise. Cézanne a construit la Montagne Sainte-Victoire. Qui donnera à la vallée de l'Hudson sa place au paradis de la peinture ? Peut-être est-ce l'absence de matérialisme qui, coïncidant avec l'absence de fine sensualité, retarde en Amérique la naissance de grands peintres.

En revanche, l'Amérique a eu sa littérature originale, sa musique, et surtout son architecture. Il y a eu un temps où elle s'était trompée sur sa vocation. Les premiers gratte-ciel avaient pris forme de temples grecs au sommet desquels on hissait un château Renaissance. C'était hideux. Aujourd'hui, les monuments du *Rockefeller Center* sont beaux comme des édifices archaïques égyptiens ou incas. Au clair de lune, les angles abrupts projettent des ombres admirables. Ailleurs les ponts, les barrages sont d'une sobre et parfaite beauté. Le *Bear Mountain Bridge*, près de New York, le *Golden Gate Bridge* à San Francisco, cent autres enchantent par leur hardiesse. Comparez une ville moderne récemment reconstruite en Europe et une ville américaine comme Tulsa ou la partie résidentielle de Kansas City, l'avantage esthétique est, hélas ! à l'Amérique. On peut le regretter. Il faut avoir le courage de le dire — et de s'instruire. Il ne doit pas nous suffire d'avoir fait de belles choses, nous devons avoir le désir d'en faire encore. Nous avons

eu l'avantage du XI^e^ au XVIII^e^ siècle ; il faut le retrouver au XX^e^.

Nous gardons la primauté en peinture, peut-être en littérature, certainement dans les arts décoratifs et aussi dans la couture, l'orfèvrerie. Il y a chez nous plus d'esprits créateurs de formes, plus d'inventeurs, plus de fantaisie ; mais je constate aujourd'hui, aux Etats-Unis, un ardent désir de culture.

Que tout, dans le monde des arts, ne soit pas en Amérique louable, bien sûr ! Il subsiste beaucoup de mauvais goût et un sentimentalisme naïf ; mais la zone de ridicule va se rétrécissant, et d'ailleurs n'existe-t-elle pas chez nous ? Ecoutons les programmes de radio, assistons aux spectacles des music-hall populaires, je ne crois pas que la proportion des spectacles de qualité soit différente en Europe et en Amérique. Le plus grand danger, en art, pour le public américain, c'est le snobisme de la nouveauté. On y est un peu trop prêt à admirer ce que l'on ne comprend pas, par crainte que d'autres comprennent et que l'on ne soit laissé en arrière, ce qui serait affreux, car il faut penser et agir comme tout le monde. « Beaucoup de gens, écrit un Américain, Louis Kronenberger, montrent une affreuse hypocrisie dans leurs plaisirs ; ils frémissent en parlant de musique de chambre et palpitent à propos d'expositions de peinture ; mais à voir leur courageux sourire, on a l'impression qu'ils subissent la réduction d'une fracture plutôt qu'ils ne goûtent les délices des sens ».

Ici, nous touchons à un défaut réel de l'esprit américain, qui est *son besoin lancinant de conformisme*. Louis Kronenberger en a très bien décelé la cause profonde. Parce que les immigrants provenaient de souches très diverses, parce qu'ils avaient des types de culture et de vie très variés, ils étaient tentés d'adopter la tradition dominante ». C'est la fonction du *melting pot*, du creuset, que de fondre les particularités en une masse homogène... C'est le but d'un pays « nouveau » que d'établir des traditions... Etre « différent » dans un tel pays devient un signe honteux ». Seulement, l'essence du conformisme américain n'est pas l'immobilisme. Au contraire. Un Anglais conformiste sera fidèle à des traditions ; un Américain conformiste s'efforcera de « dépasser » le groupe auquel il appartient.

D'où un instinctif besoin d'adaptation de l'esprit américain. Il faut aller au groupe d'au-dessus et s'y assimiler. Et le groupe d'au-dessus varie suivant les lieux et les sociétés. Henry James, vivant en Angleterre, était plus Anglais que les Anglais. Un Américain vivant en France ira beaucoup plus à Saint-Germain-des-Prés qu'un Français. John Steinbeck, arrivé à Paris, a tout de suite eu le désir de pêcher à la ligne dans la Seine ; ce que ni François Mauriac, ni moi, n'avons jamais fait, ni rêvé de faire. « Au fond, dit Kronenberger, le conformisme américain réside dans un don d'adaptation, une espèce de facilité à manger la bouillabaisse avec le Marseillais, qui n'a pas de limites ».

Ce conformisme prend souvent la forme d'un conformisme au non-conformisme. Sinclair Lewis, en peignant Babbitt, a tué un grand nombre de Babbitts, mais il a créé un anti-Babbitt que lui-même d'ailleurs, a peint dans ses derniers livres. L'anti-Babbitt désire posséder un certain type de tableaux modernes ; il aime le ballet surréaliste et au besoin le subventionne ; il a sa piscine, sa maison de campagne

construite par un architecte abstrait. Il n'est plus soumis aux tabous sexuels, ni aux tabous vestimentaires de l'ancien homme d'affaires. Le magnat de jadis portait un *business suit* bleu ou gris ; le magnat évolué porte un costume de sport, une chemise ouverte à la Shelley et, en guise de cravate, une écharpe bariolée. Les anciens conformistes suivaient la tradition ; les nouveaux conformistes suivent la mode, mais avec la même inquiétude, tandis que le meilleur individu européen ne s'occupe pas de ce qui se passe autour de lui, accepte la coutume dans la mesure où elle ne le gêne pas, ne fait que ce qu'il a envie de faire et n'admire que ce qu'il aime authentiquement. Et encore, combien d'Européens se sont dits existentialistes, qui eussent été fort embarrassés de dire ce que sont exactement l'essence et l'existence. En ce sens, les Anglais préservent mieux leur originalité ; à l'abri d'un écran de respect pour un petit nombre de tabous arbitraires, ils font ce qu'ils veulent. Le meilleur Européen, fidèle à son goût, affranchi de snobisme, est la fleur de l'espèce humaine, mais étant le meilleur, il est rare.

Enfin, ceux qui n'aiment pas l'Amérique disent volontiers qu'elle est *infantile*. Le mot est mal choisi. Elle est *adolescente*. En Amérique, la jeunesse, avec l'incertitude, la timidité et le désir de renouveau qu'elle comporte, dure toute la vie. En France, un professeur joue sa carrière entre dix-huit et vingt-cinq ans. C'est le temps des examens, où il court le marathon scolaire le plus dur du monde. Une fois agrégé, il est en sécurité pour toute sa vie ; qu'il travaille ou qu'il paresse, nul ne le délogera. En Amérique, le professeur a seulement un contrat de deux ou trois ans. Il doit regagner ses galons chaque année. A la fin de son contrat, ou il sera maintenu, ou il ira plus haut dans une autre université, ou il tombera dans un collège inférieur. Pour un Européen, la vie est une carrière ; pour un Américain, elle est une suite de hasards. Le président d'université libérale qui a attaqué pendant dix ans les magnats de l'industrie, peut diriger demain la Fondation Ford cependant que l'industriel deviendra ambassadeur. James Conant, président de Harvad, a fait un haut commissaire en Allemagne. Jesse Strauss, Douglas Dillon, hommes d'affaires, sont devenus ambassadeurs à Paris.

Presque tous les Américains ont changé de ville plusieurs fois au cours de leur vie. Beaucoup ont changé de métier deux ou trois fois. Ils essaient un *job* pendant quelques années, puis passent à un autre. Les vies des écrivains américains ont été extraordinairement variées, plus encore que celle de Balzac ou de Dickens. Le professeur Boas a eu raison de la souligner : ce peuple est nomade. La voiture de déménageur a remplacé le chariot, mais l'instinct reste le même : aller plus loin si ça ne va pas comme vous voulez, là où le hasard vous a mis. Un autre hasard peut vous faire réussir ailleurs. « Et cependant, écrit Kronenberger, bien que le plan de cette existence ne soit ni rigide, ni mesquin, la variété de la réussite, au banquet de l'Amérique, ressemble à la variété d'un repas de table d'hôte américain. Ce qui vous frappe d'abord, c'est combien tout cela est varié ; ce qui vous frappe ensuite, c'est combien tout cela se ressemble ».

Mais bien que « tout cela se ressemble » et que l'évasion, aux Etats-Unis, finisse toujours par vous ramener dans une société du même type, cette perpétuelle remise en question des résultats acquis, ces recommen-

cements tout au long de la vie, maintiennent le goût du risque et entretiennent l'espoir d'une réussite fulgurante. Longtemps on a dit que seule la frontière, c'est-à-dire la possibilité d'aller plus à l'ouest, et d'y retrouver, avec la vie du pionnier, l'aventure, faisait supporter le système. En notre temps on a annoncé que, toute frontière étant désormais dépassée, le système perdrait son attrait. En fait, cela n'est pas arrivé. On a reconnu que la frontière n'était pas une ligne, mais un état d'esprit. En certains pays, comme le Texas, des succès spectaculaires ont ranimé tous les espoirs. Des industries nouvelles, nées des inventions, industries électroniques, chimiques, biologiques ont engendré des réussites nouvelles. Bref, l'aventure a repris, assez pour maintenir le mythe.

Toutes les prévisions au sujet de l'Amérique se sont trouvées fausses. Vers 1929, à en juger par les romans américains et par les doléances des hommes d'affaires, on croyait assister à la fin d'un monde. Vingt ans plus tard, en 1949, ce monde était en pleine euphorie. Aujourd'hui, nouvelle angoisse : on craint l'avenir, les folies atomiques, l'expansion communiste, mais ces dangers apparaissent à l'Américain dans une brume dorée. On admet que la civilisation puisse périr dans une guerre universelle, mais si elle ne succombe pas, oh ! alors, l'homme connaîtra le paradis sur terre. Le besoin de croire au bonheur trouve son aliment dans les nouvelles techniques. Nous allons, pensent les Américains, vers un monde affranchi de la servitude et de la souffrance ; nous allons engendrer le surhomme. Ce que seront sa richesse et ses loisirs passera l'imagination. Notez que, dans cette euphorie, subsistent de nombreux groupes mécontents et malheureux. Il y a du déchet, comme le prouve le développement terrifiant de l'alcoolisme, et comme le révèlent trop clairement les asiles d'aliénés devenus trop petits. Toutefois, ici encore, il faut se méfier des statistiques. Le nombre des asiles psychiatriques peut avoir augmenté parce que les malades sont plus et mieux soignés qu'autrefois, et il est possible aussi que ce nombre soit fonction moins de l'état psychique des Américains que de la multiplication des psychiatres. Qu'il y ait des vaincus du système est certain, mais ils sont une minorité.

Qu'advient-il de l'autre face du mythe américain ? Car aux yeux de l'immigrant qui venait chercher là quelque chose de grand, ce mythe était double : prospérité et liberté. La prospérité semble incontestable ; la liberté ne succombera-t-elle pas dans l'atmosphère de guerre froide qui enveloppe le pays ? Les ennemis de l'Amérique l'annoncent ; ses amis le redoutent. La « chasse aux sorcières » a inquiété de bons esprits. Ils jugeaient légitime que les Américains se défendissent contre les espions ; ils jugeaient dangereux de voir des espions partout et condamner un homme non sur ses actes, mais sur ses opinions.

Qu'il y ait eu, qu'il y ait encore des tentatives pour revenir sur les garanties données aux citoyens par le *Bill of rights* n'est pas niable. Cela était dû en partie à la nervosité, voire à l'hystérie, engendrées par un danger trop réel ; en partie par l'arrivée au pouvoir de groupes ethniques moins traditionnellement libéraux que les Anglo-Saxons ; en partie aux défaillances d'autres groupes qui renchérissaient sur le nationalisme pour se couvrir de toute accusation de tiédeur. Le déplacement du centre de gravité du pays vers le sud-ouest, l'ouest et le nord-

ouest, où les traditions sont moins enracinées, facilitait l'attaque contre la liberté. Tout cela était et reste regrettable.

Mais la constitution demeure la conscience du pays tout entier. La Cour Suprême a une haute idée de ses droits, de ses devoirs, et une puissance souveraine. « En tout Américain, le sur-moi est libéral ». Si jamais l'Américain était tenté de céder à quelques attaques contre la liberté, quelque chose en lui le défendrait contre lui-même. L'Amérique puritaine, qui forma si longtemps une opposition permanente aux empiètements du pouvoir, s'est affaiblie, mais elle conserve un immense prestige. Un gouvernement, qui amènerait les Américains à perdre cette bonne conscience qui les rend sûrs de leur droit, deviendrait vite impopulaire et disparaîtrait. « Une civilisation est l'image qu'un peuple se fait de lui-même ». Le peuple américain ne se fait pas de lui-même une image impérialiste, agressive ni cruelle. Il nous faut, en terminant, définir de manière positive l'image qu'il se fait de soi, c'est-à-dire de l'américanisme.

***

Qu'est-ce que l'américanisme ? C'est une démocratie fondée sur un refus du cynisme, sur la croyance à la perfectibilité de l'homme et de la société. C'est un optimisme voulu, fondé sur la foi dans le progrès. C'est une confiance innée dans les vertus du travail et dans la possibilité, par le progrès matériel, d'ouvrir la voie au progrès spirituel, à l'égalité, à la liberté. C'est une philosophie qui met le tragique entre parenthèses, non qu'elle le nie, mais elle s'efforce de l'abolir et de lui substituer des solutions heureuses.

Voilà pour les idées-force. On en peut déduire ce que sera l'américanisme en action ? Ce sera d'abord la religion du travail. L'Américain travaille pour gagner sa vie, comme tout le monde, mais aussi pour aider à réaliser un monde meilleur. D'où une très particulière ardeur au travail. Si la durée en est de huit heures, les huit heures seront employées intégralement. A tous les échelons de la hiérarchie, on peut demander un effort, si c'est pour une bonne cause.

Ce sera ensuite un effort vers la fraternité. La générosité américaine n'implique pas un attachement sentimental. Elle est, comme la bienveillance au temps de Noël, un sentiment diffus, un devoir religieux. L'Amérique vit un conte de Noël intermittent. Elle se plaît à elle-même dans le rôle d'Oncle Gâteau, puis s'en dégoûte rapidement si les neveux semblent ingrats. Mais son premier mouvement est bon.

La dernière fois que je suis allé en Amérique, j'ai traversé Los Angeles où je devais faire une conférence. Ouvrant le journal, j'y ai vu une curieuse annonce. Un jeune couple annonçait qu'il allait se marier le matin même, dans telle église. « Mais, disait-il, nous ne connaissons personne ici, nous ne sommes pas de la ville et cela va être bien triste, ce mariage solitaire. Alors, nous vous invitons tous. Venez à notre mariage. » Par curiosité, je suis allé à l'église. Elle était pleine.

L'américanisme, c'est encore, non une totale égalité, mais ce qui au monde ressemble le plus à une société sans classes. La haine de classe est affaiblie ou diffuse parce qu'il n'y a pas une classe ouvrière très définie. Le travail manuel est estimé. Un homme passera sans répugnance

ni rancune d'un travail intellectuel à un travail d'ouvrier. J'ai connu un fils de journaliste richissime qui s'était fait mécanicien de chemin de fer, par vocation. De nombreux étudiants travaillent, pour payer leurs études, dans un hôtel ou un restaurant. Un secrétaire de grand syndicat vit en grand bourgeois. Nos classements politiques perdent alors une part de leur sens. Il y a des intérêts régionaux, professionnels, syndicaux, non des intérêts de classe.

L'américanisme, est-ce la liberté ? Il faut s'entendre sur les libertés qu'exige l'Américain. Il demande d'abord celle de traiter familièrement les superbes, les orgueilleux et les appeler par leurs prénoms. A tout homme qui se prévaut d'une supériorité pour passer le premier à la douane, au wagon-restaurant, l'Américain dira : « Qui croyez-vous être ? » *(Who do you think you are ?)* et le remettra à sa place, qui est celle de tout le monde. C'est ce que Piovene nomme « la liberté d'irrévérence ».

C'est ensuite la liberté de changer de métier et de se déplacer. L'Américain ne peut supporter aucune contrainte physique. Il veut pouvoir se délivrer, par le dépaysement, de toute contrainte. S'il se sent opprimé, il est tenté de rompre. D'où, par exemple, les divorces multiples.

Cette familiarité, cette mobilité, cette égalité créent un climat très particulier, dont l'Américain ne peut plus se passer. Bien rares sont ceux pour qui le voyage en Europe, bien qu'ils l'aient aimé, n'engendre pas un désir très vif de revenir au pays. Ils sont persuadés que leur type de vie est le meilleur.

L'Américain éloigné de son pays a le mal de l'Amérique. Ce « mal de l'Amérique », cette nostalgie d'une liberté qui ne ressemble à aucune autre, je l'ai trouvée même chez de jeunes Français. Ils avaient goûté à la vie américaine ; ils avaient connu ce sentiment étrange que donne New York, sentiment de vivre plus fort, d'être entraîné par un courant puissant. Ils étaient ivres d'égalité et d'indépendance. Pourtant, ils souhaitaient rentrer en France et finissaient par le faire ; mais toute leur vie ils garderont un souvenir assez tendre de ce continent neuf et adolescent où tout peut encore arriver.

Il n'y a pas de plus grande folie que de demander à un pommier de produire des prunes. Les peuples sont ce qu'ils sont. Il faut les accepter. En celui-ci, nous avons reconnu des hommes, non point semblables à nous, mais avec lesquels nous avons une zone commune et un commun héritage. Cet héritage, c'est la civilisation occidentale. Elle n'est ni un mot, ni un mythe, mais une très précieuse réalité. Les Américains sont différents de nous ? Oui, très différents. Et tant mieux ! Ne sommes-nous pas faits comme des notes de musique, les uns pour les autres, parce que différents ? Ce sont les modulations, et même les dissonances, qui rendent possible une harmonie. Au lieu de déplorer nos différences, aimons-les. Au lieu de blâmer, comprenons ; c'est la meilleure manière de nous faire comprendre.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

Le pays du progrès

Nous sommes enclins à nous plaindre que les Américains ne nous comprennent pas.

Peut-être faudrait-il parfois nous demander si nous-mêmes comprenons bien « nos amis d'outre-Atlantique » ? C'est douteux, notre littérature ne compte que deux livres un peu célèbres sur la question : celui de Tocqueville, mais il est antérieur à la guerre de Sécession, et celui de Paul Bourget, mais on se rappelle qu'il plongea Marc Twain dans la stupeur... avant de le faire éclater de rire.

Je ne m'aventurerai certes pas sur ce terrain glissant. Je connais mal les Américains et je me méfie de la psychologie des peuples. De tout ce qu'on peut dire à leur sujet, le moins contestable, c'est qu'ils changent. Henri Heine se faisait marcher exprès sur les pieds quand il arpentait les boulevards, « pour entendre la musique délicieuse des « pardon ». L'amabilité des Parisiens l'éblouissait. Sans doute déchanterait-il aujourd'hui : l'automobiliste qui le frôlerait se hâterait de l'injurier ; les « va donc... » ont succédé aux « pardon »...

Je crois plus prudent de juger les Américains — et les autres peuples — d'après ce qu'ils font que d'après ce qu'ils sont. S'il faut les situer dans notre monde, qui est celui du progrès, il faut se référer d'abord à lui, et leur attitude envers lui.

Car notre monde est bien celui du progrès ; il faut nous en souvenir sans cesse, fût-ce pour le déplorer. Même ses tendances les plus atroces, ses vices les plus horribles, tiennent probablement au gigantisme de ses entreprises. Les mots « concentration » « concentrationnaire », avant de signifier un certain ordre de tortures, signifiaient : une certaine méthode industrielle. Même les maîtres-mots de nos vocabulaires : démocratie, socialisme, respect de la personne humaine, c'est sans doute le progrès qui leur confère leur résonance ; car chacun d'eux exprime un frein que notre civilisation oppose à ses propres excès.

Tout, dans notre univers, vient du progrès, tout y retourne, parce qu'il est la grande entreprise à laquelle les hommes consacrent leurs forces, et même leurs ferveurs. Pour le peuple américain qui s'est développé en même temps que le progrès industriel, qui a connu la grande manufacture en même temps que l'indépendance, et dont la Constitution est — en gros —

contemporaine de la machine à vapeur, c'est là une évidence qu'il n'y a pas besoin de formuler, parce que nul ne la conteste. Les peuples de l'Europe occidentale, eux, même s'ils admettent le progrès, ne le font, ni sans hésitation, ni sans ambivalence. Devant les travaux d'Haussmann, tous les Parisiens un peu sensibles et poètes, ont déploré que « la forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel ».

Les Américains n'ont pas eu à surmonter ces nostalgies. Le progrès — divinité, chez eux, n'a même pas eu besoin d'abattre des idoles concurrentes.

Il est donc tout simple que leur foi semble plus solide et plus vive que la nôtre ; ils se « remettent » avec plus d'abandon à leurs médecins, à leurs ingénieurs. Et même quand ils se disputent, ils restent plus unis que nous, ils s'entendent mieux les uns avec les autres parce qu'aucun d'eux ne révoque le moins du monde en doute le Credo secret de l'Entreprise Prométhéenne ; la technique a toujours raison, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui, l'homme ne cessera pas de gagner sur le monde. Tous articles auxquels nous croyons, nous aussi, mais non pas de tout notre cœur, d'un de ses ventricules, seulement.

La différence la plus profonde entre l'Américain et nous, c'est probablement que, nos pensons, parlons toujours comme si le progrès était presque achevé, et lui, comme s'il était à peine commencé. Pour nous, il s'agit moins de développer le progrès que de le diffuser et d'en mieux répartir les fruits. Nous trouvons injuste que ce soient toujours les mêmes qui s'achètent les plus beaux frigidaires, les plus belles voitures, et il nous semble que le premier progrès consiste à précisément réduire cette injustice. L'Américain certes, est, lui aussi, sensible à ces inégalités Mais il est persuadé : d'abord que le progrès procurera, et procurera vite à chacun automobile et frigidaire, et ensuite, qu'un progrès nouveau les rendra, l'une et l'autre inutiles ; car les hommes voleront sans doute au lieu de rouler et les denrées alimentaires, bientôt différentes des nôtres, seront conservées par d'autres moyens que l'autoclave ou que le froid. Aussi les syndicats américains, quoiqu'ils ne se montrent pas moins fermes et âpres que ceux d'Europe dans la défense de leurs commettants, sont-ils moins enclins à croire éternels et irréductibles les conflits auxquels ils apportent tout leur zèle. Ils sont en effet persuadés que les problèmes qui les opposent à leurs employeurs s'évanouiront et, en tous cas ; se poseront en des termes impossibles à imaginer aujourd'hui. Leurs employeurs en sont persuadés comme eux. Le syndicaliste sait qu'il peut être amené à demander, demain, leur appui, aux patrons contre l'Etat, comme il peut être amené à requérir aujourd'hui, l'appui de l'Etat contre les patrons. Le « way of life » américain n'est pas moins cher aux uns qu'aux autres, ni d'ailleurs aux paysans qu'aux grands industriels. Un Américain peut, certes, être autant et plus que nous anxieux, triste, accablé, neurasthénique, il ne peut pas être pessimiste puisque le pessimisme est incompatible avec une foi sincère dans le progrès. En un sens, il n'a pas tort : il suffit

d'une invention pour que les pays les plus pauvres deviennent soudain les plus riches ; il n'y a pas longtemps qu'on gémissait sur la stérilité de terres, d'où le pétrole a jailli, d'où on extrait l'uranium. L'Américain est sans cesse étonné que nos chefs politiques et même nos chefs d'entreprises fassent si peu confiance à l'avenir, que les Européens persistent à se disputer des biens déjà dévalués au lieu de s'entraider pour hâter la production des biens futurs.

Sa confiance est encore accrue parce qu'il sait que les Etats-Unis sont, jusqu'à nouvel ordre, en tête du progrès. Peut-être les Russes les rattraperont-ils, peut-être les dépasseront-ils, plus tard : aujourd'hui le niveau de vie reste incontestablement plus bas en U. R. S. S. qu'aux U. S. A. Pour imparfait qu'il puisse être, l'expérience justifie donc, du moins provisoirement, le système américain. La constitution américaine nous paraît anachronique, sous bien des rapports : nous sentons tous combien il est bizarre et inquiétant que, une année sur quatre, l'administration soit quasiment paralysée dans le pays le plus puissant du monde. Mais il est naturel aussi qu'un Américain, eût-il pleine conscience de ce paradoxe, hésite à modifier une machine juridique dont la marche continue de le satisfaire. C'est pourquoi, ce pays tellement progressiste, se montre, d'autre part, tellement conservateur.

Il risque de nous surprendre et de nous décevoir par le peu de cas qu'il fait des idéologies. On ne peut pas dire qu'il les méprise mais il n'en tient pas grand compte et les idéologues passent, chez lui, derrière les grands administrateurs, directeurs, entrepreneurs et technocrates. Le communisme même lui semble moins une certaine doctrine qu'un certain complot : peut-être s'y intéresserait-il assez peu, s'il voyait en lui une doctrine seulement. Nous qui pensons comme Vigny que :

« le vrai Dieu, le Dieu fort, c'est le Dieu des idées »,

cette tiédeur envers elles nous déconcerte un peu. Les plus indulgents disent alors des Américains : « Quoi ! ils sont très jeunes ! Ils changeront ». Ce sont plutôt les idéologues qui devront changer. Ils ne sont pas arrivés, jusqu'à présent, à penser le progrès. Cette religion-là ne connaît que des athées et des fidèles ; elle n'a vu encore aucun schisme, aucune hérésie. Dans les années 20, j'avais pensé que les conceptions américaines et russes du progrès iraient divergeant. Tout se passe, il faut en convenir, comme si je m'étais trompé. Les Russes veulent produire les mêmes objets que les Américains produisent. Et non seulement dans le domaine militaire, ce qui se comprend trop, mais dans le domaine des biens de consommation Depuis « le cuirassé Potemkine », le cinématographe russe s'est rapproché du cinéma américain plus qu'il ne s'en est écarté. Peut-être cette unanimité ne durera-t-elle pas toujours, et les hommes devront-ils opter entre telle ou telle direction du progrès — comme ils ont dû opter jadis entre le labourage et le pâturage, la vie nomade et la vie sédentaire ? Les idéologies recouvreront alors leurs droits et les idéologues leur prestige. Mais nous n'en sommes pas là.

Le progrès demeure un et va dans une seule direction. Les idéologues continuent à vouloir qu'il se justifie par rapport à autre chose que lui-même ; mais ces justifications, que le progrès lui-même inspire, ne sont que des impostures. Le progrès est une entreprise géante, inspirée par une passion véhémente. Les joies qu'il propose, sont les joies du record. Bergson espérait que le développement du progrès (il disait : celui des « commodités »), accroîtrait les disponibilités des hommes pour la contemplation. L'expérience n'a pas, jusqu'à présent, confirmé cet espoir. Le progrès ne « libère » l'homme en tant que producteur, que dans la mesure où il le discipline, où il l'asservit, en tant que consommateur. Les loisirs qu'il lui promet sont également escomptés par les systèmes communistes et par les systèmes capitalistes. Chacun d'eux, probablement, mérite les reproches qu'il fait à son rival. L'Américain parle sans cesse de liberté, et de bonheur. Mais si, au lieu de l'écouter, on le regarde, on voit bien qu'il marche — de plus en plus vite — non pas vers la liberté ni vers le bonheur, mais à la conquête de la Nature. Il aimerait, comme le roi Pyrrhus, trouver des réponses pertinentes à l'éternel Cineas qui lui dit : pourquoi tant de peine ? pourquoi tant d'ambition ? Mais, quoique Cineas ait toujours l'air d'avoir raison, il a toujours tort : parce qu'il suppose que Pyrrhus veut les fruits de la victoire, quand il veut d'abord le combat. J'ai récemment entendu, je ne sais qui à la Télévision, se féliciter que la vitesse accrue des avions permette à un fils de fermer les yeux de son père mourant. Je me rappelle que les pilotes de l'Aéropostale invoquaient sans cesse le « Courrier », comme un Dieu jaloux. On aurait eu tort quand même de les prendre pour des facteurs plus diligents ! Aucun de ces sacs postaux ne valait assurément la vie de Mermoz. Mais il ne s'agissait pas de faire parvenir, avant le 1er janvier, à la vieille dame de Rio-de-Janeiro, les bons vœux de son amie bordelaise ; il s'agissait de vaincre l'Atlantique-Sud. Ses triomphes techniques ne rendent l'Américain ni plus heureux, ni plus libre : il commence à le savoir. Mais ils le rendent, sans conteste possible, plus puissant : il dispose d'une quantité d'énergie toujours croissante, dont le noir de la forêt équatoriale ne dispose pas, même s'il rit davantage et de meilleur cœur.

Notre erreur, à nous Européens, c'est de méconnaître le caractère religieux du progrès. D'avoir pris Jules Verne pour un conteur, quand il était un prophète. Nous avons déclenché le progrès, nous le suivons, mais nous n'y croyons plus qu'à moitié. Les Américains nous scandalisent parce qu'ils y croient vraiment. Nous les regardons avec une stupeur, souvent désapprobatrice, faute de voir qu'ils sont mobilisés. « Ils m'ont tous posé les mêmes questions dans le même ordre », me disait, scandalisé, un ami retour de New York. Tel qui s'est réfugié chez eux, en 41, qui leur doit, de toute évidence, la vie, parle d'eux avec le dédain de M. Violet pour les Algonquins auxquels il enseignait le menuet. Peut-être avons-nous raison de ne point partager leur foi sans réserves : les tours de Babel sont sujettes à

des écroulements. Mais nous avons sûrement tort de les méconnaître, tels des Egyptiens qui auraient jugé dépourvus de religion les compagnons de David, parce que ceux-ci n'embaumaient pas leurs morts.

De même, nous jugeons les Américains « naïfs » ; ils le sont en effet, et principalement dans le domaine de la politique extérieure, comme il est naturel ; ce sont les querelles de bornage qui développent dans les Etats le sens diplomatique, et les Américains n'ont pas connu cette sorte de litiges. Ils restent des diplomates infantiles ; M. Walter Lippman lui-même a écrit : « Nous devons avoir la politique de nos alliances », alors que le dernier des secrétaires de Kaunitz ou de Choiseul eût écrit : « Nous devons avoir les alliances de notre politique ». Mais la « naïveté » semble parfois la prérogative du State Department ; Les Américains pourraient regarder comme « naïves » les espagnoles, qui ne préparent pas, dès la lune de miel, leur dossier de divorce. Et d'autre part, cette naïveté nous paraît plus grande qu'elle n'est, parce que nous méconnaissons la foi qui la provoque. L'Américain ne doute pas, ne peut pas douter que le fait lui donne raison, et dans des délais assez courts. S'il pensait que le régime communiste favorise mieux que le sien le développement de la production, il est probable qu'il s'y convertirait sans difficulté. Toute foi paraît naïve à ceux qui ne l'ont pas, ou qui l'ont faiblement. L'Américain est persuadé que le progrès ne cessera pas de s'accélérer, qu'il apportera nécessairement aux hommes la paix et la justice. Ce pari, on peut le juger chanceux, on ne peut pas dire qu'il soit d'ores et déjà perdu. Les Américains nous ont paru bien naïfs quand nous les avons vus persuadés qu'il suffisait de constituer la C. E. D. pour abolir les rivalités et les rancunes séculaires des Européens ; mais nous-mêmes avons dû leur paraître enfantins, dans la mesure où nous révoquions en doute les bienfaits que devait produire pour tous une organisation plus raisonnable de l'Economie européenne. Rien n'est plus difficile à comprendre, pour le croyant, que la tiédeur des sceptiques ; il comprend mieux l'athéisme, l'hérésie, le blasphème. Ni saint Jean ni Pascal ne comprenaient qu'on fût chrétien et qu'on se comportât toute la journée comme si on ne l'était pas. La coopération morose que l'Europe continue de donner à l'œuvre du progrès est très difficile à comprendre pour les non Européens et pour les Européens eux-mêmes. Notre pensée, ici, est obscure et confuse, plus encore que subtile. Et particulièrement en France où se balancent si étrangement le goût du nylon et la nostalgie de l'architecture romane.

Emmanuel Berl.

Le Gouvernement présidentiel

La France, depuis la Révolution, a connu douze constitutions. Depuis 1787, les Etats-Unis n'ont pas changé, ni même profondément modifié, leurs institutions.

Les députés français de 1789 pensaient légiférer pour l'éternité. En moins d'un an elle fut détruite et depuis lors, elle a été maintes fois reprise. Les Américains, au contraire, n'étaient pas fiers de leur ouvrage. Franklin priait humblement ses amis parisiens d'excuser cette maigre production. Il espérait que, avec le temps, le texte pourrait en être allongé et le ton rehaussé.

Dix amendements ont été promulgués en 1791 sous forme de « Bill of Rights ». Ils n'ont pas grande allure : ils sont moins une proclamation qu'une défense pratique des droits du citoyen. Et les douze autres amendements, qui les ont suivis en plus d'un demi-siècle, concernent le pouvoir judiciaire, les élections, l'abolition de l'esclavage, l'impôt sur le revenu, le vote des femmes et autres questions toujours très pratiques. De sorte que, si le document primitif est moins bref, il n'en est pas devenu plus éclatant.

Les Américains, loin de partager l'insatisfaction de leurs grands ancêtres, se sont vite, pourtant, attachés à leur constitution. Ils la considèrent comme une autre Bible, comme un appendice aux Saintes Ecritures, qui régirait leur vie nationale. Si le Parlement français abolissait, demain, la constitution de 1946, la France ne cesserait pas pour autant d'exister : elle a l'habitude de ces changements. Mais si, demain, le Congrès de Washington abolissait la Constitution de 1787, que deviendraient les Etats-Unis d'Amérique ?... On peut se le demander puisque, au-dessus des quarante-huit Etats de l'Union, cette constitution joue un rôle aussi important que celui de la maison royale d'Angleterre à la tête du Commonwealth. Aussi bien cette hypothèse est-elle inconcevable.

***

Lincoln a laissé derrière lui un mot désabusé : « Y a-t-il donc fatalement un élément de faiblesse dans la nature de toute république » ? De quoi se plaignait-il ? La république, aux destinées de laquelle il présidait, est parvenue à résoudre, autant qu'il est possible, le problème épineux des démocraties : l'accord entre l'autorité de l'Etat et la liberté du citoyen.

L'autorité était et reste nécessaire pour maintenir sous la houlette d'un gouvernement fédéral des Etats moins unifiés qu'on ne le croit généralement en Europe. Raymond Cartier a pu légitimement parler de « *48 Amériques* », dissemblables par la superficie, par le nombre des habitants, par le climat, par les ressources, par les conceptions morales et sociales, par

les institutions économiques et même politiques, par leurs drapeaux, leurs hymnes, leurs fêtes et leurs grands hommes. « Un véritable patriotisme naît de ces originalités accumulées. Il a la caractéristique de tous les patriotismes : la méfiance et la hauteur à l'égard du voisin. » (1).

Les treize colonies anglaises qui, le 4 juillet 1776 s'insurgèrent contre Londres formèrent, d'abord, une confédération de treize États indépendants. Mais le système était trop lâche et risquait d'être mortel. En 1781, le pacte appelé « Articles de la Confédération » fut lui-même impuissant à harmoniser des législations contraires, à apaiser les troubles, à réduire les factions. C'est la Convention de Philadelphie, transformée en Assemblée Constituante, qui sut trouver la parfaite formule d'union en votant, en quatre mois, la Constitution de 1787. Elle sut conférer au gouvernement de Washington l'autorité nécessaire à l'établissement de son pouvoir et à l'exercice de ses fonctions.

La pièce maîtresse de la Constitution n'est pas ici le Congrès. La Chambre des représentants et le Sénat sont strictement cantonnés dans leur rôle législatif. Seules exceptions : le Congrès contrôle les dépenses et vote les déclarations de guerre ; le Sénat peut, en désapprouvant ses choix, empêcher le président de confier à qui il veut certaines hautes charges ; lui seul ratifie les traités — ou refuse de les ratifier, comme ce fut le cas pour le traité de Versailles, œuvre, pourtant, dans une large mesure, du président Wilson.

Par quelle divination les constituants de Philadelphie comprirent-ils que les chambres législatives auraient tendance, sans limites nettement tracées, à déborder de leur cadre et à vicier ainsi le fonctionnement du régime ? Toujours est-il que, créant un régime *représentatif*, ils n'en firent pas un régime *parlementaire*. « Lorsque, dans la même personne ou dans le même corps, avait écrit Montesquieu, la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, il n'y a point de liberté... Il faut que, par la force des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. » Ce grand principe, dont nous nous targuons, trouve à Washington une application plus exacte qu'à Paris. C'est ce qu'on appelle, outre-Atlantique, le système des freins et des contrepoids. Le Congrès est maître dans son domaine et le pouvoir exécutif, qui n'a pas l'initiative des lois et qui ne dispose pas du droit de le dissoudre, ne lui rend pas de comptes. Le nécessaire contrôle, qu'ils exercent l'un sur l'autre, ne les paralyse ni l'un, ni l'autre.

Cette conception est malaisément accessible aux Français, qui confondent volontiers gouvernement républicain et gouvernement parlementaire. Ils ignorent que le régime parlementaire dans la République a, pour la première fois, été organisé par leur constitution de 1875. Un chef de l'Etat irresponsable et des ministres qui, nommés par lui, sont responsables devant les Chambres : cela ne s'était vu jusqu'alors que dans les monarchies — en Hollande, en Belgique, en Italie, en Angleterre sur-

(1) Raymond Cartier. *Les 48 Amériques*, Plon éd.

tout, où le roi, incarnant la Tradition, « image sainte clouée sur la porte de la maison », avait été progressivement dépouillé de la réalité du pouvoir par des ministres tenus d'agir en accord avec la représentation nationale. Les notables de 1875, faute de donner un roi à la France, entendaient lui préparer la place. Cette prédominance du Législatif, qui caractérise la République française et en constitue le principal défaut, est un effet de nos traditions monarchiques. Ce sont, curieusement, les plus déterminés de nos républicains qui s'acharnent à la défendre.

L'autorité, la Constitution américaine de 1787 la confère, comme il se doit, au pouvoir exécutif. Et le pouvoir exécutif, c'est le seul président.

Tous les quatre ans, le peuple américain choisit, dans chaque Etat, les électeurs présidentiels. La pratique, le fonctionnement des partis ont sensiblement modifié le système prévu par les législateurs de 1787. En fait, il faut choisir entre les listes d'électeurs présidentiels présentées par les partis. Chaque liste comprend un nombre d'électeurs proportionnel au nombre des habitants de l'Etat et la liste qui obtient la majorité emporte tous les sièges. Comme la lutte pour la Maison Blanche se livre, pratiquement, entre les deux candidats des deux partis républicain et démocrate, on connaît, en même temps que la répartition du collège électoral, le nom du futur président.

Celui-ci, pendant la durée de son mandat, réunira entre ses mains tous les pouvoirs d'un chef d'Etat et d'un chef de gouvernement. Il exécute les lois, assure l'ordre public, nomme et révoque les fonctionnaires, dirige l'administration, dispose du droit de grâce et d'amnistie, conduit la politique étrangère et les hostilités. Et, en regard des quelques droits de surveillance concédés au Congrès, sachons que le président peut ajourner les Chambres et prolonger la durée de leurs sessions, qu'il leur adresse des messages et qu'il les leur lit lui-même, qu'il peut exercer sur elles d'efficaces pressions et qu'il dispose d'un droit de veto sur toutes leurs décisions. Il se considère, à bon droit, comme l'élu du peuple tout entier. Son autorité efface celle des représentants ou des sénateurs les plus notoires, qui ne sont jamais que les élus d'Etats particuliers et d'un nombre limité d'électeurs.

La Constitution des Etats-Unis n'organise donc ni legouvernement d'une assemblée (système français), ni le gouvernement d'un cabinet (système anglais). Il organise le gouvernement d'un homme. Les « secrétaires » américains sont les ministres personnels du président. Il les nomme et les révoque selon son bon plaisir : la courtoisie sénatoriale ne s'est jamais permis de lui interdire le libre choix de ses collaborateurs. Le président Jackson (1829-1837) révoque successivement deux secrétaires au Trésor qu'il juge indociles. Pendant la maladie du président Wilson, le secrétaire d'Etat, M. Lansing, réunit les ministres et, de ces réunions, tente de dégager une certaine politique. Guéri, Wilson le congédie : « Vous avez essayé de suivre une politique qui n'était pas la mienne. Or, d'après la Constitution, c'est ma politique qui doit diriger le pays. »

Indépendants des Chambres, auxquelles ils ne peuvent appartenir et aux débats desquelles ils ne participent pas, les secrétaires sont individuellement responsables devant le seul Président. Le président les réunit-il autour de lui ? Il ne s'agit point de ce qu'on appelle, en France ou en Angleterre, une « délibération gouvernementale ». A cet échange de vues, le président donnera souverainement les suites qui lui conviennent. Un jour que tous ses ministres lui ont manifesté un avis opposé au sien, Lincoln conclut : « Sept non, un oui : les oui l'emportent. »

Un certain conformisme républicain condamne, en France, ce type de gouvernement présidentiel. On le soupçonne de frayer les voies à la dictature. L'exemple de 1848 est là : élu président de la République par le suffrage universel, le prince Louis Napoléon Bonaparte eut tôt fait de renvoyer l'Assemblée, de suspendre la constitution et d'instaurer le césarisme. On tire, sans doute, trop vite de ce précédent des conséquences d'ordre général. La dissolution de la Chambre des députés, en 1877, par Mac-Mahon réduisit, par un même phénomène de généralisation hâtive, les fonctions des présidents de la III^e République.

Les Américains ne sont, pourtant, pas moins attachés à la liberté que les Français. Ils sont fils d'Anglais qui n'ont pu supporter les règlements que l'Angleterre cherchait à leur imposer, et d'Européens qui avaient quitté l'Europe pour vivre sans contrainte sur des terres vierges. Cet atavisme les marque. La politique les intéresse peu. Il leur suffit, généralement, de parcourir les titres des journaux et de regarder les photographies des illustrés.

Une année sur quatre — celle de l'élection présidentielle, — ils sortent de leur indifférence. Ils participent à la campagne, à ces parades où se mêlent les bannières, les fanfares, les affiches, les torches, les stars et les starlettes. Ils branchent leurs postes de radio et de télévision. Ils portent, qui à la boutonnière, qui au chapeau, qui à la ceinture les couleurs de leur candidat et un petit éléphant, symbole des républicains, ou un petit âne, symbole des démocrates. Ils couvrent leurs autos de devises, fleurissent leurs maisons de portraits et s'enfièvrent aux actualités cinématographiques. C'est qu'ils savent que de leur choix va dépendre la tranquillité de leurs trois plus prochaines années. Ils désirent le succès du candidat qui leur permettra de réaliser d'heureuses affaires et de s'intéresser le moins possible à la chose publique.

Ils ressentent d'autant plus vivement ce besoin de défendre leur liberté individuelle que l'évolution politique a dépouillé peu à peu les Etats d'une partie de leurs attributions au profit de la bureaucratie fédérale. Evolution nécessaire ?... Que du moins, elle ne soit pas douloureuse !

Le choix des Américains s'est ainsi porté, le plus souvent, sur des hommes de second plan, bons administrateurs, prudents et sans génie. Théodore Roosevelt mis à part, les esprits supérieurs ne les ont attirés qu'à certains moments de crise : Washington quand l'Union était vagissante, Lincoln quand elle fut menacée

par la sécession, Franklin Roosevelt quand il fallut l'arracher au désespoir.

L'état d'esprit de l'Américain moyen le garantit donc, dans ses votes, contre le risque de dictature. Mais la Constitution, d'abord, le protège. Après avoir voulu le gouvernement d'un homme, elle a entendu défendre la liberté des Etats et celle des individus.

Ceux-ci ont le droit, par exemple, « d'être garantis dans leurs personne, domicile, papiers et effets contre les perquisitions et saisies déraisonnables ». Le Congrès ne doit attenter ni au libre exercice de leur religion, ni à leur liberté d'expression, ni à la liberté de la presse, ni au « droit qu'a le peuple de s'assembler paisiblement et d'adresser des pétitions au gouvernement pour redresser ses griefs ».

Les constituants de Philadelphie se sont efforcés de rendre leur joug léger. Il fallait que les hommes devinssent citoyens d'un Etat central. Mais ils ont mis la personne humaine à l'abri des abus et des exactions en instituant la Cour Suprême fédérale, juge de la constitutionnalité des lois.

Tout acte émanant du président ou du Congrès, d'un Etat ou d'une moindre entité territoriale, peut être déclaré nul par la Cour Suprême. Il suffit que la majorité des juges qui la composent estiment que cet acte dépasse les attributions constitutionnelles de son auteur. Et tout citoyen peut alléguer devant le plus humble des magistrats locaux l'inconstitutionnalité d'une loi.

Nommés par le président avec l'accord du Sénat, les neuf juges de la Cour Suprême sont inamovibles. Ils sont les Vestales jalouses de la Constitution, son « clergé », comme l'écrit M. Bernard Faÿ, qui a su « accroître son prestige et la faire pénétrer dans la conscience populaire » à la façon « d'un credo, irréfléchi, irraisonné, impérieux » (1).

Leur permanence renforce leur autorité. Les représentants sont élus pour deux ans, les sénateurs pour six ans, le président pour quatre ans. Eux demeurent. Trente et un présidents pour onze grands juges se sont succédé de 1788 à 1939.

Quand il entre en fonction, le président voit venir à lui, tel un grand prêtre, le « Chief Justice », président de la Cour Suprême. Levant alors la main droite sur la Bible, il « jure solennellement... de sauvegarder, protéger et défendre la Constitution des Etats-Unis ». Tous les fonctionnaires sont tenus au même serment. Tous les organes du gouvernement et de l'administration s'engagent par là même à observer et à mettre à exécution les décisions de la Cour Suprême.

Le caractère sacré de la Constitution est ainsi reconnu, affiché. Il n'est discuté par personne. Trahir le serment à la Constitution serait injurier Dieu. Cette trahison, la religiosité anglo-saxonne ne l'imagine même pas. L'acte de Philadelphie est un acte définitif, un dogme immuable.

---

(1) Bernard Faÿ. *Civilisation américaine*. Ed. du Sagittaire.

Et si l'homme d'Etat auprès duquel la nation se réfugiait dans une grave conjoncture était tenté d'abuser de son pouvoir ? Le danger est réel puisqu'il s'est récemment précisé. Les circonstances étaient exceptionnelles : une crise économique sans précédent, puis les soubresauts d'un monde nerveux, la guerre enfin. Et Franklin Roosevelt était lui-même un être d'exception.

Au physique, ses visiteurs, ses amis, ses familiers eux-mêmes ont vanté son charme incomparable.

Son courage forçait l'admiration. Emil Ludwig a raconté sa lutte contre la paralysie infantile qui, à quarante ans, le terrassa (1). « *I'll beat this thing!* » je vaincrai cette chose , confiait-il à sa femme.

Sénateur de l'Etat de New York à 29 ans, familier de Wilson, sous-secrétaire d'Etat à la Marine à 38 ans, candidat à la vice-présidence des Etats-Unis en 1920. Privé de ses jambes, il veut vivre autrement qu'en amateur. Sa noblesse native l'aide dans son effort d'approfondissement intérieur. Il ne perd pour autant ni sa gaîté, ni sa désinvolture. Ce paralytique qui se refuse à l'être dépense au service de son pays une ardeur qu'il ne peut plus convertir en mouvement. Quand, en 1932, un torrent d'espérance populaire le porte à la magistrature suprême, il écrit aux paralysés de Warmspring : « Nous avons prouvé que des gens comme nous sont capables de surmonter quelques petites misères physiques qui, après tout, n'ont pas plus d'importance qu'une poignée de haricots. »

La crise économique parvenait alors à son paroxysme. Le nombre des chômeurs atteignait 14 millions ; les fermiers se révoltaient ; les banques avaient fermé leur portes ; les piliers de l'architecture sociale s'écroulaient les uns après les autres, la misère s'installait sur les décombres. Seul, le visage de Roosevelt, seule sa voix rendaient courage.

Mais cet homme d'action et d'autorité est de formation démocratique. Pressé, en 1930, lorsqu'il gouvernait l'Etat de New York, de se conduire en dictateur, il avait protesté. A une heure où partout aux Etats-Unis, jusqu'à Washington, le concept du chef, « au jugement et à la volonté duquel toute la population se soumettrait docilement », élargissait le nombre de ses adeptes, il avait condamné ce penchant incompatible avec les principes d'une saine démocratie. En prêtant serment sur la vieille Bible familiale, devant la Chief Justice et les juges de la Cour Suprême, il avait signifié qu'il n'entrait pas à la Maison Blanche en révolutionnaire.

Mais, ce même jour, la Bible à peine refermée. il était apparu au balcon du Congrès. A l'immense foule désespérée, il avait redit sa volonté de recourir à de nouvelles mesures et à des procédés nouveaux. « Oui, s'était-il écrié, il peut advenir que, dans une situation exceptionnelle, une pressante nécessité exige qu'on s'écarte pour un temps de l'équilibre normal du gouvernement : j'userai de ma légitime autorité pour accélérer l'avènement des

(1) Emil Ludwig. *Roosevelt*, Plon éd.

mesures que l'expérience et la sagesse pourront prendre. Mais, au cas où le Congrès ne se déciderait pas à choisir une voie et resterait immobile devant la misère du peuple, alors je suivrais les lignes claires de mon devoir. Je prierais le Congrès de prendre le seul parti possible pour faire face à la crise : laisser à l'Exécutif des pouvoirs étendus afin de faire la guerre à la misère, des pouvoirs aussi étendus que ceux qu'on m'accorderait si nous étions attaqués par un ennemi extérieur. »

Ainsi donc, sous la poussée des événements, Roosevelt le Démocrate se fait l'apôtre de la « démocratie résolue ». Roosevelt hier contempteur du « concept du chef », affirme : « Le peuple des Etats-Unis... ordonne qu'on agisse vite et fort. Vous aspirez à l'organisation et à la direction d'un chef. Vous m'avez choisi pour instrument de ce vœu. J'accepte cette mission ». Il croit le moment venu de régénérer spirituellement et matériellement son pays. Son mysticisme le sert opportunément.

M. Edouard Herriot a vu en lui un « moraliste religieux ». Il croit en la démocratie comme il croit en Dieu et parce qu'il croit en Dieu. La démocratie est, pour lui, la réalisation terrestre de l'enseignement de Jésus. Placé par le peuple à la tête de la plus grande démocratie du monde, il devient l'élu de Dieu. Il introduit dans les cérémonies de l'installation présidentielle un rite nouveau : le service à l'église Saint-John, dont il choisit en personne les cantiques et les psaumes.. Il se définit exclusivement « chrétien et démocrate ». Et, quand Emil Ludwig lui demande si le pouvoir a fortifié sa morale, il répond : « Ce n'est que depuis que je suis responsable de la communauté que j'ai tout à fait compris le sens des dix commandements. »

Dès lors, Ludwig aura beau voir dans le goût du président pour la lutte une garantie contre le danger de dictature : il ne pourra s'empêcher de remarquer chez lui « un élan dangereux ». M. André Maurois aura beau noter que « le président Roosevelt n'est pas plus un dictateur que le président du Conseil français ou le Premier anglais » : il ne se retiendra pas de remarquer que, « au Fascisme, la Nouvelle Equipe empruntait l'idée d'un renforcement du pouvoir central et d'une élasticité plus grande des rapports de l'exécutif et du législatif » (1).

« Dictateur ?... proteste encore Roosevelt. A aucun prix ! Sans opposition ? Mais ce serait mortellement ennuyeux ! »

Et c'est vrai qu'il aimait à se battre. « Je n'aime rien tant au monde qu'un bon match. » Mais plus il avancera dans sa carrière présidentielle, plus il se détachera de ce plaisir de jeune sénateur.

Son action centralisatrice l'amène à créer de nombreux fonctionnaires, offices, bureaux, comités, commissions et conseils. Il renforce ainsi le pouvoir du président, *son* pouvoir, au détriment de la liberté des Etats et de la liberté des individus.

Il le renforce encore au détriment du Congrès. Alors que, Cleveland mis à part (1885-1889), les présidents ont toujours

(1) André Maurois: *Chantiers américains*, Gallimard éd.

prudemment usé de leur droit de veto — cinq à six fois par an en moyenne — Roosevelt signe sept cents vetos en douze ans, dont une dizaine seulement sont restés sans effet.

Entre-t-il en conflit avec la Cour Suprême ? Il parle d'en appeler au peuple et ne recule que devant le scandale causé par ses propos.

Pressé de rester en fonction, Washington, réélu une première fois, avait répondu qu'il violerait l'esprit démocratique de la Constitution en ne se retirant pas. De ce précédent était née une sorte de règle constitutionnelle coutumière : indéfiniment rééligible en théorie, aucun président n'avait sollicité plus d'une réélection.

Triomphalement réélu en 1936, Roosevelt sera le premier à briguer un troisième, puis un quatrième mandat. Chaque fois, son auréole s'élargit. En Adolf Hitler il a vu le malin à l'œuvre. Contre le diable, il a pris naturellement le parti de Dieu et de la Démocratie. La guerre, en réduisant l'opposition au silence et en l'incitant même à la collaboration avec l'administration démocrate, emporte les dernières résistances. La puissance de Roosevelt devient de plus en plus redoutable : son secrétaire au Trésor est un ami d'enfance qu'il confine dans un rôle d'exécutant ; le secrétaire d'Etat Cordell Hull ne tente même pas de s'affranchir : après son départ, le président devient pratiquement son propre ministre des Affaires étrangères. Mrs Perkins, secrétaire au Travail, nous le montre gouvernant « par l'amitié, l'encouragement et la confiance », évitant de « donner des ordres absolus à ses subordonnés », mais obéi parce que les subordonnés se soumettent « à cette autorité qu'une démocratie doit accepter pour produire tous ses effets ». Il est le chef, l'animateur, le « catalyseur... dont le travail mettait des forces chaotiques à même d'être aménagées » (1).

C'est la « démocratie résolue » en plein exercice. Peu à peu, une religion rooseveltienne est née. Le peuple, d'abord charmé, sacrifie ensuite au mythe. Non seulement il n'y a plus d'opposition, mais rien n'est dit, dans l'entourage du Président, qui puisse l'inquiéter ou le peiner. Tel problème l'irrite-t-il ? On n'en parle plus. Usé, réduit à n'être plus que l'ombre de lui-même, Roosevelt, sentant sa fin prochaine, va jusqu'à organiser sa popularité posthume, aménager en musée sa maison de campagne et y désigner l'emplacement de sa robe de chambre et de son fauteuil à roulettes.

Son culte a été célébré, à Hyde Park, jusqu'en 1947. « Au début les pélerinages furent impressionnants. Ils dessinaient de longues arabesques humaines autour de la bibliothèque et du tombeau, attendant pendant des heures pour être expédiés pendant cinq minutes dans les escaliers et les corridors de la maison. Il vint ainsi 300.000 personnes en 1947... » (2).

---

(1) Frances Perkins. *Roosevelt*. Le livre du jour éd.

(2) Raymond Cartier, op. cit.

Avec une rapidité surprenante, cette ferveur tomba. Une opposition rétroactive à la politique de Roosevelt se manifesta, virulente. Le peuple américain sembla soudain prendre conscience du danger qu'il avait couru. Il jugea que cet homme trop puissant s'était imprudemment et dangereusement servi de sa puissance. Le 26 février 1951, un vingt-deuxième amendement à la Constitution codifiait l'ancien usage, que Roosevelt avait enfreint : désormais, « nul ne pourra être élu à la Présidence plus de deux fois ».

La Constitution ne peut empêcher l'avènement, dans l'avenir, d'un homme fort. Du moins, par un réflexe d'autodéfense dont la rapidité est une preuve de santé, a-t-elle voulu prévenir les méfaits qu'il pourrait engendrer en s'imposant trop longtemps.

***

Quelle conclusion tirer de cette permanente jeunesse constitutionnelle des Etats-Unis ? La plus vieille des constitutions écrites du monde fait la preuve de son efficacité et de sa stabilité. La France, qui depuis 1789 a perdu l'équilibre, n'aurait-elle pas avantage à instaurer chez elle un régime présidentiel calqué sur ce modèle ? Adrien Duport en formulait le vœu au temps de notre première Constituante.

Certes, l'expérience américaine souligne la valeur de quelques principes : il est bon qu'une constitution définisse les limites de son pouvoir ; il est bon qu'elle soit brève et sans ambiguïté ; il est bon qu'elle préfère l'organisation du réel aux déclarations philosophiques. M. Bernard Faÿ écrit que « la puissance de la constitution américaine a résidé dans la brièveté de ses ordres et dans l'étendue de son silence ».

Pour le reste, cette constitution n'est redevable à l'étranger que d'une théorie, celle de la séparation des pouvoirs de Montesquieu, et que d'une tradition, celle de la loi anglaise sur l'indépendance individuelle. Elle est, avant tout, le produit de la terre, de la race et de la mentalité américaines. Elle est née d'une discussion entre des hommes différents, démocrates, monarchistes, décidés à s'entendre et qui se sont retrouvés autour d'un compromis sans abstraction. Républicaine, elle confère au président une autorité infiniment plus grande que celle de tous les souverains constitutionnels aujourd'hui régnants. Démocratique, elle lui accorde des pouvoirs qui étaient hier l'apanage des monarques de droit divin. Représentative, elle lie les mains de son Parlement.

Cela ne veut pas dire que les recettes américaines vaudraient pour un autre pays. Transplantées en France, elle se détérioreraient aussi vite que les institutions anglaises dont nous nous sommes trop largement inspirés depuis le XVIe siècle.

Cela veut dire que seules vaudraient pour la France des recettes essentiellement françaises. Serait-il si difficile de les découvrir ?

LOUIS GUITARD.

La vie universitaire

On a abondamment écrit en France, depuis 1918, sur les universités et collèges des Etats-Unis. Professeurs, conférenciers, étudiants d'échange, observateurs admiratifs ou narquois de la jeunesse américaine ont aimé évoquer leurs impressions de voyage et de séjour parmi ces « campus » ombragés surmontés de bâtiments gothiques. Chacun sait comment l'Amérique essaie de mettre en pratique, chez ses jeunes gens (car on cesse, la jeunesse passée, d'y croire avec la même ferveur) *la poursuite du bonheur*, définie par Jefferson comme l'un des droits et des devoirs de l'homme. On a d'aimables récits anecdotiques sur le décor idyllique de la vie universitaire des Etats-Unis, des descriptions pimentées des diverses nuances de flirt pratiqué par les « coeds » et du rituel de l'amour en cet étrange pays. Le plus souvent, les visiteurs français rassurent en conclusion leur public et, insistant sur la jeunesse et la fraîcheur naïve de ces « sophistiqués » du Nouveau Monde, ils semblent impliquer que, bien sûr, le sérieux dans les études et l'esprit critique averti restent, ainsi que la vie intérieure, l'apanage de la vieille Europe.

Nous voudrions éviter ici, et ce qu'a de fallacieux une vue toute extérieure des universités américaines, et même ce que peut avoir de divertissant le sujet, pour tenter d'entrevoir la crise intérieure qui secoue en ce moment les institutions d'enseignement du plus puissant pays du monde. Cela nous contraint à des généralisations, forcément blâmables, mais peut-être point tellement injustifiées de la part de quelqu'un qui a passé plus de vingt années aux Etats-Unis et vu d'assez près un nombre respectable d'établissements. Disons bien dès l'abord que, de toutes les platitudes qui traînent sur les Etats-Unis, la plus sotte est celle qui déclare tout dans le pays standardisé et monotonement uniforme. Les lois, les coutumes, la vie des affaires, sinon la nourriture et le vêtement, varient d'Etat à Etat. Les écoles varient d'une ville à l'autre, le niveau des examens et celui des études également, sans parler des programmes et de la qualité des maîtres. Il y a des universités si médiocres qu'elles ne méritent pas ce nom. Il y a des collèges d'arts libéraux, tels Williams,

Amherst, Hamilton, Reed pour les jeunes gens, Bryn Mawr, Smith, Wellesley, Vassar pour les jeunes filles, qui sont des institutions de premier ordre, préparant au B. A. Ce degré est obtenu après quatre années de collège, à vingt et un ou vingt-deux ans, dont les deux premières correspondent à peu près aux deux dernières années de lycée en France, les deux dernières à deux ans de propédeutique ou de faculté. La spécialisation, même dans ces deux dernières années dites de concentration autour d'un sujet « majeur », est cependant moins poussée qu'elle n'est dans nos facultés. La formation professionnelle, en Amérique, vient ensuite, après le B. A., dans les facultés de droit, de médecine, d'ingénieurs, de sciences et de lettres. C'est là le stade des études dites « graduées », de niveau fort variable suivant les institutions. Aucun examen ou concours ne confère le droit à un poste. Rien de semblable, par exemple, à notre agrégation. Les places s'obtiennent, les études une fois terminées, selon les recommandations en faveur du candidat, le prestige des maîtres qui l'ont formé, ses travaux publiés s'il y a lieu, et le facteur très important de sa personnalité (qui recouvre caractère, bonne volonté, cordialité, aptitude à coopérer, fermeté).

Il importe de souligner ce point. Malgré l'énorme accroissement du pouvoir fédéral depuis le New Deal et la guerre, malgré le besoin accru de fonctionnaires de l'Etat fédéral dans la diplomatie, l'économie, le domaine social et celui du travail, la recherche scientifique, l'Amérique persiste à ne pas vouloir d'université fédérale et à rejeter toute emprise gouvernementale sur l'éducation. L'Etat fédéral ne confère aucun grade. Chacun des quarante-neuf Etats a son université à lui, mais dont l'autonomie est jalousement gardée par la législature de cet Etat, qui vote chaque année ou tous les deux ans les fonds requis par son université. Ces universités de chaque Etat sont très inégalement dotées ; elles ont eu, dans de rares cas, à souffrir de la suspicion qui, lors du maccarthysme, a atteint les libéraux et les intellectuels. Mais dans l'ensemble la liberté de pensée et d'expression y est entière. Les meilleures, généreusement dotées, sont aujourd'hui en passe de rivaliser avec les plus célèbres des Universités du monde. Ce sont celles des Etats de Californie, d'Illinois, de Michigan, de Wisconsin, d'Ohio, d'Indiana.

Deux innovations lourdes de conséquences cependant, ont eu lieu depuis 1941. Le gouvernement, et surtout le Département de la Marine, ont négocié avec les laboratoires de telle ou telle université privée ou d'un Etat, des contrats stipulant qu'en toute liberté telle ou telle recherche coûteuse serait effectuée avec des fonds, et un équipement, fournis par l'Etat fédéral. La recherche, en physique et en médecine notamment, dévore de telles sommes que, malgré toutes les précautions pour garder

leur semblant de liberté, ces universités vont, en fait, dépendre en partie des autorités fédérales. Il y a, d'autre part, un fort mouvement pour déplorer que l'enseignement supérieur américain ne soit pas encore assez démocratisé ; que le nombre de techniciens et d'ingénieurs formé soit inférieur à celui des Russes ; que trop de jeunes gens doués soient, par manque de ressources financières, tenus ou laissés en dehors des universités. (La scolarité dans les universités d'Etat est gratuite pour les jeunes gens domiciliés dans l'Etat ; dans les universités privées, telles que Harvard ou Yale, elle monte à un millier de dollars par an, qui s'ajoute aux quelque quinze cents dollars nécessaires pour le logement et la nourriture : plus de huit cent mille francs par an au total). Il est donc de plus en plus sérieusement question d'établir des bourses gouvernementales, qui iraient (on l'espère, sans influence politique) aux jeunes gens qualifiés, et aideraient fort les collèges qui vivent en partie de la scolarité versée par, ou pour, leurs étudiants. Une administration démocratique mettrait sans doute un tel projet à exécution sans tarder.

Plus de deux millions et demi d'Américains étudient, à l'heure présente, dans les collèges et universités. Ce nombre montera à quatre millions en 1970, par suite de l'accroissement de la population et de la forte natalité des dix dernières années, et parce que le prestige d'une éducation dite de collège grandit sans cesse. Les incidences matérielles d'une telle expansion n'ont pas présenté d'obstacle trop grave : on a bâti beaucoup, et on n'a rien refusé aux bibliothèques et aux laboratoires. Mais les maîtres et les chercheurs ont été plus malaisés à trouver. Dans quelques domaines (sciences, sciences politiques et économiques, histoire, histoire de l'art, littérature étrangère), l'immigration de professeurs chassés par Hitler, ou attirés de France, d'Espagne, des pays scandinaves, de Hollande, a fortement enrichi le corps enseignant. Ces émigrés ont été traités avec générosité et avec cordialité par l'Amérique ; ils ont formé des disciples qui sont, à leur tour, des maîtres ; ils ont su le plus souvent dépouiller le nationalisme culturel et l'arrogance intellectuelle que les Américains redoutaient à juste titre chez d'éminents Européens transplantés chez eux. Si les Israélites allemands ont naturellement constitué la plus grosse fraction des savants ou artistes ainsi gagnés par les Etats-Unis, la France a prêté à l'Amérique des maîtres tels que Focillon, Hazard, Baldensperger, Brillouin, Morize dont l'action a été profonde.

En même temps, dans les vingt dernières années, les professeurs américains sont, dans presque toutes les disciplines, devenus eux-mêmes des hommes d'une compétence reconnue, que les étudiants d'Amérique du Sud, d'Asie et de la vieille Europe sont allés consulter et écouter. On sait le nombre de prix Nobel

que l'Amérique compte aujourd'hui dans les sciences. L'imagination, l'originalité, l'indépendance hardie de vues, le goût ou la faculté de formuler des conclusions d'une portée générale manquent peut-être à la moyenne des savants américains. Ils tirent, par contre, le parti le plus fécond de leur patience, de leur solidité, et de leur aptitude à coopérer et à entreprendre de vastes travaux en équipe. Il y a nombre d'érudits également remarquables en archéologie, en linguistique, en histoire ancienne, en littérature anglaise, etc... Sur la littérature, l'art et l'histoire de la France, en dehors de la France elle-même, l'Amérique est le pays qui produit aujourd'hui les travaux les plus abondants et les plus distingués.

Car la réputation qu'on a faite aux étudiants des Etats-Unis d'être surtout préoccupés de sport et d'activités dites extra-curriculaires et sociales a cessé dans bien des cas d'être méritée. L'attrait des manifestations sportives a beaucoup faibli. On croit toujours aux bienfaits physiques du sport et à la formation du caractère par les jeux en commun, mais bien des étudiants préfèrent l'étude, la science, la poésie ou la musique aux sports. La passion des disques est aussi ardente que celle de l'automobile. Les cours sur l'art attirent des légions de jeunes gens. On dépense fréquemment beaucoup plus de temps et d'énergie à monter des pièces de théâtre ou à rédiger et publier des journaux d'étudiants (nullement amateurs) qu'à nager, ramer ou jouer au basket-ball. *Les Mouches*, *Caligula*, *l'Annonce faite à Marie*, *Antigone* d'Anouilh ont été maintes fois représentées en français et avec talent, sur des scènes de collège. Yale a donné récemment *Ubu Roi* et *le Cocu Magnifique*. Harvard a monté *Protée*, farce lyrique pour laquelle son auteur, Claudel, avait un faible. *Tartuffe*, *Phèdre*, *Don Juan* ont été montés à Yale avec éclat. Les étudiants américains sont aujourd'hui beaucoup plus travailleurs qu'autrefois. Certes, il importe aussi de se faire des amis au collège. Tout snobisme n'est pas banni. Les membres d'une certaine « classe » ou promotion annuelle, ceux d'une société secrète ou d'une fraternité plus encore, se pousseront plus tard dans la vie, au moins autant que les anciens normaliens ou les inspecteurs des finances. Mais nul ne peut entrer aux meilleures universités, et y survivre jusqu'à la fin, à moins de prouver sa qualité intellectuelle et sa volonté de travailler.

Quelques grands caractères semblent marquer la vie universitaire aux Etats-Unis par contraste avec la nôtre. Le côté théorique des études, notamment en sciences, est moins fortement souligné que chez nous, et l'aspect pratique l'est davantage. Un pragmatisme latent reste la philosophie dominante du pays.

Une croyance, superstitieuse peut-être, est également fort

répandue : celle qui fait rechercher les cours dits « de discussion » où les élèves peuvent questionner le maître, discuter entre eux sous sa paternelle et socratique direction, exprimer librement, naïvement, parfois brutalement leur opinion. Ce genre d'enseignement, qui exige des « séminaires » de quelques élèves seulement, est fort dispendieux. Il gaspille aussi beaucoup de l'énergie du maître, permet aux plus bavards d'éclipser les plus timides ; mais il paraît démocratique. Les étudiants américains de nos facultés françaises nous reprochent fort la soumission placide de nos auditoires dans de vastes amphithéâtres impersonnels et le dogmatisme de nos professeurs. Il est admis que les universités américaines existent d'abord pour les étudiants ; certains insinuent que les nôtres tolèrent tout au plus les étudiants, mal nécessaire, dont de graves maîtres évitent soigneusement la contagion.

Jusque vers 1940 environ, la mode, dans les programmes, était allée au système dit électif : l'étudiant, après avoir pris quelques cours obligatoires et communs à tous, choisissait à son gré des sujets souvent divers, un peu comme il dispose à la cafeteria, sur son plateau, quelques mets hétéroclites qu'il digérera tant bien que mal. Ce système a été beaucoup critiqué. Des théoriciens, inspirés assez souvent par quelque nostalgie pour le thomisme ou l'aristotélisme (l'influence de Maritain a été grande et féconde sur plusieurs centres intellectuels américains, protestants plus encore que catholiques) ont proposé à l'éducation américaine un idéal plus cohérent : donner à la philosophie une part accrue, assurer à l'enseignement plus d'unité de méthode et de vues chez les maîtres, donner à la jeunesse une formation plus uniforme pour qu'elle ait une base commune, mais lui apprendre aussi à réfléchir davantage et à ne pas disperser son attention dans des cours choisis capricieusement. Le grand mot est devenu celui d'intégration. On ose même aujourd'hui parler à nouveau de la valeur de la discipline pour l'esprit, vraie révolution morale, car rien n'effrayait tant les parents et les éducateurs, naguère, que la perspective de laisser se développer chez les jeunes gens des inhibitions redoutées. Le freudisme avait renforcé un rousseauisme instinctif pour persuader chacun que l'enfant est naturellement bon, et que les complexes qui risquaient de le corrompre venaient de refoulements et de contraintes.

Le vent a donc soufflé dans une autre direction, vers ce qui est dénommé, à Harvard et ailleurs, « General Education ». Yale appelle cela « Etudes dirigées ». Parfois, ce sont des cours d' « Humanités » ou reposant sur les quinze ou vingt grands livres de l'Occident, par lesquels l'adolescent est censé absorber la tradition de sa culture et acquérir un maximum d'idées, d'associations, de connaissances, une « frame of reference » qu'il pos-

sédera en commun avec les hommes de son pays et de sa génération.

Une autre tendance, fort révolutionnaire pour les Etats-Unis, s'est récemment affirmée. Il n'y a pas très longtemps que les éducateurs avaient banni toute émulation, tout classement qui, distinguant des premiers et des derniers, des forts et des faibles, semblait nier l'égalité démocratique des citoyens et risquait d'affliger de complexes et de frustrations ceux qui, relégués dans la seconde moitié d'une classe, rendaient la première moitié possible. On ne se penchait avec sollicitude que sur les élèves moins doués ou « retardés », comme dit l'anglais ; on recherchait à l'aide de la psychologie pathologique, du psychanaliste, voire du dentiste, les raisons mystérieuses qui les empêchaient de réussir aussi bien que d'autres. Le pays ne s'est point tout à coup décidé d'écraser les faibles. Mais il consent à quelque nietzschéisme. On n'y parle pas volontiers d'élite, car le mot a une odeur de classe sociale ou d'aristocratie fasciste qui déplaît. Mais brusquement on s'est rendu compte de l'importance, pour un pays qui a besoin de savants, atomistes et autres, de généraux et de diplomates de premier ordre, d'ingénieurs et d'administrateurs égaux aux meilleurs d'Europe, des enfants et jeunes gens supérieurement doués. L'Etat fédéral ne saurait prendre position en ces matières. Mais les grandes fondations privées, qui remplissent là-bas bien des fonctions dévolues en d'autres pays aux gouvernements (Ford, Rockfeller, Guggenheim) recherchent désormais les hommes et les femmes les plus riches en promesses, les comblent de facilités, en certains cas les isolent de la masse et s'efforcent de leur donner une formation convenant à leurs dons exceptionnels. Il est trop tôt pour juger du résultat. Parfois, des jeunes gens, choisis ainsi et poussés prématurément, ressentent quelque honte plutôt que de la fierté à être ainsi isolés du troupeau, n'ont pas eu une maturité émotive égale à leur précoce maturité cérébrale et se sont effondrés dans ces « nervous breakdowns » qui guettent l'Américain non-conformiste. Mais, dans l'ensemble, la tendance nouvelle est approuvée et semble bonne.

Il n'est guère contestable que l'enseignement supérieur américain soit aujourd'hui au premier rang et digne de ce que peut attendre un grand pays qui chérit sa jeunesse, consent pour elle d'immenses sacrifices et professe la religion de l'éducation comme le seul moyen peut-être d'améliorer le monde. Ceux qui, comme nous, ont professé en divers pays, s'accordent à reconnaître que les étudiants américains sont aussi doués et aussi travailleurs que ceux de n'importe quelle nation. Trois ou quatre de leurs meilleures universités sont les égales des plus vénérables de l'Ouest européen.

Ce n'est pas à dire que tout soit parfait dans l'éducation américaine. En fait, si d'autres professions pratiquent systématiquement l'optimisme, le corps enseignant américain se livre facilement à l'autocritique. La majorité des ouvrages écrits par des Américains sur leur système éducatif dans ces dernières années est sévère. Ils s'attaquent à des points de détail, mais aussi à quelques principes de base sur lesquels repose le système. Leurs critiques pourraient se ramener aux suivantes :

1. — Si l'enseignement supérieur a d'éclatants mérites et des maîtres compétents dans l'ensemble, il succède à un enseignement secondaire défectueux. Quelques écoles privées (correspondant à nos lycées), fort dispendieuses, fières de leurs traditions, situées presque uniquement dans l'est du pays, sont remarquables. Quelques « high schools » ou écoles publiques, gratuites, sont bonnes. Beaucoup sont médiocres. Les maîtres y sont accablés de besogne, les classes sont trop nombreuses, le nivellement s'y fait par le bas, la sélection qualitative est inexistante. La dernière année notamment est gaspillée. On n'y incite nullement l'élève à s'élever au-dessus de sa propre moyenne, on n'y encourage point l'effort. L'amélioration de ces écoles publiques sera lente et pénible, car elles dépendent uniquement de la municipalité de chaque ville ; et les contribuables se soucient médiocrement de pousser en avant les meilleurs. Là gît le point faible, assez grave, de toute l'éducation américaine.

2. — Ces écoles et même les collèges, c'est-à-dire l'enseignement supérieur, sont sujets à des modes parfois ridicules. L'une d'elles a consisté depuis trente ans à mettre partout au premier plan les études sociales, qui ont prétendu accaparer l'histoire, la philosophie, la religion.

3. — Non seulement la mode, et donc des jeunes gens doués, sont allés vers les sciences sociales ; mais aussi des sommes énormes ont été allouées à ces disciplines par les donateurs et les fondations. Les chercheurs en ces domaines, comme d'ailleurs dans la paralysie infantile ou le cancer, souffrent d'un excès de richesses et aliènent par là un peu de leur indépendance ou de cette fantaisie aventureuse qui fait parfois rencontrer les vérités neuves. Par contre, les humanités ont été délaissées. On compte pouvoir sauver le monde par les sciences sociales, qui ont attiré à elles la ferveur quasi religieuse de missionnaires laïques. Mais expliquer Sophocle ou Virgile, Shakespeare ou Shelley paraît un peu comme une jouissance égoïste et antisociale. Et puis, on se dit que cela se fait depuis des années déjà ou des siècles, et que le monde ne s'en porte pas mieux. Il y a une grave crise des humanités et de la culture générale. Les vieilles universités tiennent bon encore et forment les cadres des professions libérales et des gens d'affaires. Encore le grec a-t-il disparu, le latin

a-t-il souvent été remplacé par l'étude de la civilisation classique et d'auteurs anciens en traduction. Les langues étrangères ont eu à subir de rudes coups, malgré leur utilité pratique en même temps que leur valeur comme humanités modernes. Il a fallu une campagne ardente récemment pour avertir l'opinion américaine du péril que fait courir au pays ce manque d'intérêt pour les langues étrangères à une époque où l'Amérique est inextricablement unie au reste du monde. Le besoin d'ingénieurs qui inquiète en ce moment le pays, risque de détourner encore de la culture générale et humaniste les jeunes gens pressés de gagner largement leur vie.

4. — Heureusement pourtant, de nombreux cris d'alarme ont été poussés, et non pas seulement par ceux dont l'antiquité ou la littérature sont le pain, les professeurs. Grands médecins, gens d'affaires, ingénieurs réputés ont déploré la technicité trop poussée dans l'éducation américaine. Cette foi exclusive dans les techniques et le quantitatif entraîne en effet à croire que la plupart des problèmes de la vie sont susceptibles d'une solution aisée, une fois qu'on en a rassemblé les données quantitatives et tout réduit en pourcentages. Hélas ! La réalité est tout autre. On a déploré que beaucoup de techniciens américains ainsi formés soient malhabiles à la connaissance des hommes. Balzac, Dostoïevsky, et déjà Shakespeare, Molière et Homère font en effet mieux saisir, imaginativement pour ainsi dire, la psychologie des hommes, font mieux comprendre un Hitler ou un Staline, un homme d'affaires ou un politicien, une amoureuse ou une ambitieuse que trop de chiffres et trop de faits. Il est non moins grave que le maniement des idées, la faculté de les analyser, le don de percevoir les nuances et de lire entre les lignes aient souvent fait défaut aux Américains formés selon des méthodes trop quantitatives. La facilité avec laquelle des soldats ont cédé à la propagande chinoise pendant la guerre de Corée ou accepté avec candeur les déclarations obséquieuses de certains Allemands, après 1945, a décelé chez eux une absence inquiétante d'esprit critique. Des civils ont été dupés avec une égale facilité par la propagande de Mac Carthy et pourraient l'être demain par un autre démagogue. Les humanités ne sont pas le remède à tous les maux ; des esprits littéraires, peut-être même des érudits, ont été séduits en d'autres pays par Mussolini, Hitler... ou même par Doriot et Poujade. Mais beaucoup d'Américains ont conscience d'un déséquilibre grave entre leur développement scientifique et leur maturité intellectuelle ou émotive, entre leur pouvoir démesuré d'agir sur la matière et de changer le monde et leur impuissance à améliorer, parfois à comprendre, l'homme. Ils aperçoivent les insuffisances d'une civilisation trop scientifique et trop technique.

5. — Car le jeune Américain de 1956 est inquiet. La prospérité de son pays est grande, mais il n'a pas oublié la crise de 1929-33 qui ruina son père ou son grand-père, détraqua tel autre membre de sa famille. Il ne croit plus, comme jadis, au progrès indéfini. La seconde Guerre mondiale lui a, en outre, prouvé avec éclat que son pays n'est plus à l'abri des convulsions mondiales et il répudie le neutralisme comme un péché contre la fraternité humaine, chez les autres comme chez lui-même, qui est désormais engagé. La bombe atomique l'a secoué davantage encore : car elle a dû être lancée non par quelque tyran à l'esprit dérangé, mais bel et bien par les chefs d'un pays démocratique se croyant contraints, pour obtenir ce qu'ils croyaient un bien, à faire pleuvoir un mal monstrueux. Et la foi dans les bienfaits de la science et le bonheur assuré par les applications pratiques de la science, foi dont avait vécu l'Amérique, de Franklin à Hoover, a subi de rudes coups. Car les savants eux-mêmes, en cette onzième année de l'ère atomique, avouent leur impuissance et leur effroi devant les conséquences dévastatrices de leurs découvertes.

Le jeune homme aujourd'hui teinté, sinon imbu, de psychologie et de psychanalyse, féru de Freud, de Kafka, de Faulkner, venant souvent d'une famille où les liens ont été relâchés, est saisi de crainte et de tremblement. Il a peur de tout ce qu'une demi science lui révèle au fond de lui-même, peur de son inconscient, de sa libido, de son hérédité. Les crises nerveuses, les effondrements mentaux, les paralysies de la volonté ne sont pas rares dans la jeunesse universitaire américaine. Sans doute, le diagnostic de ces maux les décèle-t-il aujourd'hui mieux qu'autrefois et le nom crée-t-il parfois la maladie. Mais l'angoisse de l'Amérique est réelle. Beaucoup de jeunes gens sont effarés devant tout ce qu'il faut aujourd'hui savoir, en géographie, économie, politique étrangère, sciences diverses, questions sociales, pour remplir les fonctions dévolues à un Américain de 1950-60. Ils sont effarés plus encore par l'immensité des tâches que l'histoire, en les chargeant des responsabilités du « leadership » mondial, les convie à remplir. Il faudra, en somme, à la jeunesse formée ces années-ci dans les universités d'Amérique, s'efforcer de sauver le monde et eux-mêmes, d'éviter une guerre qui anéantirait la planète sans abdiquer leurs convictions et manquer à leur intégrité spirituelle. Seront-ils à la hauteur de ce qui sera peut-être exigé d'eux ? Derrière quelque arrogance prédicante de leurs chefs, les jeunes Américains les mieux doués s'interrogent et se cherchent. Jamais ils n'ont tant désiré pouvoir fermement croire que leur éducation les préparera à assumer leur rôle dans un monde où l'homme aura à choisir entre sauver et détruire.

HENRI PEYRE.

Les échanges culturels franco-américains

Dans l'enchevêtrement actuel des relations humaines qui se composent et se recomposent sans cesse entre les nations du monde, la relation de type culturel a pris depuis le début de ce siècle une signification nouvelle et une importance croissante. A l'origine, l'idée de relation culturelle, assez nettement distincte des autres modes de liaisons psycho-sociales, est fort simple et est dominée par deux thèmes issus de la philosophie scientifique et sociale du XIX^e^ siècle : la recherche scientifique ne doit pas s'enfermer dans les limites d'une nation ; selon le célèbre mot de Pasteur, « la science n'a pas de patrie » ; les savants doivent échanger et communiquer leurs découvertes par-delà les frontières, et ils espèrent que l'internationalisme contribuera à faire disparaître le tragique égoïsme des nationalismes. Tel était le premier thème ; le second était en quelque sorte son complémentaire : la relation culturelle est un moyen d'expansion pour un peuple qui pense sa culture comme un modèle de civilisation humaine, et ici se mêlent étroitement des sentiments de générosité et de supériorité. — Aujourd'hui ces thèmes subsistent encore ; mais ils ne sont plus les seuls, et surtout ils sont rejetés à l'arrière-plan : une nouvelle conception de la relation culturelle s'est dégagée peu à peu. Notre propos dans cette brève analyse des relations culturelles franco-américaines est de souligner le rôle joué par les Etats-Unis d'Amérique, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale dans cet enrichissement de la notion même d'échange culturel. Nous limiterons notre examen à cette circulation continue d'hommes, d'idées, de sentiments qui se fait chaque jour entre ce pays et le nôtre ; mais la modalité de ces échanges est analogue à celle qui règle les relations culturelles entre les Etats-Unis et les autres pays du monde. De plus cette étude ne portera pas sur l'ensemble des échanges franco-américains, qui sont fort nombreux, nullement unifiés ni systématisés — certains, officiels quoique indépendants les uns des autres — et, à côté, une grande variété d'initiatives semi-officielles ou tout à fait privées. Cette situation à elle seule est significative — disons même révélatrice ; un tel foisonnement

d'organismes, de projets, de mécanismes de sélection prouve à la fois la nécessité de ces échanges et leur vitalité exubérante. On a parfois l'impression d'être dans un jardin où une végétation luxuriante se joue de ses jardiniers qui, avec sagesse peut-être, se bornent à faciliter la croissance et la floraison partout où elles sont possibles. Toutefois, il est un programme d'échanges qui — d'une façon plus caractéristique que les autres dont nous ne voulons pas par là sousestimer la valeur ni l'importance, exprime la nouvelle conception américaine de la relation culturelle — nous voulons parler du programme Fulbright.

Le plan Fulbright

Le 1er août 1946, le président des Etats-Unis signait une loi approuvée par le Congrès : cette loi (loi publique 584) qui avait été présentée par le sénateur de l'Arkansas, William J. Fulbright, ancien professeur de droit et président de l'Université d'Arkansas, décidait qu'une partie des devises et crédits acquis par les Etats-Unis à la suite de la vente des surplus seraient consacrées au financement des échanges culturels entre les Etats-Unis et ces divers pays. La loi précise que les crédits ainsi utilisés ne seront en aucun cas destinés à couvrir des dépenses effectuées à l'intérieur des Etats-Unis, à l'exception cependant des frais de transport. Vingt-neuf pays devaient bénéficier de cette loi.

Le 22 octobre 1948 était signé à Paris entre les gouvernements américain et français une Convention définissant les modalités du programme d'échanges pour les deux pays. Le texte officiel précise ainsi le but poursuivi et donne de la Convention, la justification suivante : les deux gouvernements sont, est-il écrit, « désireux de développer l'esprit de compréhension réciproque entre les peuples des Etats-Unis d'Amérique et de la République française, par un accroissement des échanges de connaissances scientifiques, techniques et professionnelles ». Un organisme, qui porte le nom français de Commission franco-américaine d'échanges universitaires, (en anglais, *United States Educational Commission for France*) et qui aujourd'hui est plus connu sous le nom de Commission Fulbright, est créé en vue d'assurer l'administration des nouveaux échanges prévus ; son siège est à Paris. La Commission, qui a pour président d'honneur le chef de la Mission diplomatique des Etats-Unis d'Amérique en France, comprend 12 membres, 6 Français, 6 Américains ; elle élit elle-même son président et désigne un secrétaire général chargé de l'exécution du programme.

Il est inutile d'entrer dans des détails administratifs. Il convient cependant de signaler que, pour mener à bien la réalisation de ce programme, la Commission travaille en relation avec des organismes culturels et universitaires français et américains. Du côté américain, le « Comité des bourses à l'étranger » à Washington

centralise les divers programmes Fulbright et est spécialement chargé de la sélection finale des boursiers américains et étrangers. Il est aidé dans cette tâche par l' « Institut d'Education Internationale » qui a son siège à New York et qui a la responsabilité du choix préliminaire des étudiants, ainsi que par le « Bureau consultatif des Conseils de recherches » qui, à Washington, examine en première instance les dossiers des professeurs et des chercheurs. Du côté français, la Commission parisienne est en liaison avec l' « Office National des Universités » qui fait la première sélection des étudiants français dont les candidatures sont ensuite présentées à l'Institut de New York. Il va sans dire que la Commission est associée à l'action des Services Culturels de l'ambassade des Etats-Unis à Paris et à celle de la Direction des Relations Culturelles au ministère des Affaires étrangères. Enfin divers autres organismes, privés ou public, font appel à la Commission, dans la mesure où celle-ci décide d'aider telle ou telle initiative d'échanges.

Six ans ont passé depuis que la Convention est entrée en application pour la première fois. Les échanges se sont développés selon un rythme annuel. Et l'arrivée des boursiers américains dans les universités françaises à la fin d'octobre — celle des boursiers français vers le 15 septembre dans les universités et collèges américains sont devenus des événements attendus et familiers dans la vie universitaire des deux pays. Le programme Fulbright a été accueilli avec enthousiasme par la jeunesse ; il a suscité un tel intérêt auprès des professeurs et des étudiants que les comités de sélection sont parfois placés devant des choix difficiles entre des candidats de premier plan.

Les échanges Fulbright sont en principe universitaires ; et la condition minima requise est le baccalauréat. Ils conviennent donc surtout à des étudiants de toutes spécialités et à des professeurs de tous les degrés. Toutefois, les autres professions ne sont pas automatiquement exclues : une catégorie de spécialistes est prévue dans le programme : il faut alors présenter un projet d'études ayant un caractère scientifique et désintéressé, ou encore qui puisse apporter une contribution notable à la réalisation du but ultime visé par la loi.

Comme on pouvait s'y attendre, les échanges les plus nombreux au cours de ces six premières années se sont faits dans les domaines des cultures américaine et française, si nous englobons sous ce terme la langue, la littérature, l'histoire et l'art. Les échanges scientifiques ont été très importants au niveau de la recherche ; et les domaines où ils ont été les plus actifs sont les mathématiques, la physique théorique, la physique atomique, les grandes applications de la physique et de la chimie, le génie chimique par exemple, et aussi les sciences médicales. De plus, beaucoup de

jeunes Français désirent aller étudier aux Etats-Unis telle ou telle science sociale — la sociologie, la psychologie sociale, les sciences économiques, la science des affaires, pendant que les étudiants américains sont attirés par les cours de philosophie, les sciences politiques. Enfin les échanges se sont aussi étendus au journalisme, à la radio et télévision, à l'assistance sociale, à l'économie domestique : l'organisation Fulbright est assez souple pour permettre à toute initiative intéressante de se manifester.

Est-il aujourd'hui possible de porter sur l'ensemble des échanges Fulbright une première et générale appréciation ? La difficulté de répondre à une telle question est évidente. La réponse peut d'abord varier selon les critères d'appréciation choisis et selon le point de vue auquel on se place pour juger (politique, scientifique, universitaire, par exemple). Ensuite on sait que les effets heureux ou malheureux d'une institution ne peuvent être découverts que peu à peu, et en fonction d'un avenir plus ou moins lointain. Or il est certain que l'action des échanges Fulbright doit s'exercer en profondeur et très probablement seul l'historien qui dispose d'un recul suffisant pourra mesurer toute l'importance de cette initiative. Toutefois les experts en matière de relations culturelles et les principaux responsables des programmes Fulbright s'accordent sans réserve sur un point : la contribution scientifique est inestimable.

Mais leur autre aspect qui est proprement culturel, — disons même moral, provoque parfois un certain scepticisme : on doute alors de l'efficacité de ces échanges ; on se demande s'ils ont vraiment servi à établir une meilleure compréhension entre les peuples. C'est ici que l'appréciation est délicate, peut-être même objectivement impossible. En effet, on peut parvenir à un premier résultat : dans leur grande majorité, et d'après les témoignages qu'ils donnent à leur retour, les boursiers Fulbright, Américains ou Français, reconnaissent l'abîme qui sépare leurs préjugés d'avant le départ et la conscience nouvelle qu'ils ont des Etats-Unis ou de la France. Alors le bilan est positif, grâce à la conception même de l'échange qui exclut toute idée de propagande ou d'expérience dirigée. Mais, dans l'esprit du législateur, une meilleure compréhension entre nations doit conduire à une estime réciproque et même à une harmonie des intérêts et des valeurs poursuivies par les peuples, c'est-à-dire à une amitié fondée sur la connaissance. Il est alors évident que le problème d'appréciation, tel que nous venons de le formuler, est aujourd'hui sans solution et qu'il serait contraire à l'esprit des échanges d'espérer en trouver une. Une amitié vivante est beaucoup plus qu'un sentiment ; elle devient une action. L'action des boursiers Fulbright ne peut pas être jugée dans l'immédiat ; son effet doit se manifester, de plus en plus grande, au cours des années pendant

lesquels une génération s'élève, puis exerce son autorité dans un milieu social. De plus il faudrait encore estimer les conséquences qui pourront résulter de la convergence des actions individuelles. Cette convergence doit se produire ; mais elle suppose de longues années. Comme toutes les entreprises humaines, le programme Fulbright a une dimension historique. Il exige aussi un acte de foi — nous entendons par-là, non pas une adhésion aveugle, mais une croyance éclairée dans la valeur de son idéal. L'efficacité de ces échanges dépend d'abord de la confiance durable que ses promoteurs lui ont accordée et continueront à lui accorder; et cette confiance trouve sa justification dans la philosophie originale qui est à la base de ce type nouveau de relation culturelle.

Une nouvelle philosophie culturelle

Un léger changement de vocabulaire à lui seul est révélateur de cette nouvelle conscience de la vie culturelle internationale : on l'a peut-être noté dans les pages qui précèdent — le mot « relation » a été souvent remplacé par celui d' « échange », et même on précise l'intention en parlant d'échanges de personnes. La « relation » doit donc être dans son essence idéale un échange, et cet échange ne concerne pas uniquement les idées et les œuvres, mais d'abord les hommes ; et le mot « personne » montre que l'on reconnaît dans l'humanité ce qu'elle a de plus précieux, de plus inaliénable — son caractère de personnalité individuelle. La relation est alors une rencontre d'êtres ayant conscience de leurs responsabilités d'homme et de leur liberté en face des autres : chacun aime donner, et aime recevoir ; tel est le sens profond de l'échange.

En remontant jusqu'aux principes de cette philosophie on y découvre, fondues dans une unité typiquement américaine, des aspirations idéalistes et une conscience très réaliste de la nature humaine. L'idéalisme s'exprime d'abord sur le plan intellectuel comme un héritage de cette philosophie des lumières à laquelle la pensée américaine reste toujours fortement attachée : la vérité est la source du bonheur humain ; le progrès de la connaissance doit entraîner le progrès des autres activités humaines. Et même par-delà le XVIIIe siècle on retrouve ce sentiment qui est l'un des traits de la civilisation occidentale et qui se résume dans le fameux précepte socratique : nul n'est méchant volontairement. Ce qui signifie : l'ignorance est la source de tous les maux ; et parmi les différentes espèces d'ignorance, la plus grave, la plus redoutable, est l'ignorance des peuples et des individus les uns pour les autres.

C'est ainsi que l'idéalisme intellectuel de cette philosophie se prolonge par un idéalisme moral, qui a pour origine la théologie puritaine. L'échange, quel qu'il soit, signifie la réciprocité des dons, la double vertu de donner et de recevoir. Amour d'au-

trui, et aussi besoin d'autrui : l'action humaine doit être une coopération. Le caractère idéaliste de cette foi (les cyniques parleront de naïveté) est aisé à discerner : en promouvant de telles relations culturelles entre les peuples on est convaincu de l'impossibilité pour un homme de ne pas estimer autrui quand il le connaît vraiment ; il lui est de même impossible de ne pas travailler à l'harmonie sociale. Nous glissons ainsi de façon très naturelle d'une théologie puritaine à ce libéralisme moral et économique qui se refuse à opposer l'intérêt individuel et l'intérêt général.

L'aspect réaliste de cette philosophie de l'échange est alors visible. L'idéalisme que nous venons d'esquisser à grands traits n'est pas une utopie. S'il suppose un mythe de l'harmonie générale, ce mythe est enraciné dans une conscience très positive de la réalité individuelle et sociale. Seuls sont réels les individus avec leurs intérêts, et les relations qu'ils établissent entre eux. L'idée assez répandue en Europe d'une conscience collective à caractère mystique, spirituel ou juridique, n'a guère trouvé de défenseurs aux Etats-Unis. La société, pour la conscience américaine, est l'ensemble des relations qui réunissent les individus ; et parmi ces relations l'échange est la relation humaine par excellence. Ce thème, dégagé par le philosophe Dewey, sert aujourd'hui à orchestrer la pensée politique et morale du pays. L'idéal rejoint l'utile. L'échange, s'il est réalisé partout doit donner à l'action humaine son plein effet et satisfaire les intérêts de chacun. Le réalisme apparaît encore dans le sentiment de l'hétérogénéité des hommes. La connaissance d'autrui cultive le respect des différences, le sens de l'autonomie des autres : la pratique du fédéralisme est la meilleure expression et aussi la vérification de ce pluralisme social qui concilie à la fois l'exigence d'une union et l'intuition des différences. Nous avons rappelé que la philosophie américaine a gardé fidèlement l'héritage laissé par le XVIII^e^ siècle ; mais il faut ajouter qu'elle l'a enrichi de toute une expérience sociale et ethnologique, de telle sorte que l'universalisme de la philosophie des lumières s'est converti en un principe de fédéralisme. L'universalité de la nature humaine n'est pas un donné, mais un espoir. Et il ne saurait être obtenu par une unification imposée et par effacement des originalités individuelles ou nationales. L'échange rend évidentes l'unité et la diversité des cultures ; il est puissance de libertés concrètes. Il est le lien humain.

Tels sont les grands principes de cette philosophie dont l'action progressive doit faire éclater les cadres des relations culturelles traditionnelles.

EDOUARD MOROT-SIR.

Notes sur la science en Amérique

Dans une étude d'ensemble qu'il vient de publier, M. Max Lerner insiste sur cet aspect de l'Amérique qu'il appelle « l'Enorme Laboratoire ». Laboratoire de l'avenir, elle l'est à plusieurs égards, ne serait-ce que comme creuset où peuples, cultures, traditions vont se perdre sans retour pour former une masse homogénéisée qui attendra sa forme propre. On a bien dit que l'Amérique est simplement le premier pays qui se soit américanisé. C'est là ce qu'elle offre au reste du monde, sans orgueil ni apprêts, et avec une bonne volonté candide : une méthode pour affronter la situation moderne sans trop de parti-pris.

Est-ce à dire que l'Amérique est, par sa nature propre, ce grand laboratoire scientifique et technique, que suggère M. Lerner ? Il y aurait là-dessus des réserves à faire. C'est un peu l'image que l'Américain actuel s'est formée de son pays, et on dirait à l'entendre que le fameux *Knowhow* est son apanage depuis toujours. Une telle image est récente. Vers la fin du XIX[e] siècle, alors que la société européenne pénétrée de culture scientifique créait de toutes pièces les grands instruments de la révolution industrielle, l'Amérique était encore un pays fournisseur de matières premières. Ce pays avait bien inventé, sous la pression de la guerre civile de 1865, la fabrication en série avec Eli Whitney, mais il ne l'avait guère développée. Ses «inventeurs», tel Edison, n'étaient que des bricoleurs ingénieux. Encore aujourd'hui, on fait injustice à l'Amérique en insistant trop sur son aspect technique. Le génie de la « méthode » américaine est essentiellement juridique et social. Le véritable orgueil de l'Américain, pour peu qu'il ne s'ébaubisse pas de ses chiffres de production, reste la manière dont il a su créer et administrer sa constitution; le génie de son pays, c'est sa structure sociale qui réussit à encadrer sans heurts la mobilité et l'activité déchaînée de 170 millions d'individus dont la seule vraie tradition commune est d'avoir voulu briser avec les contraintes de leur passé européen.

L'Amérique reste une civilisation paysanne et biblique, passionnée d' « éducation » au sens implicite d'édification, avec un fond de méfiance paysanne à l'égard de la culture et des idées. Sa vieille classe sénatoriale de l'Est, — celle qui fit l'Indépendance et la guerre de Sécession — étant désormais décapitée, il ne reste pas grand-chose pour freiner cette tendance d'immigrés conformistes. Les hommes d'affaires le savent bien, qui trouvent

toujours des trublions et des journalistes (je n'ajoute pas : à gages, ce serait trop facile et pas nécessairement vrai) pour ameuter le peuple contre les intellectuels. C'est là que les Irlandais jouent un grand rôle, avec leur religion tribale qui ressemble d'assez loin au catholicisme dont ils se réclament, leurs « machines » politiques bien montées et leur monopole de la police. On assiste alors à un foisonnement d'épithètes virulentes et argotiques : *longhair*, *crackpot*, *egghead*, *mixed-up*, *ward-minded*, tous équivalents de « farfelu », jusqu'à la caractérisation sociologique et sournoise de « névrosés et d'inadaptés ».

C'est sur ce monde qu'a éclaté, il y a dix ans, l'ère nucléaire, accompagnée d'une montée vertigineuse de l'économie technologique. Avec l'arrivée de l'automatisation, la cadence ne peut que s'accélérer. Rien ne peut la retenir. Le savant, le technicien sont à l'honneur. Mais justement, comme on n'avait jamais pensé à ce personnage du savant, qu'il n'avait jamais eu de position sociale, on le voit à présent sous l'aspect d'un super-ingénieur, doublé parfois d'un enfant gênant. L'ingénieur lui-même d'ailleurs est une création récente en Amérique. Dépourvu du prestige des grandes Ecoles qu'il détient en France (le seul équivalent américain serait *Ivy League*, dont il est exclu) il n'était guère considéré jusqu'en 1920.

L'Amérique a eu ses savants au XIXe siècle, et même du plus grand mérite, mais elle les a gardés dans la pénombre du « College », ils allaient se perfectionner à l'étranger. La structure scientifique restait grêle. Le seul génie scientifique qu'elle ait eu en ce temps-là, J. Willard Gibbs, resta isolé et ignoré dans un recoin de l'Université Yale : ignoré à tel point que lorsque les Allemands vinrent lui apporter un grand prix de physique qui lui avait été décerné, personne ne sut au juste leur dire où il résidait; on les envoya tout d'abord à Harvard, pensant qu'il devait s'agir d'un chimiste, Wolcott Gibbs, lequel au moins était apparenté aux bonnes familles.

Tout a changé, au moment où une équipe d'inconnus, en 1942, se vit confier des milliards de dollars, pour mettre au point une conception inimaginable, devant laquelle même la science allemande avait reculé; ils en étaient les seuls garants, et leur garantie couvrait aussi un risque supplémentaire pas négligeable : celui de faire sauter la planète par mégarde.

Ce fut le grand tournant psychologique ; jusqu'alors l'Amérique avait mis sa capacité de production au service d'idées étrangères. Elle avait encore pensé mener la guerre avec des découvertes anglaises, radar et réaction, comme elle avait mené la guerre de 14 avec des avions et des canons français. C'est à Hiroshima que la science américaine a connu son soleil d'Austerlitz. Depuis lors, ce pays est entré en plein dans l'ère scientifique.

Faut-il des chiffres ? Dans les dix ans de l'après-guerre, les Etats-Unis ont quadruplé leur revenu national, qui est aujourd'hui de 400 milliards de dollars. Pour transformer son économie, il lui a fallu 500.000 spécialistes de la recherche, dont 100.000 scienti-

fiques. Le progrès atomique, les 12 milliards de dollars qui y ont été investis, ne sont qu'un des aspects de la démarche contemporaine. Les instituts de recherche industrielle poussent comme des champignons, le pays consacre actuellement 5 milliards, soit 1.800 milliards de francs. Le chiffre est en train de monter au taux de 10 à 12 % par an, et la vitesse des remplacements de même. Comme a dit un des chefs de la recherche : « Si un truc va, ce n'est pas rassurant. Il doit être déjà périmé ».

On estime que 25 à 50.000 dollars d'outillage sont nécessaires pour chaque savant employé. On songe alors à Esclangon, foudroyé par un appareil dont il réclamait le remplacement depuis trente ans et qui avait coûté 4 000 francs en 1923.

Bien entendu, il y a du gâchis. On dit que le personnel ne vaut pas, individuellement, le personnel européen. C'est vrai, mais l'insuffisance des individus (il n'y aura jamais, nulle part, 100 000 génies) est compensée par l'organisation. Ce n'est même pas toujours vrai. Les conquêtes scientifiques des laboratoires de la Bell Telephone, par exemple (théorie des communication, transistor) sur un budget de 113 millions de dollars, valent ce qu'on aurait fait à ce prix-là n'importe où, et au-delà. L'intensité d'échange d'idées, même entre champs fort éloignés, n'est nullement inférieure à ce qui a lieu ailleurs, car c'est la forme même de l'esprit scientifique. Ce qu'il y a en plus, c'est le travail d'équipe, des techniciens à tous les niveaux. Il y a évidemment le revers de la médaille, le danger de la puissance : comme disait le directeur de la recherche à la General Electric : « De ce pas, on va décider ce qu'il faut découvrir, et ensuite on le découvrira ».

C'est ici que me semble apparaître la différence fondamentale. L'Amérique a sauté l'étape européenne, où la science s'est formée comme « philosophie naturelle » à l'intérieur d'une culture philosophique et religieuse. Elle a sauté la période des « idées », de la « pensée non responsable » dont elle continue d'ailleurs à se méfier. Ses idées, à elle, restent celles d'un XVII^e^ siècle estompé. En même temps, elle a fourni à la science le passage dialectique vers le nombre et l'organisation.

Le personnel, lui aussi, est en train de se transformer. On allait dans le temps vers la science comme vers une ascèse. Les jeunes d'à présent, happés à la sortie des écoles par des offres de 6 à 7 000 dollars par an, qui savent qu'un bon physicien ou ingénieur nucléaire peut en gagner 15 000 avant la trentaine, n'ont plus les mêmes raisons de choisir que leurs anciens. On finit par noyer le savant dans un recrutement d'ingénieurs. Eloignés de toute idéologie, consciencieusement identifiés avec la masse de leurs concitoyens, un peu technocrates forcément, mais politiquement corrects, ils ne présenteront pas de problèmes. Mais il y a, inévitablement, parmi eux le levain des « as »; les difficiles, les insociables au sens courant, les fantasques, les intellectuels. Ils présentent à nouveau au public la figure redoutable du corps étranger, du « névrosé ».

C'est ici que se place, je crois, l'aspect central de l'affaire

Oppenheimer. Avec lui, un élément nouveau et troublant avait pénétré les hauts conseils du gouvernement : c'était l'intelligence. Quelque chose d'inattendu, de déroutant, d'alarmant et de malaisément corruptible. Un des chefs de l'aviation militaire vint le dire au procès : « Il s'exprimait d'une manière si attachante, il avait tant de prestige, il avait une telle maîtrise de l'anglais, que nous avons sérieusement craint qu'il ne finisse par convaincre quelqu'un. » Prends l'éloquence et tords-lui le cou... On se ligua avec M. Strauss, chef de la Commission Atomique et lui-même en tant que banquier représentant de l'élite traditionnelle, pour abattre le personnage dangereux. On avait voulu marquer un coup d'arrêt, comme au temps de Galilée. La science, c'est très bien, mais pas cela. Le Sénat Romain, si l'on y pense, se serait comporté de même. On voulait bien de Néron, même de Polybe, mais pas de Chrysippe. Ce qui est grave, c'est qu'on persuada la nation américaine, très scrupuleuse en matière de droit, à accepter une parodie de jugement, et qu'on raviva les préjugés du populaire contre les intellectuels en montrant qu'ils étaient, au moins en puissance, des traîtres.

Les savants sont restés profondément troublés. Certains d'entre eux ont découvert le désenchantement. « Si l'on accepte de jouer avec cette bande-là, a dit l'un d'eux fort connu en France, il faut s'attendre à se réveiller cabossé sur le trottoir ». D'autres ont dit : « Ça nous apprendra à *leur* donner leurs joujoux ». Mais ils savaient qu'il n'y avait rien à faire, car les fanatiques n'attendaient qu'un prétexte pour les dénoncer comme des bolchevicks et des sans-Dieu. S'ils avaient lu Tacite, ils auraient pu dire comme le Père Castelli après le procès de Galilée : « Inter tros judices tamen vivendum, moriendum et quot durius est, tacendum ». Mais ils n'avaient pas lu Tacite.

L'équivoque, malheureusement, est dans l'esprit même du savant, lequel ne sait plus protester contre l'opinion qui le confond avec l'ingénieur au service du public. Il en vient à l'attitude de résignation stoïque du militaire soumis au rappel. On se considère *expendable*, sacrifiable. Et à vrai dire, le savant a créé lui-même la situation. En toute simplicité et par patriotisme, il a cédé à l'idée qu'on se faisait de lui comme fournisseur de magie noire sur commande. Ici encore, c'est la bombe qui a joué le rôle décisif. La nécessité de créer un tel engin à partir de rien et à court terme a créé, sous l'impulsion même de Oppenheimer la technique du *mars attack.* Cela comporte l'engagement massif du potentiel intellectuel et industriel du pays dans une direction donnée. On a eu beau dire qu'il ne s'agissait que de technique, le public a cru qu'on pouvait faire de la découverte sur commande.

On pense eu termes de goulets et de problèmes à sérier, on en vient tout naturellement à l'idée du *crash program*, le « programme d'enfoncement » qui domine à présent les esprits, qu'il s'agisse de polyomyélite, d'explosifs thermo-nucléaires ou de l'I.C.B.M., le missile intercontinental. Ce n'est que justice poétique pour Oppenheimer d'en avoir été la première victime, alors qu'il refusa de concentrer tous les efforts de l'équipe sur le

crash program de la bombe H préconisé par Teller. Il prenait figure de saboteur... On ne peut nier que l'Amérique, du moins sur ce point le plus sensible de l'armement, ait passé par une crise de planification analogue à celle de la Russie dans les années 30; on avait fini par se laisser imposer son rythme par l'adversaire, et sa conception de la nécessité. L'origine même du *mars attack*, on peut la saisir dans un mot historique et déjà ancien de Lénine : « Il n'y a pas de forteresse imprenable pour un bolchevick ».

Il reste que le savant a accepté cette fatale définition de lui-même fournie par l'attaque d'ensemble. Il devient sacrifiable dans la mesure où son originalité, et par là son autonomie, sont mises en question. Il y eut un temps où le progrès dépendait de son « génie »; et le génie ne saurait être forcé. On sait à présent qu'il n'est pas question de génie. En 1950, la Commission Consultative Atomique s'était rangée carrément aux côtés de Oppenheimer, pour dire qu'on ne savait pas si la bombe H serait réalisable, et même, selon les propres mots de M. Rabi, si elle ne contredisait pas les lois de la physique. Ils avaient conclu qu'il ne fallait pas engager les ressources du pays sur cette voie. Ils reçurent néanmoins l'ordre d'aller de l'avant, il se trouve que la bombe était réalisable. Cela créa un fâcheux précédent.

C'est bien l'inverse de la situation Galilée. A ce moment-là, le savant étant un créateur, un génie au sens classique. On se disait que sans Alchimède il n'y aurait pas telles découvertes, sans Galilée non plus, comme sans Virgile pas d'*Enéide*. Il devenait donc raisonnable de bloquer ces « nouveautés » s'il y avait lieu. Sans Galilée, elles resteraient, disait-on, « inexcogitables ». Inversement, c'est contre lui qu'on pouvait diriger le *mass attack*. Des Diafoirus sans nombre aux ordres de l'Académie eurent charge de le réfuter. On voulait rassurer le public, on y avait réussi.

A présent, la société prime encore et toujours la science, mais c'est en tant que commanditaire. Le savant est censé être bon à n'importe quoi, en n'importe quel moment, d'une manière généralement quelconque. Mais la Russie, qui a fait le mal, pourra peut-être apporter aussi le remède. Les savants américains ont découvert que leur collègues russes sont plus libres, mieux payés, plus respectés qu'eux. L'affaire Lysenko est en train de se perdre dans les brumes du passé. On peut se servir de la Russie comme d'un *levier*.

A travers le pays, des centaines de milliers de jeunes gens réfléchissent à des problèmes qui n'ont pas de frontières, lisent avidement (le livre à 25 sous, type Perguin, a renouvelé le public), écoutent des disques classiques sur microsillon, pensent passionnément en termes de faits et de nécessités logiques, découvrant à leur manière la culture. La pression de la « classe montante » finira par transformer l'Amérique. Ce ne sera plus jamais la vieille culture, mais c'en sera une autre, et, pour le moins, considérablement mieux informée que l'ancienne.

Giorgio de SANTILLANA

Réalité et existence dans la philosophie

Un vieux refrain revient sans cesse dans toute la philosophie américaine, refrain répété par l'idéalisme et l'empirisme, comme s'il émanait de quelque vénérable liturgie et qui exprime une foi plutôt qu'une certitude. Il fut jadis proclamé hardiment, il est redit à présent avec douceur, ferveur : *« Les choses sont ce qu'elles sont selon l'expérience qu'on en a ».* Cette sentence est devenue la source d'un embarras général. Nul ne désire la renier par crainte de s'engager dans quelque invérifiable spéculation métaphysique. Nul n'ose la défendre, redoutant également d'étendre le concept de l'expérience au-delà de la connaissance. Jusqu'à ces derniers temps, les philosophes américains centraient leur spéculation sur le problème de la signification; or, pour une théorie de la signification, cette sentence formulait un programme inintelligible. Selon les paroles de Mead, cela voulait dire : « Métaphysiquement, les choses sont ce qu'elles signifient. L'univers ne cesse de devenir ce qu'il signifie. » Bien que cette déclaration d'oracle semble un écho d'Emerson ou de Hegel, elle fut faite par les pragmatistes dans le but de renforcer l'aspect temporel de la réalité ou la prospection de la vérité. Cependant, avec l'intérêt grandissant pour la métaphysique réaliste et l'ontologie, cette saisie du réel passa du problème de la signification à celui de l'existence et les empiristes se mirent à poser cette question : L'existence des choses est-elle expérimentée ?

Tout récemment, Otis Lee écrivait : « Pour déterminer des traits génériques d'existence, il n'est pas nécessaire de considérer beaucoup de différents types d'existence. Une description rigoureuse plutôt que vaste est nécessaire; une analyse de la situation dans laquelle nous nous trouvons nous-mêmes plutôt qu'un examen de nombreuses sortes de situations ou d'entités. » (Existence and Inquiry, p. 305).

Je pense que la raison véritable pour laquelle les philosophes américains négligèrent ce problème d'ontologie descriptive fut le sentiment que si, en tant que philosophes, ils tentaient d'ajouter quelque chose à l'action des nombreuses sciences, ils risquaient de s'engager dans la spéculation. Les sciences, estimaient-ils, sont une ontologie, considérées dans leur ensemble. Pour acquérir la connaissance de l'existence, nous devons nous adresser à elles. Dans un petit livre que W. James écrivit

au cours des dernières années de sa vie, et qui a pour titre *« Quelques problèmes de philosophie »*, les problèmes de la philosophie grecque sont décrits selon une méthode de division menant graduellement à l'établissement des sciences indépendantes telles que nous les connaissons actuellement. Et l'auteur supposait qu'avec la transformation de la philosophie morale en éthique scientifique, de la philosophie mentale en psychologie, de la logique philosophique en logique mathématique et de l'esthétique en science de la critique artistique, les problèmes fondamentaux de la philosophie affirmaient leur indépendance et que la philosophie pourrait bientôt se trouver désintégrée dans les sciences.

Cependant, différentes circonstances obligèrent les philosophes à reconnaître que la théorie de l'existence contient de véritables problèmes philosophiques. En premier lieu, la discussion dont l'importance s'accroît au sujet des « essences » les contraignait à envisager la vieille distinction entre l'essence et l'existence. Quelques-uns parmi les réalistes qui, ouvertement, répudiaient le nominalisme, inventèrent le terme « subsistance » afin de distinguer l'être des essences de l'être particulier. Ce qui aussitôt souleva un sérieux problème. Il existe beaucoup de choses qui ne sont ni des particuliers, ni des universaux dans le sens logique : les classes, les nombres, les droits, les prix, les mouvements, les problèmes, les issues, les conflits, les valeurs. Puis il y a aussi l'usage imprécis du terme « réalité » dont beaucoup se servent comme synonyme d' « existence » et que d'autres emploient en contraste avec le mot « actualité » ; en tout cas, le terme « réalité » dut être dépouillé de ses connotations idéalistes. Couronnant le tout s'ajoutait la nouvelle terminologie de la philosophie du progrès : événements, occasions, ingressions, durées, préhensions. Bref, en l'espace de quelques années, une nouvelle terminologie se développa, vaste mais confuse, qui avait pour but de réconcilier l'empirisme et le réalisme, mais qui en fait contribuait à confondre les théories de l'expérience et de l'existence. Ainsi, sans être au courant de ce qui se passait, les empiristes commencèrent à discuter, non pas le problème conventionnel de la *signification* de l'existence dans l'expérience, mais les formes et les catégories de l'existence elle-même. Ils étaient désireux de conserver leur méthode empirique, mais leurs intérêts s'étaient portés vers l'ontologie. Ils se trouvèrent engagés dans ce que, en Europe, on appellerait une phénoménologie de l'existence. Excepté une minorité dualiste, ces réalistes avaient rejeté la phénoménologie en même temps que l'idéalisme. Ainsi, ils s'aventurèrent à appeler leur nouvelle théorie une science de la réalité, ou « la science de l'être », ou encore « l'investigation des traits génériques d'existence ». En général, ils crurent faire pour les sciences modernes ce qu'Aristote fit pour les sciences de son temps lorsqu'il conçut « la première philosophie » ou la science de l'être en tant qu'être.

La conception générale d'ontologie philosophique qui surgit

ainsi fut excellemment exprimée par Otis Lee dans son récent ouvrage *Existence et Recherche*. « Nous sommes plongés, écrit-il, au sein du progrès historique. Non seulement ce que nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous éprouvons, mais ce que nous pensons est, en fait, le produit du développement historique et porte nettement la marque de ses origines. ... Dans une analyse interne du présent, nous devons tenter d'exprimer des concepts ayant une validité générale. Il n'y a pas d'autre procédé. La suggestion selon laquelle nous devrions tenter de sortir du présent est irréalisable et ne pourrait avoir de signification que d'un point de vue fondamentalement mécanique; elle n'a jamais été prise au sérieux par aucun penseur d'importance. Une telle analyse viserait à une description de la nature du présent et des catégories contenues en lui... Le but de l'analyse philosophique est de découvrir des aspects d'existence qui ne sont pas eux-mêmes existants... Lorsque notre but est d'exposer des catégories de base, nous constatons que nos concepts ne sont jamais tout à fait concluants. L'analyse métaphysique, de même que l'analyse physique, est dirigée sur des objets plutôt que sur des concepts... Un concept de recherche philosophique est maintenant nécessaire lequel sera adapté à l'analyse de l'existence présente... La recherche philosophique doit s'attacher à l'existence présente... Mais pour décrire le présent, il faut une sorte d'analyse qui est différente des méthodes qui tendent vers la découverte des origines et de celles qui ont pour intention de prévoir des expériences futures. » *(Existence and Inquiry*, pp. 306-313 passim.)

Commentons maintenant les six propositions de base contenues dans cet exposé sommaire.

1) *« Nous sommes plongés au sein du progrès historique. »* Etre plongé dans l'histoire, c'est être entraîné dans de nombreux mouvements dont chacun est une série cumulative de changements qui a sa direction propre, mais qui n'est pas intégré dans un mouvement unique. Le processus mondial n'est pas un progrès linéaire. L'histoire n'est pas une histoire; c'est une représentation simultanée d'histoires, les unes longues, les autres courtes. C'est une scène qui accepte de nombreux drames : il y a des débuts et des dénouements nombreux. Il s'en suit qu'il y a des crises, des revirements, des contingences ou des situations imprévues, des changements radicaux dans le cours des événements. Cette conception de processus n'est pas une philosophie du progrès. Ce n'est pas même une cosmologie, car elle ne se compromet avec aucune théorie à tendance physique telle que l'entropie. Tous les réalistes savent que le processus historique est infini, sans but. Mais à l'intérieur du processus, il y a des finitions, des fins, des buts, des buts contrecarrés, des périodes, des époques. Ainsi, l'histoire humaine et l'histoire de la nature peuvent se servir des mêmes classifications en catégories. Il y a des catégories historiques universelles, mais non pas des lois universelles concernant l'histoire:

2) *« La recherche philosophique doit s'attacher à l'existence présente. »*

Longue ou brève, l'existence est toujours présente. Lorsque nous nous tournons vers le passé ou l'avenir, nous sommes obligés de les ramener dans le présent pour nous les rendre accessibles; il faut qu'ils soient incorporés dans *notre* passé ou *notre* avenir s'ils doivent exister en tant que passé et avenir. Il est vrai que nous pouvons partager notre présent, notre passé, notre avenir avec une communauté indéfinie, mais il faut que celle-ci soit actuelle, présente elle-même dans ses membres.

3) *« Pour décrire le présent, ni la découverte des origines ni les méthodes de prévision ne sont adéquates. »*

La connaissance historique ne peut être purement génétique ni purement téléologique. Nous ne pouvons débuter au commencement de l'histoire et aller de la cause à l'effet pas plus que nous ne pouvons voir la fin de l'histoire qui donnerait à tous les événements leur signification profonde. Il nous faut commencer là où nous nous trouvons, au milieu de l'histoire, et nous mettre à travailler en arrière et en avant du mieux que nous pouvons Il nous faut chercher à tâtons notre chemin à travers le temps, tout comme nous avançons à tâtons lorsque nous sommes privés de clarté. L'analyse du présent historique est, par conséquent, une tâche particulièrement difficile. Nous devons laisser le présent dans sa perspective historique et ne pas essayer de le suivre dans son immédiateté comme un fleuve de conscience ou un flux émotionnel; le « spécieux » présent n'est pas historique. Nous devons nous servir des expériences présentes de changement comme point de repère de notre passé et indication pour l'avenir. Tous trois se trouvent dans la même obscurité, mais placés dans le présent, le passé et l'avenir graduellement et partiellement illuminent notre perspective temporelle. L'existence présente devient alors représentative; le passé est représenté en elle. Le présent contient la conscience de la manière dont il naquit. Le présent n'est plus une simple « immersion » dans l'histoire; il se possède lui-même dès lors qu'il possède son passé. Dans un tel présent, les humains peuvent « participer » à l'histoire; au lieu de se trouver déterminés, ils deviennent déterminants. Ils peuvent agir avec l'espoir d'anticiper un nouveau présent. Ainsi la connaissance des origines et les tentatives pour prévoir les possibles sont vraiment des phases secondaires de la connaissance de l'actualité. Lorsque le présent devient un champ d'action consciente, l'actualité elle-même devient un objet de recherche. La connaissance de l'actualité est par conséquent la raison essentielle de la connaissance des origines comme des méthodes de prévision. Les catégories d'action historique ou de détermination sont des catégories du présent de l'histoire-qui-se-fait, *historia historens*.

4) *« Il existe un caractère perspectif inhérent à la nature de l'existence elle-même. »*

Notre existence dans le présent n'est qu'une illustration du fait que toute existence est en perspective. La perspective his-

torique n'est qu'un exemple parmi d'autres types de base de relativité. Ces types de perspective ne sont pas exactement adaptés à un unique système de perspective ; nous ne pouvons établir de correspondance entre toutes les perspectives, ni nous orienter nous-mêmes dans la totalité de l'être. Certaines perspectives sont disproportionnées et toute orientation humaine est condamnée à être imparfaite au point d'avoir besoin constamment de ré-orientation Nous sommes comme des marins sur mer, sauf que nous naviguons guidés par des étoiles moins constantes et que nous décidons de temps à autre de mettre le cap sur différents ports. Notre situation d' « immergés » dans l'histoire illustre particulièrement notre nature ontologique parce qu'elle prouve clairement que notre situation existentielle n'est pas celle d'observateurs. Nous ne pouvons considérer *rerum natura* comme Lucrèce de ses hauteurs olympiennes ; nous sommes *in medias res*. Ce que nous regardons et ce que nous voyons doit être inclus également dans le même paysage. Et notre vue n'est pas celle d'une caméra, ni même celle d'un astronome expert qui peut s'accorder le temps nécessaire pour l'accomplissement de ses observations. Le fait de regarder est aussi pour nous une recherche ; notre sensibilité n'est pas un mécanisme passif de réception, mais un sentiment actif, relié à nos tâtonnements, à la « recherche de notre chemin ». Les perspectives de vision sont en relation intime avec celles de l'imagination et l'imagination l'est à celles de l'espoir et de la crainte. Assurément, le présent humain est particulièrement complexe et toutes les formes d'existence ne sont pas aussi compliquées que celles de l'homme. Cependant, une ontologie complète ne peut ignorer aucun aspect du réseau compliqué des perspectives humaines. Au contraire, elle peut admettre que les incommensurabilités et les conflits de l'existence humaine reflètent un pluralisme ontologique général. L'existence n'est pas un système, plein de soi. Et si tout point de vue est objectif c'est qu'aucun n'est final. Savoir si une telle existence est bonne ou non est une tout autre question, mais j'ajouterais qu'un tel « relativisme objectif » fournit un champ d'action et de connaissance plus prometteur et plus intéressant que la théorie idéaliste selon laquelle tous les points de vue humains sont partiaux et qu'ils s'ajustent tous dans le cadre d'un système absolu qui est inconnaissable.

5) *« Le but de la recherche philosophique est de découvrir des aspects d'existence qui ne sont pas eux-mêmes existants. »*

Les corrélations de perspectives peuvent être employées de différentes manières : a éclairer l'existence d'objets particuliers ou à systématiser les perspectives elles-mêmes. Les sciences et les arts exercent cette première action, tandis que les mathématiques, la logique et la philosophie accomplissent la seconde. La métaphysique ou ontologie n'est pas une connaissance encyclopédique de l'existence, mais une analyse formaliste de la structure de l'existence. Elle se livre à des recherches concernant l'unité de l'être ou, ne parvenant à la découvrir, elle recher-

che les sortes ou manières d'être de base ou les catégories. La doctrine des catégories est devenue confuse. Dans Aristote, les catégories sont en même temps des modes de prédication et des modes d'être. Mais la philosophie moderne a divisé cette dualité et a assimilé la doctrine des catégories aux formes de la compréhension plutôt qu'à des modes d'être. De telles catégories ou « caractères génériques d'être » ne sont ni des concepts ni des objets. Ce sont des contextes dans lesquels des individus trouvent leur existence; ce sont des champs ontologiques. Il serait absurde de considérer de tels contextes, champs ou catégories, comme étant eux-mêmes des êtres individuels. Ils n'existent pas, mais toutes choses existent en eux. Ils sont *inter res.*

6) *« La philosophie s'attache à l'existence dès le début, tandis que, d'autre part, elle n'en a jamais fini avec la signification. »*

Nous en venons finalement à considérer le trait qui distingue la métaphysique philosophique d'une ontologie purement scientifique. La philosophie est une forme de connaissance particulièrement compliquée et cette complication n'est pas due au sujet-question de la métaphysique, mais à la méthode de réflexion philosophique. Une science a ses deux yeux, qui considèrent l'existence; elle n'est pas consciente d'elle-même, mais consciente seulement de son objet-question. La biologie étudie la vie ; la logique étudie la signification; etc. Toute science a une attitude d'extroversion. Mais la philosophie est plutôt comme la poésie, très consciente d'elle-même, et « introvertie ». Un de ses yeux se fixe sur quelque objet-question tandis que l'autre est toujours dirigé vers la philosophie (généralement vers d'autres philosophes). Il lui faut garder un œil dirigé vers l'existence, mais il lui faut aussi garder un œil sur la *signification* empirique de l'existence. Elle imite par conséquent, l'art poétique. Elle est imaginative. L'effet en est généralement confondant, déroutant. C'est seulement superficiellement que la philosophie semble claire et précise comme les mathématiques; même dans sa prétention à la précision elle cherche habituellement à exhiber des significations doubles. Son langage, comme celui de la poésie, est plein de significations, inépuisable, suggestif, imaginatif. Et comme la poésie, la fonction de l'imagination philosophique n'est pas de dépasser entièrement l'existence. L'imagination pénètre dans le domaine du non-être afin de ramener dans le présent une plus grande variété de perspectives, une plus grande richesse de signification, des normes plus durables que n'en pourrait fournir aucune science.

C'est pourquoi j'aime la manière dont Otis Lee exprime la qualité particulière de la pensée et de l'art philosophique — « elle s'attache à l'existence dès le début », mais « elle n'en a jamais fini avec la signification ». La philosophie est, par ses principes, liée à l'existence et, par son but, à la poésie.

H. W. SCHNEIDER.
traduit de l'anglais par
Gilberte MARCHEGAY.

Promenade sur le sentier de l'art

POUR caractériser les Etats-Unis, le gratte-ciel offre son symbole facile.

A New York, les constructions titaniques imposées par l'étroitesse du roc sur lequel la ville a pris naissance se sont groupées en désordre, ici dans le quartier des banques, là dans le quartier du plaisir et du commerce. Un beau jour, à force d'accumuler Pélion sur Ossa, l'homme s'est aperçu que les tours géantes, conçues pour des fins strictement utilitaires, chantaient dans le paysage. Sans secours humain, les gratte-ciel avaient trouvé d'eux-mêmes leur harmonie.

A Pittsburgh, ils forment un alignement babylonien, dans le « Triangle d'or », à l'endroit où les fleuves Alleghany et Monogahela se coupent, et à l'autre bout de la ville, une tour solitaire, posée sur un tapis de verdure, « la Cathédrale du Savoir » abrite l'université dans ses étages sans fin.

Gerbés au centre de Cincinnati, que le fleuve Ohio prend en écharpe dans la boucle de ses eaux jaunes, les gratte-ciel marquent orgueilleusement le centre de la cité, car jamais ils ne font preuve d'humilité.

Cependant le gigantisme des métropoles perpendiculaires conviendrait mal à nombre d'autres villes, même à des capitales d'État. Santa Fé, par exemple, fidèle à l'influence indienne et à l'influence espagnole, se complaît dans son architecture horizontale, si bien accordée avec les étendues désertiques qui l'entourent.

En Californie, où la population recherche les maisons basses, les habitants de Santa Barbara exigent des architectes qu'ils construisent des toits assez proches du sol pour que les plantes grimpantes puissent parer leurs demeures d'un chaperon fleuri.

Le gratte-ciel symbole de l'Amérique? Soit, bien que Washington l'ignore et Boston aussi, bien qu'à San Francisco ou à Los Angeles il fasse, tout bonnement, figure incongrue.

Tel un iglou, le gratte-ciel tend à bannir bavures et ornements, il cherche à se dresser dans le ciel américain comme un monolithe, dans un dépouillement total. Il exige tout juste assez de matériaux pour se tenir debout et résister aux pressions du monde extérieur, pas un boulon de plus.

La souplesse caractérise cette échelle des géants, que des lois physiques contraignent à se balancer dans le vent. La tour Eiffel oscille également dans le ciel de Paris, mais elle n'a pas

été aménagée pour l'habitation. Le gratte-ciel, lui, est la première maison des hommes qui, enracinée dans le sol, se balance comme un nid.

***

Une charmante femme a déserté son appartement parisien pour venir habiter à Chicago, dans un immeuble de verre, construit par Mies van den Rohe. Elle m'accueille à son étage élevé.

Dans une maison de verre les pièces d'angle offrent, naturellement, deux côtés transparents, opposés aux cloisons intérieures. Les murs vitrés règnent sans pitié du plafond au plancher, dans cet immeuble de van den Rohe, qui a fait couler beaucoup d'encre. Si votre œil se tourne vers le dehors, la sensation de l'abîme vous pénètre.

Toutefois, il ne faut jamais redouter les précipices dans un pays où les cataractes du Niagara se traversent plus aisément que la cascade des Buttes-Chaumont. Les profondeurs sur lesquelles veille la maison de verre procurent la sensation douce-amère d'un danger conjuré. Le gouffre s'amuse seulement à faire peur.

Témoin indulgent de mon vertige, la jolie dame me prend par la main pour m'amener tout contre la vitre. Le soir tombe, elle a négligé d'allumer les lampes, afin de conserver au spectacle sa féerie.

Opposée à notre falaise de verre, une falaise d'édifices construits en dur forme l'autre bord du gouffre, gratte-ciel cubistes, dont les grands pans irréguliers se découpent en ombres chinoises contre le ciel crépusculaire, à des hauteurs variées. Ils plongent à pic dans l'inconnu et composent une muraille ininterrompue, irrégulièrement tachetée d'or, par les innombrables fenêtres éclairées.

A l'arrière-plan, une tour pointe très haut dans le ciel. Fine et fantômatique, elle semble pétrie de clair de lune, grâce à la magie de quelque projecteur. Sa pointe darde vers les nues un rayon bleu de nuit, sur fond de nuit, un rayon immobile.

Car vue de la maison de verre, la ville demeure figée dans l'immobilité et le silence. Rien ne vient déceler le moindre mouvement, la moindre respiration humaine auprès de toutes ces fenêtres allumées. Et aucune lumière ne scintille.

Par un effort de volonté, je finis par me pencher pour découvrir la rue, au fond de l'espace vertigineux creusé sous nos pieds. Les lucioles jumelées, formées par les phares des autos, se poursuivent silencieusement sur la chaussée. Leur procession monotone de points blancs glisse vers nous, tandis que la procession parallèle des points rouges s'enfuit. Seules les lucioles arrachent le monde extérieur à sa pétrification.

Peut-être une aile d'avion parviendrait-elle à venir griffer l'air devant nous. En tout cas, il ne faut pas compter sur une aile d'oiseau, nous sommes trop éloignés de la terre. Nous sommes réfugiés dans la solitude des sommets, rien ne révèle d'autres présences humaines, aucun bruit ne nous parvient plus aux

oreilles. Une machine pneumatique a vidé Chicago de toute sa substance, la grande cité vient d'être frappée par quelque cataclysme surréaliste, elle semble dormir comme la ville d'Ys ou Pompéi.

Son cœur ne bat plus.

Demeures historiques.

Le fourmillement des gratte-ciel, au bas de New York, attire davantage le regard que l'autre extrémité de la ville, où la banlieue proche de l'Hudson commence à céder devant la verdure.

Là se dresse le musée des Cloitres, évocateur de la vie monastique au moyen âge.

Le dimanche, quand les chants grégoriens semblent sourdre des pierres antiques, on voit des jeunes gens assis sur les degrés se prendre la tête dans les mains et s'abîmer dans leurs pensées. Peut-être, parvenus à l'heure du choix, hésitent-ils entre l'exemple des moines et, aux antipodes, les exemples fournis par Wall street.

L'Amérique se plaît, elle aussi, aux contrastes et aux paradoxes; qui n'y découvre que monotonie est myope, sinon aveugle.

Ces environs immédiats de New York conservent un certain relent révolutionnaire. Le général Washington campa avec ses troupes sur les collines, alors appelées « Hauteurs de Harlem » et Rochambeau passa par-là avec l'armée française.

On trouve, toujours debout sur ces hauteurs, deux maisons et une ferme du XVIIIe siècle. Après tout, est-il bien certain que le gratte-ciel fournisse aux Etats-Unis le meilleur des symboles? Pourquoi ne pas lui préférer une demeure historique?

L'une des maisons, pimpante et blanche, avec son fronton soutenu par quatre colonnes et son balcon, a appartenu à un Français, nommé Jumel. Un inoffensif canon, monté sur roues, avoisine les marches du perron, pour rappeler que Washington installa son quartier général dans la maison Jumel.

Contre toutes les idées reçues, ce Jumel était un Français rompu aux affaires, riche et sérieux, alors que son épouse américaine alliait à des origines douteuses un défaut de fortune comparable à son absence de vertu. Devenue vieille, Mme Jumel ne tarissait pas sur le chapitre des célébrités qui avaient hanté son foyer, La Fayette, les princes d'Orléans et plusieurs membres de la famille Bonaparte, sans compter tous les Américains illustres de son temps. Dans ses histoires il était impossible de démêler le vrai du faux. Mais pourquoi en aurait-elle ajouté? Elle mena la plus pittoresque des existences et, grâce à ses récits, la maison Jumel est aussi remplie de fantômes qu'un manoir breton ou un château écossais.

Veuve de Jumel, elle épousa Aaron Burr, personnage de roman, qui tua en duel Alexandre Hamilton. Comme elle raffolait du panache elle chanta si bien les louanges de Napoléon, au cours d'un séjour à Paris, sous la Restauration, que Louis XVIII l'expulsa.

Elle rentra chez elle, rapportant de France de jolis meubles en acajou, des meubles Empire, naturellement, pour vexer les Bourbons. Elle rapporta aussi des pendules, des lustres, un tapis d'Aubusson, et jusqu'à des rouleaux de papier vert palmés d'or, pour tendre son boudoir et faire tinter une note moderne dans sa demeure, restée dans le goût du XVIII^e siècle, et où le style Adam s'unissait agréablement au Louis XVI et au Chippendale.

La maison s'enorgueillit encore aujourd'hui de ses papiers peints Louis XVI, abricot et blanc, aussi bien que de son papier vert Empire, de ses damas roses, de ses rideaux en taffetas turquoise ou en satin bleu, à franges d'argent. Les lits à colonnes s'abritent toujours sous leurs baldaquins et leurs courtepointes à fleurettes.

La blancheur, le portique, le fronton à l'extérieur, et à l'intérieur les lits à colonnes et les rideaux à bouquets, caractérisent les demeures historiques américaines, dans l'Est et dans le Sud du pays. Bien entretenues et frais repeintes, elles vieillissent sans se patiner, comme les momies sous leur masques d'or. Elles sentent la mort juste assez pour attirer.

Un organisme constitué en 1949, dans le dessein de protéger les sites et les bâtiments historiques, le « National Trust », cherche à remplir aux Etats-Unis le rôle de notre Service des Monuments Historiques. Alimenté par des fonds privés, il s'efforce de coordonner les actions sporadiques accomplies à travers tout le pays par les amoureux de l'histoire. Le gouvernement fédéral se tient à l'écart de cette initiative, il considère l'art et le passé avec une neutralité bienveillante. Il n'en est plus, malgré tout, au temps peu éloigné où les pouvoirs publics s'efforçaient de décourager l'importation des œuvres d'art en les frappant de droits de douane prohibitifs.

La Maison Taft.

Berceau d'une illustre famille d'hommes d'État, qui a fourni un président à la République, la maison Taft, à Cincinnati, date de 1820.

Son style rappelle pour nous l'Empire, mais un Empire féminisé, adouci, un Empire sans Napoléon. Ingénue et classiquement ornée de son blanc portique à colonnes, chacune de ses fenêtres dominée par un œil-de-bœuf, sa longue façade et son peu d'élévation lui confèrent un caractère unique. C'est une maison tapie dans un jardin, mais fièrement tapie. Loin des gratte-ciel, la vieille coquette s'abrite contre les excès du monde, ignore les transformations de la ville, et se concentre sur ses trésors désuets.

Dans son hall d'entrée, les paysages et les dessus de portes fleuris ont été peints par un artiste d'antan, issu d'une négresse et d'un Ecossais, qui connut à Cincinnati son heure de célébrité. Il faut lever le nez pour découvrir un signe de couleur locale dans l'aigle national qui vole au plafond, parmi les feuillages.

Les appartements ont conservé leur menuiserie originale;

les cheminées, discrètement sculptées, sont toujours en place. Les couleurs primitives des murs, retrouvées sous les papiers peints accumulés, leur ont été restituées. bleu lavande, jaune citron et gris Trianon. Dans les pièces de réception les fenêtres ont été rhabillées avec des rideaux romantiques, et les plafonds se parent de leur dentelle de plâtre.

Mais bien que la table soit mise dans la salle à manger, la vaisselle et l'argenterie déployées avec les cristaux, le visiteur perd rapidement l'impression de se trouver dans un intérieur privé. En effet, les tableaux l'assaillent de tous les côtés : Rembrandt, van Dyck, Steen, Franz Hals, Peter de Hooch, Hobbema multiplient autour de lui les splendeurs, avec Goya, Gainsborough, Constable, Turner, et aussi Ingres et Corot, entraînant toute l'école de Barbizon.

Les vitrines disposées dans les pièces présentent deux cents pièces de porcelaine de Chine, des émaux de Limoges, des majoliques italiennes.

Cette collection, typique de la fin du siècle dernier, enlève à la maison Taft son caractère de reconstitution historique, car l'Amérique de 1820 ne collectionnait pas.

Anciennes villes.

Parfois un village à peu près intact est parvenu jusqu'à nous avec son aspect d'autrefois. Ainsi Deerfield, dans la Nouvelle Angleterre.

Enseveli sous les ormeaux géants, ses maisons disséminées le long de l'ancienne route coloniale, sur laquelle les autos ne passent pas, Deerfield a maintenu ses habitations rustiques, en planches et en rondins, ses vieux puits à margelle, le clocher en bois de sa modeste église. Ce village donne une bonne idée d'un centre colonial au temps où les blancs pouvaient redouter les agressions des Indiens. Seule la palissade formée de pieux qui entourait jadis le village pour lui servir de rempart, a disparu.

Deerfield doit à son humilité d'avoir été préservé, alors qu'avec Williamsburg, ancienne capitale de la Virginie, il est impossible de parler d'humilité.

Cette petite ville découronnée, engloutie par le temps, s'est trouvé des amis, après cent cinquante ans d'indifférence, et en la personne de Mr. J. D. Rockefeller, un mécène qui a décidé de lui rendre sa splendeur originelle.

Une fois les traces du passé soigneusement relevées, une fois les verrues poussées à Williamsburg au XIX^{e} siècle impitoyablement détruites, quand les démolisseurs eurent fait place nette, il ne subsistait plus qu'une centaine de maisons du XVIII^{e} siècle, semées çà et là sur le chantier. Elles furent remises en état, et trois cents édifices, exactement repérés, furent restaurés ou reconstruits, d'après les documents de l'époque.

A Williamsburg, l'Amérique a mis toutes les ressources de sa technique au service du passé.

Pour parfaire l'impression, les gardiens des monuments,

les guides, les aubergistes et les boutiquiers, et jusqu'aux étudiants du Collège William and Mary, arborent des costumes, voire des perruques, comme en portaient les contemporains de Rip, ce qui n'ajoute rien à l'effort de reconstitution.

Certaines villes qui comptèrent parmi les premières à déployer une activité d'où est sortie l'Amérique moderne, se sont arrêtées dans leur croissance, troquant de brillantes promesses contre un assoupissement béat. Elles se contentent d'offrir aux retraités et aux dames désabusées, ainsi qu'aux touristes sentimentaux, un peu de calme et de poésie, avec des monuments historiques et de vieux quartiers épargnés par l'urbanisme.

Telles sont, parmi beaucoup d'autres, Annapolis et Newport.

Les trottoirs d'Annapolis, pavés de briques, suivent des haies vives et bordent des pelouses au milieu desquelles s'élèvent des monuments vénérables comme le collège St John, l'ancien hôtel des Monnaies, des églises et le capitole, où se forgea, à l'époque révolutionnaire, une partie de l'armature américaine. Le gouverneur conserve dans son cabinet deux grands portraits de Charles Ier Stuart et de son épouse Marie-Henriette, envoyés à Annapolis il y a trois siècles, par la cour de St James.

Dans les petites voies écartées, les maisonnettes s'ornent encore d'escaliers extérieurs et de balcons de bois. Sur le quai subsiste la place où se tenait le marché aux esclaves.

Les rues aristocratiques, habitées par des officiers de marine, demeurent fidèles à leurs noms d'autrefois : rue du Prince-George ou du Duc de Gloucester. Il s'y rencontre encore quelques demeures historiques, comme la maison Harwood-Harmond, remise en état par des mains pieuses, et où on respire une douce atmosphère coloniale. Plusieurs portraits animent les murs. La plupart ont été exécutés par les Peale, famille de peintres qui exerça ses talents dans la région de manière intermittente, car les premiers peintres américains étaient en général itinérants. Dans la tribu des Peale tout le monde maniait le pinceau, aussi bien le père que les vingt enfants, Titien, Raphael, Rembrandt, Raphael et les autres, et même les filles, baptisées Sofonisbe, en souvenir de l'Anguiscola, Rosalba, en souvenir de la Carriera, et Angelica, en souvenir d'Angelica Kauffman.

Il existe presque autant de différences entre le port méridional d'Annapolis et Newport, dans la Nouvelle Angleterre, qu'entre un port provençal et un port breton.

Le ciel, la mer, les hommes et les maisons offrent un accent différent.

L'amiral d'Estaing croisa devant Newport, à l'aube de la guerre d'Indépendance, et Rochambeau y débarqua avec son armée. Les troupes de Saintonge, du Soissonnais et du Bourbonnais aussi bien que leurs chefs : Lauzun, Custine, l'académicien Chastellux, Saint Simon, le futur économiste et Fersen, l'ami de Marie-Antoinette, s'y reconnaîtraient encore aujourd'hui, tout au moins dans les bas-quartiers du port. Ils retrouveraient l'église avec son clocher et l'hôtel de ville, à peu près tels qu'ils les ont connus. Quelques boutiques, des tavernes pourraient

leur sembler encore familières, ainsi que des maisons comme l'ancien quartier général de Rochambeau, et la Maison de l'Amirauté, parfaitement conservées et ouvertes au public.

Si la curiosité les poussa jamais vers la synagogue, au temps où ils hivernaient à Newport, ils retrouveraient ce temple également inchangé, tel qu'une colonie de Juifs portugais, encore tout imprégnés du goût baroque en honneur dans la péninsule ibérique, l'avaient édifié, au milieu du XVIII^e^ siècle.

Dans l'architecture, dans la décoration et dans l'ameublement des demeures historiques de l'Est et du Sud, l'influence britannique domine, truffée de quelques éléments hollandais. L'influence allemande a marqué en Pennsylvanie, mais il faut s'éloigner vers l'Ouest pour retrouver les témoignages espagnols. La Floride, la Georgie et la Caroline méridionale en sont indemnes, bien que leurs côtes aient été longtemps soumises à la zone de rayonnement espagnol. Par exemple, la ravissante Maison Manigault, à Charleston, s'inspire uniquement des directives britanniques et offre une des meilleures représentations du style Adam. Bien qu'elle ait été construite par un huguenot, aucune influence française ne s'y décèle.

Où donc se manifeste le goût français ? A La Nouvelle-Orléans nous le cherchons vainement sur les traces de Manon Lescaut ou sur les pas de Degas. La seule demeure historique qui évoque la France appartient à une bien mauvaise époque. C'est la maison Pontalba, elle remonte à notre second Empire. L'ébène et la tapisserie y règnent, la cretonne y triomphe : poufs capitonnés, lits capitonnés, lavabos enjuponnés, portant des cuvettes à fleurs. Lorsque le bois des meubles ne se cache pas sous la cretonne, le mobilier affecte des inflexions Louis XV, revues par l'impératrice Eugénie. Seul le piano Pleyel conserve sa ligne honnête. Des dames, peintes à Paris par un imitateur de Winterhalter, considèrent, du haut de leurs cadres ovales, les lampes à globes, les coupes d'albâtre et les vases de Sèvres datés par leur abâtardissement.

Un peu de réalité exotique et de pittoresque s'éveillent, enfin, dans les plis des moustiquaires qui ont veillé sur le sommeil des créoles, et, en bas dans la cour, dans le quartier des esclaves, où subsiste encore un peu de vérité.

Minneapolis.

On se saurait prétendre que Minneapolis, en novembre, offre une belle image de l'hiver. C'est l'hiver lui-même, avec un H majuscule, l'Hiver à la barbe givrée, que vous contemplez, face à face.

Un froid serein pèse de tout son poids sur une terre à la rigidité cadavérique, un froid bien installé chez lui et qui, après les tempêtes de la Toussaint, n'a plus recours à la violence pour s'imposer. Sa domination est établie comme celle d'un dictateur, accepté par tout un peuple comme un mal nécessaire, et qui gouverne sans même montrer les dents. C'est le moment pour l'orchestre symphonique de commencer ses concerts.

Il débute par une soirée dédiée à Mozart, à Bach et à Borodine, au cours de laquelle Yehudi Menuhin se fait entendre. Le concert s'ouvre par la « Musique pour les soupers du Roi » de Lalande, « chaconne, musette, aria, musette pour hautbois et fanfare finale » annonce le programme.

L'art français sert également d'introduction au musée. On l'y retrouve dès l'entrée avec dix grandes tapisseries aux armes de France et de Navarre, suite de l'Histoire d'Artémise, où Marie de Médicis et son dauphin figurent sous les traits de princes d'Halicarnasse. Commandées par Louis XIII à des artisans parisiens pour être offertes au cardinal Barberini, ces tentures sont passées en Amérique, après trois siècles en Italie. Un destin capricieux leur a fait toucher le Tibre pour les amener des rives de la Bièvre à celles du Mississippi.

Après la visite de salles chinoises et égyptiennes, après une longue promenade à travers la peinture italienne, flamande et hollandaise, après Greco et Goya et après les maîtres français, le musée de Minneapolis cherche à rafraîchir l'œil du visiteur, en lui offrant une suite d'intérieurs reconstitués.

Un soin tendre, mais rigoureux, préside à ses évocations. Le promeneur solitaire éprouve dans ces appartements en enfilade l'impression de pénétrer dans un passé vivant. Une enjambée le fait passer d'une époque et d'un pays dans un autre. Ici rien de théâtral, rien qui sente la poussière ni le bric-à-brac, ce n'est pas un décor, ce ne sont pas des objets momifiés. O, ironie ! on ne se sent à aucun moment au musée.

Sous la patine du temps, ces appartements intimes demeurent dans la vie journalière : les pendules indiquent l'heure, les lits viennent tout juste d'être faits, le secrétaire invite à griffonner un billet, les tables luisantes invitent au repas, on aimerait à jouer aux cartes sur le guéridon tout préparé, ou à prendre un livre et à s'installer dans le grand fauteuil près de la fenêtre.

Partout palpite la présence humaine, les habitants sont sortis pour une minute et dans les salles anglaises on s'attend à tout instant à voir entrer un personnage de Hogarth ou de Richardson selon que l'on est plus sensible à la peinture ou au roman. Les salles américaines attendent les personnages de Copley, le peintre de Boston, ou la cohorte des bonnes gens bien compassés qui ont servi de modèles aux peintres naïfs américains des temps primitifs.

La discrétion des étiquettes maintient l'illusion et leurs indications vous enlisent davantage dans le temps. Nul cordon ne vient séparer le visiteur du mobilier, nulle cage de verre n'empêche les objets de respirer, nul gardien ne vient briser le charme, car dans ce pays respectueux des richesses communes, les musées sont à peine gardés.

En foulant les parquets, qui ont conservé le lustre de la jeunesse, le promeneur pénètre de plain-pied dans le siècle de la philosophie. En somme, la vie n'a peut-être pas tellement changé, depuis trois siècles? Les apparences sont autres, bien

sûr, mais le fond? Nous avons supprimé les perruques, nous n'en avons pas pour cela plus d'idées dans la tête.

Et comme les hommes se ressemblent partout! Dans ces intérieurs — que ce soit l'Américain, l'Anglais ou le Français — on retrouve des préoccupations analogues, correspondant à un idéal commun. Le comportement humain n'était pas tellement éloigné dans les trois pays, et on s'explique comment des gens comme Benjamin Franklin, comme Jefferson, comme le marin John Paul Jones, le révolutionnaire Tom Paine (qui posséda les trois nationalités) le poète Joel Barlow ou Fulton, l'inventeur, purent se plaire tellement à Paris et à Londres et s'y faire tant d'amis.

L'atmosphère des deux salles françaises me colle à la peau d'une manière particulière. Quel ambassadeur pourrait trouver pour parler de la France des mots meilleurs que le langage des artistes et des artisans? Dans le salon Louis XVI les choses parlent d'elles-mêmes : les boiseries provenant de l'appartement de Lucien Guitry, rue des Petits-Champs, la pendule de Gouthière, sur la cheminée, les meubles signés Jacob, et aussi tous ces objets sans signatures, qui apportent le témoignage des humbles : lissiers des Gobelins, ouvriers de Sèvres, ébénistes anonymes du faubourg Saint-Antoine, jusqu'aux probes assembleurs de parquets, tous enclins à porter le détail à sa perfection.

Omaha.

Deux demoiselles au piano; celle qui joue déchiffre avec attention, l'autre tourne les pages, debout derrière elle. Ces filles de Renoir, avec leur mine de petites bourgeoises françaises et un ruban dans les cheveux semblent parfaitement acclimatées dans le Nebraska.

Les traces de neige ont disparu depuis plusieurs jours. Le soleil lui dans un ciel bien balayé et fait miroiter sans mystère le fleuve Missouri. Toute la ville d'Omaha vibre à l'unisson, ses couleurs trop franches — ses rouges, son blanc et son vert — manquent de nuances et le peintre du ciel a employé sa couleur pure, telle qu'elle sortait du tube.

Les gens et les choses s'assortissent, ils donnent la même impression de crudité, comme des fruits et des légumes magnifiquement sains, avec beaucoup de vitamines.

Le musée porte un nom sympathique, il s'appelle « Joslyn » du nom de la veuve qui l'a fait construire pour l'offrir à la ville, en souvenir de son mari. Les demoiselles de Renoir habitent donc un palais dont le nom évoque un héros de Lamartine.

Nombre de musées américains occupent des hauts-lieux. En arrivant à Philadelphie le voyageur découvre, dès le train, que le musée domine la ville comme l'Acropole domine Athènes.

Plus modeste, le musée Joslyn dresse, lui aussi, sur une haute colline son architecture, où dans un harmonieux équilibre le cubisme s'allie avec quatre colonnes doriques qui marquent l'entrée. On y accède par une noble volée de marches en pierre blanche.

Ce musée ne compte guère que vingt années d'existence;

car plus on s'enfonce vers l'Ouest, plus les villes sont jeunes et leurs institutions plus jeunes encore. Le musée, en général, le dernier-né, est fondé après la bibliothèque, l'université, et la société des concerts.

Kingman, le conservateur du musée Joslyn, forme avec sa femme un couple magnifique, jeune, ardent, rieur. Pendant qu'il se consacre à son musée, elle s'adonne à la paléontologie, préside aux fouilles de la région, étudie les squelettes et cherche les rapports entre l'homme du Nebraska et les hommes préhistoriques européens. Les Eyzies et Lascaux n'ont pas de secrets pour elle, bien qu'elle n'ait jamais quitté les Etats-Unis.

Deviendrais-je un maniaque du musée? Celui d'Omaha me plonge dans la joie la plus pure. Magnifiquement logé, il est encore pauvre, et pour suppléer à l'indigence des collections, son jeune conservateur déploie un goût et une ingéniosité qui tiennent du génie. Le plan, rigoureusement éducatif, fait passer le visiteur du moyen âge à la Renaissance, et de siècle en siècle, jusqu'à nos jours. Programme ambitieux, réalisé avec des moyens limités.

Ainsi, quand pour exprimer la sculpture française du XIII^e^ siècle, le musée ne tient à sa disposition qu'un chapiteau du cloître de Bonnefont, ce chapiteau est-il placé au pied d'une photographie géante, qui montre un sanctuaire français de l'époque. Les photographies apparaissent à l'arrière-plan de l'objet, leur éclairage est étudié et elles sont fréquemment renouvelées. Les cathédrales défileront ainsi l'une après l'autre. Les bois sculptés, les bronzes, les médailles, les émaux, les fers forgés, épaves de la vieille Europe, sont ainsi remis dans leur cadre, rattachés à une époque, à une région, à un génie particuliers. Un sort est ainsi fait aux principaux monuments britanniques, français, italiens, espagnols, flamands, germaniques.

Tous les moyens pour remédier à la disette d'objets sont mis en œuvre. Les expositions temporaires permettent de faire appel aux musées voisins, aux collectionneurs, aux marchands de New York. Pour célébrer le vingtième anniversaire du musée, une exposition d'art français a été organisée.

« J'ai voulu montrer les origines de l'art moderne, explique Kingman. J'ai choisi les précurseurs français, en vagues successives, chacun révolutionnaire en son temps, depuis David. Je n'ai pas cherché à organiser une rétrospective du XIX^e^ siècle, mais plutôt à donner une sorte d'introduction au XX^e^ siècle, à l'art contemporain. »

Parti de David, il a mis Géricault et Delacroix en opposition avec Ingres, Courbet en opposition avec les romantiques. Après Corot et Daumier, cavaliers seuls, il a marqué le coup d'arrêt de Manet, avant de s'attaquer aux Impressionnistes, à Cézanne, à Seurat, à Gauguin et à Van Gogh, pour aboutir à nos jours.

Naturellement, selon la méthode américaine, les expositions s'accompagnent de conférences, de projections, de visites dirigées, voire de concerts. D'autre part, les cours d'histoire des écoles voisines ont lieu au musée.

A Omaha tout est pur : le ciel, l'édifice du musée, l'intention, l'esprit, la foi.

Sur la table où je prends l'unique repas de mon court séjour, des fleurs tricolores s'épanouissent. Non seulement autour de moi on ne s'exprime guère qu'en français, mais j'entends encore à l'autre bout de la table de gros messieurs joviaux qui parlent entre eux notre langue, pour célébrer l'occasion. Un convive, avec l'apparence d'un solide businessman à l'aurore de sa carrière, vient me confier qu'il a fait la guerre en France. Il a peur de perdre l'usage de la langue, aussi, tous les jours il lit à haute voix, pour lui tout seul, quelques pages de français, pendant une quinzaine de minutes. Il se concentre avec tant d'énergie pour s'exprimer correctement qu'il ne permet pas au moindre sourire de détendre son visage.

Une discussion pour et contre l'art moderne m'arrache à ses confidences. Le professeur de philosophie à l'université jésuite vient de poser cette question :

« A quoi bon le signe, quand il ne veut plus rien dire, qu'il est vide de sens? Toute manifestation plastique doit comporter sa signification. »

. . . .

Chère Omaha, si rapidement aperçue, tu m'as semblé mieux taillée à la mesure de l'homme que n'importe quelle autre ville américaine. J'ai fondu sur toi avec la brusquerie de l'oiseau rapace : un tour en auto, la visite du musée, une conférence, et je suis remonté dans le ciel en serrant comme une proie des souvenirs si précis que je pourrais tracer les grandes lignes de ton agglomération, avec le fleuve à sa place exacte, un plan de musée, et si j'étais peintre je serais capable de symboliser en un seul personnage au visage clair, l'image de tous mes interlocuteurs d'un instant.

Les jardins du ruisseau vert.

Abandonnés, avec toutes leurs fleurs, à la bonne volonté des visiteurs, les jardins de Brookgreen, dans les basses-terres de la Caroline méridionale, ont été dessinés sur les terrains d'une ancienne plantation.

Vers 1930, un couple de Nordiques riches et mûrissants passa par là. Mr et Mrs Huntington aimaient la vie sauvage, ils avaient déjà sauvé des injures de la civilisation une forêt et des lacs, dans les Adirondaks, ainsi qu'un paysage marin, en Virginie.

L'action de la forêt, ardente à reconquérir le terrain de Brookgreen, naguère fertile en riz et en indigo, mais demeuré inculte depuis la guerre civile, les émut.

Ils résolurent de seconder la nature dans ses efforts, et achetèrent la propriété, à laquelle on n'accédait alors que par la rivière, ou par un chemin de sable peu praticable. Ils rêvaient de conserver là, intactes, la flore et la faune de la région, tant pour leur propre satisfaction que pour le bénéfice du public.

En outre, Mrs Hyatt Huntington s'adonnait à la sculpture. Elle décida de transformer une partie de l'ancienne plantation en jardins, pour y installer un musée de sculpture en plein air. Ce musée serait consacré à des œuvres américaines contemporaines.

La bonne dame entreprit le tracé du jardin en partant d'une avenue de chênes plantés au XVIII^{e} siècle, et qui conduisait naguère à l'habitation des planteurs, depuis longtemps incendiée.

Après deux petites années de travail, les jardins se trouvèrent en état de recevoir le public. Les terrasses, les parterres, les bassins, les jardins clos, la roseraie et la palmeraie s'offraient déjà à l'admiration, car les choses n'avaient pas traîné. Deux grands chiens danois, en granit, gardaient l'entrée, et des lions de bronze flanquaient les marches monumentales conduisant au bassin circulaire dont une « Diane chasseresse » occupait le centre.

Les animaux et la déesse servent de préface au musée de sculpture.

Actuellement, les statues occupent les points stratégiques des terrasses, dominent les fontaines, s'abritent au creux des niches de verdure, s'élèvent parmi les fleurs, ou viennent ponctuer la fin d'une balustrade. Habilement réparties, elles ne donnent jamais l'impression d'encombrement. « Narcisse » se mire dans une fontaine écartée, le « Sylvain » guette au coin d'un buisson d'azalées, « Dyonisus » règne sous les magnolias, « Orphée ,» « Pomone », la bergère « Chloé » s'isolent chacun dans son petit univers végétal, tandis que « Diane et Actéon » s'isolent ensemble.

Les sculptures ont trouvé leur place au grand air, les fauves, les oiseaux, le « Vautour aux ailes déployées » aussi bien que le « Pingouin » et le « Pélican » méditatifs. Un « Indien attaqué par un aigle » s'inscrit harmonieusement dans son désor silvestre, les arbres voilés de mousse espagnole montent vers le ciel comme des chandelles et cernent le groupe sur lequel tombe la lumière du zénith

Les Américains sophistiqués s'égaient au seul énoncé des titres portés par maintes statues de Brookgreen : « Idylle forestière », « Pastorale », « La femme à la gazelle », « le Garçon à l'écureuil », « L'Enfant à la grenouille ». Ces noms trahissent des œuvres fidèles à la tradition académique. Brookgreen, en effet, ne s'arrache pas à cette tradition, et c'est très bien ainsi.

Le Musée d'Art Moderne, à New York, se refuserait certainement à exposer une seule de ces sculptures. Mais New York, est si loin! Les forêts et les marécages de la Caroline méridionale, plus accueillants aux crocodiles qu'à l'homme, sont déjà tellement grouillants de sortilèges que l'œil et l'esprit ne supporteraient pas, à Brookgreen, le surcroît d'inquiétude apporté à l'univers par les conceptions artistiques d'avant-garde.

Brookgreen n'aspire qu'à représenter une oasis.

Peinture d'Histoire.

Washington en avril est aussi fleuri qu'un paysage japonais. Si un orage printanier vous surprend dans la rue, vous risquez

fort de vous trouver pris dans un tourbillon de fleurs de cerisiers. Cela m'arriva en montant au Capitole, où les touristes débarquaient de leurs autobus tout neigeux de pétales chiffonnés.

L'Américain conscient de la grandeur nationale rêve d'accomplir le pèlerinage de Washington, au moins une fois dans sa vie. Il y cherchera, à Mount Vernon, les traces du président Washington, il arpentera les jardins de la Maison Blanche et les appartements du Président, visibles à peu près tous les matins. Enfin, la visite du Capitole couronnera le voyage.

Pendant les douze mois de l'année, de quart d'heure en quart d'heure, chaque groupe d'arrivants est pris en charge par un guide. Le rassemblement a lieu dans la Rotonde, immense salle de pierre coiffée par le dôme central de l'édifice, et ornée de six compositions historiques à son échelle.

« Nous commençons par ici », dit le guide avant d'entraîner son troupeau à la découverte du palais.

Une fois leur attention attirée, les visiteurs tendent le cou vers les tableaux.

« Voici « la Signature de la Déclaration d'Indépendance » et « la Reddition de lord Cornwallis à Yorktown ».

Le peintre Trumbull a exécuté ces ouvrages dans l'esprit qui devait, après lui, inspirer à David et à Gros leurs grandes toiles consacrées à la gloire de Napoléon.

Le guide, une femme alerte, aux cheveux grisonnants, se livre à un bref rappel historique, et quand elle en a terminé avec le second tableau, elle ajoute :

« A la prise de Yorktown, le nombre des combattants français égalait celui des Américains. » Et elle conclut avec force :

« Jamais nous n'avons fait appel en vain à la France. »

Les citoyens du Wyoming, du Texas, de l'Indiana et de l'Utah, flanqués de leurs épouses, écoutent avec une considération respectueuse. Quel Français présent ne se rengorgerait? Je m'attarde auprès du groupe en formation, me proposant de prêter l'oreille à l'exposé du guide suivant, et de m'en repaître.

Ce guide, une autre dame, mais plus jeune et bien en chair, pêche, hélas ! par matérialisme.

« Nous avons sous les yeux des toiles de Trumbull, peintre originaire de Lebanon, Connecticut. Elles représentent des événements révolutionnaires. Commandées à l'artiste par le gouvernement, en l'année... ces œuvres ont été payées... dollars, alors qu'elles mesurent... pieds, ce qui nous donne seulement la somme ridicule de ... par pied carré. »

Et la dame continue à sortir des chiffres, comme une véritable machine à calculer. Passant hâtif, gardez-vous de tirer des conclusions du premier, ou du deuxième propos que vous recueillez !

Qui donc s'est jamais avisé, dans le jeu qui consiste à découvrir des liens entre les Etats-Unis et la France, que trois sur les six grands tableaux d'histoire américaine qui décorent la Rotonde du Capitole, ont vu le jour à Paris ?

« La Signature de la Déclaration d'Indépendance » a été esquissée en 1787 au coin de la rue de Berri et des Champs-Elysées, dans l'hôtel de Langeac, alors habité par Jefferson, dont Trumbull était l'hôte. Sur les indications de Jefferson, qui en était un des signataires, l'artiste traça son esquisse et mit en place ses personnages. L'année suivante, dans la même demeure, Trumbull exécuta, d'après nature, les portraits d'une quinzaine d'officiers français, présents à Yorktown et qui figurent dans son tableau. Rochambeau, La Fayette, de Grasse, Damas, le duc de Laval, Choisy, Barras, Lauzun sont du nombre.

Le troisième tableau de la Rotonde, le seul qui ait été entièrement réalisé à Paris, fut commandé au peintre new yorkais Vanderlyn, médaillé d'or du Salon. Il représente le débarquement de Christophe Colomb sur la côte du Nouveau Monde.

Malheureusement, aucune de ces toiles n'offre une qualité artistique de premier ordre. Le Vanderlyn est à peine défendable ; quant aux œuvres de Trumbull, ce ne sont que des agrandissements de toiles beaucoup plus petites, et d'une exécution excellente qui sont conservées à Yale. C'est là qu'il faut les voir pour se rendre compte de la valeur du peintre. Mais l'Amérique ne s'intéresse pas plus que la France aux peintures d'histoire. Nul n'a l'idée d'aller fouiller dans les archives pour retrouver les croquis parisiens de Trumbull, ni le plan rudimentaire dû à la plume de Jefferson et qui porte la mention : « Dessiné par M. Jefferson, dans sa maison de Paris, en septembre 1797. »

***

Il se rencontre aux Etats-Unis des collectionneurs ombrageux, qui cachent leurs œuvres d'art.

Le Dr Barnes, dont la collection de peintures modernes unique au monde compte une centaine de Renoir et une centaine de Cézanne, parmi quantité d'autres tableaux de première importance, représenta longtemps le modèle du genre.

En rédigeant son testament, Barnes a pris des précautions dignes d'un Pharaon déterminé à assurer la sécurité de son tombeau. Grâce à ses dernières volontés, le collectionneur astucieux est parvenu à maintenir son trésor au secret, et le public américain continue à en être privé.

Un autre amateur jaloux habite un domaine californien, où des amis me conduisent d'autorité. Pris par surprise, il n'aura pas le loisir de m'interdire sa porte.

L'auto traverse les vergers, escalade les collines, d'où l'océan Pacifique se découvre, et pénètre dans les bois d'oliviers et de chênes-verts.

De loin en loin, à l'orée du bois, une boîte aux lettres rêve sur son piquet, comme un échassier sur une patte. Elle marque l'entrée d'un chemin, au bout duquel se cache une maison.

Aux Etats-Unis, les domaines patriciens ne se trahissent pas par des signes extérieurs : ni murs, ni grilles, ni entrées

monumentales. Pour se défendre contre les importuns, le collectionneur en question a dû s'engloutir dans les bois.

L'entrée de son domaine se manifeste seulement par une fissure ouverte dans le taillis, parmi les broussailles, à côté de l'inévitable boîte aux lettres, sur laquelle son nom est inscrit.

La voiture pénètre alors dans le labyrinthe. Par mille détours, à travers un bois désertique, le chemin finit par déboucher devant une grande maison silencieuse, assez semblable à une maison de campagne italienne, avec son toit rouge.

Passé le seuil de la maison, le visiteur est accueilli par deux œuvres de jeunesse de Picasso, une « Femme orientale » et un « Arlequin ». « la Liberté enchaînée » de Maillol, barre la voie, au fond de l'antichambre.

La salle de réception abrite, sous son plafond à poutrelles de bois, un pimpant mobilier mexicain. Elle ouvre largement sur une terrasse, par une baie vitrée.

Pour rendre visite aux tableaux, il faut revenir à « la Liberté enchaînée » et emprunter le labyrinthe intérieur, qui se manifeste par un réseau de corridors étroits, coupés de marches, creusés de recoins et d'où partent des escaliers dérobés.

La plupart des portes demeurent closes : porte de sacristie à emblèmes religieux, porte orientale, en ébène, porte espagnole, à caissons, porte avec son frappoir rouillé, porte à judas.

Certaines d'entre elles consentent à tourner sur leurs gonds pour révéler Matisse, Rouault, Braque, plus loin Miro, Kokoschka, Lamm, Sutherland, Stuart Davis, plus loin Vuillard et Bonnard.

Au passage, à travers les chambres, les objets luisent et étonnent : pièces d'argenterie, coquillages, miroirs démesurés qui veillent dans la ruelle des lits à colonnes. Un bras s'arrache du mur pour vous tendre une torche, vous butez contre un nègre vénitien porteur de flambeau. Un Modigliani, un groupe équestre en bronze, par Braque, accrochent l'attention. Une fenêtre éveille une tache de lumière sur un œuf d'or de Brancusi.

Un cabinet est consacré à une sélection d'œuvres américaines; un autre, tendu de noir, met en valeur un choix de petites toiles précieuses; un troisième, entièrement décoré par Ernst Beckman, dans le goût allemand le plus morbide, montre sur un fond de pourpre cardinalice en guenilles, des images en grisaille, piquées à l'aide de clous, comme si des miséreux les avaient découpées dans de vieux journaux, pour en orner leur mansarde. Ces fragments de papier montrent des adolescents mal nourris, mal peignés, les joues creuses, dans les paysages pouilleux d'un univers noir. Derrière eux, la tenture effrangée pend en lambeaux, découvrant le mur nu, à travers les déchirures. Le tout : pourpre, accrocs, coupures de journaux et clous est exécuté en trompe-l'œil.

A la sortie de la salle Beckman, un Derain vient nous remettre en selle, grande nature morte aux fruits lourds et pulpeux qui rendent à la vie tout son sens.

Cette nature morte apporte la meilleure des introductions à la visite du jardin.

Partant de la terrasse, les degrés descendent, de palier en palier, de balustrade en balustrade jusqu'à trois pièces d'eau, riches de trois qualités d'eaux différentes.

Un torse antique, très viril, domine l'onde transparente qu'encadre un boulingrin classique, dont les cubes de verdure sont taillés à la française.

Un Apollon, naguère rapporté de Rome à Londres par la famille Landsdown, s'incline sur des eaux dormantes, lourdes et troubles, enserrées dans des feuillages argentés.

Enfin, la piscine, à laquelle une pergola aux piliers de pierre compose un décor architectural, étend ses eaux d'un bleu rare sous l'œil de l'Hèraklès, de Bourdelle.

Les abords de la piscine sont dégagés pour la commodité de baigneurs invisibles. Des matelas vert émeraude, étendus sur le dallage, voisinent avec des raretés, ramenées de Florence et de Sicile : débris de sculpture, cloches de bronze, jarres pansues et un sarcophage de marbre blanc, sur lequel défilent des personnages antiques.

Depuis les Grecs, friands d'Egypte et d'Asie Mineure, les amateurs fastueux ont toujours manifesté leur goût pour l'art exotique.

Quand Paul Bourget, il y a une soixantaine d'années, découvrit l'Amérique du fond du palais que Mrs Gardner avait fait transporter d'Italie à Boston, pour l'y réédifier et le faire orner par le jeune Bernard Berenson de toiles du Titien, il nota dans son carnet :

« Depuis trente ou quarante ans, les Américains ont mis la main sur les plus beaux tableaux, les tapisseries, les sculptures et les médailles de l'Europe et de l'Asie ».

Depuis Bourget, les œuvres d'art ont poursuivi leur migration vers l'Ouest, et chaque cataclysme européen accélère leur exode.

Les dépouilles du grand Frédéric à Potsdam, celles de Catherine II, Watteau, Lancret, les statues du palais impérial de Vienne, des Rembrandt, des Yousoupoff, les vieux maîtres qui dormirent chez les grands d'Espagne jusqu'à la chute d'Alphonse XIII, Gréco, Velasquez et Goya, les tableaux du prince Paul de Yougoslavie, ceux du roi de Roumanie, joints aux collections que les persécutions raciales forcèrent à émigrer, une fois jetés sur le marché sont venus augmenter le flot.

Ballottées, elles aussi, par les événements, les œuvres d'art ne vivent pas moins dangereusement que les hommes. Avant qu'elles aient atteint le port, la traversée de l'Atlantique a été souvent, pour elles, précédée par un drame.

YVON BIZARDEL.

Regards sur les Lettres américaines

LA littérature américaine, même si l'on se borne à la prose et, dans la prose, à la fiction, est si vaste et si mêlée qu'il est prudent de dire d'abord ce qu'elle n'est pas. Des noms, parce qu'ils sont familiers, des genres, parce qu'ils sont populaires, se présentent spontanément à l'esprit, créant des mirages et faussant la perspective. La renommée internationale de disparus comme Margaret Mitchell ou Louis Bromfield, qui eurent surabondamment leur heure de chance, continue de briller pour beaucoup de lecteurs dans un ciel où la gloire de Pearl Buck, prix Nobel, accentue une commune illusion de maîtrise. Ces talents frères ne sont, sans doute, point négligeables. On leur doit d'habiles récits, habiles parfois jusqu'à la simplicité, et qui témoignent de grandes aptitudes à l'observation des détails, à la sympathie pour les êtres, à l'animation dramatique et — don suprême — au savoir-faire. Mais en dépit d'une réussite (soyons sincère) enviable, on ne peut dire de tels écrivains qu'ils se situent au premier rang. Excellents narrateurs, ils évitent d'instinct les domaines plus rebutants. C'est John Brown, si j'ai bonne mémoire, qui, dans son très lucide *Panorama de la littérature contemporaine aux Etats-Unis*, remarque que Bromfield, avant de devenir un apôtre du retour à la terre et de prêcher d'exemple en rédimant les sols appauvris de l'Ohio ou du Brésil, s'intéressait déjà surtout à l'amélioration de ses céleris de Senlis à un moment où, dans un rayon de trente kilomètres, Gertrude Stein, Hemingway et d'autres cultivaient, eux, à Montparnasse l'art d'écrire en américain.

Le Roman féminin.

Autre mirage que celui de la fortune auprès d'un public en majorité de femmes d'ouvrages écrits par des femmes sur des aventures arrivant à des femmes. Si l'on se reférait aux chiffres des tirages (tant en traduction que dans le texte) des romans roses ou bleus du rayon pour dames, on s'apercevrait que dans ce genre, à la fois suave et poivré, les Américaines sont passées, si j'ose dire, maîtresses. Les recettes financières de Kathleen Winsor, Frances Parkinson Keyes, Marcia Davenport, Anya Seton, Fannie Hurst ou Taylor Caldwell, relèvent très exactement de recettes culinaires qui témoignent d'un palais très sûr.

« Le goût américain ».

Aux antipodes apparemment, mais en fait soumise à une même loi de l'offre et de la demande, se situe la vogue actuelle du roman « noir ». La littérature policière des U.S.A. est, de l'aveu mondial, à la pointe de la mode. Peut-être tout simplement parce qu'ayant décelé, avant les statistiques, ce mélange de freudisme et de sadisme qui, nous dit-on, caractérise l'appétit de lecture des adultes mâles, elle a su infléchir la subtilité originelle vers une pratique massive du coup de poing et du coup de revolver, le tout ponctué par un style de mitraillette et relevé par la présence des *pin-up*. Ainsi a-t-on pu voir, aux intrigues patientes de S.S. Van Dyne ou de Rex Stout (j'avoue avoir un faible pour l'obèse Nero Wolfe ; son amour de la bière et des orchidées me réjouit le cœur) se substituer les brutalités de Dashiell Hammett, de Raymond Chandler, d'Erle Stanly Gardner, et — dur des durs — de Mickey Spillane. Il n'est pas indifférent, pour qui veut avoir une idée, à défaut de la littérature qui compte, de « la-littérature-qui-se-lit », de savoir que, dans la seule Amérique du Nord et en l'espace de trois ans, les romans de Spillane se sont vendus à dix millions d'exemplaires.

A ce genre, bien que se plaçant sur un plan littéraire assez supérieur, se rattachent des écrivains qui ont, eux aussi, connu de mémorables succès. Je songe à Horace MacCoy qui tira de son étrange métier, tout provisoire, de « bouncer », c'est-à-dire de « costaud chargé de faire régner l'ordre dans les dancings », le thème et le décor de son premier roman ; et surtout à James Cain, scénariste de Hollywood, dont les débuts avec « le Facteur sonne toujours deux fois » sont restés une date.

Le « goût américain » imprègne encore une autre forme de littérature : la *science fiction*. Ce domaine de l'anticipation rationaliste, de l'incursion, en particulier, dans les autres planètes par fusées et engins téléguidés, se prête à l'exercice d'une imagination de type froid. L'impassibilité, cependant, n'est que rarement réelle. Une poésie se dégage des meilleurs de ces schémas robotiques. Il n'est pas surprenant que la popularité de tels ouvrages (je pense à la *Chronique Martienne* de Ray Bradbury ou aux *Humanoïdes* de Williamson) soit si grande aux Etats-Unis qu'on y envisage de les voir supplanter dans l'engouement du public, car tout genre violent s'use vite, les policiers.

En attendant, cette littérature est en train de gagner la terre entière, comme le montra récemment un numéro spécial de la revue *Esprit*. Mais l'impulsion reste américaine. En raison, sans doute, d'affinités spéciales. Ces scènes de la vie future, qui se déroulent entre les années 2.000 et 3.000, gravitent toutes autour de l'idée inhumaine de la création d'une humanité neuve. Thème bien fait pour inviter à l'élaboration d'une cosmogonie, voire d'une mythologie, qui, dans l'état présent de notre optique et de nos sensibilités, offre toutes les affres d'une genèse matérialiste. Or, c'est un fait que l'Américain moderne en paraît

peu souffrir. On se plaît souvent à dire que l'Amérique, comme si c'était sa faute, n'a pas de cathédrales. Peut-être n'en est-elle que plus à l'aise dans un monde de pionniers interstellaires...

La génération perdue

Et voici notre conscience quitte. Après ce prélude négatif, nous pouvons en venir à la littérature homologuée par l'intelligentsia, à « la-littérature-qui-est-dans-les-manuels ». Non sans toutefois noter que la violence, l'agressivité, animent aussi ceux des représentants de cette littérature auxquels on pense d'abord.

Les lettres américaines d'aujourd'hui sont, en effet, malgré la fuite du temps, dominées par des écrivains de la génération précédente, celle qu'on appela « la génération perdue », reprenant là une formule inventée par Gertrude Stein à l'intention de son élève d'alors, Hemingway. Curieuse figure que cette Juive d'origine autrichienne, qui se fixa en France de 1903 à 1946, à l'exception d'un bref retour aux U.S.A. en 1933, et qui exerça sur la rive gauche de la Seine un véritable ministère artistique et littéraire. Bonne ménagère, bonne cuisinière, amie des peintres, notamment de Picasso, elle était, avec sa vieille Ford et ses chiens, une silhouette plantureuse, familière et pittoresque. Mais, à mesure que se dégage, avec le recul du temps, l'importance de son rôle, on s'aperçoit que son œuvre et, plus encore, son influence passeront à la postérité à titre de points de repère. Elle aura été l'un des grands artisans du langage ; non pas seulement la « Madone de la rue de Fleurus », mais un régent du Parnasse, une sorte (pour emprunter à John Brown son adroite étiquette) de cousine américaine de Boileau.

Hemingway — Faulkner.

Parmi les disciples de Gertrude Stein : Scott Fitzgerald, Glenway Wescott, Sherwood Anderson, Archibald MacLeish et bien d'autres, le plus célèbre est aujourd'hui Hemingway. Le passage des années, un second conflit mondial, ont laissé intacte la gloire de ce demi-dieu de légende — légende soigneusement mise au point, entretenue et revigorée. La gloire s'est même affirmée. Le métis de Tarzan et de Clark Gable qui avait séduit l'imagination des foules n'a pas tué l'homme de lettres. Hemingway, sous sa carapace tapageuse, est resté un écrivain de race. De race et et, aussi d'acquisition; quelqu'un qui a élaboré, par un patient travail, une langue nouvelle, distincte de l'anglais d'origine, et qui lui a servi à illustrer un bestiaire allégorique en même temps qu'un authentique roman de geste.

L'essentiel de l'apport de Hemingway paraît toutefois devoir rester le message de l'autre après-guerre, cet « état de sécession » déclaré dans *le Soleil se lève aussi*, cette proclamation solennelle de vide et d'impuissance. Quelles qu'aient été depuis vingt-cinq ans les transformations de l'écrivain, il est permis de

penser qu'il demeurera surtout comme le porte-parole d'une génération datée par sa propre perte. A moins que cet homme de cinquante-huit ans ne nous réserve encore des surprises, et que l'heureux avatar amorcé dans *le Vieil homme et la mer* ne soit le prélude d'une métamorphose en une sorte de dieu-fleuve tel que se le représentaient les anciens.

Aussi célèbre, et presque symétrique, l'autre maître actuellement vivant des lettres américaines a cinquante-neuf ans et ne cesse, à cet âge, de créer des formes expérimentales. Non que William Faulkner se contente de délectations de laboratoire. Les vingt volumes qu'il a écrits composent une Comédie Humaine du Sud des Etats-Unis consacrée d'abord à l'évocation d'une fresque sociale et philosophique. Du Sud, Faulkner l'est par le poids de sa naissance. C'est une organisation féodale et agricole qu'il nous montre ruinée par sa défaite et croupissant au milieu des débris d'une structure effondrée. Panorama régional, donc, mais qu'universalise une vision de puritain poète, d'autodidacte entraîné à la haine de la femme par un fonds de théologie calviniste, et qui, coloré par une espèce de romantisme de la corruption, scintille de toutes les phosphorescences de la pourriture. L'éloquence de Faulkner, ses dons de rhéteur et d'architecte en métaphysique, se joignent à une adresse proprement artisanale pour faire de ses romans, qu'il s'agisse de *Sartoris*, des *Palmiers Sauvages* ou du *Bruit et (de) la Fureur*, d'inépuisables modèles de taille en relief et d'approfondissement par l'obscurité.

Dos Passos — Caldwell — Farrell — Steinbeck.

Contrairement à ces deux « grands », les autres survivants de la génération perdue semblent aujourd'hui en déclin. Le cas en pointe est celui de Dos Passos. Cet homme de soixante ans n'a point gardé la vaste audience acquise, lors de l'affaire Sacco-Vanzetti, par la véhémence de sa protestation politique et aussi par la hardiesse de sa révolution littéraire. Ses emprunts à la technique cinématographique avaient fait de lui, dans le domaine du découpage, du travelling, du simultanéisme et de la surimpression, un initiateur, par la suite très imité. Mais trente ans de gloire ont amené Dos Passos à évoluer, à tous égards, vers le conformisme, et beaucoup de ses lecteurs se sont peu à peu éloignés de lui.

Caldwell, non plus, dont la production reste, cependant, abondante n'a rien publié qui soit comparable à *la Route au Tabac* ou au *Petit Arpent du Bon Dieu*. Il avait alors créé un genre et une « saga ». Sa lucidité, sa crudité de reporter donnaient un pouvoir de choc irréfutable à sa description d'un Sud (la Georgie) très différent de celui de Faulkner. Les protagonistes étaient, cette fois, les « pauvres blancs », des êtres primitifs ne connaissant que les tiraillements de la faim et du désir sexuel, ces deux frères siamois selon la vision du romancier.

Farrell, lui aussi, se survit plus qu'il n'avance. Il est toujours l'auteur de *Studs Lonigan*, la trilogie brutale où revit le milieu catholique irlandais des quartiers pauvres de Chicago, cadre de son enfance. Les ouvrages récents n'ont fait que reprendre les mêmes thèmes, les mêmes méthodes, les mêmes personnages parfois, l'écrivain se contentant de forer et d'exploiter une veine unique avec cette « prose de bull-dozer » qui est son outil propre. Quant à Steinbeck, il n'a pas réussi à faire oublier les compositions charmantes qui lui avaient valu, en Europe beaucoup plus que dans son pays, une grande renommée. *The long valley*, *Tortilla Flat*, *Cannery Row*, *Of Mice and Men*, avaient esquissé, dans un décor de bohème style Côte Pacifique, ce personnage de « dur au cœur tendre » qui reste la substantifique moelle de Steinbeck. Les œuvres plus ambitieuses des années récentes n'ont point, semble-t-il, ajouté quoi que ce soit à sa gloire.

Morts et vivants.

Des morts, au fond, éclipsent ce quatuor de vivants. Scott Fitzgerald, disparu en 1940 à l'âge de quarante-quatre ans, connaît aujourd'hui une résurrection de la popularité que lui avaient value jadis ses tableaux de l'époque du jazz et de la prohibition des plaisirs factices et de la tristesse. Les circonstances se répétant, l'œuvre de Fitzgerald s'est trouvée rajeunie. Elle a même pris un accent plus poignant à la lumière de la tragédie dont elle avait été le prologue étincelant. Thomas Wolfe, lui aussi, est un mort qui grandit. Sa brève carrière (1900-1938) revêt une importance de plus en plus significative dans la perspective critique. Ecrivain prolixe et profond, enfermé comme Proust dans le monde de ses souvenirs et rédigeant inlassablement caisse après caisse de manuscrits, il se détache de plus en plus, par son rayonnement posthume, comme l'un des maîtres de cet après guerre.

Gardons-nous cependant du paradoxe. Certains vivants sont bien vivants. Deux d'entre eux nous intéressent de très près en ce qu'ils ont, poussés par leur refus de leur pays natal, adopté le nôtre comme patrie spirituelle. Le plus âgé, le plus connu (admirable poète, selon les uns ; triste pornographe, selon les autres) est Henry Miller. Fils d'un tailleur de Brooklyn, enfant de la rue, observateur précoce et méticuleux des dérèglements sexuels, Miller a vécu en France entre les deux guerres, s'exerçant à tous les métiers, y compris celui d'assistant au lycée de Dijon, et découvrant chez nous la terre promise. Contraint, au moment de la guerre, de regagner les U.S.A., Miller a dû avoir, avant de prendre un nouvel essor, tout loisir de méditer sur ce pays où la plupart de ses œuvres sont interdites et qui n'est à ses yeux, qu'un « cauchemar-climatisé ». Expression trop faible. C'est « enfer » qu'il faudrait dire, pour peu qu'on suive Miller dans la conception méta - (ou plus euphoniquement) para - manichéenne qu'il a des Etats-Unis : l'Europe latine étant pour lui la déesse du bien, l'Amérique du Nord la déesse du mal.

Richard Wright, âgé de quarante-sept ans, est de treize ans le cadet de Miller. Né dans le Mississippi, éduqué à Chicago, installé depuis cette guerre à Paris, il est, de loin, le plus célèbre des écrivains noirs des U.S.A. Ses éclatants débuts, en 1938, dans la littérature antiraciste inclinaient à penser que son œuvre continuerait d'être fidèle à elle-même. Une évolution s'est, cependant, produite dans sa carrière. Depuis son séjour au quartier Latin, et sous l'influence de ses amis existentialistes des *Temps Modernes* Wright en est venu à se soucier d'abord de philosophie, c'est-à-dire de littérature indépendante de la couleur de la peau. L'avenir dira s'il a eu tort.

A l'exception de Richard Wright, qui n'avait publié en 1940 qu'un recueil de nouvelles, les écrivains que je viens de citer sont, d'ores et déjà tous, des « classiques ». Leurs traits sont fixés, et notamment celui (partagé aussi par Wright) de révolté. Ils ont tous été en situation d'exil, que ce soit par raison ou par sensibilité, et que le refuge ait été cherché, soit au-delà des frontières, soit à l'intérieur d'un monologue. Leur jeunesse à tous a été marquée par une incompatibilité avec le béotisme. Ils se sont insurgés contre la sottise, au nom de la vie, de l'art, de l'autonomie des consciences. Non des droits supérieurs du cerveau. Il est très remarquable, au contraire, que la croisade contre la stupidité ne se soit, chez aucun d'entre eux, réclamée de l'intellect. Ils ont tous, avec un bonheur inégal, échappé au cérébralisme professionnel. Ils ont pratiqué, presque tous, le journalisme, apprenant là à regarder et à transcrire. Ils sont demeurés, en dépit de leur consécration, des individus isolés, travaillant par eux-mêmes et pour eux-mêmes à la mise au point d'un art forgé de leurs propres mains.

La génération montante.

L'atmosphère générale dans laquelle écrit, de nos jours, la génération montante est absolument aux antipodes. Pour cette excellente raison, entre autres, que la mentalité du public a changé.

L'Amérique de Babbitt n'est plus. Le pharisaïsme, le contentement de soi rudimentaire, dénoncés par Sinclair Lewis ont fait place à une inquiétude collective, à une acceptation empressée des ambiguïtés freudiennes, et à une tolérance en matière d'expériences psychologiques qui confine à l'anarchie. Pourquoi diable — diable ici n'est pas un vain mot — l'artiste iraitil se dresser contre une société qui admet tout ou presque tout; qui, dans sa peur de paraître retardataire, s'ébat dans le conformisme du non-conformisme, et qui, par les effets d'une largeur de vues, plus hardie que toutes les hardiesses à venir, a abouti, pour reprendre une formule souvent citée, à une stabilisation de l'avant-garde !

Le résultat est une normalisation des rapports de l'homme de lettres américain avec l'Amérique, qui frappe tous les observa-

teurs. Analysant avec perspicacité ce renversement des termes, Michel Mohrt, dans sa belle étude sur *le Nouveau roman américain*, se demande, après avoir évoqué l'audace d'un film du type : « Tant qu'il y aura des hommes », quel sujet de malédiction pourrait trouver l'artiste dans un pays qui ne s'effarouche plus de rien. La vérité est que, succédant à la guerre froide menée contre les U.S.A. par le romancier des années 19-39, on assiste actuellement à une coexistence pacifique de l'homme de lettres et de la nation. Une enquête menée, il y a cinq ans, par la *Partisan Review* permit aux littérateurs consultés de répondre, presque unanimement, qu'ils croyaient à une diminution sensible du degré d'aliénation de l'écrivain au sein de la communauté. Le littérateur d'outre-Atlantique, plus proche que jamais du simple citoyen, est devenu, non sans fierté, prêt à déclarer : *civis sum americanus.*

Non sans fierté parce que la guerre mondiale, cette fois, n'a pas joué dans le sens de l'humiliation de la mère patrie. A la génération perdue de 18-19 a succédé une génération qui, en 44-45, s'est — partiellement — trouvée. L'Europe dévastée, déchirée, en proie à la ruine et à la haine, qu'ont découverte les G.I's ne leur a point semblé aussi exemplaire que celle qui avait (avec beaucoup plus de fidélité dans l'enthousiasme) accueilli les soldats de Pershing. Par comparaison avec le vieux monde, l'Amérique est apparue à ses fils comme un parangon de réussite, de force et de discipline libérale.

Autre élément de réconciliation que la hausse, sur le plan intérieur, du standing financier de l'homme de lettres. Je dis financier, parce que, dans la hiérarchie fondamentale, l'intellectuel n'occupe en aucune manière, outre-Atlantique, une position approchant, même de très loin, celle de nos écrivains illustres. La seule expression de « maître à penser », avec ce qu'elle implique d'obédience scolaire et, en un sens, puérile, est là-bas, incompréhensible. Le *New-York Times*, rendant compte tout récemment d'une traduction des *Mandarins*, s'étonnait non sans ironie de constater qu'en France les écrivains avaient sur le destin de la nation quelque influence. La promotion de l'homme de lettres américain est donc de nature strictement monétaire. Mais, ainsi limitée, elle reste décisive. Le cinéma, la radio, la télévision payent grassement les littérateurs de quelque renom. Les magazines hebdomadaires, de leur côté, ont de plus en plus tendance à publier en feuilletons des récits pour lesquels (étant donné leur tirage, lequel dépasse, d'aventure, quatre millions d'exemplaires) ils versent communément des sommes astrales.

Les universités, au surplus, sont entrées dans le jeu en octroyant des bourses, voire des postes, à des écrivains. Il n'est pas chimérique aujourd'hui de se voir offrir un diplôme de « master of arts in creative writing », entraînant souvent un enseignement dudit art créateur, pour peu qu'on se soit fait remarquer par une pièce, un essai ou un roman à succès. La conséquence est que la littérature américaine, qui était surtout avant cette

guerre une littérature de journalistes, est en train de devenir une littérature de professeurs.

Robert Pen Warren.

Parmi ceux-ci Robert Penn Warren, peu connu chez nous en dépit du succès des *Fous du Roi*, occupe une place de tout premier plan. Poète, romancier, critique, éducateur, il est, pour citer encore une fois John Brown, « considéré actuellement comme l'écrivain américain le plus significatif de cet après-guerre ». Il n'est pas, à vrai dire, un « jeune », puisqu'il est né en 1905 — dans le Kentucky, ce qui fait de lui le chef de file de la nouvelle école du Sud — mais son premier grand succès, bien qu'il ait commencé à écrire en 1929, ne date que de 1946 avec la publication, précisément, de *All the King's Men*. Le fait symptomatique est que nous avons affaire ici à un intellectuel. Non plus un journaliste, un ouvrier agricole, un débardeur, un plongeur de bistrot, mais un universitaire, imprégné de culture traditionnelle, subtilement averti des raffinements du XVII[e] siècle anglais, de la poésie religieuse, en particulier, de Marvell et de Donne. Et non plus un témoin désespéré, mais un exégète lucide, cherchant à aller au-delà du rôle de spectateur, s'efforçant d'interpréter, de révéler les hommes à eux-mêmes. C'est pourquoi Robert Penn Warren s'est appuyé volontiers sur une suite de faits ou de documents, comme si le support historique l'autorisait à un jeu plus libre de l'imagination, lui donnant avec assurance le départ pour cette aventure du Verbe qu'est toujours chez lui la création littéraire. En homme du Sud, en effet, il a, comme Faulkner, des dons héréditaires d'éloquence et de rhétorique, un pouvoir spécial sur les mots qui les rend pour lui plus malléables, plus chargés de sonorités et d'échos.

Si Robert Penn Warren est le nouveau grand homme, les « coming men » de la génération qui a atteint l'âge adulte pendant ou depuis la guerre sont eux aussi, en majorité, du Sud. Le nom de Carson Mac Cullers, qui publia en 1940 — elle avait alors vingt-trois ans — son premier roman : *le Cœur est un chasseur solitaire*, est déjà célèbre. *Reflets dans un œil d'or* et *Frankie Addams* ont confirmé l'originalité, la finesse, la pénétration, le goût de cette jeune femme poursuivie par le thème de l'isolement des êtres et les décors de sa Georgie natale.

Les enfants prodiges.

Plus jeunes encore, William Styron, Gore Vidal, Truman Capote, tous trois nés en 1925, ont, dès leurs débuts, été qualifiés d'enfants prodiges, soulevant l'intérêt et, parfois, l'émerveillement. Truman Capote, notamment, s'est, avec *les Domaines hantés, un Arbre de nuit, la Harpe d'herbes*, acquis une réputation importante. Son domaine psychologique est celui de l'adolescence et aussi de ces adultes qui, jamais, n'atteignent l'âge de raison. Enfants par les années, enfants par le

cœur, les personnages de ses livres se meuvent dans un univers poétique, irisé de trouvailles verbales qui trahissent chez l'auteur un esthète, et parfois un précieux. Il leur arrive même de franchir les limites du monde réel, pour entrer de plain-pied dans une fantasmagorie éclairée de symboles et de lumière noire... Plus riche de substance, sans doute, que Truman Capote, William Goyen s'est, lui, par un seul livre, classé au rang des « espoirs ». *La Maison d'Haleine*, roman lyrico-philosophique plein de résonances, est une construction savante et puissante que traverse un souffle panique, établissant une liaison immédiate entre les héros et les forces élémentaires.

La veine réaliste n'a point, pour autant, disparu. Mais elle paraît surtout être restée féconde chez les romanciers du Nord. Chez un Norman Mailer, auteur du livre de guerre si remarqué : *les Nus et les morts*, ou plus encore chez un Nelson Algren, héritier direct, quant au cadre de l'inspiration, de Dreiser et de Farrell. Mais, qu'il s'agisse de *l'Homme au bras d'or*, ou de ce chef d'œuvre : *le Matin se fait attendre*, le réalisme d'Algren, décrivant sans pitié les misérables quartiers polonais de sa ville natale, dépasse de loin la simple peinture des faits. Il y a dans ce texte cruel une dimension poétique qui agrandit le sordide et lui donne une espèce d'aura. Il en va un peu de même pour *les Vaillants saboteurs* de Chandler Brossard. Dans ce livre évocateur du Washington que connut, dans son enfance, le romancier, le surréalisme vient projeter ses lumières obliques sur le haut relief des tableaux d'une adolescence en marge.

Il va de soi qu'un simple souci de justice inviterait à citer, à côté des écrivains que nous venons de passer en revue, bien d'autres noms : Saul Bellow, John Horne Burns, Paul Bowles, Frederick Buechner, Lionel Trilling... Il eût fallu aussi, si la place n'avait manqué, dire un mot de la littérature dramatique, évoquer la carrière et l'œuvre, abondante et pessimiste, de O'Neill, les réussites scéniques de Thornton Wilder (essentiellement d'ailleurs romancier) les comédies sentimentales de Saroyan, sans parler des gloires toutes fraîches de Tennessee Williams ou d'Arthur Miller.

Mais un inventaire est toujours fastidieux lorsqu'il doit se borner à une énumération, nécessairement dénuée de pouvoir évocateur. Mieux vaut risquer les périls de la synthèse en disant que la tradition vers laquelle se tournent actuellement les plus remarquables des jeunes écrivains d'Amérique est la tradition de l'art et du rêve. En d'autres termes, celle de James et de Melville, lesquels, disparus, l'un depuis quarante ans, l'autre depuis soixante-cinq ans, sont les grands maîtres incontestés de la fiction contemporaine aux U.S.A. Comment ne pas voir, dans ce double et heureux choix, le signe que la génération nouvelle, renonçant à un simple rôle de témoin, ambitionne de se faire magicienne ?

RAYMOND LAS VERGNAS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'américain, langue de l'essor

« THE American slanguage... » Ce calembour qui réunit, non sans ironie, le mot *slang* (argot américain) au mot *language*, est né aux environs de 1925. D'invention anglaise, il marque une étape dans la voie de séparation entre l'anglais d'Angleterre et l'anglais parlé aux Etats-Unis. Ces deux langues n'ont cessé de s'écarter l'une de l'autre, ainsi que deux courants marins qui bifurquent chacun vers un continent. Car « les Anglais font rarement la différence entre le « slang » proprement dit et les américanismes de naissance légitime et d'emploi respectable », écrit un linguiste. Un tel parti pris, on le devine, eut comme tant d'autres, une cause politique. La longue polémique du langage commencée en Angleterre, ne fut bien souvent que la répercussion des différends entre deux pays désormais divisés par la Guerre de l'Indépendance. Et la critique amère des moyens d'expression du Nouveau Monde n'était, au fond, qu'un hommage rendu par quelques envieux à sa puissance d'expansion et de développement.

Une usine prospère qui décide d'étendre la gamme de ses produits, d'entreprendre de nouvelles recherches, doit, par le même fait, s'augmenter de nouveaux outils capables de satisfaire à ses agrandissements. Il en est de même d'un peuple se trouvant soudain en face d'un territoire neuf, où les problèmes et les choses qui surgissent devant lui, l'amènent à créer des mots, outils de la pensée. Aussi pourrait-on dire : à grand pays, langue riche, puisque la multiplicité de ses aspects et de ses besoins exige une adaptation verbale de ses habitants, qui leur permette d'en suivre la variété et l'évolution. Voilà pourquoi les premiers américanismes datent du XVII^e siècle lorsque les explorateurs anglais introduisirent des mots nouveaux — souvent indiens — dans leurs récits de voyage (*Canoe*, par exemple). Ces mots firent trop bien leur chemin en Angleterre. Aussi dès 1735, l'alarme fut-elle donnée par les puristes de ce pays, notamment par Francis Moore, après un voyage en Georgie. Première escarmouche de la guerre sainte du langage qui devait se poursuivre entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Une des meilleures manières de manifester sa liberté — ou le désir que l'on en a — consiste à s'exprimer sur un autre mode que ses adversaires. Washington lui-même, lança quelques néologismes et substitua au verbe anglais « to disturb », le français « to

derange ». Petit trait linguistique d'une grande alliance et dont un philosophe déduirait sans doute qu'en politique comme en amour, un seul mot en dit parfois plus long que toute une phrase ! Le 20 juillet 1778, un comité chargé de recevoir « le Sieur Gérard, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté très Chrétienne », recommandait dans un rapport que « toutes les répliques ou réponses lui fussent faites *dans la langue des Etats-Unis* ». Ce souci — quelque peu naïf — de se singulariser, n'alla pas sans excès ni déformations. Mais l'erreur serait de croire que les puristes aient été tous d'un seul côté de l'Atlantique. Il s'en trouva parmi les meilleurs citoyens américains. Le premier d'entre eux, John Witherspoon (1723-1794) d'origine écossaise, dénonça violemment dans une série d'articles pour un journal de Philadelphie, « les erreurs grammaticales, les impropriétés de termes et expressions vulgaires (relevées en Amérique), qu'aucune personne de même classe en Grande-Bretagne, n'aurait eu l'idée de commettre ». Suivait une liste d'américanismes qui, pour la plupart, étaient des mots anglais déviés de leur signification d'origine. Malgré les efforts de Witherspoon à détecter les redoutables américanismes, il est remarquable qu'il n'en ait trouvé que douze pour sa liste.

A l'inverse du français du Canada, dont les mots anciens étaient, lors de leur introduction dans ce pays, des mots d'usage courant, un phénomène intéressant de l'américain fut la remise en service, si l'on peut s'exprimer ainsi, de mots anglais archaïques (particulièrement de verbes) inusités depuis longtemps dans leur mère patrie. Par ex. *to belittle* (minimiser), *to advocate* (plaider pour) *to progress* (progresser), etc... Ces deux derniers déplurent tellement à Benjamin Franklin, lorsqu'il rentra aux Etats-Unis en 1785 après neuf années en France, qu'il s'employa à les faire disparaître. Sans succès d'ailleurs : la marée était trop forte, le flot même de l'Indépendance. Les Etats-Unis, ivres de nationalisme, multipliaient et lançaient les mots nouveaux comme autant de cris de liberté.

Toutefois, des hommes, soucieux d'harmonie et préoccupés de grammaire, veillaient, tels des précepteurs désirant canaliser et diriger au mieux les forces naissantes d'un enfant. Il faut citer ici John Adams qui, en 1780, suggéra au Congrès de fonder une Académie sur le modèle, disait-il, de celles de France, d'Espagne et d'Italie. C'était à l'Amérique de le faire pour la langue anglaise, puisque les Anglais eux-mêmes n'y avaient pas songé. Prophète autant que linguiste, il ajoutait : « La population et le commerce de l'Amérique imposeront leur langue à l'usage général ». Supporter de John Adams, Noah Webster écrivit en 1828 un « Dictionnaire Américain de la Langue Anglaise », et souligna la scission inévitable entre l'américain et la langue qui l'avait engendré. Les nombreuses causes d'un tel divorce étaient bien énumérées : pays nouveau, nouveaux groupements de population, nouvelles associations d'idées dans l'art et les sciences, et *rapports avec des tribus totalement inconnues à l'Europe*.

L'américain, langue de l'essor

« The American slanguage... » Ce calembour qui réunit, non sans ironie, le mot *slang* (argot américain) au mot *language*, est né aux environs de 1925. D'invention anglaise, il marque une étape dans la voie de séparation entre l'anglais d'Angleterre et l'anglais parlé aux Etats-Unis. Ces deux langues n'ont cessé de s'écarter l'une de l'autre, ainsi que deux courants marins qui bifurquent chacun vers un continent. Car « les Anglais font rarement la différence entre le « slang » proprement dit et les américanismes de naissance légitime et d'emploi respectable », écrit un linguiste. Un tel parti pris, on le devine, eut comme tant d'autres, une cause politique. La longue polémique du langage commencée en Angleterre, ne fut bien souvent que la répercussion des différends entre deux pays désormais divisés par la Guerre de l'Indépendance. Et la critique amère des moyens d'expression du Nouveau Monde n'était, au fond, qu'un hommage rendu par quelques envieux à sa puissance d'expansion et de développement.

Une usine prospère qui décide d'étendre la gamme de ses produits, d'entreprendre de nouvelles recherches, doit, par le même fait, s'augmenter de nouveaux outils capables de satisfaire à ses agrandissements. Il en est de même d'un peuple se trouvant soudain en face d'un territoire neuf, où les problèmes et les choses qui surgissent devant lui, l'amènent à créer des mots, outils de la pensée. Aussi pourrait-on dire : à grand pays, langue riche, puisque la multiplicité de ses aspects et de ses besoins exige une adaptation verbale de ses habitants, qui leur permette d'en suivre la variété et l'évolution. Voilà pourquoi les premiers américanismes datent du XVIIe siècle lorsque les explorateurs anglais introduisirent des mots nouveaux — souvent indiens — dans leurs récits de voyage (*Canoe*, par exemple). Ces mots firent trop bien leur chemin en Angleterre. Aussi dès 1735, l'alarme fut-elle donnée par les puristes de ce pays, notamment par Francis Moore, après un voyage en Georgie. Première escarmouche de la guerre sainte du langage qui devait se poursuivre entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Une des meilleures manières de manifester sa liberté — ou le désir que l'on en a — consiste à s'exprimer sur un autre mode que ses adversaires. Washington lui-même, lança quelques néologismes et substitua au verbe anglais « to disturb », le français « to

derange ». Petit trait linguistique d'une grande alliance et dont un philosophe déduirait sans doute qu'en politique comme en amour, un seul mot en dit parfois plus long que toute une phrase ! Le 20 juillet 1778, un comité chargé de recevoir « le Sieur Gérard, Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté très Chrétienne », recommandait dans un rapport que « toutes les répliques ou réponses lui fussent faites *dans la langue des Etats-Unis* ». Ce souci — quelque peu naïf — de se singulariser, n'alla pas sans excès ni déformations. Mais l'erreur serait de croire que les puristes aient été tous d'un seul côté de l'Atlantique. Il s'en trouva parmi les meilleurs citoyens américains. Le premier d'entre eux, John Witherspoon (1723-1794) d'origine écossaise, dénonça violemment dans une série d'articles pour un journal de Philadelphie, « les erreurs grammaticales, les impropriétés de termes et expressions vulgaires (relevées en Amérique), qu'aucune personne de même classe en Grande-Bretagne, n'aurait eu l'idée de commettre ». Suivait une liste d'américanismes qui, pour la plupart, étaient des mots anglais déviés de leur signification d'origine. Malgré les efforts de Witherspoon à détecter les redoutables américanismes, il est remarquable qu'il n'en ait trouvé que douze pour sa liste.

A l'inverse du français du Canada, dont les mots anciens étaient, lors de leur introduction dans ce pays, des mots d'usage courant, un phénomène intéressant de l'américain fut la remise en service, si l'on peut s'exprimer ainsi, de mots anglais archaïques (particulièrement de verbes) inusités depuis longtemps dans leur mère patrie. Par ex. *to belittle* (minimiser), *to advocate* (plaider pour) *to progress* (progresser), etc... Ces deux derniers déplurent tellement à Benjamin Franklin, lorsqu'il rentra aux Etats-Unis en 1785 après neuf années en France, qu'il s'employa à les faire disparaître. Sans succès d'ailleurs : la marée était trop forte, le flot même de l'Indépendance. Les Etats-Unis, ivres de nationalisme, multipliaient et lançaient les mots nouveaux comme autant de cris de liberté.

Toutefois, des hommes, soucieux d'harmonie et préoccupés de grammaire, veillaient, tels des précepteurs désirant canaliser et diriger au mieux les forces naissantes d'un enfant. Il faut citer ici John Adams qui, en 1780, suggéra au Congrès de fonder une Académie sur le modèle, disait-il, de celles de France, d'Espagne et d'Italie. C'était à l'Amérique de le faire pour la langue anglaise, puisque les Anglais eux-mêmes n'y avaient pas songé. Prophète autant que linguiste, il ajoutait : « La population et le commerce de l'Amérique imposeront leur langue à l'usage général ». Supporter de John Adams, Noah Webster écrivit en 1828 un « Dictionnaire Américain de la Langue Anglaise », et souligna la scission inévitable entre l'américain et la langue qui l'avait engendré. Les nombreuses causes d'un tel divorce étaient bien énumérées : pays nouveau, nouveaux groupements de population, nouvelles associations d'idées dans l'art et les sciences, et *rapports avec des tribus totalement inconnues à l'Europe.*

Ce dernier point est à l'origine d'une certaine quantité de mots pittoresques, vite mis en circulation dès les premiers contacts avec les Indiens, c'est-à-dire depuis le XVII^e^ siècle. Ces mots, les « Indian loan-words » ne sont pas tellement nombreux, un peu plus d'une centaine. Mais leurs sonorités sont si particulières que chacun d'eux semble faire surgir les plumes bariolées d'une coiffure indienne dans le discours le plus terne : *caribou toboggan*, *mocassin* (mots parvenus jusqu'au français), *sachem*, *powwow*, *tomahawk*, *wigwam*. *Catalpa* est aussi un apport indien. Beaucoup d'entre eux furent introduits dans la langue américaine par l'intermédiaire des Espagnols. Tels « *mescal* » (célèbre de nos jours par la mescaline), *chocolate*, *zarape*, *tobacco*, *tomato*. Un autre cas très intéressant de pérégrination linguistique est celui du mot *maize*. Venu d'un dialecte des Antilles (mahiz), il passa, grâce à l'espagnol dans l'anglais d'Europe et de là, s'installa chez les Français (maïs), les Allemands (Mais) et chez d'autres peuples européens. Mais entre temps, ce même mot ainsi parti à l'aventure, eut sa place prise chez les Américains par le mot *corn* qui, chez les Anglais désigne le blé (*wheat* en américain). Qu'on se rappelle cette friandise très répandue aux Etats-Unis qui n'est autre que des grains de maïs éclatés, le « popcorn ». Toujours de provenance indienne, citons un autre mot amusant : « *mugwump* » (chef), qui connut une vogue inattendue grâce à une traduction unique en son genre ; il s'agissait de celle de l'Ancien Testament en langage algonquin par le Rev. John Eliot (1663). Celui-ci utilisa *mugwump* pour traduire l'idée de conducteur de peuples, qui revient si souvent dans la Genèse. Semblable rapprochement fit la fortune de *mugwump*, qui signifia bientôt un homme important et haut placé. A tel point que deux siècles plus tard, il était remis en circulation sur le plan politique avant de retomber de nouveau dans l'ombre. En ce qui concerne les mots indiens, il convient de mentionner encore ceux qui sont restés dans la toponymie de certaines régions. Leurs syllabes mélodieuses ont enthousiasmé poètes et prosateurs américains. « Monongahela ! », s'écrie Walt Whitman, « un nom qui roule sur le palais toute la succulence du gibier ! » Souvent simplifiés par suite d'erreurs d'écriture ou de prononciation, ils ont toutefois gardé leur charme et leur chatoiement : *Niagara* est l'écho de *Uneaukara* et *Potomac* de *Potowanméac*. N'est-il pas émouvant de penser que Chicago, en dépit de ses rumeurs et de ses remous gigantesques, garde encore dans son nom la saveur de ses prairies primitives ? *Chi-ca-gou*, oignon sauvage... Y a-t-il en Europe une seule ville qui porte le nom d'une humble plante rappelant la terre d'où elle estnée ?...

Toute langue, fleuve de mots, arrache, entraîne puis transporte, à la manière d'un cours d'eau, les éléments étrangers qu'il lui est donné de rencontrer sur son passage. Les sols variés qu'elle traverse lui fournissent de ces alluvions verbales qu'elle roule avec elle, modifie souvent, rejette parfois. Ainsi, de nombreux vestiges des temps indiens surnagent encore dans l'impé-

rieux courant de la langue américaine. Mais celle-ci s'est également emparée des autres affluents qui se sont déversés en elle ; ce fut le cas des langues des pionniers, dont une quantité considérable de mots et d'expressions fut absorbée. Il ne faudrait pas croire que le français ne fit son entrée aux Etats-Unis qu'avec la guerre de l'Indépendance ; dès les premiers jours de la colonisation anglaise, il avait apporté déjà « *bureau* », « *rapids* », « *batteau* » (sic), « *prairie* ». D'après Thornton, ce mot désignait les steppes de l'Ouest bien avant la Révolution ; quant à ses composés « *prairie-hen* » et « *prairie-dog* », on les retrace jusqu'en 1805. Le mot « *carriole* » n'est pas difficile à reconnaître sous son calembour anglicisé « *carry-all* » (litt. : transporte tout). En 1803, l'achat de la Louisiane amena un nouveau contingent de mots français, qui vivent encore.

L'une des autres langues d'Europe qui eut le plus d'influence sur l'américain du XVII^e^ siècle, fut le hollandais. Il fut enseigné dans les écoles de New York jusqu'à la fin de l'occupation hollandaise en 1664, et continua à être employé dans les églises réformées hollandaises de la même ville pendant un siècle après. Les jeunes Américains d'aujourd'hui ne savent pas, pour la plupart, qu'ils doivent à cette langue leur Père Noël : « *Santa Claus* », en effet, est le « *Sankt Klaas* » (Saint Nicolas) de la Nouvelle Amsterdam. Quant au mot *Yankee*, si fréquemment employé, il a retrouvé après de graves débats d'étymologie qui lui donnèrent successivement une origine indienne, puis italienne, sa véritable identité. *Yankee* était, dès 1683, un sobriquet très répandu parmi les « *buccaneers* » (pirates) qui opéraient le long du Spanish Main, et les hommes qui le portaient étaient toujours des Hollandais. Certains linguistes pensent qu'il s'agissait sans doute d'un diminutif du prénom hollandais *Janke* — *Jan* — auquel se serait ajouté, par plaisanterie, le suffixe « *kees* » (fromage), ce qui aurait voulu dire Jean Fromage. Quelque chose comme le fameux Hans Wurst des farces allemandes. Reste encore à déterminer comment ce surnom donné à des Hollandais a pu passer aux Anglais installés en Amérique et en particulier aux gens du New England. Personne n'a pu élucider le mystère. Qu'on nous permette de tenter d'expliquer ce transfert en citant un cas analogue : En Russie, au siècle dernier, tous les étrangers étaient appelés « *Nemtsi* » (Allemands) par le peuple. A cause d'une immigration massive des Allemands venus installer des fabriques en Russie, le mot était devenu par la suite synonyme d' « étranger ». Il y eut aussi rapprochement entre le mot « *nemets* » (allemand) et « *nemoï* » (muet), les étrangers étant généralement incapables de s'exprimer, tels des muets. Dans ces deux phénomènes apparaît un cas identique de confusion populaire de nationalités, avec jeu de mots, et peut-être l'un peut-il confirmer l'autre. Parmi les apports des langues européennes, citons rapidement ceux de l'espagnol, de beaucoup les plus riches (*mosquito, sarsaparilla, tamale, amigo, borracho, alligator, creole, quadroon*, etc...), ceux de l'allemand, (*noodle, lager, kindergarten,*

frankfurter, hamburger etc...). Remarquons au passage que la majorité des mots empruntés à l'allemand se rapportent à la cuisine et aux boissons. Enfin, venus de tous les coins du monde, des mots tels que « *barbecue* » (haïtien) « *to yen* » (chinois) « *voodoo* » (langue du Dahomey) firent bientôt résonner leur note originale dans cette « Symphonie du Nouveau Monde ».

Toutefois, ces emprunts exotiques sont en nombre restreint par rapport au vocabulaire et aux locutions inventés par les colons d'abord et les pionniers ensuite, afin d'adapter leur langue aux conditions d'une vie nouvelle. Aux premiers Puritains de bonne éducation installés sur les côtes, succédèrent bientôt des bandes d'ignorants et d'illettrés qui eurent vite fait de composer des locutions pittoresques mais lourdes, telles que : « *bull-frog* » (grosse grenouille des Etats-Unis), « *pea-nut* » (cacahuète), « *copper-head* » (serpent des Etats-Unis), « *cling-stone* » (pêche dont le noyau ne se détache pas), « *egg-plant* » (aubergine) etc... Pareille monnaie verbale circula d'autant plus vite qu'elle remplaçait souvent les mots européens totalement inconnus aux pionniers obligés, de ce fait, d'en inventer d'autres. Le tilleul fut ainsi rebaptisé « *basswood* », et l'acacia robinier (Robinia pseudacacia) devint « *locust* ». Les paysages d'Amérique firent surgir de leurs terres, ainsi que les serviteurs zélés du conte, quantité de néologismes à forme presque toujours composée : « *back log* » (bûche placée en arrière d'un feu), « *back street* » (rue en arrière de la rue principale), un mot en usage depuis 1638, « *landslide* » (éboulement), « *worm fence* » (haie en zig-zag faite de pieux) etc... L'influence anglo-saxonne présida seule à la création de semblables composés *(bee-line, side-walk)* agglomérant en un seul mot ce que les Latins ne peuvent exprimer qu'en plusieurs.

Un autre phénomène de transformation porta sur les verbes et tendit à les raccourcir, afin d'accélérer la phrase : *to progress* (faire des progrès), *to fire* (renvoyer), *to back* (donner son appui), *to star* (avoir le premier rôle), *to enthuse* (s'enthousiasmer). Si certains de ces verbes sont récents, les autres sont de l'époque de Franklin. Il est donc intéressant de noter qu'à travers les années, ce penchant pour l'abréviation, le télescopage des mots et des verbes a sans cesse marqué un rythme de vie toujours plus rapide, une hâte fiévreuse de correspondre pour créer et construire. En 1774, un jeune homme de Boston insérait dans le « Massachusetts Spy », une annonce demandant « *a place for a clerk in a store* ». La phrase est encore parfaitement « up to date » de nos jours et nous offre d'un coup trois américanismes. Outre le sens d' « endroit », « *place* » a aussi celui d' « emploi » en américain. « *Clerk* » est le mot américain pour « vendeur ». Quant à « *store* », il a peu à peu supplanté le mot anglais « *shop* » et désigne à présent tous les magasins d'Amérique. Ces substitutions de mots sont encore aujourd'hui des américanismes fréquents ; ils peuvent même passer aux yeux d'un Anglais, pour ce qu'on appelle en linguistique de « faux amis ». Par exemple, le « *chairman* » (anglais) d'une société est, en américain,

son « *president* », alors que son « *managing director* » (anglais) est son « *chairman* » en américain. Le « *cracker* » anglais est devenu, outre-Atlantique, un « *biscuit* », pendant que le « *biscuit* » anglais s'appelle « *scone* » en Amérique. « *To despise* » voulant dire mépriser en anglais, s'est atténué au point de ne plus signifier, en américain, que « ne pas aimer ». « *To haul* », en anglais : bouger avec force, violence même, est devenu en américain : transporter en véhicule. Voici quelques-unes des divergences les plus répandues :

Anglais	*Américain*
sitting-room	living-room
petrol	gasoline, abrégée en « gas ».
banknote, note	bill
flat	apartment
chemist	druggist
lift	elevator
tap	faucet
insect	bug
pavement	side-walk
holiday	vacation
situated	located
sweets	candy
spirits	liquor
limited company	incorporated company

De très longues listes pourraient être ainsi constituées dans tous les domaines : affaires, finances, politique, sports, arts, sciences et même cuisine. Elles montreraient à quel point l'américain a ses termes propres. Les voies ferrées, par exemple, ayant joué un rôle de premier plan dans la poussée vers l'Ouest à travers tout le continent américain, il est naturel que l'anglais *railway* ait été remplacé en américain par *railroad* — route de rails —, puisque à cette époque de pénétration, la ligne ainsi tracée servait aux deux moyens de communication. De ce développement ferroviaire naquit tout un vocabulaire, qu'un Anglais aurait quelque peine à comprendre. Il y a eu, dans ce cas, création de mots pour répondre à un état de choses sans précédent. Mais il arrive aussi que l'Américain invente des euphémismes pour embellir sa vie ou bien masquer une réalité trop pénible ; cette recherche insatiable de l'euphémisme devient particulièrement frappante lorsqu'elle se rapporte à la mort, dont elle efface l'horreur en l'assimilant au sommeil. Ainsi, l'entrepreneur de pompes funèbres *(mortician)* n'a jamais affaire à un *corpse*, mais à un *body* (corps) ou mieux *patient* (patient). Le linceul a depuis longtemps fait place au *négligé* ou *slumber-shirt* (chemise de sommeil) ; le fourgon est une *ambulance* et le cimetière un *memorial park*.

Plus qu'en aucun autre pays, la vie moderne aux Etats-Unis enrichit constamment le langage de mots nouveaux, créés avec un souci d'allitération, qui trahit une forme de préciosité et de recherche sonore : *skyscraper*, *rubberneck*, *hot dog*, *lounge lizard*, etc... Un autre exemple entre des milliers : le surnom de « *Sad*

Sack », vite passé dans la langue grâce à une série de dessins comiques *(comic strips)* pour désigner l'infortuné G. I. (autre sobriquet du soldat américain, litt. Government Issue). Ce personnage à la fois touchant et cocasse, est loin d'être la seule création du journalisme américain, dont les histoires en images sont une des inventions les plus populaires et les plus assidûment suivies. Un tableau de l'américain, si esquissé soit-il, se doit de signaler l'importance — souvent néfaste — du journalisme dans la cristallisation de la langue et de son vocabulaire. Des *cartoonists* (dessinateurs) tels que Dorgan (Tad), des *columnists* comme Walter Winchell, ont créé une foule de mots vite passés dans l'usage courant. E. P. Mitchell, qui fut pendant beaucoup d'années rédacteur du « Sun » de New York, écrivait : « L'en-tête *(headline)* a plus d'influence sur la formation de la langue américaine de l'avenir que cent chaires de rhétorique ». Cependant, si la mise en page et ses exigences agglomèrent les idées, condensent le style au point de les rendre souvent obscurs ou difformes tous deux, la publicité a parfois des inventions heureuses où, parmi les mots déjà connus et dont la fréquence dit assez l'avide poursuite du bonheur *(to enjoy, funfilled, delightful, magic, glamor)* explose soudain quelque néologisme destiné à clouer l'attention. L'une des plus fraîches trouvailles de ce genre est assez réussie : *togetherness*, qui exprime d'un seul mot « le fait d'être réunis à plusieurs ou à deux ». A propos de *glamor* qui, par le cinéma, est devenu familier à la plupart des Français, le linguiste G. Waringhien en retrace fort habilement la surprenante étymologie. Il vient, paraît-il, du doublet « gramaire-grimoire », dont le dernier sens donna, en anglais sous la Renaissance, « gramarye » : magie. De là, on comprend aisément comment il put, après des siècles, qualifier le charme envoûtant des stars !

Entre *glamour* et *glamor*, la différence n'est que d'une seule lettre. Cette lettre fut cependant l'objet des controverses les plus acharnées au cours de la grande réforme de l'orthographe. Cette réforme fut une étape importante dans la naissance de la langue américaine. Benjamin Franklin, innovateur infatigable, avait déjà songé le premier à un « Projet pour un nouvel alphabet et une modification de l'orthographe », publié en 1768. Il était même allé jusqu'à demander à un typographe de Philadelphie de fondre spécialement les six caractères nouveaux que son idée exigeait. Mais le projet échoua, pour n'être pas assez pratique et d'adaptation facile. Contemporain de Franklin, Noah Webster — déjà cité — devait être le véritable Luther de l'orthographe aux Etats-Unis. Dans sa « Dissertation sur la langue anglaise » (1789), il commença, lui aussi, sa révolution en lui donnant pour principal motif le patriotisme : « Le changement d'orthographe, si petit soit-il, encouragerait la publication des livres dans notre propre pays. Il rendrait, dans une certaine mesure, indispensable que tous les livres fussent publiés en Amérique ». Et Webster continue : « Une langue nationale est un lien pour l'union nationale. Tous les moyens doivent être

utilisés pour donner au peuple de ce pays la conscience d'être une nation ». D'édition en réédition, la première partie de son ouvrage « Grammatical Institute », qui devait ensuite sortir à part sous le titre « American Spelling Book », connut un succès qui grandit de pair avec ses réformes accrues. Il est intéressant de noter qu'il s'agit là du premier *best-seller* des lettres américaines, puisque en 1848, la vente annuelle de l' « American Spelling Book » était de plus d'un million d'exemplaires, et qu'à cette époque, plus de trente millions d'exemplaires avaient déjà été vendus depuis 1783. En 1865, le chiffre passa à 42 millions, en 1889, à 62. Ce fut au point qu'une presse spéciale fut uniquement affectée au tirage de ce livre étonnamment populaire. Un autre, dédié au même sujet, fut écrit par Lyman Cobb, grand adversaire de Webster, ansi que Joseph E. Worcester. Mais la réconciliation des uns et des autres finit par se faire sur la terminaison « or » qui avait été jusque-là leur principal objet de discorde. Les autres points portaient sur une simplification phonétique du langage semblable à celle dont il est question de nos jours pour le français. Suppression des voyelles muettes (u dans mould), des finales (f dans bailiff), substitution de consonnes plus conformes à la prononciation (*cozy* au lieu de cosy, beaucoup de verbes en ise, s'écrivant désormais en ize ; exemple *to civilize*). Ce mouvement fut à ce point général qu'il se propagea — chose curieuse — en Angleterre, sous la protection des plus éminents linguistes, tels que sir James A. N. Murray, et le « Controller de l'Oxford University Press » : Horace Hart. C'est ainsi que ce dernier préconisait l'emploi de « *jail* » au lieu de « *gaol* » recommandait « *asphalt* » plutôt que « *asphalte* » et « *story* » à la place de « *storey* ». Aux États-Unis, la tendance à la simplification ne cesse de s'étendre et de s'accuser, bien que certaines formes en soient nettement inesthétiques et peu acceptables, telles que : « *tho* » (though), « *thru* » (through), « *prolog* » (prologue), et le mot qui flamboie à tous les coins de Broadway : « *nite* » pour *night*. Ce qui a fait dire à la journaliste Blanche Jennings Thompson : « Nite » va de pair avec les speakeasies, (bar clandestin du temps de la prohibition), le gin, le bon marché et la vulgarité. Tandis que « Night » suggère le calme, le repos et la beauté ».

En même temps que l'orthographe, la ponctuation devait aussi connaître des changements. Les mots empruntés au français, à l'allemand, perdirent leur accentuation. Les majuscules parviennent à survivre à ces remous, dans le cas des noms, des adjectifs de nationalité et des débuts de phrase, mais le trait d'union, par exemple, est en voie de disparition, alors que les abréviations de tout genre, depuis le trop fameux *O. K.*, connaissent une vogue épidémique.

Tandis que le sens des mots et la manière dont on les écrit, prête à ces éléments vivants âme et visage, la prononciation leur confère une personnalité, ainsi que la voix chez un être humain. Cet aspect sonore d'une langue peut trahir tout un peuple.

On se rappelle, dans l'Ancien Testament, ce trait qui marqua

la lutte entre les Ephraïmites et les gens de Jephté. Ces derniers ayant remporté la victoire et voulant reconnaître, pour les tuer, les membres de la tribu vaincue parmi les fuyards passant le Jourdain, obligèrent ceux-ci à prononcer le mot « chibboleth ». Les Ephraïmites prononçant la lettre ch comme un « s », ils furent aussitôt reconnus et massacrés. Entre l'américain et l'anglais, les « chibboleth » sont innombrables et il serait difficile de tenter d'en montrer les différences par écrit. Toutefois, d'après l'avis général, ce qui est susceptible de frapper le plus un Anglais débarquant aux Etats-Unis, c'est « le violent contraste des intonations ». Par contre, l'anglais perçu par un Américain, lui offre des modulations beaucoup plus nuancées et rapides, qui lui paraissent souvent maniérées, prétentieuses, efféminées même. Autre caractéristique de l'américain : la nasalisation. Ce phénomène a longtemps occupé les phonologues qui l'expliquent de nos jours par la sécheresse du climat et les changements brusques de température ayant entraîné une modification des cordes vocales. En réalité, il n'y a pas un seul mais plusieurs accents américains, qui diffèrent selon les régions ; les Etats du Nord et ceux du Sud s'opposent dans ce domaine également. La nasalisation est plus ou moins prononcée suivant les classes sociales et, sous l'influence bostonienne, tend à s'atténuer chez les gens de ladite « upper class ». Toutefois, quelques caractéristiques sont communes à ces accents. Sans pouvoir les analyser en détail dans un exposé aussi succinct, contentons-nous d'en énumérer quelques-unes. Premièrement, le déplacement de l'accent vers la fin du mot, par rapport à l'anglais ; tandis que ce dernier accentue les mots tels que : primarily, labôratory, sur la première syllabe (recessive accent), les Américains reportent l'accent sur la deuxième syllabe : primàrily, labôratory. Ce déplacement de l'accent tient sans doute au fait que l'américain garde dans certains mots un second accent qu'il a perdu en anglais. La deuxième différence porte sur les voyelles, particulièrement sur l'emploi de l' « a » long » *(broad a)*, comme dans « dark », et de l'a « court » *(flat a)*, tel que celui de « that ». Ce dernier a tendance à l'emporter sur le premier, bien que le « broad a » soit l'héritier direct du fameux « Boston a », qui fut longtemps l'un des indices du prestige culturel du New England. Il existe aussi des différences entre l'e anglais et l'e américain, mais elles sont moins marquées que pour l'a. Les Anglais emploient souvent l'e long (comme dans « *bee* ») là où les Américains préfèrent l'e court (comme dans « *get* »), et vice-versa. Quant à l'i, cette lettre a plus souvent le son « aï » en américain qu'en anglais. Exemple : « tribunal » se prononce aux Etats-Unis « traïbiounal ». Le son « ee » (ii) a la valeur d'un i court (been se prononce bin). Nous ne parlerons pas ici de la prononciation vulgaire qui exagère lourdement toutes ces caractéristiques, en leur en ajoutant d'autres, par exemple celle de prononcer l'i comme oi, (first : foist). En général, l'Américain appuie sur toutes les lettres d'un mot, particulièrement s'il est étranger ; ex : Bordox, pour Bordeaux. Cela vient de ce que l'Américain donne toujours plus

de relief aux consonnes que l'Anglais. « La majorité des Anglais de bonne éducation » écrit Robert Menner, « à coup sûr ne prononcent pas l' « r » devant une consonne, alors qu'il est aussi certain que la majorité des Américains de bonne éducation le prononcent distinctement ». Ce roulement très guttural est souvent pénible aux oreilles européennes.

Bien des linguistes sont de l'avis que le langage commence, non à partir du mot, mais de la phrase. Il est cependant indubitable que le mot est à la langue ce que la cellule est au tissu, c'est-à-dire l'élément initial. Ce n'est qu'au cours du développement d'un langage que la phrase évolue, s'enrichit avec lui, passe par des différenciations analogues à celles du domaine biologique, pour constituer enfin un tout vivant. A ce stade de son existence, la notion de beauté s'ajoute à celle d'utilité, en même temps qu'une volonté de transcendance. C'est alors qu'apparaît la littérature d'un peuple, miroir de sa civilisation. En ce qui concerne les Etats-Unis, pays neuf, on ne peut parler de littérature qu'à partir du XIXᵉ siècle. Car, ainsi que le dit Barrett Wendell : « Les romanciers, les historiens, les essayistes et les poètes, dont les noms viennent à l'esprit lorsqu'on parle de littérature américaine, ont tous fleuri depuis 1800 ». Le premier essai sur le même sujet date de 1828 ; il s'agit de « Lectures on American Literature » de Samuel Lorenzo Knapp. De nombreuses œuvres de qualité avaient déjà paru à cette époque, notamment : « Thanatopsis » (1817) de Bryant, «The Sketch Book » (1819) de Washington Irving, « Fanshaw » (1828) de Nathaniel Hawthorne, « Tamerlane and Other Poems » (1828) de Poe. Par ce déroulement d'une langue originale à travers un pays nouveau, se fit jour un profond sentiment national. Sans aller aussi loin que cet émigré qui écrivait : « En Amérique, le mot a encore une valeur or ; en Europe, ce n'est que du papier monnaie », on peut toutefois penser, avec Alfred Kazin : « Dans une Amérique qui a soit accueilli, soit adopté comme siens tant d'esprits parmi les plus raffinés d'Europe, depuis Thomas Mann jusqu'à Jacques Maritain, d'Albert Einstein à Sigrid Unset, la fierté de contribuer à la création d'une nouvelle culture mondiale, fut un stimulant sain dans la recherche d'une culture américaine ». Quant à l'avenir de l'américain, les Anglais eux-mêmes pensent que son développement doit dépasser de beaucoup celui de l'anglais de Grande-Bretagne, ainsi que l'a prédit, dès 1925, la revue anglaise « Words and Idioms », dans un article d'ailleurs non exempt d'américanismes : « Admettons-le franchement : c'est surtout en Amérique que l'évolution de notre langue va se poursuivre. Ce qui nous reste à faire ici, c'est de suivre avec sympathie ce qui se passe là-bas, en reconnaissant une fois pour toutes que notre titre à juger de ce qui est anglais ou non, est purement honorifique... Car, pour le langage, c'est le « fait accompli » (en français dans le texte) qui compte, et dans le lancement de mots nouveaux, les Américains — ne serait-ce que parce qu'ils sont deux fois plus nombreux — sont sûrs de gagner à tout coup ».

FRANCES DE DALMATIE.

Radio et Télévision

Le voyageur qui comme moi erre à travers un monde peuplé de figures légendaires, de dieux mythologiques et de héros littéraires, s'étonne toujours de l'invisibilité des puissances effectives. Dès mon premier voyage en Amérique, saturé de rapports sur l'extraordinaire phénomène qu'y constitue le développement de la radiodiffusion sonore et visuelle, je cherchais dans l'éther, à peine franchi le bateau-phare de Nantucket, un signe concret de cette force neuve. Le feu blanc de Sandy Hook dépassé, le ciel ne se meubla que d'avions ou d'hélicoptères, et bientôt j'appris seulement que la mer à New York est aussi peuplée que la terre. Celle-ci, plate et sans relief, n'avait pas changé depuis le temps où Chateaubriand ironique saluait l'esclave qui l'accueillit au pays de la liberté. Quelques balançoires, un scenic-railway et d'autres constructions précaires succédant aux Natchez hérissaient cependant cette côte ingrate du côté de Cosney Island. C'est alors que les postes grésillèrent, que le bateau se trouva pris dans un réseau de voix nasales et que nos oreilles reçurent tout ensemble un fragment de Beethoven, une chanson de cow-boy, un lambeau de Mozart, l'exorde d'un sermon, le tout scandé, heurté, souligné du martèlement des claquettes. Je poussai un soupir de soulagement. La radio, puissance indéniable, se manifestait enfin autrement que par les ondes courtes.

Pris entre ces filins invisibles, je n'avançai plus que guidé par des voix mystérieuses, vers lesquelles sans cesse me ramenait mon métier et l'étude de chiffres violemment assenés : fin octobre 1955, 2.773 stations en M.A[1]. et 624 en M.F.[2] ont licence d'exploitation accordée par la « Federal Communication commission ». Le système, faut-il le préciser ici, diffère du nôtre en ce qu'il est essentiellement commercial. Dans les 48 Etats, la publicité règne en souveraine absolue sur les deux modes d'information les plus puissants du monde moderne que sont la radio et la télévision. Le State Department ne s'est réservé que l'exploitation sur ondes courtes de la propagande à l'étranger (*Voice of America*).

Si vous étudiez la carte de l'un des grands networks (réseau de stations diffusant le même programme), vous vous apercevez, qu'il s'agisse d'A. B. C. (1), C. B. S. (2), N. B. C. (3), ou M. B. S. (4), que les stations s'enchevêtrent en une vaste toile d'araignée, couvrant l'Est et le Middle West pour s'allonger en cordon le

(1) M.A. Modulation d'amplitude
(2) M.F. Modulation de fréquence

long de la côte du Pacifique à l'ouest, après avoir franchi les Rocheuses.

351 stations sont affiliées à A. B. C., 212 à C. B. S., 202 à la N.B.C., 568 à M.B.S. Il semble, quoique cette dernière atteigne le chiffre de stations le plus important, qu'un accord tacite de la part des autres entreprises ayant porté leur effort sur la télévision, laisse M. B. S. monopoliser une partie des programmes radio. Il paraît d'ailleurs impossible aujourd'hui d'étudier séparément la radio et la télévision aux Etats-Unis, d'une part, en raison de l'appartenance aux mêmes groupes financiers de la majorité des stations. d'autre part, en raison des incidences de la vie de l'une sur l'autre, L'essor prodigieux de la T. V. que j'ai vue à l'état embryonnaire en 1947, puis à peu près égale à ce qu'elle est actuellement en Europe en 1949, et enfin offrant brusquement le choix entre plusieurs programmes, dans ma chambre d'hôtel dès 1951, n'a cessé d'augmenter. La publicité, support du système, menaçait alors d'être attaquée par la T. V. Les prévisions les plus pessimistes se faisaient jour, et les chaînes de radio réduisirent leurs tarifs publicitaires de 10 % portant cette réduction à 15 % pour les heures de pointe de la T. V. entre 20 heures et 22 heures 30.

L'année suivante cependant, les experts s'aperçurent que l'écoute Radio, diminuée à l'heure des grands « Shows » de la T. V. augmentait pendant la journée. Si un certain nombre de stations radio en M. F. ont disparu, les grands networks se sont efforcés de répondre à la concurrence de la T. V. en usant de moyens appropriés. Ainsi, depuis un an, N. B. C. a mis sur pied une émission ininterrompue de 48 heures, diffusée en fin de semaine, et destinée plus spécialement aux départs en week-end. D'autre part, la musique, en dehors des présentations à grand spectacle, des orchestres célèbres et des chefs d'orchestre attirés du monde entier à coups de dollars, demeure l'apanage de la radio sonore. Enfin, la voiture qui peut être considérée aux U. S. A. comme un phénomène social, et dans laquelle le citoyen américain passe une partie de son temps (je cite pour mémoire les dimanches de Washington et le lent glissement le long des rives du Potomac des voitures agglutinées les unes aux autres, et dans lesquelles s'entassent des familles entières) la voiture demeure un lieu de réception idéal pour les émissions radio.

Il n'empêche que, dans le même temps, la télévision dépassant dans des proportions presque imprévisibles sa sœur aînée, devenait la deuxième industrie des Etats-Unis. A l'heure actuelle, 35 millions de foyers américains, pour une population de 150 millions,

(1) *Américan Broadcasting Company.*
(2) *Colombia Broadcasting System.*
(3) *National Broadcasting Company.*
(4) *Mutual Broadcasting System..*

possèdent la télévision, soit environ 120 millions de téléspectateurs, les 4/5 de la population. 457 stations diffusent des programmes. La variété dans le choix est extrême : 11 canaux à New York, 7 à Chicago. Il est courant dans la plus petite ville d'avoir le choix entre 2 programmes au minimum. Cette prodigalité laisse rêveur.

Ce qui importe surtout pour nous, ce ne sont cependant pas tant ces chiffres que les phénomènes sociaux engendrés par cette vogue subite. C'est ainsi que les statistiques, chères à l'Américain moyen comme aux milieux gouvernementaux, ont pu établir que les enfants passaient plus d'heures devant le récepteur familial qu'à l'école. Dès lors, où se fait l'éducation ? Problème. Une enquête a été lancée par le gouvernement pour savoir dans quelle mesure l'assiduité devant le récepteur n'a pas nui à la santé du citoyen américain. (Un journal titrait : « Sommes-nous devenus un peuple mou ? ») Problème. Guy Maxence, boursier de la R. T. F., raconte dans un article publié par les *Cahiers d'Études Radio-Télévision*, « Stage aux Etats-Unis », que des « problèmes » locaux ont également été posés, tel celui de l'adduction d'eau. En effet, tous les téléspectateurs allaient prendre leur douche en même temps, à la fin des émissions. Le commerce sautant sur l'occasion a créé des fauteuils-télévision, des slacks-télévision, des pantoufles-télévision, des repas-télévision pouvant être consommés dans l'ombre, devant le récepteur.

Si des villes télévision se sont élevées pour la fabrication des programmes absorbés par ces dévorantes entreprises, une littérature télévision est née. Il existe des manuels, tel celui de Gilbert Selder, pour les auteurs de télévision, « Writing for Television ». « The essential book for all writers, presenting your writing package, protecting your material. — Writing for directors and other delicate [or] technical problems. »

J'ai sous les yeux en écrivant ces lignes un précis remis aux visiteurs qui vont être interviewés. Cet ouvrage comporte une vingtaine de pages. Il est parfaitement présenté, illustré de dessins humoristiques. Il explique comment on doit s'habiller (pour les femmes, blouse ou tailleur; pas de collier et un chapeau seulement si l'on s'y sent à l'aise). A l'aise, voilà le grand mot lâché. Le téléspectateur ne sera à l'aise que si celui qui lui parle à l'écran n'est lui-même pas gêné. « Ne portez ni blanc ni noir, laissez de côté les bijoux qui scintillent sous les projecteurs. Apprenez à vous asseoir confortablement. Le téléspectateur n'y fera pas attention si vous paraissez naturel, mais il remarquera immédiatement ce qui n'ira pas. » Les conseils pleuvent. Pour les hommes, on recommande la chemise pastel, le costume ni trop foncé, ni trop clair. Et il s'agit là de W. O. I. T. V., petite station de Iowa

State College. Imaginez les foules qui défilent à New York dans les huit théâtres ou les sept studios de N. B. C., à Rockefeller Center, par exemple. Et nous ne citons là qu'un des networks.

Ces quelques faits n'ont été donnés (il y en aurait bien d'autres) que pour prouver l'importance prise par la T. V. dans la vie américaine. La radio qui accompagnait et continue à accompagner chaque heure de la vie aux Etats-Unis n'a jamais constitué un pareil phénomène social. Et dès lors une question évidemment se pose. Quelle est la valeur des programmes consommés par cette masse énorme d'individus qui ne trouve plus le temps de compenser cette absorption par des lectures, des discussions ou une expérience personnelle ? Notons tout de suite que les jugements européens sont le plus souvent extrêmement sévères. Je crains cependant qu'ils ne soient involontairement partiaux. La plupart des programmes sont en effet adaptés à la vie américaine. Ils répondent à des besoins, des soucis, des préoccupations qui ne sont pas les nôtres.

J'en ai eu très curieusement le sentiment il y a à peine un mois, en Italie, me trouvant sur la route de Brescia à Milan où je me rendais pour visiter les studios de la RAI. Il avait plu. C'était l'heure de la sortie des usines. Or, tous les ouvriers, en costume de travail, portaient sans exception un parapluie. Je songeai aussitôt que si l'on montrait sur nos écrans un ouvrier français le parapluie à la main, tout le monde éclaterait de rire. La même image de l'autre côté des Alpes devenait naturelle. Nous devons donc tenir compte des frontières et des usages locaux. Ces précautions prises, abordons franchement les programmes américains. Certes, tous ne sont pas parfaits. Cependant, une organisation poussée à l'extrême et jusque dans le détail, soutenue par des moyens financiers inimaginables en Europe car la publicité n'y est pas à l'échelle d'un de nos pays, mais d'un continent, permettent une ordonnance remarquable et qui, à première vue donne l'impression de la perfection. Nous ne parlons pas ici du caractère même des programmes, mais de leur présentation. Cependant cette perfection n'est qu'apparente, car le moindre rouage brisé risque de paralyser tout l'organisme.

Quant au genre des programmes, répétons encore une fois qu'ils sont adaptés au goût du public. N'oubliez pas qu'à partir du moment où le système publicitaire prévaut sur le régime du monopole gouvernemental, tel qu'il est pratiqué en France par exemple, il s'agit de plaire au plus grand nombre d'auditeurs, donc de flatter leurs goûts, donc de descendre sans cesse pour atteindre la masse au lieu d'amener peu à peu celle-ci aux goûts de l'élite. On pourrait dire que les moyens financiers plus grands permettent une amélioration de la qualité des programmes, ce qui serait vrai. Mais l'extrême concurrence fausse le système en obligeant

la firme à chercher le spectateur là où il est, c'est-à-dire à un niveau assez bas.

Quel est en dehors de cela le public américain ? Il est extrêmement différent du public français. D'abord, il a bonne conscience. Il ne met pas en doute la solidité et l'efficacité de ses propres institutions. Il ne discute pas sa constitution, il obéit à la loi, aux règlements et aux tracasseries d'une administration plus compliquée que la nôtre. Cela posé, il se sent libre. Et en fait, il l'est peut-être puisqu'il le pense.

D'autre part, comme le Romain d'autrefois affirmant le « civis romanus sum », le citoyen américain est fier de sa condition et il aime retrouver dans les programmes une image de ce qu'il connaît. Le ton même des émissions diffère des nôtres. Il est plus familier, plus confidentiel. Si nous les comparons aux programmes français par exemple, nous constatons aux U. S. A. une importance beaucoup plus grande accordée : 1° aux programmes à caractère religieux ; 2° aux programmes pour les enfants ; 3° aux programmes qui sont une aide dans la vie pratique. La cordialité est aux U. S. A. une condition essentielle du succès. Ce ton familier déjà utilisé par la radio est devenu indispensable sur le petit écran de la T. V. Le gros plan est beaucoup plus employé aux U. S. A. qu'en Europe, et notamment qu'en France, parce qu'il permet (ou semble permettre) un contact plus direct. Toutes les nuances sont dans cette approximation. On sait d'autre part l'importance accordée par les dirigeants américains aux émissions Télévision (campagne Nixon — déclarations Eisenhower, etc...) Cela est poussé à tel point que le Président des Etats-Unis a un conseiller privé pour la Télévision, Robert Montgomery, l'ancienne vedette de Hollywood. Ainsi la T. V. est-elle entrée dans les mœurs américaines comme y était entrée avant elle la radio. Tous les enfants américains ont eu pour héros Hopalong Cassidy, ce vieil acteur de Hollywood qui racheta plusieurs séries de ses anciens films de cow-boys pour les revendre aux stations de télévision, lorsque celles-ci se trouvèrent à court de programmes, avant de s'intéresser à cet autre superman qu'est Davy Crocket, le héros de Walt Disney. Ainsi espèrent-ils devenir un superboy. S'il y a un aspect touchant dans cette naïveté, il a paru rapidement insuffisant. Les dirigeants américains, des universitaires et les responsables, même des grandes firmes commerciales, ont senti la pente sur laquelle la publicité les entraînait infailliblement (10 % de crimes dans les spectacles dramatiques). C'est alors que naquirent les « sustaining programs », émissions de prestige qui évitaient une chute trop radicale. Déjà avait été fondé en 1925 un réseau universitaire non commercial, la *National Association of Educational Broadcasters*, groupant 120 stations et dont le chef de file est la station municipale de

New York, W. N. Y. C. (Précisons que cette station que dirige notre ami Seymour Siegel est probablement la seule aux Etats-Unis à être financée par une taxe, et qu'elle diffuse près de quatre heures de programmes français par semaine.) Ensuite fût créé l' « Educational Television and Radio Center ». En 1952, la *Federal Communication Commission* prévoyait d'accorder 2.000 licences pour la totalité des stations de T. V. Elle réservait aussitôt 242 canaux à la T. V. éducative.

Quelle distinction peut-on établir entre ces programmes et ceux des stations commerciales ? En fait, la différence réside plus dans le but poursuivi, le choix des sujets, l'importance accordée aux répercussions possibles que dans la présentation elle-même qui s'inspire des mêmes méthodes, directes, simples et parfaites dans l'exécution. Nous verrons d'un côté « Histoire et Civilisation, l'individu et la société, Affaires publiques, littérature et philosophie, etc.» de l'autre des programmes fameux, tel celui de C. B. S. « 64.000 dollars question » (dont s'est inspiré « quitte ou double ») qui passionne tous les Etats-Unis, ou « Wide Wide World » sur N. B. C. qui, changeant de lieu toutes les dix minutes mobilise soixante-treize caméras et une équipe de 1.200 personnes. Répétons-le, nous jugeons ici à l'échelle d'un continent. Les programmes « Coast to coast » (4.000 km.) ne sont pas rares. Mais encore une fois, il s'agit de la seconde industrie des Etats-Unis. 99,2 % de familles aux U. S. A. ont la télévision, ce qui représente un achat de plus de seize milliards de dollars de récepteurs, soit 5.600 milliards de francs. Quant à la publicité qui s'élevait en 1945 à 57 millions de dollars, elle est passée en 1955 à un milliard de dollars, soit, au change officiel, 350 milliards de francs. On comprend alors qu'une telle industrie puisse faire vivre des catégories entières d'individus. Les salaires payés aux musiciens l'année dernière par la radio et la télévision, (chiffres cités par le numéro de « Broadcasting, Telecasting » du 18 juin 1956) se chiffrent à plus de 24 millions de dollars (soit près de 9 milliards de francs, à peu de chose près le budget annuel de la R.T.F.) tandis que l'industrie du disque leur versait seulement 3.076.000 dollars.

Quel est aujourd'hui l'avenir de la T. V. américaine ? Il semble que celle-ci soit presque arrivée dans le public sur le plan de son développement à un point de saturation du marché, mais assimilée comme elle l'est à la vie américaine, elle peut vivre, et bien vivre. Il reste dans l'immédiat, et en dehors de toutes autres possibilités, le perfectionnement apporté par l'enregistrement magnétique, et surtout, la couleur. C'est en 1950 qu'ont été faites les premières démonstrations de programmes en couleur. A l'heure actuelle, chaque grand réseau commercial présente deux ou trois programmes en couleur par semaine. Ceux-ci sont peu suivis

(un peu plus de 40.000 récepteurs) en raison du prix de l'appareil, 1.000 dollars, soit 350.000 francs. R. C. A. cependant est sur le point de mettre dans le commerce des récepteurs moitié moins cher (495 dollars) ce qui fera accomplir un plus grand pas en avant à cette nouvelle formule.

Voilà, dira le lecteur au terme de ce bref aperçu, bien des chiffres alignés. Mais il s'agit d'une industrie et d'une entreprise commerciale sans précédent. Comment en parler autrement ? Sans ces chiffres, l'article serait incomplet. Il ne refléterait pas la préoccupation majeure des dirigeants de ce qui, je le répète, est avant tout aux Etats-Unis une industrie. Dans quelle mesure cela est-il un mal ? Cela est une autre histoire, et l'énorme responsabilité de ces dirigeants devant leur peuple commence à peine à se faire jour. Les réseaux universitaires ou municipaux, en dépit de leurs bonnes intentions, et de la nécessité de leur action, demeurent à nos yeux européens un contrepoids insuffisant parce qu'ils manquent des moyens nécessaires pour faire face aux gigantesques apports financiers offerts par la publicité. Mais cet apport est aussi trop souvent la condamnation des programmes qu'ils soutiennent. La plupart des Européens jugent ces programmes commerciaux avec sévérité, tout en reconnaissant leurs qualités (parfait déroulement, enchaînements, exécution, etc...) Mais il ne faut pas oublier que nos amis américains s'ils sont parfois séduits par des qualités d'invention ou d'improvisation (dont nous n'avons pas à être fiers, nous y sommes seulement *réduits*) jugent d'autre part fort sévèrement le désordre, l'inexactitude, les horaires fantaisistes, les programmes de remplacement dont nous usons trop souvent de ce côté de l'Atlantique. Tenons-nous-en à un jugement honnête. Les programmes diffèrent d'abord parce que les hommes qui les fabriquent et ceux qui les regardent sont différents les uns des autres. Il y a là une question de goût, d'habitude et d'éducation. Le téléspectateur américain par exemple déteste les décors compliqués où nous faisons évoluer nos personnages. Dès lors, pourquoi critiquer leurs rideaux pailletés ? Ce raisonnement est valable pour la plupart des critiques habituellement formulées.

Admettons que la Radio et la Télévision américaines diffèrent des nôtres et sachons reconnaître leurs qualités. Pour leurs défauts, et ils sont grands, faisons confiance au temps, à l'expérience, et peut-être aussi à une meilleure connaissance des peuples à laquelle ces moyens d'expression peuvent et doivent contribuer. Radio et Télévision seront les premières à en ressentir les effets par l'enrichissement apporté à leurs programmes. Ces engins de guerre peuvent être aussi parmi les plus puissants des engins de paix. C'est le souhait que forme ici le responsable des Echanges Internationaux français.

MICHEL ROBIDA.

Le Théâtre

On sait que New York, avec ses nombreux immigrés et fils d'immigrés, est moins une ville américaine qu'un microcosme européen où la plupart des habitants parlent l'anglais, qui n'est pas leur langue maternelle, comme une sorte d'espéranto. Mais cette ville cosmopolite est en même temps le centre du théâtre américain et même son seul centre, puisque les deux branches provinciales des activités dramatiques : le théâtre des universités et celui des campagnes en été, tirent leur substance du grand réservoir métropolitain.

Essentiellement américain, ce théâtre ne garde aucun souvenir de ses deux ancêtres qui vivent encore en Europe : la tradition et l'importance de l'auteur. Son credo est l'initiative privée et son prophète, l'expert. Il n'y a ni scène subventionnée, ni répertoire, ni troupe homogène, ni continuité. Chaque producteur, comme à Hollywood, veut faire du neuf, « ce que l'on n'a jamais vu ». Il commence par chercher des commanditaires, appelés « anges » en argot de Broadway; ceux-ci sont prêts à risquer des milliers de dollars, soit par goût du jeu, soit par esprit sportif, et parfois par idéalisme. Afin de s'assurer tous les atouts, le producteur engage ensuite des experts en tous genres — spécialistes de l'intrigue, du dialogue, de l'éclairage, de l'humour, de la couleur locale. L'auteur, à moins qu'il ne soit une célébrité ayant sa propre valeur d'attraction, n'est en somme qu'un fournisseur de matière première — encore comme à Hollywood.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que Broadway excelle surtout dans les grands spectacles appelés « comédies musicales », merveilles d'horlogerie bien réglée et dont chaque ingrédient est de première qualité, depuis l'auteur et le compositeur célèbres jusqu'à la dernière girl. Ce genre de cocktail, fait d'humour et de « suspense », d'exotisme et de folklore local, de réalisme et de féerie, de chansons et de danses, convient évidemment à un public qui est lui-même un mélange et veut bien apprendre quelque chose, pour peu qu'il ait l'occasion de se distraire. La comédie musicale a absorbé complètement les éléments du music-hall, cette institution britannique qui n'existe plus guère en Amérique.

Certaines de ces productions tiennent l'affiche pendant des années. Tous les sujets sont bons : un incident local comme dans *Oklahoma*, un best-seller comme *Anne et le Roi du Siam*, et même des comédies éprouvées comme *Pygmalion* ou *Fanny*. Dans la pièce de Shaw, devenue *My Fair Lady*, on peut entendre chanter le comédien Rex Harrison, alors que dans *Fanny* (qui n'a plus qu'un rapport lointain avec la pièce de Pagnol), les deux rôles masculins sont tenus par Ezio Pinza et Walter Slezak, stars de l'opéra sérieux et originaires de deux pays européens non marseillais.

Le même effort collectif est à la base de la plupart des pièces sans musique qui constituent le gros d'une saison new yorkaise. L'auteur,

qui souvent fait partie de la maison ou de la « firme » des producteurs, se borne à fournir un sujet, généralement d'actualité comme le trafic des stupéfiants ou l'enfance délinquante, le bas-ball ou les espions russes. Les experts façonnent ensuite ce sujet en y apportant chacun ce qui fait sa spécialité, créant une fois de plus un cocktail où l'on trouve de tout, et de la meilleure qualité, sauf la marque d'une personnalité individuelle. Comme les articles que l'on met en vente dans les grands magasins de la Cinquième Avenue, eux aussi parfaits dans leur genre, pratiques et à la portée de toutes les bourses, les productions théâtrales reflètent une civilisation des masses dont l'idéal est une certaine perfection brillante obtenue au prix d'une absence complète d'individualité.

Le goût de la perfection se révèle également dans la distribution. New York, avec ses écoles d'art dramatique, est le grand réservoir de jeunes talents, les vedettes de Hollywood y trouvent la seule occasion de paraître sur la scène, et son caractère cosmopolite (joint à ses moyens financiers) permet à la métropole de faire appel aux plus grands acteurs étrangers puisque leur accent ne gêne personne. Le spectateur new yorkais sort généralement du théâtre impressionné par une foule de détails excellents, magnifiquement réglés et coordonnés, il est même pourvu d'un sujet qui le fait réfléchir, et pourtant, il n'a pas entendu la voix d'un auteur qui ait quelque chose à lui dire.

Il semble donc que le salut du théâtre américain doive venir d'un grand auteur dramatique, assez fort pour imposer sa personnalité créatrice aux experts qui ont usurpé sa place. Et en effet, les grandes heures de Broadway furent celles qui révélèrent au public un Eugène O'Neill, un Maxwell Anderson, un Robert Sherwood et, plus récemment, un Arthur Miller. Mais ces soirées mémorables n'eurent pas de lendemain, la routine et les intérêts s'avérant trop forts. Ainsi O'Neill, le plus grand auteur dramatique que les Etats-Unis aient produit jusqu'ici, n'avait connu qu'un succès d'estime avec *l'Homme de Glace*, sa dernière pièce jouée à Broadway — et ce fut en 1946. Par la suite, une autre de ses pièces (*A Moon for the Misbegotten*) fut essayée en province, mais ne parvint jamais jusqu'à Broadway et aujourd'hui, c'est la Suède, toujours attentive à la voix de cet écrivain, qui a l'exclusivité de son œuvre posthume : *le Long Voyage dans la Nuit*. Il est vrai qu'en ce moment, un petit théâtre d'avant-garde a repris *l'Homme de Glace*, et avec un succès qui nous fait penser que les Etats-Unis sont peut-être à la veille d'une Renaissance O'Neill. Mais le grand théâtre de Broadway s'en est complètement désintéressé.

Les auteurs dramatiques les plus prometteurs de l'après-guerre ont fait la même expérience. Ainsi Arthur Miller avait causé une sensation avec *Mort d'un Commis-Voyageur* et plus tard, avec les *Sorcières de Salem*, deux pièces inspirées par les préoccupations de l'heure et brillamment interprétées ; par la suite, elles devaient gagner un certain prestige au théâtre américain en Europe. Malgré cela, l'influence de Miller sur le théâtre de Broadway resta sans lendemain, il se vit préférer des fabricants de pièces plus serviles, et son dernier drame : *Une Vue du Pont* a dû quitter l'affiche prématurément.

L'auteur dramatique américain le plus populaire et dans un certain sens, le plus représentatif, est sans nul doute M. Tennessee Williams

dont la dernière pièce : *le Chat sur le toit chaud* a pris la suite du *Tramway nommé désir*, de *la Rose tatouée* et de tant d'autres succès qui ont tous connu une longue carrière à New York. Et il ne se passe pas de semaine sans que l'on puisse voir une de ses œuvres anciennes dans un petit théâtre d'avant-garde, d'université ou de campagne.

Dans les nombreux pays européens où il a été joué, M. Williams n'est qu'un auteur à succès parmi tant d'autres. Pour les Etats-Unis, il est beaucoup plus : il incarne l'auteur idéal. Ses disciples sont innombrables. Un long apprentissage à Hollywood lui a permis de connaître son métier au bout des ongles, et chaque expert appelé à travailler avec lui est à même de donner toute sa mesure. Et surtout, M. Williams n'est pas un écrivain dans le sens classique, on pourrait l'appeler plutôt un coéquipier puisqu'il travaille en collaboration étroite avec Elia Kazan, la personnalité la plus marquante parmi les jeunes metteurs en scène — tant à New York qu'à Hollywood. Comme l'un des directeurs du fameux « Actors' Studio », la meilleure école dramatique du Nouveau Monde, M. Kazan, infatigable découvreur de talents nouveaux, a formé, dans le " style Williams ", toute une génération de jeunes acteurs parmi lesquels, certains comme Marlon Brando, Julie Harris, Eva Maria Saint et le regretté James Dean sont connus en France par leurs films.

Originaire du Sud des Etats-Unis — ce Sud qui a perdu la Guerre de Sécession sur les champs de bataille, mais continue à la gagner dans la littérature — M. Williams a lancé la mode de cette fameuse *Décadence du Sud*, sujet repris depuis par Capote dans *la Harpe d'Herbes*, Foote dans *Voyage à l'Utopie* et bien d'autres. Il faut avouer cependant que l'auteur du *Tramway* reste le maître incontesté du genre, car sa connaissance du métier lui permet d'utiliser judicieusement les dons authentiques qu'il possède : un peu de poésie, assez de couleur locale (qui tient pour le grand public des U.S.A. à la fois du familier et de l'exotique), et dans la caractérisation, ce dosage d'éléments généraux et de traits pittoresques qui séduira toujours les acteurs.

Une seule fois, M. Williams s'est montré plus ambitieux lorsque, avec « *Camino Réal* », il a voulu faire du Kafka (du Kafka corrigé par Hollywood) et qu'il a délaissé le Sud pour l'Ouest. C'est alors qu'il connut son seul échec retentissant. Chose curieuse : on a l'impression que ses meilleures œuvres sont celles de ses débuts, comme *Eté et Fumée* et aussi certaines pièces en un acte, précisément parce qu'elles ont plus de poésie et de sincérité que de perfection technique — cette perfection qui semble exclure toute évolution ultérieure.

Dans son rôle de *Fenêtre sur l'Europe*, New York est naturellement attentive à la vie théâtrale d'outre-Atlantique, notamment en France et en Angleterre. Mais les auteurs européens sont moins heureux que les immigrés qui, trouvant aux bords de l'Hudson des milliers d'anciens compatriotes, peuvent s'américaniser graduellement. Dans le milieu cent pour cent américain du théâtre, les auteurs européens subissent un changement profond. On les adapte. On ne saurait dire qu'ils perdent toujours au change, mais changement il y a. Nul ne l'a mieux exprimé que M. Maurice Valency, adaptateur américain de *la Folle de Chaillot* et d'*Ondine*, et à qui le public américain doit son initiation au théâtre de Giraudoux. M. Valency, définissant un jour la différence entre les

spectateurs des bords de la Seine et de ceux de l'Hudson, déclara que le Français va au théâtre pour écouter et l'Américain, pour voir. On conçoit aisément la transformation nécessaire. Parfois, l'auteur est assez heureux de trouver un adaptateur congénial comme Giraudoux le fut d'abord avec Valency et cette année, avec le poète anglais Christopher Fry, pour *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, ou Jean Anouilh, dont *l'Alouette* a été adaptée par Lillian Hellman qui est elle-même l'un des auteurs dramatiques les plus sérieux de Broadway. Parfois, l'auteur européen a moins de chance, et s'il n'est relégué au plan d'un fournisseur de matière première, on ne lui demande que son nom célèbre.

Cette dernière mésaventure est arrivée, dans les années passées, à Jean Anouilh qui semblait devoir tenir longtemps le rôle du grand auteur français méconnu en Amérique. En effet, cet écrivain, même traduit, même adapté, semblait parler un langage incompréhensible aux Américains qui sortaient désorientés d'un théâtre où ils ne pouvaient prendre parti, le bon et le mauvais n'étant que deux aspects d'un même personnage. Si l'on avait voulu écrire une thèse sur la différence entre le caractère national français et celui de l'Amérique et sonder les malentendus qui s'élèvent parfois entre ces deux peuples par ailleurs amis, le sort à New York du théâtre Anouilh aurait pu fournir une matière abondante. Et puis, un jour, un petit théâtre d'avant-garde trouva pour *le Bal des Voleurs* le ton juste et l'on eut l'impression que les écailles tombaient — tout à coup, le public comprit. Il a fait, au cours de la saison passée, un accueil enthousiaste à *l'Alouette*, et l'on annonce d'autres pièces du même auteur pour la nouvelle saison.

Le cas Anouilh est bien fait pour illustrer l'importance des petites scènes d'avant-garde. En effet, le grand théâtre qui se trouve aux environs de Broadway, entre la 40^e^ et la 60^e^ Rues, c'est-à-dire dans le quartier des grands hôtels, des dancings et des cinémas d'exclusivité, des boîtes de nuit et des restaurants français, est trop étroitement lié à l'industrie du plaisir et se trouve forcé par les loyers exorbitants, de s'organiser comme une affaire commerciale. Par contre, les scènes d'avant-garde, situées pour la plupart à Greenwich Village, pittoresque quartier d'artistes, continuent les temps héroïques où *l'Empereur Jones* d'O'Neill y fut créé dans une ancienne étable. Elles se logent dans les garages abandonnés, les sous-sols d'églises et arrière-boutiques et montent avec les moyens du bord, les pièces de leur choix. C'est là que nous voyons à l'œuvre, après une longue journée au bureau ou au magasin, cette jeunesse artistique américaine si sympathique, si dévouée à la cause... et si peu connue en Europe. Et c'est là que l'on a pu voir, ces derniers temps, des drames d'Euripide et de Racine, d'Ibsen et de Shaw, de Sartre, de Cocteau et de Genêt, sans compter les jeunes auteurs américains comme Kenneth Rexroth et Lionel Abel que l'on ne verra sans doute jamais à Broadway. Le rôle de ces petits théâtres est double : ils donnent les pièces de bons auteurs américains et étrangers, que l'Amérique ne verrait pas autrement, et ils reprennent aussi des auteurs à qui Broadway n'avait pas su rendre justice, comme cela est arrivé à O'Neill, Truman Capote, John Steinbeck, William Saroyan et tant d'autres.

Dans une société aussi conformiste et peu individualiste que l'est l'Amérique, l'importance de la critique est énorme. Huit millions de

New Yorkais se contentent de sept quotidiens, dont trois ou quatre, joints à deux ou trois confrères de la presse hebdomadaire, font la pluie et le beau temps au théâtre, et à Broadway, une pièce disparaît souvent de l'affiche au lendemain d'une critique défavorable. Or, les critiques se dérangent rarement pour aller à Greenwich Village qui a la réputation, malheureusement méritée, de représentations médiocres.

L'idéal serait évidemment une fusion de ces deux genres de théâtres new yorkais dont chacun possède, au plus haut degré, ce qui fait défaut à l'autre. L'un a les bons acteurs et l'autre, les bonnes pièces, l'un a les moyens et l'autre, l'idéalisme. Il y a plusieurs indices qui nous font espérer que cette fusion se réalisera un jour.

D'abord, le théâtre d'avant-garde a connu cette année une telle vogue qu'il a largement dépassé le quartier de Greenwich Village. On le trouve dans tous les secteurs de Manhattan, comme par exemple à la 74e Rue où la compagnie des « Shakespearewrights », se spécialisant dans les œuvres du barde anglais, a même réussi à constituer un répertoire et à former une troupe dont tous les membres — chose inouïe en Amérique — savent dire un texte shakespearéen. Une salle de la Deuxième Avenue a eu entre autres le mérite de présenter pour la première fois un Marcel Marceau dont on connaît le succès prodigieux qu'il devait avoir par la suite dans toute l'Amérique. Et enfin, à la 100e Rue, le « Théâtre Vivant » de Julian Beck a donné à une minorité de spectateurs leurs impressions les plus profondes, avec des pièces de Rexroth et de Cocteau, de Pirandello et de Gertrude Stein et une fort heureuse traduction de « *Phèdre* » par Beck lui-même.

Comme les scènes d'avant-garde, celles des campagnes se sont multipliées cet été. Ce genre de théâtre n'est concevable qu'en Amérique, pays de l'automobile, puisque les acteurs s'installent dans des greniers, des fermes ou même des églises abandonnées et souvent fort éloignées de tout centre. Du théâtre de Greenwich Village, celui des campagnes tient les moyens techniques réduits à l'extrême, mais il reprend souvent les succès de Broadway et offre parfois l'attraction d'une grande vedette à laquelle viennent s'ajouter également les stars de Hollywood et même — et c'est là un signe particulier de la Thalia agreste — les célébrités d'hier et d'avant-hier. Ainsi cet été, on a pu revoir, après de longues années, les sœurs Lillian et Dorothy Gish dans « *Jardin de Chaux* », et Dolores del Rio dans *Anastasie* de Marcelle Maurette, deux grands succès de la saison passée, mais qui avaient été interprétés à Broadway par des actrices plus jeunes.

Enfin, il faut mentionner les petites scènes des universités : réservées en principe aux étudiants, donc à un public restreint ; certaines de ces scènes ont pu se signaler à l'attention du pays par leur choix de bonnes pièces, alors que d'autres ont dépassé largement le cadre de l'université, comme c'est le cas du collège d'Antioch, dans l'Ohio, qui a réussi à faire de son Festival annuel de Shakespeare un vrai théâtre de répertoire qui attire les amateurs du pays entier.

Chose curieuse : Broadway et Greenwich Village ne se rejoignent donc que dans l'infini de la province où ces deux institutions métropolitaines se confondent quelquefois. Cependant, à New York même, il y a un facteur important, quoique assez inattendu : c'est la censure, ou plutôt son absence. On sait que la libre Amérique ignore la censure

officielle, mais Hollywood a son Office Johnson, la Radio et la T.V. ont leur censeur-maison, et quant aux livres, ce sont les autorités postales qui veillent sur la morale (alors que les fonctionnaires des douanes se chargent des livres importés de l'étranger)... Seule, la scène est sans surveillance, et les producteurs en profitent. Cela explique le grand nombre de sujets scabreux qui, sous prétexte d'actualité, sont évoqués sur les scènes new yorkaises sans que l'auteur s'efforce d'offrir une solution. On peut même penser que l'ambiance décadente des pièces de Tennessee Williams aurait moins d'attrait pour un public affranchi assez récemment du puritanisme et mentalement encore en pleine adolescence si cette ambiance ne trouvait au théâtre son seul refuge.

Lorsque le film français *la Ronde* connut des difficultés avec la censure de l'Etat de New York, un théâtre de Greenwich Village eut l'idée de jouer la pièce de Schnitzler dont le film avait été tiré. Détail intéressant : afin de tirer toute la valeur publicitaire de l'interdiction du film, cette adaptation américaine d'une pièce autrichienne conserva le titre français du film. Et lorsque la pièce de Samuel Beckett : « En attendant Godot » connut les mêmes difficultés en Floride, les répercussions à New York furent telles qu'un grand théâtre de Broadway flaira une bonne affaire et monta cette pièce en donnant le rôle principal à Bert Lahr, vieux comique fort populaire et qui avait déjà connu une longue carrière à Broadway dans des pièces médiocres et souvent écrites pour lui. Maintenant, il trouva pour la première fois la possibilité de paraître dans une œuvre littéraire. Sans les mésaventures de Floride, *Godot* eût sans doute été joué à Greenwich Village, devant un public limité et sans Bert Lahr.

Cette révélation inattendue d'un acteur déjà parvenu au faîte de sa carrière fut l'un des grands événements de la saison de Broadway. Elle est sans doute plus importante que celle d'une jeune vedette, Susan Strasberg, qui fit des débuts remarqués dans *le Journal d'Anne Frank*, adaptation d'un best-seller célèbre. En effet, la présence dans la métropole des écoles dramatiques, de la T.V., des agents et des « talents scouts », toujours à l'affût d'une découverte sensationnelle, rend aisée la carrière des jeunes, mais là complique singulièrement pour ceux qui sont déjà connus, classés, pourvus du cachet d'une spécialité. A ces derniers, on ne demande qu'à continuer dans la voie tracée, sans renouveau, sans risque. Cette situation a l'effet paradoxal de rendre extrêmement rares les vedettes révélant un aspect nouveau de leur art comme ce fut le cas cette année de Bert Lahr dans *Godot*, Paul Muni dans *Inherit the Wind*, Edward G. Robinson dans *Milieu de la Nuit* (pièce de Chayevsky, auteur de *Marty*) et, parmi les jeunes, de Shelley Winters qui, à Hollywood, n'avait jamais pu donner toute sa mesure comme elle le fait à Broadway dans son jeu riche de nuances qui fait la valeur d'une pièce comme *Un Chapeau plein de pluie*.

Ce sont là les grands événements d'une saison de Broadway. Alors que l'auteur compte pour peu de chose, il arrive que certains grands acteurs, dédaignant le succès facile d'une spécialisation toujours répétée, se renouvellent et s'efforcent de donner ainsi au théâtre américain cette continuité qui lui fait généralement défaut.

Paul Tredant.

Le Cinéma

BIEN sûr, tout donne à penser que Hollywood, la vie qu'on y mène, les conditions de travail qui y règnent, ses dictateurs au petit pied, composent une manière d' « enfer climatisé ». Je n'en jurerais pas, n'y étant jamais allé — mais enfin les témoignages ne manquent pas. Paradoxalement, les plus saisissants nous viennent... de Hollywood même : je pense en particulier à quelques films récents, dont il est d'ailleurs piquant de noter qu'ils comptent parmi les meilleurs films américains que nous ayons vus depuis un an ou deux (ils s'intitulent, pour mémoire ; *Une étoile est née, le Grand couteau, la Comtesse aux pieds nus*). Et l'on pourra bientôt lire, en France, le dernier roman de Norman Mailer, *The Deer Park (le Parc aux Cerfs)*, qui n'est pas sans faire songer à ces films et pousse plus loin encore la mise en accusation de la Capitale du cinéma, de sa faune, de ses us et coutumes.

Cela étant dit, il reste que depuis six ou sept lustres — c'est-à-dire approximativement depuis que le cinéma a cessé d'être une attraction foraine pour devenir un moyen d'expression, un langage autonome — le cinéma américain est le premier du monde.

★

Périodiquement, je le sais, la mode ou le snobisme provoquent des engouements aussi excessifs que passagers pour le cinéma soviétique (avant 1939), italien, japonais ou suédois (depuis 1945) — engouements que justifient tant bien que mal, chaque fois, quatre ou cinq films excellents et généralement sans lendemain. La plupart du temps, ces films sont d'ailleurs l'œuvre de quelques « en-dehors », jouant cavalier seul ainsi que font, en France, un Renoir ou un Clouzot. Leurs imitateurs ou leurs suiveurs ont bientôt fait, ensuite, de montrer ce qu'il y a précisément d'exceptionnel dans leur réussite. *Allemagne année zéro, le Voleur de bicyclettes, Rashomon, les Portes de l'Enfer* ou *Sourires d'une nuit d'été* sont sans nul doute quelques-uns des meilleurs films que l'on ait tournés depuis la guerre. Ils ne justifient pas beaucoup plus, pour autant, les engouements que j'ai dits que des films tels que *Brève rencontre* ou *Huit heures de sursis* ne permettent de conserver les illusions qu'ils ont un instant fait naître touchant l'apparition d'un cinéma britannique digne de ce nom.

On voit peut-être où je veux en venir : il ne s'agit pas de juger une production nationale sur quelques œuvres d'exception. A ce compte,

les films de Jean Renoir ou de H.-G. Clouzot (1) assureraient au cinéma français une bonne place dans la compétition internationale. On sait, hélas ! qu'il ne l'occupe guère... La production « courante » des cinémas français, italien, britannique, etc... souffre difficilement la comparaison avec celle des studios américains, où le langage des images animées, s'il n'est pas toujours génial, a du moins trouvé sa syntaxe, sa grammaire, et, à travers elles, grâce à elles peut-être, son style le moins décevant.

Le cinéma américain *existe* en tant que tel, indépendamment et en dehors même de ses *outsiders*. Il ne le doit pas seulement à Orson Welles, Hitchcock, John Huston, Nicholas Ray, Robert Aldrich, Preminger, Mankiewicz ou Elia Kazan (je cite au hasard les premiers noms qui viennent sous la plume). Il le doit aussi à des hommes de moindre renom sans doute, de moindre envergure peut-être et d'origine très diverse, mais dont chacun collabore à sa manière à cette existence (toujours au hasard de la plume, citons Laszlo Benedek, John Ford, Mark Robson, Richard Brooks, George Cukor, Edward Dmytryk, Fritz Lang, Fred Zinneman, Billy Wilder, William Wyler, etc.). Aussi bien, l'on peut sourire lorsque, interrogé par les *Cahiers du Cinéma* sur l'influence du cinéma américain, M. Claude Autant-Lara (2) déclare froidement : « *Avant 1939 elle était bénéfique. Depuis, on s'en passe.* » Il est permis de se demander : 1° ce qu'il y a de changé depuis 1939 en général (sinon les opinions politiques de M. Autant-Lara), 2° ce que le cinéma français et M. Autant-Lara en particulier ont gagné à « s'en passer ».

★

Je citais les *Cahiers du Cinéma*. Quelques réponses à son enquête sur le cinéma américain viennent illustrer mon propos.

Il faut bien se rendre compte — écrit notamment Alexandre Astruc — *qu'il y a plus de commune mesure entre Conrad par exemple et les plus humbles films policiers d'Aldrich qu'entre Stendhal et les multiples adaptations françaises dont il est la victime. Il faut bien comprendre que, tout comme William Faulkner est plus près de Dostoïevsky que, mettons, de François Mauriac, Hitchcock et Fritz Lang sont plus près du Henry James* du Tour d'Ecrou *que ne le seront jamais de leurs modèles les réalisateurs français saturés de culture, qui se réclament inlassablement de Zola ou de Marivaux.*

Et je ne résiste pas à la tentation de citer la réponse assez longue de Roger Leenhardt, tant elle me paraît poser le problème dans son véritable éclairage :

Hollywood est devenu pour l'opinion française (ne cherchons pas ici pourquoi) synonyme de production en série, culte de la vedette, soumission de l'art à l'argent, etc. Je suis bien forcé de n'éprouver que répulsion à l'égard de cet Hollywood-là. Cela dit, je tiens la production américaine actuelle pour assez semblable à ce qu'elle fut toujours depuis 1929, savoir : la plus importante du monde, en qualité autant qu'en quantité.

---

(1) On me permettra de ne pas citer René Clair ou Marcel Carné : c'est affaire de goûts personnels. A mon sens, le premier n'a pas signé de film marquant depuis *A nous la liberté*, ni le second depuis *les Enfants du paradis*.

(2) Auteur, rappelons-le, d'un *Rouge et Noir* et d'une *Marguerite de la nuit* de fâcheuse mémoire.

Pour juger l'influence d'une production artistique nationale. il faut d'abord distinguer le sommet de la base. Analysant le rôle de la France dans la littérature mondiale du demi-siècle passé, la critique parlera de Gide et de Proust, de préférence à Dekobra ou Simenon, pourtant plus largement connus à l'étranger. Ce point de vue est curieusement inversé lorsqu'il s'agit du cinéma. On proclame et on exagère l'influence des bandes américaines médiocres ou faciles, mais on minimise et on n'avoue pas celle des films ambitieux et novateurs. C'est en secret que le metteur en scène européen scrute attentivement, par exemple, chaque nouveau film d'Huston, alors qu'il donne publiquement un coup de chapeau — facilement réciproque — à son confrère de Suède ou d'Italie. Un exemple de cette curieuse optique, illustrée par l'atmosphère des festivals européens, est le jugement porté sur le néo-réalisme italien. On le présente communément comme une réaction originale dirigée contre Hollywood. Or, vu avec plus de hauteur, le renouveau italien d'après-guerre fut le rejet d'une esthétique latine traditionnelle, sous des influences modernistes où l'Amérique avait une part certaine. Cela éclate dans la littérature, si liée actuellement en Italie au cinéma, où personne ne s'étonne qu'on évoque Hemingway à propos de Vittorini ou de Pavese.

Bref, je souhaite seulement qu'on ait, s'agissant du cinéma, la même honnêteté d'esprit que dans le domaine littéraire, où le fait de dénoncer l'envahissement des librairies par des ouvrages de sexe ou de crime à couverture américaine, l'introduction des méthodes de digest *dans nos revues et de l'esprit des* comics *dans nos journaux n'empêche nullement de reconnaître que, sur le plan de la littérature et de la création, l'école américaine, avec Faulkner, Hemingway, Dos Passos, comme avec la nouvelle génération de Capote à Bowles, est à la pointe du roman contemporain.*

★

Et sans doute faut-il ajouter, à ces très pertinentes remarques de Roger Leenhardt, que le rôle et l'importance des véritables « créateurs » du cinéma américain ne se limitent pas à leur œuvre personnelle : leur influence a marqué plus ou moins *toute* la production américaine où, jusque dans bon nombre de films de catégorie B ou C, se retrouve quelque chose du style qu'ils ont créé — ce qui n'est pas le cas dans l'ordre de la littérature (qu'elle soit française ou américaine, d'ailleurs), ce qui est moins encore le cas pour les autres productions cinématographiques nationales. Je défie quiconque de trouver, par exemple, trace d'une influence des quelques grands réalisateurs français dans le cinéma français « d'usage courant ».

Ne serait-ce pas que, dans le cinéma, l'Amérique a trouvé son véritable langage, son moyen d'expression le plus spécifique — comme le firent ou le font la France dans le roman psychologique, l'Allemagne dans la musique, l'Italie dans la peinture ?

CLAUDE ELSEN.

Y a-t-il une musique américaine?

IL est extrêmement difficile de tracer un tableau méthodique et complet de ce que l'on appelle aujourd'hui la musique américaine, et cela en dépit du fait que, de toutes les écoles mondiales, c'est celle dont la vie est la plus courte — sans doute aussi à cause de cela. Qui dit musique américaine, dit forcément musique contemporaine, la naissance d'une école nationale indépendante ne remontant guère qu'aux années 1918-20.

D'autre part, la difficulté de cerner la notion de musique américaine et d'en dégager le critérium est encore accrue par le fait qu'aujourd'hui, tout comme hier et avant-hier, les influences étrangères se font sentir continuellement et profondément. Il convient d'ailleurs de remarquer que les compositeurs américains ont l'intelligence et la bonne foi de ne pas rougir de ces influences, de ne pas les renier, de s'en glorifier au contraire, et de marquer une nette tendance à les solliciter.

Ce besoin d'air nouveau venu de l'extérieur résulte à la fois des conditions historiques — immigration massive de grands compositeurs européens pendant l'entre-deux-guerres —, et du fait que, pendant tout le XIXe siècle, la musique américaine n'avait été qu'une annexe provinciale de la musique allemande.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la possibilité de nationaliser la musique américaine savante par l'utilisation de la musique populaire n'était même pas possible dans le sens où un Bartok, un Falla, un Enesco le feront plus tard pour la création de leurs écoles nationales respectives. Le folklore américain est lui-même déjà très composite, et largement constitué d'éléments importés : chants écossais, chants irlandais, chants des Noirs d'Afrique devenus catholiques, le seul élément local à peu près pur étant le folklore indien qui, on le sait, n'est pas d'une richesse particulièrement exaltante.

Cependant, certains musiciens autochtones ont essayé, vers la fin du XIXe siècle, d'introduire des éléments populaires locaux dans leur musique savante. Un Mac Dowell par exemple, mais il ne fut guère suivi (et là encore ne s'agissait-il pas d'un Américain pur, puisque Mac Dowell était d'origine écossaise, et avait fait ses études à Paris et à Francfort).

Ce n'est qu'après la guerre de 1914 que la musique allemande perd sa suprématie absolue, et que le besoin d'indépendance va se faire généralement sentir. Mais cette indépendance, les jeunes compositeurs américains ne vont pas la trouver en eux-mêmes, dans leurs propres ressources nationales. Là encore ils vont se tourner vers la vieille Europe, et surtout vers la France. Ce ne sera d'ailleurs pas pour susciter tout de suite la naissance d'un art américain original ; ceux, nombreux, qui

viendront travailler à Paris seront soit néo-impressionnistes, soit néo-classiques, soit néo-avant-gardistes *alla* groupe des *Six*. Puis Schönberg, Stravinsky et Bartok joueront aussi leur rôle à cet égard.

Cependant, bien avant cette époque d'émancipation, les Américains avaient chez eux trois hommes qui leur indiquaient certaines voies fort audacieuses de renouvellement, et dont l'exemple eût pu non seulement contribuer à la formation rapide d'un style national authentique, mais contribuer aussi au progrès universel du langage musical. Ces trois hommes ne furent pratiquement pas écoutés, le public et les milieux musicaux officiels des vingt premières années du XX^e^ siècle continuant de préférer les pastiches de Brahms et de Mendelssohn.

Il s'agit d'abord de Charles Ives (né en 1874), un Américain authentique, lui, un véritable prophète, un vrai indépendant qui, entre 1890 et 1910, avait déjà exploré les possibilités de l'atonalité et de la polytonalité, de la polyharmonie et de la polyrythmie, et qui, en employant des citations folkloriques américaines à titre d'éléments programmatiques *(Concord sonata)* écrivait une musique de langage national bien que de tendance universelle. Il s'agit ensuite de Henry Cowell (né en 1897), authentiquement Américain lui aussi, qui, dès 1912, présentait son invention des *tones-clusters* (grappes de sons produites par l'attaque de douze touches du clavier avec l'avant-bras à plat), et dont les trouvailles dans les domaines harmonique, sonore et rythmique sont d'une audace folle pour l'époque. Il s'agit enfin d'Edgard Varèse (né en 1885), un Français lui, qui se fixa aux Etats-Unis en 1915, et dont l'esprit cosmopolite permit une remarquable adaptation à la pensée de son pays d'adoption ; ses recherches extrêmement audacieuses sur le plan des structures et des sonorités, ses essais de polyphonie instrumentale, la façon dont il préconisait l'emploi d'instruments nouveaux de même que de nouvelles façons d'employer les instruments traditionnels, tout cela annonçait de loin l'évolution à laquelle nous assistons aujourd'hui dans le monde entier.

Mais, ainsi qu'on l'a dit, ces prophètes ne furent pratiquement pas écoutés à l'époque, même aux États-Unis.

Pour cette période de prélibération américaine, il faut également citer un musicien d'origine russe, Léo Ornstein (né en 1895), établi dans le pays en 1906, et qui, dès 1909, écrivait dans un style rigoureusement atonal.

Ce n'est donc qu'après la première guerre mondiale que le gros de la troupe des compositeurs américains va liquider la paralysante influence du romantisme allemand, et se rendre compte qu'il faut chercher et trouver autre chose.

Cette période de l'entre-deux-guerres où l'école américaine affirme sa volonté d'indépendance et commence à prendre une certaine consistance, va être encore assez difficile à analyser, car nous avons affaire à toute une série de catégories qui se chevauchent parfois. En gros, il y a d'abord les compositeurs autochtones qui tantôt viendront travailler en France avec des professeurs comme Nadia Boulanger, tantôt travailleront aux Etats-Unis avec les grands compositeurs européens fixés en Amérique tels que Schönberg, Stravinsky, Darius Milhaud, Bartok, Hindemith, Krenek, etc... Il y a ensuite les compositeurs d'origine européenne qui, jeunes ou vieux, se sont installés

aux Etats-Unis comme résidents ou comme citoyens et que l'on a pris l'habitude de considérer maintenant comme des compositeurs américains.

Ces chevauchements de générations et de continents ne sont pas sans créer une extrême confusion que l'analyste le plus méthodique a beaucoup de peine à tirer au clair. Mais cette confusion même est un signe très sympathique de vitalité, et il est incontestable que ce qui ressort de tout cela, c'est que l'Amérique est en train de se forger des traditions. Ce que donneront ces traditions, il n'est pas encore possible de l'imaginer aujourd'hui. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il faut ardemment souhaiter qu'un style américain typique se constitue, et qu'aucune des sources (française, italienne, allemande ou mittel-européenne) auxquelles la jeune école américaine sera venue s'abreuver ne prédomine. Ce qu'il faut souhaiter à la jeune école américaine, ce sont de bonnes et robustes fonctions d'assimilation.

A cette confusion, il faut également ajouter les effets d'un phénomène relativement récent pour l'histoire générale de la musique, mais qui s'est manifesté très tôt dans la chronologie de l'école américaine : c'est l'influence du jazz. Il s'agit là, sans doute, d'une source de caractère national beaucoup plus accentué que les précédentes ; mais, outre que l'influence du jazz sur la musique savante s'est souvent manifestée aux Etats-Unis par l'intermédiaire de compositeurs importés de Russie, d'Italie, voire de France, il ne faudrait pas s'en exagérer les conséquences. C'est précisément l'un de ces musiciens importés, Nicolas Slonimsky, qui écrit fort à propos, au sujet de la libération musicale américaine : « On n'hésitait plus à mettre en avant rythmes américains, et mélodies américaines. Même dans le domaine harmonique ce nouvel esprit d'autonomie artistique se fit sentir. Les énergiques syncopes sur fond de mesure continue devinrent un des signes distinctifs des partitions américaines. Et si le jazz était évidemment à la base de ces rythmes, son influence sur les compositeurs sérieux des Etats-Unis n'était pourtant guère plus grande que n'avait été sur Beethoven celle des rythmes de danses viennois. »

Dans l'état actuel des choses, ainsi qu'on le disait en commençant, il est donc difficile de faire un classement méthodique, logique, et complet des individualités composant l'école américaine.

Il y a évidemment déjà toute une série de compositeurs que l'on peut *parquer* ensemble, et qu'il n'est pas possible de passer sous silence vu le succès de leurs œuvres, car, en dépit de la qualité discutable de leur esthétique, ils constituent des phénomènes typiques de la société américaine. Ce sont des musiciens tels que George Gershwin et Gian Carlo Menotti, confectionneurs d'une incontestable et même éblouissante habileté, mais dont on peut singulièrement contester la pureté de style sur le plan américain. Gershwin, d'origine russe, est l'inventeur d'un style brillamment commercial que l'on a appelé le jazz symphonique, style qui a fait, hélas ! fortune dans le monde entier, mais qui ne saurait, sans abus de pensée, être rattaché au jazz authentique, ce dont, malheureusement, beaucoup de gens sont persuadés. Quant à Menotti, dont les Etats-Unis se sont, comme du précédent, fait une gloire nationale, il produit des œuvres extrêmement réussies, d'un cosmopolitisme facile, et dont l'indiscutable force dramatique ravale au rang d'article de bazar

les emprunts superficiels qu'il a pu faire à Puccini, à Alban Berg, et à Kafka.

Dans un genre plus distingué quoique apparenté aux deux précédents, il faut citer Louis Gruenberg et Wladimir Dukelsky, lesquels, avec des fortunes différentes, ont réussi, dans une certaine mesure à trouver un style original se détachant suffisamment de l'influence européenne.

Pour en venir à un domaine vraiment sérieux, il y a d'abord ceux que nous avons appelés les autochtones, et qui ont commencé à digérer la formation européenne qu'ils sont venus chercher sur l'ancien continent, ou qu'ils ont reçue chez eux des grands compositeurs immigrés aux Etats-Unis. L'un des plus intéressants est Walter Piston. Il n'a guère été touché par les suggestions des trois prophètes dont nous parlions tout à l'heure, mais son art témoigne d'une évidente recherche d'originalité ; symphoniste fécond, il n'échappe cependant pas à une certaine forme d'académisme. Il n'est pas artificiellement nationaliste, et, ainsi que le remarque justement Slonimsky, il rejette les formes que l'on pourrait appeler géographiques du nationalisme musical, et c'est par un intellectualisme constructeur et un universalisme inné qu'il est très Américain.

Avec Virgil Thomson, nous avons affaire à un Américain pur-sang qui a profondément subi l'influence française, en particulier celle d'Erik Satie dont il a d'ailleurs largement diffusé le culte dans son pays. Sa devise est : « Jamais de banalité, le plus possible de lieux communs. » C'est l'homme de la plus extrême simplicité, un grand manipulateur d'accords parfaits.

Aaron Copland, qui comme les précédents a travaillé avec Nadia Boulanger, s'adonna d'abord à une sorte de jazz impressionniste ; puis il alla vers une musique d'une plus grande austérité nationale ; il participe encore d'une sorte de romantisme, mais son langage est assez avancé dans la mesure où il emploie des harmonies polytonales et où il subit l'ascendant rythmique de Stravinsky ; sa musique reflète le lyrisme et le dynamisme du climat américain. On dit qu'il s'oriente maintenant vers le dodécaphonisme.

Georges Antheil est un rythmicien déchaîné, influencé d'ailleurs par le jazz ainsi que par les différents folklores américains ; il est de tendance polytonale, et ses recherches dans le domaine sonore vont assez loin puisqu'il fait intervenir dans sa musique des bruits de toutes sortes (vrombissements d'hélice, sonneries électriques, etc...). En fait, c'est une sorte de néo-romantique.

Samuel Barber est d'esprit assez conservateur, se rattache à l'esthétique romantique, mais il s'exprime avec des moyens plutôt nouveaux qui ne manquent pas de force ni d'âpreté, où l'on retrouve l'influence de Bartok et de Roussel tout à la fois.

William Schumann est un traditionaliste et un contrapunctiste, Son langage est polytonal et ne craint pas la dissonance qui est, pour lui. représentative du climat américain. Cela risque de donner lieu à un nouvel académisme. Son intervention rythmique est assez pauvre, ce qui est plutôt rare aux Etats-Unis.

On n'a pas eu ici la prétention d'épuiser les représentants de ce groupe, mais seulement d'en citer les principales personnalités. Toutefois, dans un domaine voisin il convient de citer deux compositeurs de

couleur dont les tentatives sérieuses ont retrouvé et rajeuni les traditions musicales de la race noire, William Grant Still et Duke Ellington.

A côté de ce groupe, on ne mentionnera que pour mémoire — car si certains d'entre eux sont devenus citoyens américains, ils ne composent pas de musique proprement américaine — quelques compositeurs européens récemment fixés aux Etats-Unis : Kurt Weill, Bohuslav Martinu, Nicolas Nabokoff, Arthur Lourié, Vitorio Rieti, etc... dont la musique conserve tous les stigmates de formations européennes.

Un autre groupe est formé par la cohorte assez nombreuse de ceux qui ont adhéré au dodécaphonisme, aux prolongements de toutes sortes qui sont actuellement donnés un peu partout dans le monde au principe de la musique sérielle, et en général de ceux qui recherchent un renouvellement complet et radical du langage musical par l'émancipation du timbre et du rythme. Dans ce groupe, il est assez difficile de voir clair pour l'instant, les réalisations ne nous en étant pas encore suffisamment connues ou ne nous paraissant pas très significatives. Toutefois, il est, à cet égard, deux personnalités qu'il importe de citer, ce sont Carl Ruggles et John Cage, tous deux disciples de Henry Cowell et d'Edgard Varèse. Le second surtout fait beaucoup parler de lui depuis quelques années, et ses apparitions en Europe ont été très remarquées. John Cage est l'inventeur des « prepared pianos ». Le piano préparé est un instrument dont la sonorité est modifiée par tout un jeu de sourdines, de chevalets, d'objets de bois ou de métal que l'on introduit à certains endroits entre les cordes. On obtient ainsi des « sons complexes » très étranges, absolument inusités, et dont on ne peut même parfois fixer la hauteur. John Cage parvient de cette façon à l'une des choses qui passionnent le plus les jeunes musiciens dans le monde : la trouvaille d' « objets sonores » ; d'autre part, son raffinement rythmique atteint aux extrêmes limites du complexe. Malheureusement, tout cela s'accompagne d'une mise en scène extravagante, manifestation typique de l'une des formes de l'infantilisme américain : ces objets ainsi disposés dans le piano sont soit une fourchette de cuisine, soit un vieux talon de chaussure, soit un père Noël en celluloïd ; certains silences sont notés *accelerando* ou *rallentendo ;* et certains morceaux ne peuvent être joués qu'avec une casquette de collégien anglais sur la tête, ou une trompette d'employé de métro à la bouche... John Cage organise également des orchestres de postes de radio. Ce genre de facéties est infiniment regrettable, car cela donne un air de farce d'atelier à des entreprises qui sont basées sur des idées extrêmement intéressantes, qui ont déjà donné des résultats saisissants, et qui sont des sources très sérieuses de renouvellement du matériel sonore de la musique, car Cage obtient ainsi des modes de timbres dont l'utilisation peut parfaitement se situer dans la descendance de l'art webernien, et venir enrichir l'art d'un Messiaen ou d'un Boulez.

C'est peut-être dans les recherches les plus radicales que l'école américaine risque de trouver sa véritable originalité, risque de payer sa dette de reconnaissance à l'égard des vieilles musiques européennes qui lui ont servi de point de départ, et risque de parvenir à une vraie et personnelle maturité.

CLAUDE ROSTAND.

Deux poètes philosophes : Wallace Stevens et Conrad Aiken

DEPUIS que la poésie américaine a pris conscience d'elle-même et a conquis ses droits à l'indépendance, au lendemain de l'éclosion tapageuse que représente le passage de Walt Whitman, voici cent ans, le tempérament, la vigueur et l'éloquence y ont joué un rôle plus important que la pensée. Elle a prétendu, pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle, s'affirmer par l'audace du verbe et la couleur des images, beaucoup plus que par une originalité foncière. Le langage poétique devait, avant toute chose, faire preuve de vitalité. Les « voyances » et les spéculations n'étaient qu'incidents malencontreux, dont les poètes eux-mêmes se sont longtemps méfiés. La leçon d'Edgar Poe, à savoir que la poésie est un acte de connaissance intime, ne fut guère retenue que par une minorité de poètes, accusés de sujétion aux conceptions européennes du lyrisme. Les trouvailles d'ordre psychique, sinon psychanalytique, d'Emily Dickinson eurent plus de répercussion en Angleterre qu'aux Etats-Unis où, pendant des décades, on se contenta de la considérer comme un phénomène abscons. Sans doute acceptait-on que le poète pensât, mais à condition que sa pensée fût subordonnée à quelque doctrine, ou philosophique ou religieuse, dont le dogme était bien établi; un Emerson avait le droit, par exemple, d'illustrer par des vers (d'ailleurs assez secs et laborieux) ses théories transcendantalistes ; on se serait offusqué de le voir chercher dans la poésie une vérité étrangère à celle qu'il professait ouvertement dans ses discours. Ce refus d'introspection opposé à la poésie est responsable de l'oubli où furent tenus — pour n'en citer que deux — des poètes aussi considérables que Jones Very (1813-1880), esprit mystique capable de fulgurations rappelant William Blake, et Stephen Crane (1871-1900), premier détracteur systématique du « mode de vie américain » et existentialiste avant la lettre.

Il faut attendre l'épuisement de l' « imagisme » et l'exil en masse des poètes américains, entre 1912 et 1920, soit à Londres, soit à Rome, soit en France, pour voir apparaître une tendance nettement adversaire à la fois du poème élégiaque et du poème de simple narration. Sous l'influence de Rilke, de Yeats, de Laforgue et, plus tard, de Hopkins et de Valéry, le concept du poème, projection du poète inconnu de soi sur le plan verbal où il ne parviendra

jamais tout à fait ni à se retrouver ni à se définir, gagne du terrain. Autrement dit, comme en Europe depuis Browning et Baudelaire, Hölderlin et Joukovski, le poème américain devient une aventure totale, au cours de laquelle un mystère s'affirme, qui porte le langage à des sommets insoupçonnés alors que, paradoxalement, il met en danger ce même langage. Il n'est plus indispensable, désormais, que le poète domine le poème par l'analyse ni l'intention. Ces tentatives sont d'abord confidentielles, et passent pour ainsi dire inaperçues, à l'époque où l'érudition intempestive d'Ezra Pound, la robustesse sanguine de Carl Sandburg et les harmonies doucereuses de Robert Frost accaparent l'attention des lettrés outre-Atlantique.

Cette lente et profonde maturation de la poésie américaine, personne n'y a contribué de façon plus lucide que les grands solitaires qu'ont été Wallace Stevens (1879-1955) et Conrad Aiken (né en 1889). Pendant plus de trente ans, loin des cénacles, ils ont écrit des poèmes qu'on a jugé trop intellectuels, obscurs, contradictoires, abstraits, ésotériques. Aujourd'hui, au lendemain de la mort de Wallace Stevens, qui n'a connu la gloire véritable que quelques mois avant de disparaître, les jeunes poètes qui comptent, et au nombre desquels il faut mentionner, pour le moins, Theodore Roethke, Peter Viereck et Daniel G. Hoffman, reconnaissent enfin ce qu'ils lui doivent, comme ce qu'ils doivent à Conrad Aiken : d'avoir comblé un retard d'un demi-siècle sur la sensibilité poétique européenne.

Fervent lecteur de Valéry, Wallace Stevens, après une période élégante où il s'est plu à assigner au poème ce rôle nuancé et agréable : faire le siège de l'objet à coup de définitions successives, à la manière de T. S. Eliot dans « Prufrock », s'est résolument tourné vers le drame que constituait, à ses yeux, l'emploi de tout langage, quel qu'il fût. Ecrire, c'est-à-dire traduire en mots l'inexprimable, lui paraissait à la fois une absurdité et un délice irrésistible. Trop artiste — il est sans doute le plus parfait ciseleur de vers, en poésie américaine, depuis Poe — pour se laisser aller au désespoir de ne jamais écrire que la caricature de ce qu'il aimerait écrire, il donne à son scepticisme des allures de raffinement qui ont ce double pouvoir : le rendre délectable dans ses moindres manifestations d'*épicurien du doute*, et faire frémir le lecteur en lui prouvant, vers après vers, que le langage est un leurre immense et que la seule prérogative du poème est de chanter la précarité du poème. Ce cercle vicieux : dire pour prouver que dire est une dangereuse illusion, Stevens lui confère d'étranges séductions ; il a du poids, de la lumière et de la mesure des choses un sens méditerranéen, et si tout, en fin de compte, ne doit servir qu'à une démonstration d'impuissance, il faut pour le moins que le chemin soit jonché de fleurs, de parfums et de choses vivantes.

L'éternelle définition du poème ne doit point être abstraite, et la quête d'une lucidité à tout prix ne doit pas se faire aux dépens d'un univers palpable. Ceci dit, le verbe comme le cosmos, pour demeurer dignes d'eux-mêmes (mais c'est là encore une notion que Stevens se plaît à miner) doivent se saborder pour mieux renaître de leurs contradictions foncières.

L'expérience de Conrad Aiken rejoint celle de Stevens : lui non plus ne croit pas à une permanence des valeurs, que le poète serait tout simplement chargé d'effleurer. Le drame de l'expression prend chez Aiken une dimension plus dramatique que chez Stevens ; l'instabilité qu'il constate partout autour de lui, il ne peut se contenter de l'assimiler à un tourbillon de formes verbales. Son angoisse est plus charnelle, et sa participation à un désarroi universel plus immédiate. Par delà les splendeurs du verbe, c'est l'instabilité de l'homme qui le retient, que ce soit l'adorateur d'Osiris, le Romain ou le citoyen Jones. C'est dire que son lyrisme est d'une poignante et profonde véhémence, et qu'il est sans doute de tous les poètes américains celui qui enregistre avec le plus de vigueur les soubresauts de l'homme moderne en lutte avec sa conscience, à la fois définie et à redéfinir.

Les poèmes de Stevens et de Aiken — inédits en français — ont été choisis parmi ceux qui peuvent servir à les rapprocher.

ALAIN BOSQUET.

•

POÈME

La poésie, tel est le sujet du poème ;
De là part le poème,

Et c'est là qu'il retourne. Entre les deux :
Départ, retour, il n'est qu'absence

Dans la réalité, les choses
Comme elles sont. Du moins, selon nos propres mots.

Mais sont-ils séparés ? Car c'est l'absence
Qui confère au poème ses images vraies,

La verdeur du soleil, le rouge de la nue,
Le sentiment du sol, le ciel qui pense.

C'est d'eux qu'il vient tout prendre. Et tout donner peut-être
Dans le commerce universel.

LES POÈMES DE NOTRE CLIMAT

I

De l'eau claire dans un bol brillant,
Des œillets rose et blanc. La lumière
Dans la chambre plutôt comme un air neigeux
Qui reflète la neige. Une neige à peine tombée,
A la fin de l'hiver, quand les après-midi reviennent.
Des œillets rose et blanc : on désire
Tellement davantage. Le jour même
Est simplifié : un bol de blanc,
De froid, une porcelaine froide, basse et ronde,
Avec rien d'autre que les œillets.

II

Dites même que cette totale simplicité
Vous privait de vos tourments, cachait
Le moi vital, apaisé méchamment,
Et le rendait frais dans un monde
D'eau blanche et claire, aux bords brillants ;
Mais on désirerait plus, on exigerait plus,
Plus qu'un monde de senteurs blanches et neigeuses.

III

Il resterait encore l'esprit jamais en repos,
De sorte qu'on voudrait s'échapper, revenir
A ce qui fut si longtemps paisible.
L'imparfait est notre paradis.
Notez que, dans cette amertume, le délice,
Puisque l'imparfait est si brûlant en nous,
Est tout en mots défectueux et sons têtus.

LE VERRE D'EAU

Que le verre fondrait sous la chaleur,
Que l'eau gèlerait dans le froid,
Prouve que cet objet n'est qu'un état,
Un seul parmi plusieurs, entre deux pôles. Ainsi,
En métaphysique, y a-t-il ces mêmes pôles.

Ici au centre se dresse le verre. La lumière
Est le lion qui descend y boire. Là,
Et dans cet état même, le verre est une mare.

Rouges sont ses yeux et rouges sont ses griffes,
Quand la lumière vient mouiller ses mâchoires écumantes,

Et que dans l'eau tournent les algues sinueuses.
Là même et dans un autre état — les réfractions,
Les *metaphysica*, les parties plastiques des poèmes
Se tamponnent dans l'esprit. Mais le gros Jocus, inquiet
De ce qui se dresse ici au centre, non point le verre,

Mais au centre de notre vie, cette fois-ci, ce jour-ci :
Voilà un état, en ce printemps parmi les politiciens
Qui jouent aux cartes. Dans un village d'indigènes,
Il conviendrait de faire telle découverte. Entre chiens et fumier,
On continuerait de combattre ses propres idées.

CUISINE BOURGEOISE

Ces jours de dénuement, nous nous rassasions
De têtes humaines. C'est vrai, les oiseaux reconstruisent
De vieux nids, et les bois sont pleins d'azur.
Les cloches de l'église sonnent une fois par semaine.
Mais cela n'est plus. Cela, c'est ce qui fut,
Du temps qu'ils dormaient dans l'herbe et la chaleur,
Les hommes sur des lits verts et les femmes à moitié au soleil.
Les mots sont écrits, mais point encore prononcés.
C'est comme la saison, après l'été,
Où c'est l'été sans l'être, où c'est l'automne
Sans l'être, où c'est le jour sans l'être,
Comme si les lampes d'hier soir brûlaient encore,
Comme si les hommes d'hier regardaient encore
Le ciel, moitié de porcelaine, plutôt que de remuer
Un corps pesant dans l'éclat
De ce présent, cette science, cet inconnu,

Cet avant-poste, doux, muet, mort, où nous nous rassasions
De têtes humaines, apportées sur des feuilles,
Couronnées des premiers bourgeons frais. Nous vivons d'elles,
Et non plus de l'antique gâteau de graines,
L'amande ni le fruit profond. Cette viande amère
Nous nourrit... Qui sont-ils donc, assis à cet endroit?
La table est-elle un miroir où ils sont assis à regarder?
Sont-ils des hommes qui mangent des images d'eux-mêmes?

WALLACE STEVENS

LA CHAMBRE

Par la fenêtre — tout était aboli
Sauf elle et moi — je vis la lutte
Des ténèbres. Dans la chambre,
Tournant et tournant, elles plongèrent. Puis je vis
Comment l'ordre — si le chaos le désirait — pouvait naître ;
Et je vis les ténèbres s'abattre,
Contractées avec force ; c'était comme si
Elles se tuaient, lentement, et dans une grande douleur.
Douleur. La scène était toute douleur, et rien que douleur.
Quoi d'autre, si le chaos rassemble en lui toutes les forces
Pour former une feuille ?...
Car la feuille surgit,
Seule et brillante dans la chambre vide ;
Peu après, la brindille en surgit ;
Et de la brindille une branche ; et puis le tronc,
Massif et rude ; et enfin la racine noire.
La racine noire craqua les murs. Des branches brisèrent la
[la fenêtre :
Le grand arbre prit possession.
Arbre des arbres !
Souviens-toi (quand il en sera temps) comment mourut le chaos
Pour former la feuille brillante. Puis retourne-toi, prends
[courage,
Plie bras et racines tous ensemble, sois convulsé
De douleur, et déforme à nouveau le chaos.
Je t'observerai comme je t'observe.
Je louerai les ténèbres à présent ; mais ce jour-là, la feuille.

MAIS COMMENT IL VINT DE LA TERRE

Mais comment il vint de la terre ce petit
bord de cire blanc celui-ci qui est aigu et blanc
celui-ci qui est mortel et vif les pétales penchés
et tous si courbés comme vers des amants
et pourquoi la terre s'est ouverte sur cette forme
aussi froidement que des mots échappés d'une bouche brûlante

Ou bien qu'est-ce qui fit parler ainsi le sang
ou bien qu'était-ce qu'il voulait avoir fait
ce souffle d'air bouclé cette jacinthe ce mot
ce miracle vu à fond entendu profondément
d'un engin rapide
fait de feu et de glace

Ou bien pourquoi l'escargot lance-t-il son antenne pour voir
ou bien le brave étend-il la main pour saisir
ou l'esprit comme pour son agonie

ferme-t-il les yeux en avance d'un siècle
cent ans d'horloge pour se moquer de sa propre mortalité.

Le Christ vint Confucius vint et dites-nous pourquoi
l'esprit se complaît à mourir avant sa mort
et n'embrasse rien comme le pourrait l'amant
dans une horrible extase de nuit
et dites-nous pourquoi la jacinthe jaillit
de la langue engourdie que possède le monde

La mort a-t-elle ainsi rêvé de la vie ceci est-il son rêve ?
Le rocher pense-t-il aux fleurs dans son sommeil?
Ainsi mots et fleurs ne sont que pensées de pierre
inconsciente de la joie d'y penser
et nous-mêmes nous ne sommes que les mots du rocher
balbutiés dans un sombre rêve d'hommes et d'oiseaux.

UNE ETOILE TOMBA, PUIS UNE AUTRE

Une étoile tomba, puis une autre, comme nous marchions.
Il leva la tête vers l'ouest et dit :
Que le ciel est prodigue de ses étoiles !
Elles tombent, elles tombent, et le ciel est toujours le ciel.
Deux de plus ont disparu, mais le paradis reste paradis.
Ne soyons pas fiers de notre pensée,
Ni de nos mots ; ne les amassons pas comme si
Nous estimions que notre esprit est un ciel qui changerait
Et perdrait sa vertu si un seul mot en tombe.
Soyons prodigues, comme le ciel ;
Perdons ce que nous perdons, et donnons ce que nous pouvons
[donner,
Nous demeurons les mêmes. As-tu perdu une planète ?
Saturne n'est-il plus ? Qu'il porte ses anneaux
Aux Limbes des choses oubliées.

O fatuités de l'esprit orgueilleux
Qui entoure la phrase de lavande, et la garde
Pour l'exhiber ; et toi, qui épargnes nos amours
Comme si nous n'avions pas des mondes entiers d'amours !

Soyons insouciants de nos mondes et mots,
Et dépensons-les librement comme l'arbre ses feuilles ;
Et donnons-les où le don est le plus béni.
Pourquoi les garderions-nous — pour une nuit de gel ?...
Tous perdus pour rien, et nous-mêmes des fantômes.

CONRAD AIKEN

(Traduction d'ALAIN BOSQUET).

Autours et alentours de la famille américaine

Au retour de l'un de ses voyages en Amérique du Nord, Francis de Croisset, au cours d'une conférence, déclarait : *Le divorce en Amérique fait, en quelque sorte, partie du contrat de mariage. En France, quand on se marie, c'est pour toujours, même quand cela ne doit pas durer très longtemps. Là-bas, quand on se marie, c'est pour quelque temps, même quand cela doit durer toujours.*

Dans le même temps, Ferry-Fisani écrivait : *Il est des pays sans vieillards ! Les Etats-Unis, par exemple. Ici, qui n'a pas été foudroyé en pleine lutte à 55 ans (la moyenne dans le nouveau monde), s'obstine à vivre en jeune homme. La bonne chère, les femmes, l'argent, l'ambition, les sports, les illusions !*

A 60 ans, on mange et l'on boit comme à 30 ; à 65 ans on divorce pour se remarier avec une coquette de 20 printemps. A 70, on se ruine... et l'on refait même fortune ; à 75, on bâtit, on plante, on embrasse une carrière nouvelle ; à 80, on joue au golf ; à 100, on parle de recommencer sa vie. Chez les transatlantiques, on meurt, mais on ne vieillit pas.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces deux boutades dont chacune fut justifiée et le demeure en partie, mais seulement pour certains groupements humains bien délimités ?

Comme la famille européenne, la famille asiatique, ou la famille africaine, la famille américaine présente une diversité que conditionnent les différentes données socio-économiques. Un foyer d'origine anglo-saxonne, un foyer d'origine juive, un foyer d'origine italienne, se développeront selon des germes essentiellement variés. D'autre part une famille vivant sur une plantation de tabac ou de coton en Géorgie, ou bien parmi les maïs et les blés de l'Etat de Iowa, ou encore dans les centres industriels des régions côtières de l'Est ou de l'Ouest, comme à New York ou en Californie, obéira à des traditions et à des nécessités qui accentueront les différences.

Enfin l'Amérique est par son essence même le pays des contrastes ; contrastes dans le relief, dans le climat, dans l'urbanisme, où la petite maison voisine avec le building, et contrastes également dans le comportement des habitants. Ainsi le rigorisme le plus sectaire côtoie le libéralisme le plus échevelé, et des femmes peuvent divorcer cinq et six fois, alors

que d'autres, tout comme à Londres, se voient répudiées par la *Société* pour une seule union légalement rompue.

Il n'est donc pas inutile, pour essayer de situer d'abord, et de comprendre ensuite, les U. S. A. sur le plan humain, d'exposer les modalités de vie de ses habitants.

Les 2/3 de ceux-ci vivent dans les milieux urbains ; villes champignon pour la plupart. Ainsi Chicago, qui ne comptait pas cent habitants il y a à peine plus d'un siècle, et qui en compte aujourd'hui cinq millions. Ainsi ce village de bois appelé San Francisco, qui est devenu la seconde ville de Californie avec 800.000 habitants. Ainsi New York, la ville impitoyable qui, telle Antinéa, subjugue, hypnotise et dévore. La ville s'étend sur 945 km. carrés et compte plus de 9.000 km. de rues. Le nombre de ses habitants dépasse celui de 41 des 75 nations du monde. Le Canada, par exemple, a moins d'habitants que New York.

Plus de deux millions sont nés à l'étranger : 400.000 Italiens, 396.000 Russes, 225.000 Allemands, 195.000 Polonais et 160.000 Irlandais.

Et plus de 2.500.000 sont nés de parents nés à l'étranger : environ 28.593 Grecs, 25.000 Tchèques, 12.000 Chinois.

Soixante-dix nationalités sont représentées a New York qui est, en outre, la plus grande ville juive du monde avec deux millions d'Israélites.

Sur cette ville qui peut être la plus froide et la plus chaude, quel que soit le temps qu'il fait, chaque mois environ vingt tonnes de suie par kilomètre carré s'abattent.

Un enfant y naît toutes les cinq minutes, et des unions s'y contractent toutes les sept minutes.

Ces précisions donnent un aperçu de l'atmosphère qui peut régner dans les grands centres où trône le drugstore, cette survivance de la conquête, sorte de magasin général où se trouve toute une gamme d'articles allant de l'aspirine aux produits les plus inattendus dans le domaine de l'optique, de la droguerie, de l'épicerie, de la librairie et, bien entendu, de la pharmacie.

C'est également à un coin de rue ensoleillé ou battu par l'averse, selon les saisons, que l'on trouvera la maison de la mort, si commode pour la famille du défunt, si étrange pour notre esprit latin. Le plus souvent, elle offre aux regards la fameuse formule publicitaire: *Mourez, nous nous chargeons du reste*. Le reste, c'est-à-dire la toilette du défunt, son installation sur un lit de parade et la standardisation de tout ce qui, en Europe, fait partie d'une tradition douloureuse, mais précieuse, de laquelle nous sommes cependant en voie de nous séparer, depuis que des mutuelles et des assurances connaissent un regain de clientèle dû à l'incertitude et à l'âpreté de la vie moderne, se chargeant, elles aussi, plus discrètement, mais souvent sans plus de goût, de faire *le reste*.

Après tout, le seul drame des morts comme celui des vivants est de n'être pas aimés. Ce ne sont pas les conditions extérieures et matérielles qui peuvent lui servir de cadre.

Trois domaines exercent une action certaine sur la famille américaine :

— le domaine religieux,
— le domaine de la femme au travail,
— et le domaine de la délinquance juvénile.

Ce n'est pas en vain que le cardinal Spellman semble acquérir auprès du Vatican une influence chaque jour grandissante. 1955 a marqué en Amérique le record de l'assistance au service religieux. Par semaine, environ 49.600.000 fidèles ont assisté au culte. C'est-à-dire 49 % de la population adulte. Ce nombre est en nette progression sur l'année 1950.

Il est très remarquable qu'aux Etats-Unis, l'Eglise catholique soit avant tout l'Eglise du monde du travail et que sur environ 30 millions de fidèles, 25 millions appartiennent au milieu prolétarien.

L'Eglise catholique paraît s'être donné pour mission de se tenir partout aux avant-postes. Dans l'Etat d'Ohio une expérience est actuellement tentée au *Grailville Community Collège*. Il s'agit non pas de délivrer des diplômes, mais de former spirituellement et pratiquement des jeunes filles à leur rôle futur de femmes. Cela au sens le plus élevé du terme. Le collège est établi sur un domaine agricole. Plusieurs bâtiments de ferme s'élèvent autour, où le personnel et les étudiantes travaillent, prient et vivent en commun. C'est une sorte d'institution communautaire où l'agriculture, le tissage et la cuisine se pratiquent aussi bien que l'art et la musique. On voit à Grailville Community Collège des diplômées de philosophie travailler à la blanchisserie, des universitaires s'occuper de faire répéter la messe en chants grégoriens à l'église du village. Une institutrice faire cuire le pain de la communauté, une lycéenne diriger la cuisine et une diplômée en sciences politiques traire les vaches. Car le but de cet enseignement est de prouver aux jeunes filles que la création matérielle contient une joie qui lui est propre et le travail manuel une dignité qui commande le respect. En outre, on apprend aux femmes que leur existence ne doit pas se boucler sur leurs propres problèmes, mais qu'elles sont également responsables de ce qui se passe autour d'elles.

Dans ce pays étonnant et vigoureux, la foi se révèle tour à tour profonde, turbulente et, bien entendu, efficiente.

Mais le catholicisme et l'Eglise réformée ne possèdent pas seuls le pouvoir de remuer les masses. De nombreuses sectes naissent, meurent ou se développent.

Pour avoir une idée de ce que peuvent donner ces mouvements divers, il n'est qu'à se reporter à l'accueil délirant que reçut tout dernièrement à Philadelphie le fameux « Père Divin ». Ce genre de démonstration publique s'apparente au retour triomphal de Mac Arthur, aux parades électorales et aux arrivées de vedettes : des cris, du bruit, de l'enthousiasme, une sorte de frénésie juvénile qui fait oublier l'autre aspect de la vie américaine ; celui qui prend ses assises dans l'âme profonde du peuple et où se rencontrent le chercheur atomique, le sociologue

conscient de ses responsabilités, le syndicaliste farouche, le gangster impénitent, le chômeur acculé, l'oppresseur et l'opprimé, le défenseur de l'opprimé, et le soutien de l'oppresseur.

Longtemps encore ils tiendront entre leurs mains sages, débiles ou équivoques, selon le cas, les destinées d'un pays qui n'a pas fini de surprendre le monde. D'un pays — on l'oublie trop souvent — où le capitalisme presque dans son entier est né du prolétariat. Circonstance qui l'a rendu à la fois plus rude, mais aussi plus accessible, plus impitoyable, mais plus humain.

Au milieu de ces remous auxquels sont venus s'ajouter ceux de la guerre et de l'après guerre, la famille suit son petit bonhomme de chemin tant bien que mal. Elle a subi une modification certaine lorsque la femme a commencé vraiment de travailler au dehors.

Il y a quelque temps le Secrétaire américain au Travail déclarait : *La main-d'œuvre féminine fait l'objet d'une demande qui continuera à croître. On offrira notamment aux femmes des emplois qu'elles ont eu peu d'occasions d'occuper jusqu'ici.* Certes, aux U. S. A. des femmes sont conductrices de métro, cheminots, dans certains États plombiers, elles conduisent des camions. Il est vrai que ceux-ci ne doivent pas avoir plus de cinq tonnes. Et si les mines et l'exploitation forestière leur sont interdites, elles se vengent sur l'Ecole Primaire où 88 % du personnel enseignant sont des institutrices.

Il n'en allait nullement ainsi en 1930, lorsque l'Amérique du Nord était le pays qui comptait le plus petit nombre de femmes au travail. C'est l'Autriche qui arrivait en tête avec le plus fort pourcentage, puis suivaient l'Allemagne, la France, l'Italie, la Belgique et l'Angleterre.

Pourtant, dès 1869 l'Etat de Wyoming avait été le premier à accorder le droit de vote aux femmes et plusieurs années auparavant en 1849 apparaissait dans le monde la première femme médecin : Elizabeth Blackwel. Actuellement vingt millions de femmes travaillent aux U. S. A. Neuf millions deux cent cinquante mille sont mariées, comme en France — et ailleurs — la plupart ont épousé des hommes jeunes aux situations encore insuffisantes et les jeunes épouses sont obligées d'apporter leur contribution au budget familial.

Rien que dans le textile, 77 % des ouvriers sont des femmes. A citer encore à leur actif, qu'à l'encontre de ce qui se passe dans les autres pays du monde, il y a plus d'hommes analphabètes aux Etats-Unis que de femmes : 3 % d'hommes contre 2,3 % de femmes.

Mais ce fut seulement lorsque le président Roosevelt commença la mise en train du New Deal que des femmes marquèrent la vie publique par leur présence. Certes, il y avait eu des femmes membres du Congrès. Deux femmes avaient été Gouverneur de deux Etats et quelques-unes avaient été nommées par la Présidence à des postes fédéraux. C'était là des exceptions et avant Roosevelt elles n'avaient pas affirmé leur emprise dans le domaine politique. On vit alors miss Francis Perkins, ministre

du Travail, Mrs Ruth Bryan Owen, première femme américaine représentante diplomatique de son pays, nommée ministre des Etats-Unis au Danemark (elle était veuve avec sept enfants et fut extrêmement populaire à Copenhague.) Mrs Nellie Taylor Ross devenir Directrice de la Monnaie. Bien d'autres femmes furent élues à différents postes après celles-ci, et enfin en 1933, les élections portaient au Sénat Mrs Hattie Caraway qui devint la première femme sénateur.

On a dit et répété qu'aux U. S. A. la femme bénéficiait d'une souveraineté absolue, que les lois avaient été faites pour sa protection, son agrément, presque pour son caprice. Il est certain que les lois américaines mettent les femmes à l'abri des malversations masculines, mais cela est vrai bien davantage sur le plan privé que sur le plan social.

Il est réel que les plus grosses fortunes américaines, par le jeu des successions, se retrouvent aujourd'hui entre des mains féminines.

Il est réel qu'un monsieur peut très difficilement suborner le personnel féminin qui se trouve sous ses ordres, sans risquer, s'il est imprudent — à peine — de se voir conduire à la mairie et à l'autel.

Mais si l'on se tourne vers le monde du travail et si l'on parle salaires, on s'aperçoit qu'à travail égal le salaire ne l'est absolument pas entre hommes et femmes. Situation peu originale mais surprenante pour beaucoup en ce qui concerne les U. S. A. En effet, 48 % de la main-d'œuvre féminine gagne moins de mille dollars, 36 % gagne entre mille et deux mille dollars, 13 % entre deux mille et trois mille, et seulement 3 % reçoit un salaire supérieur à trois mille dollars.

Or, chez les hommes, 20 % seulement gagnent moins de mille dollars, 25 % de mille à deux mille dollars, 29 % de deux mille à trois mille dollars, et 26 % plus de trois mille dollars. Ces chiffres se passent de commentaires.

•

La famille américaine, de par les conditions de vie de la femme, pourrait se diviser en trois catégories :

— Les familles trop aisées à moralité discutable, où l'argent pourrit tout, où la femme se révèle facilement insupportable, où la délinquance juvénile prend ses sources dans le mépris inconscient des enfants pour un mode d'existence qui ne leur inspire pas de respect.

— La famille moyenne sans histoires où l'on divorce, certes, mais où on se remarie pour continuer à mener la même vie bourgeoise et tranquille. En général, ici, les jours coulent calmement. Un sage crédit a doté le foyer des derniers perfectionnements en matière d'art ménager, et comme dans toutes les familles unies de la terre, on fête les anniversaires, on prend des vacances reposantes et on n'enfreint pas ce que réprouve la morale civique et honnête.

— Enfin, la famille en proie à la misère et au chômage, pour laquelle il n'y a que lutte, désespoir et résignation.

On vient lui reprendre le frigidaire ou la machine à coudre qu'elle ne peut plus payer, en supposant qu'elle ait pu obtenir à crédit l'un ou l'autre. Elle habite des taudis. Ses enfants mal nourris se livrent, le long des rues sinistres où s'élèvent des murs rongés de salpêtre, et le soir venu sous l'immense clignotement des enseignes tentatrices au néon, à d'étranges combats où le psychologue averti décèle plus d'une fois le courage du désespoir et la brutalité, sinon le vice, en laquelle se meut la tendresse des adolescents repoussés.

Alors ils volent, et quelquefois, ils tuent.

Leur dénuement rejoint ainsi celui des fils trop comblés aussi seuls et aussi misérables qu'eux, à qui une famille — elle-même souvent désaxée — a jeté l'argent en pâture, comme si un cabriolet grand-sport suffisait à pallier tout ce qui manque à leur inconscient déchirement.

Toujours comme ici ou là, la question du logement pose un problème d'urgence et les Etats-Unis réalisent comme la France un programme d'habitations à bon marché. Celles-ci ne sont attribuées qu'aux familles dont le revenu net ne dépasse pas, au jour de leur admission, cinq fois le montant du loyer y compris le chauffage, l'éclairage, l'eau et le combustible pour la cuisine, et six fois le montant de ce loyer pour les familles d'au moins trois mineurs à charge.

Ces différentes préoccupations, dont il n'est donné ici qu'un aperçu trés linéaire, ont pour but profond de venir en aide, non seulement à la famille, mais de prévenir également par ce moyen la délinquance juvénile qui ne cesse d'augmenter. Des films comme *Graine de violence* et *La Rage de vivre* nous ont livré les deux pôles du champ d'action des mineurs délinquants. La misère étant plus difficile à juguler que l'excès de facilité, c'est vers cette première que se tourne l'attention des responsables.

C'est encore en Amérique que l'on vit fonctionner, dans l'Etat de Chicago, le premier Tribunal pour enfants. Cela se passait en 1899 : quatre pays européens, dont la France, allaient suivre presque aussitôt cet exemple. Les nouveaux Tribunaux se fondaient sur trois dispositions principales qui sont aujourd'hui encore à la base de la juridiction mondiale internationale en matière de délinquance juvénile :

1° tout enfant qui ferait l'objet d'une juridiction spéciale ;

2° la question du discernement des mineurs délinquants serait posée ;

3° il serait établi un régime de *mise en liberté surveillée*, en confiant le mineur délinquant pour une sorte de sursis conditionnel soit à la garde des parents, d'une institution charitable, ou d'un délégué désigné par le Tribunal.

Des statistiques fondées sur les affaires jugées par 206 tribunaux, représentant environ 12 % de la population enfantine des Etats-Unis, indiquent que la délinquance chez les jeunes semble avoir atteint à nouveau le maximum que connurent

les années de la deuxième guerre mondiale. Si, en 1940, il y avait 39.440 cas de délinquance juvénile se répartissant sur des enfants de dix à dix-sept ans pour un chiffre de 19.115.000 enfants, en 1952, le nombre des délinquants était monté à 64.927 pour 18.239.000 enfants.

L'âge moyen des jeunes délinquants se situe entre quatorze ans et plus. Les garçons étant plus âgés que les filles. Plus âgés et plus nombreux.

Les motifs invoqués sont en général le vol ou *des méfaits commis dans l'intention de nuire.*

Mais si les Etats-Unis sont parmi les plus touchés, ils arrivent en tête de la prévention en matière de délinquance juvénile.

Des conseils ont été formés et mobilisés au service de l'Enfance. Ils comptent des membres d'œuvres d'assistance sociale, d'organisations civiques auxquels sont adjoints quelques particuliers. Action collective qui doit assurer à la fois la détection, le diagnostic et la rééducation des mineurs manifestant des tendances à la délinquance.

En général, ces *Bureaux de l'Enfance* se composent d'un directeur, d'un psychologue à temps complet, d'une assistante sociale, d'un service de police, d'une secrétaire tenant à jour les dossiers confidentiels des cas dont le bureau a pu être saisi et d'un service de recensement concernant en particulier la fréquentation scolaire.

Bien entendu, les parents sont responsables, le plus souvent, du désarroi de la jeunesse. Si l'on veut réformer l'existence de cette dernière il faut arriver jusqu'à la famille et la persuader qu'elle porte le poids du comportement des enfants qui dépendent d'elle.

C'est ainsi que Eleanor et Sheldon Glueck, dans leurs récentes études sur la recherche des causes de la délinquance juvénile, ont pu constater que l'immoralité, l'alcoolisme, et la criminalité étaient beaucoup plus fréquents dans les familles de jeunes délinquants que dans celles des enfants non délinquants.

Il y a aussi autre chose, à la fois moins grave et beaucoup plus complexe : on a remarqué que l'accroissement des délinquants est en raison directe de l'accroissement régulier du nombre de mères qui occupent un emploi hors du foyer. Sonnette d'alarme destinée à démontrer à la femme non pas qu'elle risque de voir obligatoirement son foyer ravagé si elle travaille, mais qu'elle ne doit pas oublier, en ce cas, d'aménager son absence.

A côté de divisions et de bureaux spéciaux existant pour les mineurs, au sein même de la police, des clubs, des associations, des bibliothèques, une immense organisation du travail et des loisirs a été créée pour que la jeunesse ne demeure pas livrée à elle-même.

En contre-partie, les spécialistes de la question, s'ils reconnaissent que les travaux les plus poussés sur la délinquance juvénile ont été faits aux Etats-Unis, constatent que la recherche dans ce sens est loin d'être close.

Le pays s'émeut de plus en plus de l'utilisation des prisons comme établissements de détention pour mineurs, car, rien

ne peut arriver de pire à un garçon ou à une fille, que d'être traité sur le même pied qu'un adulte criminel.

Ces prisons sont encore trop souvent utilisées — on a évalué que le nombre des cas de mineurs qui y sont placés atteint 50.000 à 100.000 par an, malgré la législation généralement en vigueur qui interdit l'incarcération des mineurs délinquants.

Une situation semblable se présente avec le régime de probation qui est la mise à l'épreuve de la liberté surveillée.

Il existe environ 6.000 agents de probation dans l'ensemble du pays, alors qu'il en faudrait près de 20.000 si l'on attribuait un nombre raisonnable de cas à chaque agent. Il en résulte que les agents de probation doivent consacrer la plus grande partie de leur temps aux enquêtes et non au traitement sous surveillance qui devrait former l'aspect véritablement efficace de la méthode. Par ailleurs, en raison du niveau relativement peu élevé des salaires dans cette profession en comparaison avec d'autres, la qualité du travail accompli, tant dans le domaine des enquêtes que dans celui du traitement proprement dit, est inférieure à ce qu'elle devrait être pour assurer le maximum d'efficacité.

La délinquance juvénile est en train de devenir la plaie et le souci des pays très développés. Un niveau de vie généralement élevé ne semble pas, à priori, prévenir la délinquance juvénile. On pourrait même dire, jusqu'à un certain point, qu'elle l'augmente presque dans les pays moins développés lorsqu'une certaine aisance y pénètre, ou moins exactement lorsque les signes sensibles de l'aisance : café... machines à sous, cinémas s'y multiplient. Pour ces raisons et pour quelques autres, les transformations économiques et industrielles amènent une recrudescence de mineurs délinquants.

Il faut cependant souligner que dans l'expression *délinquance juvénile* en ce qui concerne les Etats-Unis, figurent en dehors des délits ordinaires l'habitude de faire l'école buissonnière, l'incorrigibilité, l'indiscipline à l'égard des parents ou du tuteur, l'absence sans autorisation du domicile paternel, la vulgarité ou l'obscénité habituelle du langage, le fait de rôder habituellement à proximité des gares ou le long de la voie ferrée, de fumer des cigarettes ou de faire usage du tabac sous une forme quelconque.

A ce prix, bien peu d'enfants de notre vieille Europe ne relèveraient pas d'un tribunal quelconque.

Sans doute faut-il voir dans cette extension, le désir de la femme américaine de se simplifier la vie, ce qui l'amène à divorcer si son mari n'aime pas les chapeaux qu'elle porte, et à mener son fils devant les autorités s'il se montre réfractaire aux classes de mathématiques. Ceci, pour les milieux aisés. Pour les milieux prolétariens il existe là une possibilité de lutter contre l'accablement de la fatigue et des tâches accumulées qui donnent à la moindre observation un caractère de lutte sans merci. La jeunesse ne possède-t-elle pas le génie d'exploiter la lassitude d'un père ou d'une mère débordés ?

Autre motif de délinquance juvénile :

L'âge de la fin de la scolarité est généralement fixé à 16 ans. Une étude en cours tend à abaisser de 16 à 14 ans l'âge d'admission aux écoles professionnelles car il a résulté d'enquêtes que beaucoup d'enfants ne pouvant intellectuellement suivre des classes aussi tardives, ont été amenés à prendre un âpre et malheureux contact avec la vie.

S'inscrivant toujours dans ce plan d'ensemble d'aide compréhensive à la jeunesse, une grande partie du programme des écoles secondaires a été conçu de façon à aider les jeunes à explorer les différents domaines professionnels. Ils peuvent de cette façon approcher différents métiers et se décider en toute connaissance de cause. Il va de soi, bien entendu, que les occasions qui s'offrent sur le marché du travail décident néanmoins du choix. Il est non moins certain que c'est une innovation importante que d'avoir donné à des jeunes de 18 ans la possibilité de décider de leur destinée professionnelle. A 11 ans ce sont forcément les adultes qui choisissent, à 18 ans, ils cessent d'être des juges pour devenir des conseillers.

En outre, un certain nombre d'établissements d'enseignement supérieur ont adopté ce qu'on appelle *un plan coopératif*, c'est-à-dire que deux étudiants d'un même établissement peuvent partager leur temps entre leurs études et un poste dans l'industrie, le commerce ou l'administration, selon le cas. Ils occupent alternativement cet emploi à mi-temps.

Le grand objectif en matière sociale américaine est de fomenter un climat de confiance — confiance entre les maîtres et les élèves, entre les parents et les enfants, confiance entre camarades. Pour ce faire, qu'il s'agisse de loisirs ou de travail, on multiplie les contacts et l'on essaie de démontrer à la jeunesse combien il est bon et profitable pour l'homme de pouvoir s'appuyer sur son semblable.

Pour juger la famille américaine il faudrait oublier un instant les normes de la famille européenne. Beaucoup d'entre nous mettent un soin infini à pénétrer les foyers asiatiques ou ceux d'Amérique du Nord, cherchent frénétiquement à comprendre le monde africain. Ils ont raison. Mais ils se refusent à porter le même intérêt, selon leurs convictions, aux foyers américains comme aux foyers russes. Ce en quoi ils ont tort.

Enfants de l'Europe, les Américains sont, comme l'écrivait Joseph Delteil de son héroïne Cholera, *adorables et esquintants.*

Ils sont beaux, tumultueux, possédés par un trop plein de vie qui les emporte tantôt vers un extrême, et tantôt vers l'autre.

Prenons garde au complexe d'infériorité qui pourrait mettre en nous le dépit de l'aïeul qui voit ses fils prêts à le passer en vigueur et en grâce, et compense le désarroi où le plonge cet état de choses par un parti pris de suffisance.

MARIANNE MONESTIER

Les sectes religieuses et les sociétés secrètes

LES SECTES RELIGIEUSES

On a souvent — et chaque fois en vain — essayé de définir la *secte*. Nous nous contenterons ici de rappeler la définition d'Algermissen, reprise par Jean Séguy : la secte se présente *comme un rassemblement volontaire de convertis, généralement limité aux seuls adultes, à l'exclusion de tout pécheur. Ce sont donc des groupements de professants réservés aux seules personnes qui s'engagent, en pleine conscience à vivre selon la Loi de Dieu après l'expérience de la conversion.*

A. SECTES RELIGIEUSES CHRÉTIENNES

Ici encore, nous suivrons Jean Séguy et nous appellerons *chrétienne* toute secte *qui regarde la Bible comme le seul Livre inspiré.*

Bien qu'elles soient assurément chrétiennes, nous nous refusons à considérer comme des *sectes*, les Eglises : catholique-romaine (vingt-quatre millions de fidèles), luthérienne (quatre millions), presbytérienne, c'est-à-dire calviniste (trois millions), épiscopale, c'est-à-dire anglicane (deux millions trois cent mille) et orthodoxe orientale (un million trois cent mille) qui vivent sur le territoire des Etats-Unis.

Les Baptistes.

Si l'origine du baptisme anglais est obscure — son fondateur fut sans doute le pasteur anglican John Smyth qui mourut aux Pays-Bas, en 1612 — on sait que des baptistes se trouvaient à bord du *Mayflower* et que la première paroisse baptiste américaine fut établie en 1636 par Roger Williams, dans l'état de Rhode Island où était instituée, pour la première fois la tolérance religieuse.

Les baptistes sont aujourd'hui plus de dix millions aux Etats-Unis. Ils constituent non seulement la secte chrétienne la plus nombreuse mais encore le plus nombreux groupe chrétien après celui des catholiques. Ils entretiennent dans le monde entier de très importantes missions.

A côté des baptistes proprement dits, d'autres sectes américaines sont issues de l'anabaptisme zwinglien.

(1) Quelques indications historiques et doctrinales n'ont pu être évitées. Elles sont évidemment incomplètes, presque fausses parfois en raison de leur brièveté.

Les *Mennonites*, qui tirent leur nom de celui de Menno Simmons, prêtre catholique devenu anabaptiste en 1536, se répandirent au XVI^e^ siècle dans l'Europe entière ; au XVIII^e^ siècle, il ne s'en trouvait plus qu'aux Pays-Bas et c'est l'immigration hollandaise qui apporta en Pennsylvanie (1683) la doctrine fondamentaliste et le traditionnalisme social des disciples de Menno. Quelque trois cent mille mennonites vivent aux Etats-Unis où ils forment des communautés fidèles aux usages, comme à la foi de leurs ancêtres.

A la fin du XIX^e^ siècle (1873-1875) les *Hutteriens*, disciples de Jacob Hutter et d'inspiration baptiste, originaires de Moravie, refugiés en Hongrie et en Russie, s'établirent enfin aux Etats-Unis. Ils sont aujourd'hui groupés dans le Dakota du Sud, en colonies agricoles où, plus strictement encore que les mennonites, ils suivent les coutumes et même les modes vestimentaires de leurs pères du XVI^e^ siècle.

C'est de la secte baptiste que sont issus les fondateurs de plusieurs autres sectes américaines : adventistes, Disciples du Christ, Pentecôtistes...

Les Congrégationnalistes.

Les *Pilgrim Fathers*, les régugiés du *Mayflower* qui abordèrent en 1620 aux rivages tant souhaités de l'Amérique du Nord, appartenaient en majorité au congrégationnalisme. Cette secte protestante, l'une des plus anciennes, avait été fondée entre 1578 et 1586 par Robert Browne. Partisans d'une séparation rigoureuse entre le pouvoir politique et l'Eglise, les brownistes furent d'abord nommés *indépendants* ou *séparatistes*. Ils inquiétèrent bientôt l'Eglise d'Angleterre et, persécutés, s'enfuirent en Hollande puis aux Etats-Unis ; c'est dans ce dernier pays qu'en 1642, pendant la guerre de sécession, ils prirent le nom de *congrégationnalistes*. Comme ce nom le suggère, la secte se compose de communautés, de *congrégations* autonomes que guident des pasteurs de l'un ou de l'autre sexe. Les congrégationnalistes affirment avoir ainsi retrouvé le schéma ecclésiastique du christianisme primitif. Leur tolérance à l'égard des autres sectes chrétiennes est telle qu'on hésite à les qualifier *sectaires*. Les œuvres charitables sont très spécialement encouragées par les congrégationnalistes qui attribuent une grande importance à l'instruction de leur clergé. Ils furent les premiers chrétiens à accepter les résultats de l'exégèse biblique moderne et c'est par eux que furent fondées les universités de Yale et de Harvard. Ils constituent aujourd'hui aux Etats-Unis un groupe religieux plus influent peut-être que ne le laisserait supposer leur relative faiblesse numérique (un million deux cent mille environ).

Les Méthodistes.

Méthodistes, ainsi nomma-t-on, avec quelque ironie, le petit groupe de professeurs et d'étudiants d'Oxford qui, en 1729, s'était constitué afin de permettre à ses membres un approfondissement de leur vie spirituelle et charitable. Le groupe était animé par John Wesley et son frère Charles. Wesley n'enseignait rien d'autre que la ferveur dont semblait dépourvue l'Eglise anglicane de l'époque. Mais cette ferveur même — qu'il voulait orthodoxe — la lecture de William Law, l'expérience personnelle de la conversion, advenue un beau soir dans une

réunion des Frères Moraves, orientèrent le jeune ministre vers une conception piétiste du christianisme que l'Eglise officielle condamna. C'est ainsi que le *méthodisme*, contre le gré de son fondateur, dut se constituer en une secte dont les tendances protestantes s'accentuèrent après la mort de Wesley. De nombreuses scissions se produisirent dans la secte méthodiste et les disciples américains de Wesley (qui avait été un temps pasteur à Savannah) sont répartis entre dix-neuf dénominations. Par leur nombre (huit millions et demi) les méthodistes viennent, dans l'inventaire des groupes chrétiens, immédiatement après les catholiques et les baptistes. Seuls les hommes sont admis au pastorat (bien que les femmes puissent prêcher) et leur rituel est à peu près celui de l'anglicanisme. L'expérience personnelle du pardon des péchés est au centre de la spiritualité méthodiste.

Les Disciples du Christ.

Les Disciples du Christ forment le groupe religieux le plus important d'origine purement américaine. Il compte en effet près de deux millions de fidèles dont un million sept cent mille environ aux Etats-Unis. C'est en 1809 que le pasteur Alexander Campbell, émigré irlandais en Amérique, proclama que les dogmes devaient passer après les principes du *Christianisme primitif*. Il fonda ainsi la secte des Disciples du Christ qui pratique la plus large tolérance à l'égard des autres dénominations chrétiennes, et qui insiste sur la nécessité d'une vie intérieure accompagnée d'œuvres charitables dont l'activité missionnaire leur fournit l'occasion la plus fréquente.

Les Témoins de Jéovah.

Les Témoins de Jéovah sont issus de l'Adventisme. Leur fondateur Charles Taze Russel, né à Pittsburgh en 1852, se sépara des Adventistes en 1874, fonda la revue *La Tour de Garde* et la secte des *Etudiants de la Bible* ; il parcourut jusqu'à sa mort, le monde afin d'y prêcher sa doctrine millénariste appuyée sur une exégèse très personnelle de l'Ecriture et sur une conception très personnelle aussi des 144.000 élus qui seuls seraient sauvés lors de la parousie et gouverneraient la nouvelle terre. Le *juge* Rutherford succéda à Russel et donna à la secte son nom définitif : *Les Témoins de Jéovah*. Il existe aujourd'hui plus de cinq cent mille Témoins de Jéovah américains.

Les Quakers et les Shakers.

Enfants de la lumière, tel fut le premier nom des Amis de la Vérité, ou simplement « Amis » qu'on appelle d'ordinaire quakers. George Fox, au milieu du XVIII^e^ siècle fut leur fondateur. Il est inutile de donner ici même un exposé de leur doctrine bien connue, reposant essentiellement sur l'idée de *Lumière intérieure* et sur un anti-formalisme radical. Mais il faut rappeler que les premiers missionnaires quakers — deux femmes — arrivèrent à Boston en 1656 et que les autorités puritaines de la Nouvelle Angleterre persécutèrent les *Amis*. Ceux-ci furent finalement autorisés à s'établir dans le New Jersey et, en 1648, William Penn fonda la Pennsylvanie, véritable état quaker. Les quakers ont longtemps conservé un particularisme vestimentaire et coutumier (usage du

tutoiement etc...) qui les rendit célèbres mais la fidélité des quelque cent vingt mille quakers américains ne se manifeste plus maintenant qu'à l'égard de la doctrine de George Fox qu'ils continuent d'enseigner dans son intégrité et sa pureté originelles.

Les Shakers furent fondés par John Wardley et son épouse au XVII[e] siècle. Les Wardley étaient quakers mais subirent l'influence des French Prophets (camisards français réfugiés en Angleterre qui annonçaient le retour du Christ). Ann Lee, disciple de la première heure, fut emprisonnée en même temps que les Wardley, après qu'ils eussent prophétisé la venue du Christ sous la forme d'une femme. Or, dans sa prison, Ann Lee eut la révélation qu'elle était elle-même le Christ féminin. On la nomma désormais *Mother Ann ;* mais la *Mère* s'enfuit aux Etats-Unis, en 1774, pour échapper aux persécutions de ses compatriotes. Elle fonda plusieurs communautés où le travail et la communauté des biens étaient une obligation morale. Aujourd'hui, il n'existe plus qu'une centaine de Skakers en Amérique, répartis entre les cinq communautés agricoles qui demeurent encore vivantes et où la doctrine de Mother Ann est ardemment préservée et vécue.

Les Frères de Plymouth.

En 1827, à Dublin, apparut un mouvement de réaction contre le formalisme de l'église anglicane. Ce mouvement prospéra surtout à Phymouth et ses membres furent vite connus sous le nom de Frères de Plymouth. La secte ne prit son plein développement que sous la direction de John Nelson Darby qui passe souvent pour son fondateur et qui repoussait, dans son enseignement et dans sa pratique, toute hiérarchie et tout sacerdoce. Darby est convaincu de la proximité du millenium et certain que seuls les Frères seront sauvés lors de la catastrophe finale.

Les *darbystes* comme on les nomme parfois contre leur gré sont hostiles à tout recensement et il est difficile d'évaluer leur nombre qui, aux Etats-Unis où Darby lui-même installa plusieurs communautés, ne dépasse pas quelques milliers. Les Frères de Plymouth sont d'un puritanisme très strict et leur respect du dimanche est devenu proverbial.

L'Eglise Catholique Apostolique.

L'Eglise catholique apostolique fut fondée en 1825 par le pasteur écossais Edward Irving qui annonce le prochain renouvellement de l'Eglise par une effusion de l'Esprit. Ses disciples bénéficièrent rapidement de charismes divers et de révélations privées. Ils conservent une liturgie complexe où se mêlent les éléments anglicans, catholiques et orthodoxes. Leur théologie est conservatrice. Il existe peut-être dix mille Irwingistes aux Etats-Unis, peut-être moins et l'Eglise Catholique apostolique semble décliner très rapidement. En revanche, la secte dissidente, fondée par F. W. Schwartz qui la nomma *Eglise néo-apostolique* est en plein essor ; elle a substitué à la tendance catholique et anglicane d'Irwing une orientation calviniste et, en général, protestante, très marquée. Peut-être sont-ils plusieurs milliers aux Etats-Unis.

Les Pentecôtistes.

Le mouvement de Pentecôte est né au début du siècle ; il est issu directement des *réveils* (revivals) du Pays de Galles et de Californie, des *mouvements de sainteté*, des campagnes d'évangélisation menées aux environs de 1900 en Angleterre et en Amérique. Le nom des Pentecôtistes symbolise bien leur insistance particulière sur le *baptême du Saint-Esprit* et sur les charismes que l'Esprit donne aux fidèles. Leur doctrine a été par eux-mêmes résumée dans les *quatre angles* : Jésus sauve, Jésus guérit, Jésus baptise, Jésus revient. Leurs réunions publiques sont l'occasion de manifester les charismes du Saint-Esprit et en particulier le don de guérison par l'imposition des mains. On fixe à deux millions environ le nombre des Pentecôtistes américains. Le Pentecôtisme ne possède aucune organisation d'ensemble ; chaque communauté est indépendante et s'administre comme elle l'entend.

Les Unitariens.

Dieu est une seule personne ; il n'est pas trine. Tel est le dogme fondamental et spécifique de l'unitarisme, héritier indirect du socinianisme, héritier direct du socinianisme anglais. En 1825, naît l'*American Unitarian Association*. Surtout répandus en Nouvelle Angleterre, les Unitariens américains ont compté et comptent dans leurs rangs des savants éminents, de grands philosophes et d'excellents théologiens. De plus en plus, l'anti-trinitarisme tend à passer au second plan dans la pensée unitarienne moderne qui insiste sur les principes fondamentaux de tolérance, de liberté et de raison.

Les Schwenkfeldiens.

Kaspar Schwenkfeld est souvent considéré comme le premier mystique protestant ; Luther le condamna comme hérétique, car il enseignai l'inutilité des sacrements et des rites extérieurs. Plusieurs de ses disciples devinrent au XVII[e] siècle disciple de Jacob Boehme. (1) Persécutés en Silésie par les Jésuites, les disciples de Schwenkfeld s'enfuirent en Saxe puis aux Etats-Unis où subsiste toujours, près de Philadelphie, leur petite communauté.

Les Frères en Christ (Brethrenn in Christ).

Secte fondée en Pennsylvanie par des piétistes européens, strictement *biblique, non violente* et *guérisseuse.*

L'Armée du Salut

est assez connue en France pour qu'il suffise de signaler que le mouvement de William Booth s'est heureusement développé aux Etats-Unis où il conserve sa devise dite des trois *S : Soupe, savon, salut.*

Chaque noir est une secte...

On ne saurait tenter une classification même approximative de sectes chrétiennes noires. Il est bien entendu que des hommes de cou-

(1) Bien qu'elle ne constitue pas une secte, au sens étroit, ni une société secrète, il faut citer la Jacob Boehme Society de New York dont la revue trimestrielle apporte une contribution capitale à la connaissance du « cordonnier illuminé ».

leur appartiennent à toutes les sectes qui viennent d'être énumérées, soit qu'ils constituent des paroisses séparées (dans le Sud surtout) soit que, plus rarement, ils côtoient les blancs dans des paroisses mixtes. Mais le tempérament noir a souvent interprété le christianisme à sa manière, comme il a posé des paroles bibliques sur des rythmes de bamboula. D'extraordinaires combinaisons de protestantisme et de vaudon ont vu le jour ; la danse et les chants d'origine africaine favorisent l'apparition des charismes pentecôtistes. On a pu dire que si chaque quartier blanc avait sa secte, chaque immeuble noir, voire chaque foyer avait la sienne et peut-être est-ce encore trop peu dire ! Comment ne pas mentionner cependant la *Father Divine's Peace Mission*, mouvement de réveil fondé par le noir George Baker (né en 1888) à Harlem ? Les fidèles de *Father Divine* considèrent celui-ci, sinon comme Dieu, du moins comme un envoyé privilégié de Dieu, très spécialement inspiré.

Native American Church (Eglise américaine indigène).

La religion du peyotl : tels sont, essentiellement, la doctrine et le culte de la *Native Americain Church*, dont l'importance croît sans cesse parmi les tribus indiennes. Le dogme de cette religion est le dogme chrétien revu, corrigé, adapté par la mentalité indienne. Les éléments pentecôtistes et illuministes sont, bien entendu, prépondérants. Le rite principal de la *Native American Church* est la communion du payotl ; il dure une nuit entière du coucher au lever du soleil et comprend quatre parties : la prière en commun, les chants, la consommation du peyolt, la contemplation. Le but de ce rite est de permettre une connaissance plus lucide ; car la religion du peyotl enseigne le salut par la connaissance (l'anthropologiste Slotkine la compare au gnosticisme) et elle recourt à la drogue *qui fait les yeux émerveillés*. (1)

B. LES SECTES RELIGIEUSES NON CHRÉTIENNES

De même que nous n'avons pu appeler *sectes* certaines Eglises chrétiennes, de même nous refuserons ce qualificatif aux fidèles des religions israélite (quatre millions), musulmane, shintoïste, brahmaniste, bouddhiste. Ces fidèles appartiennent à très peu d'exception près aux communautés juive, arabe, japonaise, indienne etc... émigrés aux Etats-Unis (2).

L'attraction des religions non-chrétiennes s'exerce sur les Américains d'origine européenne par les sectes issues de ces religions plutôt que par les orthodoxies elles-mêmes.

Citons d'abord deux sectes autochtones :

Les Mormons.

Les Mormons, comme on les nomme couramment, constituent « l'Eglise de Jésus-Christ des Saints du Dernier Jour ». Fondée en 1830

(1) Le pasteur Philippe de Félice *(Poisons Sacrés, Ivresses divines*, Albin Michel, éditeur*)*, signale une *Eglise chrétienne de la Coca* dont l'inspiration semble voisine.

(2) Citons, pour mémoire, les croyances et les rites des Indiens d'Amérique (« Peaux-Rouges ») qu'on ne saurait proprement attribuer à des sectes.

par Joseph Smith qui avait découvert, disait-il, la *Livre de Mormon* où se trouve rapportée l'histoire des dix tribus d'Israël venues en Amérique, la secte connut d'abord une fortune singulière ; elle fut ensuite persécutée, Joseph Smith fut lynchée par la foule et les Mormons se réfugièrent en 1846 dans l'Ouest où ils créèrent la ville de Salthake City.

On a pu dire que le mormonisme, qui vénère ses écritures propres à l'égal de la Bible qu'ils croient inspirée, était une sorte de théosophie matérialiste. En Usah résident environ 750.000 Mormons qui envoient chaque année dans le monde, 6.000 missionnaires.

La Christian Science.

En 1866, Mrs Mary Baker Eddy souffrait d'une grave blessure ; elle fut guérie presque instantanément après avoir lu, dans l'évangile de Matthieu, le récit de la guérison du paralytique. En 1875, elle publie : Science et santé avec la clef des Ecritures *message d'Amour divin à l'humanité, message qui guérit les malades, qui console des affligés et qui réforme les pécheurs.* La grande leçon de Mary B. Eddy est que le mal n'existe pas. *Ce n'est qu'une fausse croyance* qu'il convient donc de corriger. *La prière ou le traitement par la science chrétienne, c'est la méthode spirituelle par quoi l'on réveille la pensée humaine.*

Les chrétiens scientistes n'ont pas de sacerdoce mais se réunissent pour entendre les lectures de la Bible et du manuel de Mrs Eddy.

L'influence des Chrétiens Scientistes aux Etats-Unis est considérable ; elle s'exerce notamment par le remarquable quotidien : *Christian Science Monistor*, l'un des meilleurs journaux américains.

Le Béhaïsme.

En 1844, un Persan qui prit le nom de Bâb, se proclama l'Imâm prédit par la tradition musulmane chiite. La secte qu'il fonda fut réformée en 1863, devint le béhaïsme. Le fils de Beha-Ollah, Abdul Beha se rendit aux Etats-Unis où fonctionne toujours, à Wilmette, près de Chicago, un temple béhaïste. Cette *religion universelle*, essentiellement syncrétiste, ne possède ni prêtres, ni rites ; elle prêche la fraternité et la tolérance, telles que ses fondateurs les ont enseignées.

Le Swedenborgisme.

Le centre du mouvement religieux, inauguré par le célèbre ingénieur et visionnaire suédois Emmanuel Swedenborg, est aujourd'hui aux Etats-Unis, à New York. La *Swedenborg Society* qui semble la manifestation moderne de la *Nouvelle Eglise* compte aux Etats-Unis quelques milliers de membres qui publient une revue d'une très haute tenue et des traductions anglaises des Œuvres de Swedenborg.

La Société Théosophique.

La *Société Théosophique* (dont le siège est à Adyar) fut fondée en 1875, à New York par le colonel H.-S. Olcott et Madame H. P. Blavatsky. Cette société, dont l'enseignement *occultiste* est contenu dans la *Doctrine Secrète* de la fondatrice (la dernière Ecriture sacrée, selon Denis

Saurat), est florissante aux Etats-Unis et l'Amérique a joué un rôle capital dans le développement de cette secte. (1)

Krishnamurti, le *Grand Instructeur* découvert par la S. T., qui abandonna cette société pour enseigner une doctrine personnelle, vit habituellement en Californie.

Le Spiritisme

Le spiritisme est né aux Etats-Unis, en 1848, lorsque des phénomènes extraordinaires furent observés dans la demeure de la famille Fox à Hydesville. Le dogme spirite enseigne la survivance de l'âme et la possibilité de communiquer avec les défunts par l'intermédiaire d'un *medium*. Il existe aux Etats-Unis de nombreuses *églises* spirites où les pratiques évocatoires s'allient à un puritanisme déformé. Mais on ne saurait limiter aux adeptes des sectes spirites l'influence du spiritisme. Nombreux sont les Américains qui pratiquent la planchette, font tourner les tables et, tout récemment, se passionnent pour la banale histoire dite de Bridey Murphy où l'on voulut voir la preuve de la réincarnation qui fournit aux Américains les ancêtres qu'ils n'ont point.

***

Le centre du *Hassidisme*, secte mystique israélite, se trouvait en Pologne. Depuis la guerre, il a été transféré aux Etat-Unis.

Plusieurs écoles de Yoga (ou du pseudo Yoga) sont nées en Californie. Citons notamment la *Self-Realization Fellowship*. (2)

La *Ramakrishna Mission* maintient toujours le centre américain établi, lors de son séjour aux Etats-Unis à l'occasion du Congrès mondial des religions, par le Swami Vivekananda.

Enfin, de nombreuses sectes se réclament des traditions orientales, généralement sans raison.

L'influence de René Guénon s'est exercée par l'intermédiaire d'Ananda Coomaraswamy et de Allan Wattz.

Il existe une *Jacob Boehme Society*.

Il faut clore notre liste, (3) mais la liste des sectes américaines n'est pas épuisée par cet échantillonage. En 1946, en effet, le recensement fédéral avait enregistré l'existence de 256 dénominations chrétiennes. Certaines de celles-ci sont importantes, que nous n'avons pu citer : les Moraves, les Universalistes, les divers groupes *communistes chrétiens* qui n'ont pas oublié le succès en Amérique des phalanstères inspirés par Fourier ! Et, parmi les sectes non chrétiennes, que de pseudo-soufis et de pseudo-lamas soi-disant tibétains ! Que dire de *Psychiana*,

(1) Voir l'ouvrage polémique mais bien documenté de René Onénon, *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*. Il ne semble pas que l'antroposophie de Rudolf Steiner soit très répandue aux E.-U.

(2) La doctrine dite *traditionnelle* exposée en France par René Onénon a eu pour principal défenseur aux Etats-Unis, Ananda K. Coomara-Swamy. Des théories semblables apparaissent dans les travaux de Allan W. Walts, professeur à l'Université de San Francisco.

(3) L'offensive des sectes, généralement d'origine américaine, en France depuis la guerre, a été bien étudiée par plusieurs auteurs : Colinon, Chéry, Lavaud (V. bibliographie).

la *religion par correspondance* de Frank B. Robinson qui envoie à un million d'Américains ses circulaires en haut desquelles figure toujours la même affirmation audacieuse : *I talked with God. Yes I did, actually and litteraly* !

Mais il faut se borner. La même variété dont notre seul espoir est d'avoir pu donner quelque idée à propos des sectes se retrouve dans les sociétés secrètes.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Il est plus facile de définir la *société secrète* que la secte. Sans entrer dans des considérations qui n'auraient pas leur place ici, nous pouvons entendre par *société secrète* toute société qui détient certains secrets réservés à ses membres, que ceux-ci s'engagent à ne pas révéler aux *profanes*, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas membres de la société. La nature de ces *secrets* (rites, mots de passe, enseignements, nom de la société, existence même de celle-ci ou son dessein véritable) ne varie pas moins que le but assigné à la société (initiation, philantropie, politique, simple divertissement, voire banditisme), ni que la rigueur avec laquelle les *secrets* proclamés tels demeurent, en fait, inconnus des profanes.

Franc-Maçonnerie.

La maçonnerie bleue composée de trois grades (apprenti, compagnon, maître) représente, on le sait, la forme la plus ancienne de la Franc-Maçonnerie spéculative dont la première manifestation certaine eut lieu à Londres en 1717 ; la maçonnerie bleue demeure la base des systèmes postérieurs dont les trois premiers grades restent les trois grades *bleus*.

Aux Etats-Unis, la maçonnerie bleue est constituée par un grand nombre d'ateliers, ou loges, rassemblés en quanrate-neuf Grandes Loges dites régulières (une Grande Loge pour chacun des quarante-huit états et une pour le district fédéral de Columbia). Ces Grandes Loges sont issues de la maçonnerie anglaise, reconnues par elle et leur rituel exige l'invocation au Grand Architecte de l'Univers (généralement entendu dans un sens théiste et même religieux) et la présence de la Bible sur l'*autel*.

Au-dessus des Grandes Loges, fonctionnent deux systèmes principaux de *Hauts-Grades :*

le système dit *américain* dérivé du système britannique dit le *Royal Arch ;*

le rite dit *écossais* qui comprend trente-trois grades, c'est-à-dire trente hauts grades.

Deux Suprêmes Conseils régissent deux juridictions : la juridiction Nord et la juridiction Sud.

Il faut souligner que le centre théorique (1) de la juridiction Sud est à Charleston (Caroline du Sud) où fut créé en 1799, le rite « écossais

(1) Le centre administratif est à Washington, D. C.

ancien et accepté », à partir du vieux rite « de perfection » en vingt-cinq grades. (1)

Une *maçonnerie réservée aux hommes de couleur* a été organisée, rendue nécessaire par l'intolérance raciale des blancs qui se refusaient à côtoyer, même dans les loges, des hommes à la peau noire. Ainsi une maçonnerie nègre dite de Price-Hall existe aux Etats-Unis, dont le schéma est semblable à celui qui vient d'être décrit mais dont la maçonnerie *régulière* conteste la légitimité.

Pendant tout le XIX^e siècle, un Suprême Conseil dissident exerça son autorité sur le rite Cerneau, principalement répandu en Louisiane et en Alabama ainsi que dans quelques autres états du Sud. Le rite Cerneau existe toujours dans ces régions ; il est numériquement très faible.

Le rite maçonnique de Memphis-Misraim semble revêtir une certaine importance aux Etats-Unis où il n'a jamais été mis en sommeil. Ce rite a subi une profonde influence occultiste qu'il a lui-même fait porter sur différentes organisation paramaçonniques.

Plusieurs sociétés sont réservées aux francs-maçons titulaires du grade de *maître*. Citons *The Mystic Order of Veiled Prophets of the Enchanted Realm*, fondé à New York en 1899. Citons surtout *The Ancieno Arabic Order, Nobles of the Mystic Shrino* dont on fait remonter l'origine au XVIII^e siècle, mais qui fut réorganisé par Walter N. Fleming en 1870. Cet ordre n'admet en son sein que des francs-maçons ; il se livre à des démonstrations publiques fort spectaculaires, destinées surtout à recueillir des fonds pour les très importantes œuvres charitables qu'il subventionne (notamment en faveur des enfants paralysés qui disposent de plusieurs *Shimers' Hospitals*).

La Franc-Maçonnerie américaine compte près de trois millions d'adeptes.

Nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre sur les caractères propres de la maçonnerie américaine. Ces caractères sont d'abord ceux de la maçonnerie anglo-saxonne : peu intellectuelle, peu *initiatique*, très philanthropique. Nullement anti-religieuse mais protestante (des pasteurs, des évêques anglicans sont franc-maçons). De plus, la maçonnerie américaine *joue* tous les grades de l'écossisme, respecte minutieusement les rituels et les prescriptions vestimentaires.

Sociétés Para-Maçonniques.

C'est en 1819 que Thomas Wildey importa d'Angleterre le *brand United Order of Odd Fellows* qui forme aujourd'hui avec deux millions de membres la société secrète la plus florissante des Etats-Unis. Soixante-dix mille femmes appartiennent à l'Ordre de Rebecca, rameau féminin des *Odd Fellows*.

(1) Le Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil (juridiction Sud) fut à la fin du XIX^e siècle le célèbre général Albert Pike. La personnalité influente de Pike et l'importance historique de Charleston désignèrent tout naturellement aux écrivains anti-maçonniques le Chef et le siège de la religion luciférienne inventée par Léo Taxil, nommée par lui *Palladisme* et attribuée par lui encore aux francs-maçons de hauts grades. On sait que les *révélations* publiées sous le pseudonyme de Léo Taxil par Gabriel Jorgaud-Pagès firent long feu. Il s'agissait d'une grossière mystification.

Les *Chevaliers de Pythias* semblent avoir été conçus, dans l'esprit de leur fondateur, Justus H. Rathbone (1864) comme une société occultiste. Son demi-million de membres parmi lesquels figura le Président Roosevelt ne paraît plus voir dans cet Ordre qu'un groupement d'entraide et de divertissement. Tel est aussi le cas des *Lions* et des *Etks*, pour ne pas parler du célèbre *Rotary Club* association internationale d'hommes d'affaires et de techniciens.

Des *ligues de tempérance* sont constituées aussi en sociétés secrètes et acquièrent ainsi une efficacité certaine.

Sociétés secrètes catholiques.

La principale société secrète catholique est l'*Ordre des Chevaliers de Colomb*, fondé en 1882 par Michael Joseph Mc Givney, répandue aux Etats-Unis et au Canada. Cette véritable société secrète comprend quatre grades (trois à l'origine). Son activité est charitable, semblable à celle de la Franc-Maçonnerie. Mais surtout les Chevaliers de Colomb sont les défenseurs de l'orthodoxie catholique, en lutte contre le protestantisme dans toutes ses formes et notamment dans sa forme maçonnique. C'est un groupement intégriste, semble-t-il, qui ne va pas sans rappeler la Compagnie du Saint-Sacrement si puissante au XVIIe siècle français. (1)

Sociétés secrètes occultistes.

Plusieurs sociétés secrètes américaines ont adopté le symbole de la Rose-Croix et revendiquent, à des titres divers, l'héritage du rosicrucianisme.

Sociétés secrètes juives.

Plusieurs sociétés secrètes juives existent aux Etats-Unis ; les plus importantes ont des ramifications à l'étranger. Citons d'abord l'*Ordre des BnaiBrith*, fondé en 1843 à New York, avec son prolongement pour les jeunes gens de 16 à 20 ans : l'Ordre *Aleph Zadeck Aleph*. Citons aussi l'*Order of American Israelites*, l'Order of *the Sons of Israel*, l'*Order of Brith Abraham*, l'*Order of British Sholom*.

Sociétés secrètes politiques.

Ces sociétés sont, en général, racistes et fascisantes. On connaît le K. K. K. (Ku-Klux-Klan) créé en 1867 si puissant dans les Etats du Sud où il défend, serait-ce au prix d'un lynchage ou d'un meurtre, la « suprématie blanche » et protestante contre les catholiques, les juifs et les nègres. Le *White Camelia*, les *White Shirts* poursuivent des buts identiques. Roy Carlson a bien révélé la puissante activité des sociétés anti-nègres et anti-catholique (2)

(1) Le serment de massacrer les hérétiques, prêté aux *Chev. de Colomb*, est apocryphe. Landoine lui-même, qui en avait donné le texte, avait promis au R. P. Berdeloot de corriger son commentaire dans une seconde étition (Cf. R. P. Berteloot, *Jésuite et Franc-Maçon*, Paris, Dervy, 1952, p. 103 ss.)

(2) *Under Cover*, N. Y., Dutton, 1943.

Les *Sociétés secrètes chinoises* se sont répandues ou reconstituées en Californie : *Triade, Le Lotus blanc*, etc...

De même, les *sociétés politiques italiennes*, telle la Maffia se sont infiltrées aux Etats-Unis mais elles ont dégénéré et ne constituent guère plus maintenant que des associations de malfaiteurs.

Sociétés d'étudiants.

Enfin, les étudiants se groupent en des sociétés secrètes très fermées, désignées par des lettres grecques. Ces sociétés gouvernent à leur manière les universités, d'ordinaire en collaboration avec les autorités. Mais la fraternité ainsi établie persiste après la sortie des *colleges* et l'influence et le rôle des sociétés d'étudiants ne doivent pas être sous-estimés dans la vie américaine.

***

L'inventaire qui précède n'est pas exhaustif ; il est trop long cependant pour que nous puissions consacrer une place suffisante aux réflexions que suggère le panorama des sectes et des sociétés secrètes américaines. Quelques indications, quelques mots-clefs doivent cependant être offerts au lecteur pour orienter sa méditation et l'aider à dépasser l'anecdote. Voici un schéma :

1. Le phénomène « secte » est universel dans le temps et dans l'espace. Une analyse superficielle révèle : tendances humaines au séparatisme, à la protestation, à la réforme. Mais les sectaires n'agissent pas gratuitement (c'est l'erreur de Montherlant dans Port-Royal). Ils se séparent, protestent, réforment au nom d'un idéal qu'ils jugent trahi. Cet idéal, c'est la recherche et l'expérience personnelles de Dieu. La foi du sectaire exige des signes. Ainsi, le besoin religieux le plus profond et, dans son essence, le plus pur, engendre un sensualisme. Ferveur, intolérance, élection sont les marques de la secte que celle-ci veut, dans sa passion, sensibles. Psychisme « déviant » et spiritualité mystique se rencontrent et se justifient réciproquement au sein de la secte.

2. Le phénomène « société secrète » est universel aussi. L'initié jouit aussi d'une élection. Les « frères » possèdent en commun une expérience rare qui, dans le cas de la société ésotérique, est proche de celle des sectaires, expérience mystique que la secte et la société secrète favorisent autant qu'elle caractérise différentiellement leurs adeptes. Psychiquement, la société secrète, comme la secte, mais plus consciemment que cette dernière, satisfait le besoin d'une communauté fraternelle. Si la secte est l'Arche de salut, la société secrète pose souvent parmi ses buts principaux, l'entraide.

3. Les phénomènes « sectes » et « sociétés secrètes » trouvent aux Etats-Unis un terrain exceptionnellement favorable.

a) Les E.-U. furent et restent le lieu de refuge des sectes et des sociétés secrètes persécutées ;

b) Les E.-U. favorisent aussi la création de nouvelles sectes et sociétés secrètes.

Coupées de leurs racines, les sectes se divisent à leur tour (les églises protestantes « varient », disait Bossuet). La croyance au progrès encourage les nouvelles révélations. Le progrès technique exaspère le besoin spirituel. L'anarchie moderne et protestante, dans le domaine du sacré, permet aux tendances mystiques particulières de s'ériger en sectes (au moyen-âge, elles engendraient les Ordres religieux.)

Tous ces facteurs sont particulièrement puissants aux E.-U. Ajoutons, chez un peuple sans passé, la séduction du retour aux sources que la secte et la société secrète (avec son passé prestigieux) concilie avec l'attrait, philosophiquement justifié, du nouveau. (Comp. prétentions scientifiques du spiritisme, de la théosophie, etc...) Le même passé, dans les uniformes, les grades, le cérémonial, vient jusqu'aux membres jeunes et démocrates des sociétés secrètes.

Ainsi, on retrouve dans les sectes et les sociétés américaines : des traits constants, puis modernes, puis extrême-occidentaux.

La région la plus occidentale de l'Extrême-Occident n'est pas par hasard, la terre la plus riche en sectes et en sociétés secrètes.

Faut-il conclure ? Une juste sévérité intellectuelle doit s'accompagner souvent d'une admiration sincère devant la foi des sectaires et toujours devant leur démonstration de l'essence supérieure de l'homme, roi découronné qui souffre, dit Pascal, de n'être plus roi. Car « tout cela, écrivait Ernest Hello, c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire son désir de voir la face de Dieu ».

ROBERT AMADOU.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Pour une vue d'ensemble on peut consulter :

G. WELTER : *Histoire des sectes chrétiennes des origines à nos jours*, Paris, Payot, 1950.

Le Gouvernement des Etats-Unis publie périodiquement des recensements religieux qui constituent évidemment la première et la plus sûre source d'information (le dernier recensement est de 1946). Une courte notice historique indique la date de fondation de chaque secte.

La propagande des sectes, généralement américaines, en France a fait l'objet de plusieurs études qui apportent de précieuses informations sur l'histoire de la diffusion de ces sectes aux Etats-Unis :

Maurice COLINON : *Faux Prophètes et Sectes d'aujourd'hui*, Paris, Plon, 1953.

Benoit LAVAUD : *Sectes modernes et foi catholique*, Paris, Aubier, 1954, (exclusivement théologique).

H. Ch. CHÉRY : *L'offensive des Sectes*, Paris, éd. du Cerf, 1954, (excellentes fiches signalétiques des sectes).

Mais le plus important ouvrage est à coup sûr celui de Jean SEGUY, *Les Sectes protestantes dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1956, qui apporte une contribution capitale à l'étude de l'histoire, des origines proches et lointaines, de la spiritualité et de la signification du phénomène sectaire dans ses diverses manifestations. Le livre de Séguy est à la fois un manuel et un essai ; c'est un ouvrage irremplaçable dont la lecture s'impose.

Willard L. SERRY : *Religion in America*, Cambridge - N. Y., 1946.

Marcus BACH, *They have found a faith*, Boobs Merrill Co, N. Y. 1946. (anecdotique ; l'équivalent américain des ouvrages français de Pierre Geyraud).

Sur les Sociétés secrètes, plusieurs ouvrages américains sont importants :

Ch. W. HECKETHOR : *The Secret Sociéties of ages and coundries*, Londres, 2e éd. 1897 (encore utile).

Albert STEVENS : *Cyclopædia of Fraternities*, N. Y. 2e éd. 1907 (encore indispensable).

Arthur PREUSS : *Dictionnary of Secret Societies*, Saint-Louis, 1924 (catholique).

Charles W. FERGUSON, *Fifty millions Brothers*, N. Y. 1937.

En français, le seul ouvrage, très imparfait, est :

Albert LANTOINE : *Les Sociétés Secrètes actuelles en Europe et en Amérique*, Paris, P. U. F., 1940.

Enfin on trouvera mille indications précieuses, aux noms des sectes ou à ceux des personnages, dans :

Ch. Royston PIKE, *Dictionnaire des Religions*, adapt. Serge Hutin, Paris, P. U. F., 1954.

La Presse

Lorsque en 1947 l'O.N.U. demanda aux Etats de lui communiquer les dispositions constitutionnelles et législatives relatives à la presse, les Etats-Unis envoyèrent ce seul texte, à l'exclusion de tout autre :

Le Congrès ne fera aucune loi... restreignant la liberté de la parole ou de la presse...

Ce sont les termes mêmes du Premier Amendement à la Constitution américaine, adopté en 1791, interdisant au Gouvernement Fédéral de restreindre ou de contrôler les moyens d'information.

Le texte si ferme du Premier Amendement reflète le souci de ses auteurs de préserver la presse contre toute atteinte à sa liberté. A cette époque, en effet, le fameux cas Zenger était loin d'être oublié. C'est en 1734, alors que la presse américaine avait à peine pris corps, que l'éditeur du *New York Weekly Journal*, John Peter Zenger, fut arrêté et jugé pour diffamation à la suite des articles publiés contre le gouverneur anglais de New York. L'acquittement de Zenger a éveillé, développé dans la presse américaine un puissant reflexe de défense. A la moindre intervention gouvernementale elle réagit.

***

Le premier journal américain fut publié le 24 avril 1704 à Boston par le Directeur des Postes, John Campbell, sous le titre de *Boston New letter*. Ce n'était qu'une feuille commerciale donnant surtout des informations, tirées des journaux anglais de la métropole, sur le va-et-vient des bateaux et des marchandises. Campbell eut bientôt des imitateurs dans les autres colonies et en 1775, on y comptait 37 hebdomadaires.

Le premier quotidien est publié à la fin de la guerre de l'Indépendance. A partir du 30 mai 1783, quelques mois à peine avant la signature du traité de paix entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le *Pensylvania Evening Post*, jusque là bi-hebdomadaire, paraît chaque jour. Dorénavant, les quotidiens se multiplient rapidement. On en dénombre 8 en 1790, 24 dix ans plus tard, 387 en 1860. Les besoins croissants du commerce américain expliquent la vogue des journaux. Ce sont les marchands qui, plus que tous autres, font vivre les feuilles, d'autant plus que celles-ci, vendues à un prix très cher (6 cents) ne peuvent être largement diffusées. Toutefois, les quotidiens purement politiques se font également une place. L'un des premiers, de langue française, le *Courrier français de Philadelphie*, est publié en 1794. Créé dans le dessein de soutenir la France, en lutte avec la Grande-Bretagne, il disparait au bout de 4 ans. Le *New York Evening Post*,

lancé en 1801 par Alexander Hamilton, homme d'état américain, a l'heur de survivre. Sous le nom de *New York Post,* il est aujourd'hui le plus ancien journal des Etats-Unis.

Mais le véritable point de départ du journalisme moderne aux Etats-Unis, il faut le trouver en 1833 : alors est lancé le quotidien à un cent. Le *Sun,* imprimé à New York et vendu un cent, acquiert une clientèle populaire. Plusieurs autres quotidiens tendent de rivaliser avec lui mais la plupart ont la vie brève. L'un d'entre eux, cependant, le *New York Herald*, fondé en 1855 par James Gordon Bennett, se fait place stable et grande place : il est le concurrent le plus sérieux que le *Sun* ait rencontré.

A ce moment commence de s'affirmer la technique du grand tirage. Le *Sun* invente, multiplie des rubriques jusque-là inédites : sports, théâtres, faits divers occupent ses colonnes. Le *Herald* crée rubriques financières et chroniques mondaines. Dans la recherche du sensationnel, du crime le plus crapuleux, de la photo la plus libertine, c'est une émulation ardente.

Cette rivalité poussée à l'extrême finit par coûter cher à l'intérêt public. Ainsi, a-t-on pu dire que la guerre hispano-américaine de 1898 avait été provoquée, en partie, par les manchettes incendiaires et les nouvelles démesurément enflées que le *Journal* de William Randolph Hearst et le *World* de Joseph Pulitzer répandaient à qui mieux mieux. Les Etats-Unis en sont à la belle époque de la *presse jaune (yellow journalism)*.

Malgré le succès du journalisme à sensation, une partie de la presse américaine réagit contre ces abus. En 1841, Horace Greeley fondait le *New York Tribune* pour faire la guerre, une *guerre morale au flamboyant New York Herald.* En 1851, naissait le *New York Times.* En 1879, Joseph Pulitzer lançait le *St-Louis Post Dispatch,* dont, encore aujourd'hui, les traditions de probité et de dignité sont respectées de tous.

***

Les Etats-Unis viennent en tête de tous les pays du monde pour le nombre de journaux, de revues, de magazines et de périodiques.

Conformément aux dernières statistiques, on y compte à l'heure actuelle 1760 quotidiens au tirage global de 56 millions d'exemplaires. Il faut y ajouter 96 quotidiens de langue étrangère.

Les journaux du dimanche, édition du septième jour de la semaine, que publient les grands quotidiens, sont au nombre de 541 et ont un tirage total de 44.447.658 exemplaires.

L'ensemble de la presse quotidienne américaine consomme près de 60 % de la production mondiale du papier-journal, à savoir 5.470.000 tonnes par an.

Cependant, une récente enquête de l'U.N.E.S.C.O. sur la presse quotidienne, menée dans tous les grands pays, révèle que les Etats-Unis sont encore loin du point de saturation quant au tirage quotidien. En fait, ils ne se classent qu'au dixième rang avec 353 exemplaires par 1.000 habitants.

Le tirage global de la presse aux Etats-Unis n'augmente pas proportionnellement à la population : il reste en deçà. De nombreux éditeurs de journaux américains s'inquiètent de ce fait. Le phénomène de la concentration est un autre de leurs soucis. En vingt-cinq ans, aux Etats-Unis, plus de 800 quotidiens ont été éliminés. Autrefois, dans de nombreuses villes américaines coexistaient au moins deux quotidiens, sinon plus. Aujour-

d'hui, dans 94 % de ces mêmes villes un seul organe règne sans conteste.

La presse quotidienne des Etats-Unis est surtout une presse du soir. 316 journaux seulement sur 1760 paraissent le matin ; certains d'entre eux, d'ailleurs, déjà mis en vente dès la veille au soir.

Le nombre de pages d'un journal est considérable : 20 à 40 les jours de semaine, parfois plus de 100, le dimanche. La moitié environ en est consacrée à la publicité. L'autre moitié, en dehors des bandes dessinées, des feuilletons et des chroniques diverses, est réservée en grande partie à l'information dite *objective*, c'est-à-dire à la présentation des faits bruts. Tous les commentaires et les éditoriaux sont groupés dans une page nettement distincte du reste du journal. Cette séparation de l'information proprement dite et de son interprétation est un trait caractéristique.

Pour des raisons surtout d'ordre géographique, les quotidiens américains sont presque toujours des organes locaux, au tirage relativement limité. Les deux journaux qui sont lus dans les 49 Etats, et que l'on pourrait qualifier de nationaux, sont le *New York Times* et le *Christian Science Monitor*.

Plus que centenaire aujourd'hui (il date de 1851), le *New York Times* a la stature d'une institution nationale. Il tire à 535.000 exemplaires en semaine et à 1.150.000 le dimanche. Son édition dominicale contient en moyenne près de 360 pages, pèse environ 1 kg 800 et mesure 5 cm d'épaisseur.

Grand journal d'information, traditionnellement anti-isolationniste, le *New York Times* est d'inspiration libérale et de tendance démocrate. Il s'attache à juger les évènements d'un point de vue national plutôt que d'un point de vue de parti. Il dispose d'un important réseau de correspondants à l'étranger et accorde grande place dans ses colonnes aux affaires internationales. Son bureau de Washington groupe près de 20 correspondants particulièrement bien accrédités dans les milieux gouvernementaux et parlementaires de la capitale et le journal est représenté par un correspondant au moins dans toutes les villes importantes des Etats-Unis.

L'un des services les plus célèbres du *New York Times* sont ses archives. Elles remontent à sa création. On y trouve des coupures de presse sur plus de 40.000 sujets différents et des notices biographiques sur plus d'un million de personnalités du monde entier. Toutes les éditions du journal depuis son premier numéro sont à la disposition du public. De plus, en téléphonant aux archives du *Times* à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on peut obtenir le renseignement désiré en un minimum de temps.

Il est intéressant de signaler que le *New York Times* est le seul grand journal aux Etats-Unis qui se permette de ne pas publier de bandes dessinées, si en faveur à l'heure actuelle.

L'autre quotidien *national* américain, le *Christian Science Monitor*, publié à Boston, ne tire qu'à 160.000 environ, mais jouit d'un grand prestige auprès de l'élite intellectuelle américaine.

C'est l'organe d'une secte religieuse, les *Christian Scientists*, dont le but est : *de ne blesser aucun homme*, *mais de les bénir tous*. Anti-isolationniste, anticolonialiste, ce journal alloue une large place aux problèmes de politique étrangère. Démocrate de tendance libérale, le *Christian Science Monitor*, s'est violemment opposé, en particulier, au mouvement mac carthyste. Par suite de son appartenance au groupe des *Christian Scientists*, le journal n'accepte

aucune publicité concernant les boissons alcooliques, le tabac, et tout ce qui touche à la médecine, aux médicaments, aux instruments chirurgicaux, etc. Malgré ces restrictions la publicité afflue et le journal est prospère.

Parmi d'autres quotidiens ayant une certaine diffusion nationale, on peut également citer le *Washington Post and Times Herald,* libéral de tendance démocrate, publié dans la capitale américaine.

On ne peut pas non plus passer sous silence l'estime dont jouit aux Etats-Unis le *Saint-Louis Post Dispatch* dont les éditoriaux et les campagnes de presse ont une résonnance nationale.

Parmi les journaux à diffusion locale, la presse new-yorkaise, l'emporte de loin sur les autres.

Daily News est le quotidien du soir au tirage le plus fort : 1.950.000 les jours de semaine et 3.550.000 le dimanche. Il appartient au Colonel McCormick qui est également le maître au *Chicago Tribune,* violemment mac carthyste et isolationniste, dont le tirage (928.000) est à Chicago hors de pair.

Après le *Daily News* vient le *Daily Mirror* au tirage de 878.000, les jours de semaine et de 1.500.000 le dimanche.

Ces deux journaux se spécialisent dans les nouvelles à sensation et publient de nombreuses photographies souvent osées. Les informations y sont rédigées dans un style familier, presque parlé. Leur format est celui des *tabloïds* qui correspond environ à celui d'une demi-page normale. C'est, dit-on, l'un des éléments de leur succès aux Etats-Unis, où la plupart des journaux sont par trop volumineux pour être lus dans le métro ou l'autobus.

Grand organe républicain de tendance libérale, le *New York Herald Tribune* est bien connu en France où il fait paraître une édition à Paris. Son tirage est de 340.000 exemplaires en semaine et atteint 535.000 le dimanche.

Le New York Post (400.000 ex.) bien que *tabloïd* par son format, n'a aucun autre trait ressortissant de ce modèle. Libéral, de tendance démocrate plus prononcée que chez la plupart de ses confrères, le *New York Post* fut le seul organe new yorkais à faire campagne pour Adlaï Stevenson, lors des dernières élections présidentielles.

Le tableau de la presse new yorkaise ne serait pas complet si l'on ne mentionnait pas le *Wall Street Journal* (362.000), puissant organe de la haute finance américaine. Soucieux, au premier chef, des intérêts de la grande industrie, ce journal a pris quelquefois des positions hostiles à la politique du State Department. Ainsi, au moment où les rapports diplomatiques entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. étaient des plus tendus, le *Wall Street Journal* a pu préconiser la reprise des relations commerciales avec l'Union Soviétique afin d'assurer le maximum de débouchés à l'industrie américaine.

Enfin, le seul quotidien new yorkais qui puisse être qualifié de journal d'opinion est l'organe du parti communiste américain, *le Daily Worker.*

***

Malgré le caractère local de la majeure partie de la presse quotidienne américaine, on a pu lui reprocher une certaine uniformité. Cela tient, d'une part, à l'existence aux Etats-Unis de véritables chaînes de journaux

appartenant à un seul individu ou à un seul groupe et, d'autre part, à une institution spécifiquement nationale, connue sous le nom de *feature syndicates*, sorte d'agences de distribution d'articles *préfabriqués*.

Il existe aujourd'hui aux Etats-Unis 95 chaînes de journaux qui contrôlent 45 % du tirage total de la presse américaine. Les plus puissantes sont les groupes Scripps-Howard, Hearst, Gannett, New House, James M. Cow et enfin Knight.

La chaîne Scripps Howard comprend 19 journaux dont les plus importants sont le *World Telegram and Sun* de New York (600.000 ex.) et le *Washington Daily News* (150.000 ex.). La tendance politique du groupe Scripps Howard peut être qualifiée de républicaine de droite. Cependant les journaux du groupe ne sont pas isolationnistes.

18 quotidiens forment la chaîne Hearst. Les deux principaux en sont le *New York Daily Mirror* et le *New York Journal American* (630.000 ex.). La presse Hearst est traditionnellement isolationniste. Au point de vue de la politique intérieure, l'extrême droite et plus particulièrement le sénateur McCarthy jouissent de tout son appui.

La chaîne des journaux Gannett dispose de 19 quotidiens, dont 17 paraissent dans l'Etat de New York. Les groupes Newhouse et James sont propriétaires respectivement de 11 et de 7 journaux.

La chaîne Knight possède 5 titres, dont le plus important est le *Chicago Daily News*. Tous les articles d'intérêt national publiés dans le *Chicago Daily News* sont reproduits par les 4 autres journaux du groupe, à qui il ne reste plus à fournir que les nouvelles locales ou régionales.

En dehors des chaînes de journaux relevant des mêmes propriétaires, les grands quotidiens américains, qui ont des correspondants à l'étranger, distribuent également leurs principaux articles, mais par abonnement. *Le New York Times* vend les siens à 31 journaux, le *New York Herald Tribune* à 21, le *New York Daily News* à 48, etc.

Mais la reproduction d'un même texte dans des centaines de journaux n'est rendue possible que par l'existence des *feature syndicates* ou agences commerciales, spécialisées dans la distribution régulière d'articles qui sont publiés sur toute l'étendue du territoire.

Ces agences, au nombre de 175 environ, à l'heure actuelle, s'assurent la collaboration de journalistes de talent, des *columnists*, et vendent leurs articles ou *columns* à tous les journaux américains et même étrangers. Ainsi un article, vendu par un *feature syndicate* peut paraître le même jour dans plusieurs centaines de journaux d'un bout à l'autre des Etats-Unis.

Entièrement indépendant, le *columnist* écrit sous sa propre responsabilité. Il n'est pas rare de voir un éditorial défendre dans un même journal une thèse contraire à celle qu'expose le *columnist* quelques pages plus loin.

Le public américain n'est pas surpris de lire l'article de Mme Roosevelt, démocrate de tendance libérale dans le *World Telegram and Sun*, républicain de droite.

En 1944, on a vu Walter Lippman, chroniqueur politique, internationalement connu, défendre la réélection de Franklin D. Roosevelt dans les colonnes du *New York Herald Tribune* qui faisait campagne pour Thomas Dewey.

Il arrive fréquemment que le lecteur américain achète un journal uniquement pour y lire sa *column* préférée. C'est la raison pour laquelle de nombreux journaux tiennent davantage compte de la popula-

rité du *columnist* que de l'identité de ses vues avec leur politique éditoriale.

Parmi les *columnists* politiques, Walter Lippman jouit sans doute d'une réputation non encore égalée. Intitulé *aujourd'hui et demain,* son article paraît dans plusieurs centaines de journaux américains et même à l'étranger. C'est Lippman qui a lancé il y a quelques années, le terme universellement utilisé à l'heure actuelle pour caractériser la tension internationale : *la guerre froide*.

Les frères Joseph et Stewart Alsop, dans leur chronique *Matter of fact* (« Voici les faits »), de plus en plus populaire, commentent l'actualité politique nationale et surtout internationale.

Il faut encore citer, parmi tant d'autres, David Lawrence, qui fait autorité en matière de politique intérieure américaine dans les cercles républicains de droite, Drew Pearson, quaker de tendance libérale, qui a lancé de nombreuses campagnes contre le vice et enfin George Sokolsky, dont les articles anticommunistes sont publiés dans plus de 300 journaux.

Mais le plus célèbre des *columnists* américains est, sans nul doute, Walter Winchell. Ses potins mondains, publiés dans le *Daily Mirror* et dans 600 autres journaux américains, sont lus avec délices sur tout le territoire des Etats-Unis. C'est à lui que se rendit, à la belle époque du gangstérisme, l'ennemi public nº 1, Louis Lepke, après de longs pourparlers où Winchell servit d'intermédiaire entre le gangster et la police. Tout récemment encore, Mme Weinberger, mère d'un enfant kidnappé à New York, supplia Winchell d'essayer de joindre le ravisseur du bébé, sans intervention de la police, pour lui remettre la rançon demandée.

Les appointements du *columnist* sont à la mesure de sa popularité. Pour son article quotidien et une chronique hebdomadaire à la radio, Winchell perçoit un salaire de 800.000 dollars par an, soit 280.000.000 de francs. On lui demanda un jour s'il ne désirait pas présenter sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Winchell répondit : Moi, président ? mais ce serait me résigner à un salaire de famine !

Les spécialistes de la vie de Hollywood, véritables reines de la capitale du cinéma, sont les *columnists* Louella Parsons et Hedda Hopper.

La chronique de Louella Parsons, publiée dans 625 journaux, atteint 40 millions de lecteurs et celle de Hedda Hopper 32 millions répartis dans une centaine de journaux. Les deux femmes font et défont, à volonté, les réputations des vedettes.

Eu égard au nombre de lecteurs que touchent les *columnists,* les articles *syndiqués* — on peut le dire sans exagération — sont l'un des moyens les plus sûrs à la disposition de la presse américaine pour agir sur l'opinion publique dans tous les domaines.

D'une manière générale, les quotidiens américains se défendent d'être inféodés à un parti et se targuent d'être, au premier chef, des organes d'information. D'ailleurs, il est exact que l'attitude des journaux à l'égard des problèmes du jour ne reflète pas toujours leurs idées politiques. C'est ainsi que le *New York Times,* démocrate, fit campagne pour Eisenhower en 1952. En revanche, le *Chicago Tribune,* républicain, ne cesse d'attaquer l'administration actuelle. Parfois, il est même difficile de faire la distinction entre un journal démocrate et un journal républicain. L'annuaire de l'Association des Éditeurs américains, *Editor and Publisher Year Book,* classe les quotidiens des Etats-Unis dans les catégories suivantes : Indépendant, Républicain, Démocrate, Indépendant-démocrate, Indépendant-

républicain, Indépendant-libéral, Libéral et Travailliste. Cependant, ces catégories ne reflètent qu'imparfaitement les tendances des journaux.

***

Tout en ayant des ressources considérables à leur disposition pour se procurer les nouvelles du monde entier, les journaux américains sont abonnés à l'une ou plusieurs des six agences mondiales de presse. Trois de ces agences ont leur siège aux Etats-Unis et y jouent le rôle d'agences nationales. Ce sont l' « *Associated Press* (« A.P. »), l'*United Press Association* (« U.P.A. ») et l'*International News Service* (« I.N.S. »).

Les Etats-Unis ont également une presse périodique considérable. Y circulent à l'heure actuelle 8.892 journaux hebdomadaires, 1.421 revues hebdomadaires, 221 magazines bi-mensuels, 3.643 mensuels et 625 trimestriels au tirage global de plus de 25 millions d'exemplaires.

54 magazines se prévalent d'un tirage variant entre 700.000 et 11 millions d'exemplaires. Ils sont lus dans le pays tout entier.

Le magazine au tirage le plus fort (11.000.000) est un mensuel, dont l'édition en français est bien connue en France, le *Reader's Digest*. Ainsi que son nom l'indique, le *Reader's Digest* se spécialise dans les versions abrégées des textes déjà parus soit en Amérique soit à l'étranger. Pourtant, il publie également parfois des textes inédits.

Le magazine illustré hebdomadaire *Life* est la grande réussite du *journalisme par l'image*. Ses reportages sont exécutés par les photographes les plus célèbres du monde entier, et cependant il arrive fréquemment que la revue n'utilise qu'une photographie sur cinquante.

Le propriétaire de « Life » est Henry Luce, le mari de l'ambassadrice des Etats-Unis en Italie, Clara Booth Luce. Dépendent également de lui une revue hebdomadaire d'information générale *Time*, une revue économique de luxe « *Fortune* » et plusieurs autres publications périodiques.

Les magazines d'information générale, tels que le *Time*, le *Newsweek*, le *United States News and World Report* présentent un « tour d'horizon » hebdomadaire de la situation politique nationale et internationale. Ils s'attachent également à relater les évènements marquants dans le domaine social et économique ainsi que dans le monde artistique et littéraire. « Objectifs » en principe, ces magazines qui s'adressent à un large public, sont de tendance fortement républicaine de droite.

La presse périodique dite « de gauche » n'existe pratiquement pas aux Etats-Unis. On ne peut guère citer que deux revues de tendance socialisante, *The Nation* et le *New Republic* qui tirent à peine à quelques milliers d'exemplaires et n'atteignent qu'un petit nombre d'intellectuels américains.

En revanche, la presse périodique la plus florissante aux Etats-Unis est celle qui s'adresse au public féminin.

Dès son adolescence la femme américaine est prise en tutelle par les magazines féminins. Jeune fille, elle est abonnée à *American Girl* (la jeune fille américaine), et à *Seventeen* (Dix-sept ans) qui lui apprennent à se tenir en société et à s'habiller. Ensuite, *Glamour* (Gascination), et *Charm* (Charme), deux magazines tirant chacun à 660.000 exemplaires lui dévoilent les secrets du maquillage, de la séduction... Pour choisir un métier la femme américaine lit *Mademoiselle* qui s'intitule modestement *le guide*, le

philosophe et l'ami des jeunes femmes intelligentes et élégantes, et s'adresse tout particulièrement à la femme qui travaille. *Harper's Bazaar* et *Vogue* tirent respectivement à 525.000 et à 375.000 exemplaires. Ces deux journaux sont les arbitres de mode pour des millions de femmes américaines.

Mais les magazines féminins les plus populaires sont ceux qui s'adressent à la maîtresse de maison. Ce sont généralement des mensuels comme *Ladies Home Journal* (4.700.000 ex.), *Woman's Home companion* (4.000.000 ex.), *Mac Call's*)3.800.000 ex.), *Woman's Day* (3.750.000 ex.) *Good Housekeeping* (3.000.000 ex.), etc...

Presque tous ces magazines sont les anneaux d'une chaîne appartenant aux grandes entreprises d'édition, telles que *Curtie Publishing Campany, Hearst Magazines* ou *Harpers'*.

Il existe aux Etats-Unis une presse périodique visant un public spécifiquement masculin : 25 revues environ au tirage total de 10.000.000 dont les plus connues *Gentry, Play Boy, Esquire* se spécialisent dans les sports, les récits de crimes, les photographies libertines.

Ceci nous amène au succès croissant de ce que l'on appelle la presse du cœur. Il s'agit de revues et de magazines voués uniquement aux ragots de bas étage sur la vie privée des vedettes ou des hommes politiques. La plus importante de ces revues *Confidential,* tire à l'heure actuelle à près de 4.000.000 d'exemplaires. A Hollywood, la crainte de voir son nom figurer dans les colonnes de *Confidential* est telle que certains acteurs sont prêts à verser jusqu'à 1.000 dollars pour éviter qu'on ne les mentionne. Bien que souvent attaqué en justice pour diffamation, ce magazine s'est révélé entreprise commerciale à tel point profitable, qu'il a suscité toute une floraison de revues analogues aux noms suggestifs, comme *Hush-Hush, The Lowdown, Exposed, Uncensored,* etc.

***

Les minorités de langue, de race ou de religion, dont les Etats-Unis sont une sorte d'agglomérat, ont chacune leur presse particulière.

La presse américaine de langue étrangère est riche de plus de 700 publications, dont 96 des quotidiens.

Les Noirs américains ont bien entendu leurs journaux. Près de 200 périodiques, au tirage global de 2.000.000 d'exemplaires, rassemblent pour leurs lecteurs les informations politiques, sociales et économiques intéressant tout particulièrement la population noire.

La presse catholique américaine est substantielle. Ses journaux et ses magazines foisonnent à près de 24.000.000 d'exemplaires. Elle est loin toutefois d'être homogène au point de vue politique et social. Comme l'a dit l'éditeur d'un influent journal hebdomadaire d'inspiration jésuite *America : Le fait que les catholiques soient d'accord sur les mystères de la réincarnation, de la rédemption et de la Sainte Trinité ne les empêche pas d'avoir des opinions différentes sur les mesures législatives ou la fusion de C.I.O. et de l'A.F. of L.* (syndicats ouvriers).

Il existe aussi aux Etats-Unis une riche « presse professionnelle », *la business press.* Plus de 1.800 publications au tirage total de 50 millions d'exemplaires s'adressent aux agriculteurs, aux éducateurs, aux industriels, aux médecins et ainsi de suite.

Enfin, on ne peut pas passer sous silence une presse de plus en plus florissante : la *presse d'entreprise.*

Plus de 6.500 journaux ou bulletins au tirage total de 70 millions d'exemplaires sont distribués gratuitement aux employés des différentes sociétés commerciales ou industrielles.

Devenue une industrie par elle-même, la presse d'entreprise a aujourd'hui ses propres chaînes. *L'American Railway Magazine Editors Association* groupe 28 publications, *The Job-rator* des usines Chrysler a un tirage de 1.500.000 exemplaires; le *Ford Times* de 1.400.000 etc.

***

Les plus grands journaux du monde ! Les magazines aux plus forts tirages ! Les agences d'information les plus puissantes !

Tel est donc le formidable appareil dont dispose la presse américaine pour informer l'opinion publique.

Cependant bien des inquiétudes existent sur son avenir. Peut-elle jouer son rôle de gardien des libertés démocratiques dans les conditions politiques, économiques et morales qui prévalent aux Etats-Unis.

C'est la question principale qui préoccupe actuellement éditeurs et journalistes et sur laquelle ils ne sont pas toujours d'accord.

Unanime, la presse refuse toute intervention gouvernementale dans la distribution des informations. M. Kent Cooper, ancien directeur général de l'Agence *Associated Press* affirme que l'organisation de la propagande d'Etat et la suppression des nouvelles par le gouvernement fait courir à la liberté de la presse américaine le plus grave danger.

Mais certains voient dans la concentration des journaux et la domination des puissances d'argent un péril plus grand encore. Selon M. Robert M. Hutchins, juriste et professeur à l'Université de Chicago, la presse est prise dans un étau : prix de revient croissant et recettes qui n'en suivent pas l'ascension.

En effet, le prix du papier journal, qui représente 40 % des frais a augmenté de 150 % en 15 ans. Les salaires se sont accrus de 33 %. Pourtant, face aux dépenses, la hausse des tarifs de publicité n'était que de 17 % et les recettes provenant de la vente ne montaient que de 45 à 65 %.

Hantés par le spectre de la télévision, les éditeurs n'osent pas relever les tarifs publicitaires. Or, c'est la publicité qui fournit les 75 % des recettes d'un journal. Ils n'osent pas augmenter les prix de vente par crainte de perdre leurs lecteurs. Aussi, souvent, un journal ne peut-il trouver de solution qu'en fusionnant avec ses propres concurrents.

I lne reste plus qu'une seule voix pour se faire entendre, dit le professeur Hutchins, et c'est la voix du plus riche.

Interventions gouvernementales, monopoles par les puissances d'argent, comment la presse peut-elle parer à ces deux dangers et continuer à informer l'opinion publique d'une manière objective ?

Dans les circonstances actuelles, les dirigeants et les travailleurs de la presse américaine estiment que la meilleure sauvegarde de la liberté de la presse sont l'indépendance et la conscience professionnelle du journaliste.

CLAUDE DAY

Lyrisme, Existence et Publicité.

Il n'est pas exact que les Etats-Unis soient coupables d'avoir inventé la propagande commerciale. Ce redoutable privilège revient aux Phéniciens et aux Grecs, trafiquants téméraires devant l'Eternel, déjà fort habiles à manier le miroir à alouettes de la publicité. L'implantation de comptoirs et de postes d'échange sur tout le pourtour de la Méditerranée s'est accompagnée d'un battage intensif, propre à favoriser l'établissement des colons. Une étude du rôle joué par ce battage dans la formation des récits fabuleux chez Homère et Hérodote attend encore son historien. Il semble toutefois acquis que le premier texte publicitaire en date soit tout de même relatif à l'Amérique. On trouve dans les Sagas d'Islande une référence à Eric le Rouge, lequel ayant découvert en 985 une bande de terre aride l'appela Groenland (terre verte), dans l'espoir que la sonorité alléchante de ce mot y attirerait des colons. Depuis, l'Amérique fut perdue et redécouverte à plus d'une reprise sans qu'on retrouvât, au grand dam des archéologues, quelque vestige de ses premiers colonisateurs blancs. Mais les archéologues exagèrent : ayant survécue à Leif Ericson et aux frères Zeno, la semence plantée par Eric le Rouge sur les rivages du Groenland est venue à graine dans l'île de Manhattan.

Dans l'île de Manhattan, Madison Avenue, entre la 30e et la 60e rue, le long d'une double rangée de gratte-ciels diversement gigantesques, bat le cerveau publicitaire des Etats-Unis. Ici, au centre d'un univers fait d'air climatisé, d'électricité statique et d'eau potable qui glougloute dans des appareils frigorifiques, des diplômés d'Harvad, de Yale et des autres universités du pays fabriquent une littérature dont l'appel inculquera aux consommateurs l'art de consommer. Je vois bien qu'en mettant « littérature » et « fabrique » dans le même chapeau, je risque de paraître tendancieux ; mais d'un autre côté j'hésite à déclarer qu'il s'agit en l'espèce d'une pure émanation de la pensée pure. Comme l'étymologie du mot ne l'indique pas, la pensée pure est un genre d'activité qui se veut abstraite et trop impersonnelle pour convenir à la description du phénomène qui nous occupe. Disons donc, par souci d'équité, qu'il y va de création — de création lyrique et même altruiste. Ce n'est pas que les poètes de la publicité fassent des vers ou qu'ils aient la connaissance spontanée du cœur humain, comme cela est paraît-il le privilège des poètes tout court ; non, l'observation montre que s'ils ne dédaignent pas toujours la rime ils font plutôt dans la prose, et que leurs connaissances ne se signalent par rien de bien spontané. Mais là où ils se haussent d'emblée

à la création poétique et même au delà c'est lorsque, assurant une relève difficile, ils arrachent le flambeau des mains défaillantes du barde et explorent plus à fond les ténèbres du cœur humain. Aussi l'humanité leur doit-elle de savoir que ledit cœur est un gouffre de désirs et d'appétits, et qu'il n'y a rien de tel pour venir à bout des gouffres que de les combler. — Poème, constate fort judicieusement mon Littré, vient de *faire* ; et faire, qu'est-ce donc sinon combler (enfin, à peu près) ?

S'il fallait une preuve de l'altruisme lyrique des *publicity boys*, on la trouverait dans l'objet de leur inspiration. Il est vrai que, plus qu'aucune autre, la femme américaine mérite qu'on chante ses vertus : c'est elle qui gère l'économie domestique, tient les cordons de la bourse, détient le compte en banque. Je m'en voudrais cependant de donner une vue trop schématique d'une réalité en soi très complexe. Au fait, les choses se passent comme ceci. Des équipes d'ethnologues, de sociologues, de psychologues et d'économistes dressent des chartes à l'usage des analystes du marché. Ceux-ci, gens fort astucieux à lire les symboles, les traduisent en clair à l'usage des *publicity boys*, qui les traduisent de leur côté en discours lyriques à l'usage de la femme américaine. D'autre part, le processus étant quelque peu dialectique, les discours en question émeuvent les femmes, lesquelles agissent sur la tenue du marché, lequel réagit sur les analystes, lesquels rétroagissent sur les équipes d'ethnologues, de sociologues, etc..., lesquels se voient dans l'obligation de reviser sans cesse leurs chartes. On pourrait craindre que ce va-et-vient à la fois isochrone et concentrique ne fût contraire à l'unité de style de nos poètes. Il n'en est heureusement rien, car pour innombrable que soit le discours il s'orchestre sur un thème d'une admirable constance. En effet, chacun des spécialistes précités se pose éternellement une question éternelle : qui achète quoi ? et de quelque façon qu'il s'y prenne la réponse est non moins éternelle : cherchez la Femme. Aussi, quand bien même s'adresserait-il au sexe fort, c'est le sexe faible que le poète invoque. — Portez les bretelles B***, Madame vous en admirera davantage. Rasez-vous au rasoir R***, Madame appréciera vos baisers.

Dans sa modestie même, la formule « Qui achète quoi ? » est à la consommation ce qu'une autre formule, à peine moins modeste, est à la physique relativiste. Toutes deux, encore qu'indépendamment l'une de l'autre, ont bouleversé le monde. E = mc2 ajoute une dimension à l'univers : le temps ; « qui achète quoi ? » réduit l'univers à une seule dimension : le marché. La première formule éclate le cosmos ; la seconde le ratatine. Grâce à celle-là on débite des neutrons ; grâce à celle-ci on les absorbe (gratuitement). Le parallélisme s'accroît encore du fait que ces expressions télescopées impliquent chacune dans sa sphère une infinité de nuances. Pour nous en tenir au « Qui achète quoi ? », on voit tout de suite que cette question apparemment anodine recouvre mille questions subsidiaires. — Qui achète quoi... où, pourquoi, quand, comment ? Quels appétits prévalent dans tels groupes considérés sous l'angle de l'âge, du revenu, de l'occupation, de l'habitation ? A quoi tiennent les mœurs nutritives des célibataires, des gens mariés, des carnivores, des omnivores ? Qui renouvelle sa garde-robe au petit hasard, après mûre réflexion, pour imiter

son voisin ? Dans quelle mesure étalage, décor, couleur, prix, goût, bagout, influencent-ils les gens ? Et, le plus important, à quel moment psychologique le lyrisme publicitaire emporte-t-il la décision des consommateurs ?

Pour ma part, le moment psychologique auquel je dois d'avoir pris conscience de ma boulimie de consommateur correspond à ma première descente dans le métro new-yorkais. C'était le jour même de mon arrivée aux Etats Unis. Comme j'examinais tout avec une curiosité de provincial, mon œil fut attiré par un des nombreux cartons publicitaires qui tapissent l'intérieur des voitures. On y voyait une jolie fille sur la plus haute marche d'un escabeau. Nez en l'air, deux messieurs admiratifs regardaient sous sa jupe. C'est que la dame leur montrait, comme eût dit Romain Rolland, sa pleine lune. « Portez les bas B***, proclamait la légende. Vous le devez à votre public. » J'ai aussitôt songé à Nicolette, une aimable personne de ma connaissance qui tenait beaucoup à son public, et en sortant de là j'ai acheté une boîte de bas B***. Vers cette même époque (1947) une entreprise de pompes funèbres sollicitait l'attention de sa future clientèle par un placard en couleurs naturelles. C'était, *in naturalibus*, les paupières chastement baissées, la lèvre écarlate, le sein ferme, le nombril en place, une *pin up girl* sobrement debout sur un texte limpide : « Préservez la beauté de votre corps. Faites-vous enterrer par ***. « Hélas ! à l'exemple de tout ce qui est authentiquement classique, ce style tend à s'estomper. Certes, le slogan demeure le maître mot de toute publicité bien comprise ; mais, soumis aux impératifs du temps, il change — comment dire — il change de ligne. Comme en géométrie la droite est devenue une courbe, en publicité le slogan est devenu une périphrase. Sauf pour certaines locutions interjectives telles que : Nouveau ! Facile ! Vite ! Instantané ! Différent ! Magique ! etc..., la sentance publicitaire n'est plus ni brève, ni frappante. Elle est ample, nombreuse, intime, didactique, et même — dans son genre — presque modeste. Le rouge à lèvres, les gaines, les sous-vêtements se donnaient hier pour la Beauté en personne ; aujourd'hui, de l'automobile aux cornichons marinés, rare est l'article qui ne se donne pour un modeste quoique charmant accessoire de votre beauté naturelle. — « Regardez-vous dans la glace, jolie dame. Bonheur d'être svelte, élégante avec naturel, admirée de tous (la jolie dame est en chemise de nuit). Rendez grâces à votre bon sens, car c'est à lui que vous êtes redevable d'être telle qu'en vous-mêmes. C'est votre goût tout moderne pour des boissons légères qui vous vaut cette taille de guêpe. Buvez le soda S***. Désaltérez-vous sans vous gorger. » A la limite, dans tel cas de haute volée, le produit affecte un noble désintéressement de son propre objet. Ainsi, par exemple, vous améliorez votre culture en admirant une excellente reproduction de Michel-Ange ou de Memling, et c'est un heureux hasard si un minuscule texte relégué au bas de la page vous informe que ce *Jugement dernier*, que ce *Martyre des onze mille vierges* vous sont offerts par un marchand de pétrole ou de caoutchouc synthétiques. — Le slogan a été à l'université, il y a appris la méthode indirecte.

A la base, loin de toute préoccupation mercantile, brille un précepte d'une haute tenue morale : « Il est impossible d'asservir menta-

lement et socialement un peuple qui lit la Bible (1). » La lecture de la Bible engendrant la liberté et la liberté étant le nerf du commerce, on voit assez bien que, conformément aux *Stades* de Kierkegaard, l'esthétique mène à l'éthique dans laquelle se réalise, pleine et entière, la personne humaine. Aussi, « qu'ils achètent des boutons de manchette ou des immeubles, les Américains peuvent exercer librement leur individualité (2). » Et de même que pour Kierkegaard l'individualité s'assume absolument en se choisissant elle-même, le consommateur américain se choisit dans son absoluité par l'acte de choisir sa sauce tomate. Car, dit la même autorité, « l'âge du consommateur est celui du choix et de la sélection constante (3). »

Puisés dans un magazine à grand tirage (4), les textes ci-dessous illustrent l'application de la philosophie existentielle du choix au négoce de détail. Le libre exercice de l'individualité étant à l'ordre du jour, mon moi s'est donné carrière dans la sélection d'un certain nombre de produits qui s'offraient à son choix. Ceux qu'il a distingués appartiennent tous au domaine de la *mass consumption ;* la littérature qui leur correspond présente, de ce fait, un aperçu à la fois varié et objectif du style publicitaire américain. Il s'agit de textes-type, tels qu'on les voit dans la plupart des publications qui, sous une forme ou une autre, envahissent les foyers américains à des dizaines de millions d'exemplaires. Les mots en italique apparaissent tels quels dans les textes cités.

Alimentation.

En règle générale toute réclame d'un produit alimentaire s'accompagne d'une recette. Dans un article intitulé *L'Amour en Amérique* (5), Raoul de Roussy de Sales écrivait : « La différence entre un livre de cuisine américain et français est que le premier est très précis et le second extrêmement vague. Il est rare qu'une recette française vous dise combien d'onces de beurre entrent dans la confection des crêpes Suzette ou le nombre de cuillers d'huile que réclame une salade. Les livres de cuisine français sont pleins de dosages ésotériques, tels qu'une *pincée* de poivre, un *soupçon* d'ail, une *généreuse* rasade d'eau-de-vie. On y trouve constamment des références à votre *goût* en matière d'assaisonnement, comme si, visant à ne donner que des informations très générales, la recette faisait crédit à l'expérience et à l'art innés du cuisinier. En revanche, les recettes américaines ont l'air d'ordonnances médicales. Ici il semble que la bonne cuisine dépende d'un parfait dosage. Certains de ces livres contiennent des tables de calories et de vitamines — comme si cela avait quelque chose à faire avec le problème de bien manger ! »

L'auteur aurait pu ajouter que les instruments de mesure communément en usage sont la tasse, la cuiller, le degré Fahrenheit, et un coucou. Le coucou est tout à fait indispensable, car un plat ne saurait être succulent que s'il est cuit à une minute près. Aussi les cuisinières

(1) Horace Greeley (1811-1872), fondateur du *New York Tribune.*
(2) Ben Duffy, in *Look*, 15 juin 1956.
(3) *Ibid.*
(4) *Ladie's Home Journal*, mars 1956.
(5) in *The Atlantic Monthly*, mai 1938.

dernier modèle ont-elles à même leur tableau de bord une montre qui, synchronisée avec la flamme pour la durée de la cuisson, vous permet de regarder votre télévision sans que pour autant votre soupe déborde. Mais les avantages fonctionnels de cet instrument s'augmentent encore du fait que s'il est prudent de respecter les règles de l'art il est impératif de gagner de précieuses minutes. En effet, la qualité d'un mets ne se mesure pas seulement en unités de vitamines, de calories, etc... mais en unités de temps. C'est une loi qui ne souffre pas d'exception : un plat est d'autant meilleur qu'il est plus vite fait. La vitesse, la rapidité en toute chose, sont des éléments sur lesquels la publicité insiste le plus, et il est dès lors essentiel qu vous disposiez d'un coucou pour vos essais de chronométrage.

S'étalant sur deux pages en couleurs sous forme de six assiettes juteusement réalistes, le produit P*** vous invite à régaler votre famille : « Prenez trois tasses de soupe à la tomate, une tasse et demie de crevettes décortiquées, une demi-tasse de poivrons verts hachés, un quart de tasse d'oignons hachés, un quart de tasse de moutarde en poudre, trois-quarts de tasse du produit P***, une tasse trois-quarts de farine trois cuillerées à café de levure artificielle, trois-quarts de tasse de sel, une demi-tasse de graisse végétale. Combinez, coupez, malaxez, étalez, faites six ronds, décorez les bords si désirez, réglez votre four à 425 degrés Fahrenheit, enfournez, faites cuire pendant une heure... Vite ! Facile ! Nouveau ! »

Crème de maïs M*** style doré, « style que l'Amérique préfère ! Prenez six tranches de bacon, un petit oignon finement haché, une cuiller à soupe de poivrons verts hachés, une boîte de crème de maïs M*** style doré, une demi-cuiller de sel, cinq œufs, six petits pains. Faites frire le bacon à point nommé (croustillant), enlevez-le de la poêle et conservez au chaud, ne gardez que la valeur de deux cuillers à soupe de graisse, jetez-y oignon et poivrons, faites sauter, ajoutez sel et crème de maïs M*** style doré, chauffez jusqu'à ce que ça pétille, diminuez la flamme, versez-y les œufs battus, tournez doucement jusqu'à ce que les œufs soient pris et le tout s'épaississe, entassez sur les petits pains préalablement coupés, beurrés et grillés, et coiffez chacun de sa tranche de bacon. Facile ! Vite fait ! »

Quid du dessert ? Nous avons pour vous un gâteau dont « la formule s'inspire d'une recette en usage dans la patrie de Juliette Gordon Low, fondatrice des éclaireuses des Etats-Unis d'Amérique. Léger comme un rayon de lune, duveteux comme un nuage d'été, blanc et frais comme un flocon de neige. Vrai chef-d'œuvre, cette recette a été découverte dans un vieux livre de cuisine des familles. Notre firme a obtenu le droit de l'exploiter parce qu'elle a contribué à restaurer la demeure historique de Juliette Gordon Low. » Dans un médaillon, vue de ladite demeure historique, tandis que sur le gros de la page cinq éclaireuses offrent un gâteau patriotique à leur cheftaine émue.

On a des spaghetti modernes, des poudres magiques, des desserts glorieux, des sauces secrètes, des boulettes de bœuf élégantes, des condiments inoubliables... Il y a inflation de bonté « facile comme un claquement de doigts ».

Beauté.

Ce qu'il faut savoir c'est qu'il y a, chez le beau sexe, une déperdition fort préjudiciable d'humidité naturelle. Mesdames, vous êtes ravissantes de naissance. Mais, noblesse oblige : tout comme les fleurs, la beauté se cultive. Prenez votre teint par exemple. C'est le teint le plus éblouissant qui se puisse voir. Or, pourtant, à force de rayonner, la peau de votre joli visage se dés-hu-mi-di-fie. « Un seul traitement avec l'huile de Beauté spéciale B***, et soudain, la sècheresse a disparu ! Premièrement, B*** adoucit et assouplit en profondeur ! *Deuxièmement*, un remarquable produit, l' « Humidine », aspire l'humidité invisible qui flotte dans l'atmosphère... d'où action humidifiante continuelle *à même* votre visage. Rajeunissant *en vérité !* »

Devant un cinéma. Elle : « Chaque fois que je revois cette actrice, je la trouve plus belle. — Lui : Et moi, c'est *vous* que je trouve chaque fois plus belle ! » Sur les deux tiers de la page, gros plan de l'actrice en question. « Beauté, talent, et travail lui ont fait gagner un Oscar. Quant à son éblouissante carnation, la star dit que tout le mérite en revient au nouveau savon S***. Aussi, lorsqu'on compare votre teint au sien, vous vous devez de paraître chaque jour plus charmante. Vous serez heureuse d'apprendre que les mêmes soins de la peau qui permettent à la star de conserver la brillante fraîcheur de son teint, conviennent également au vôtre. Vous vous doutez bien que nous avons mentionné les nouveaux soins S***, adoptés par neuf stars d'Hollywood sur dix. Rien n'est plus important qu'une humidification parfaitement équilibrée. Le nouveau savon S*** exerce précisément une action cosmétique propre à maintenir cet équilibre.» (Suit le mode d'emploi : quinze secondes par jour !) « Rapide ! Facile! Merveilleux résultats ! Essayez, et vous verrez ! Songez-y ! Désormais vous n'avez pas besoin d'être star de cinéma pour avoir le teint d'une star. Voilà bien les avantages du nouveau savon S*** dans sa feuille d'emballage or. » Suit un texte explicatif concernant l'importance capitale de l'emballage or.

Humidifions, mesdames ! Humidifions ! « A partir de votre vingt-cinquième année vous perdez de l'humidité avec chaque souffle. La crème C*** humidifie en lubrifiant. Trois minutes de soins par jour effaceront des années sur votre visage. » « Mme X*** (photo), idéal de la beauté américaine — et belle elle est dans toutes les langues — dit que notre liquide L*** fait partie de sa routine quotidienne... L'action moléculaire de L*** convient à votre beauté *naturelle*... Protège et flatte. Effet instantané ! »

D'ailleurs, tout est liquide dans le solide domaine de la beauté. Telle teinture pour cheveux révélera au monde « un nouveau VOUS ! » Des shampooings produiront des « *miracles* en quelques minutes. » Avec deux gouttes du parfum P*** « vous sentirez *divinement* pendant deux mois. » Une giclée de J*** rendra à vos boucles naturelles « leur ondoiement *naturel* ». La lotion L***, « *nouvelle, différente, magique,* pénètre loin — loin dans vos pores, jusqu'aux racines profondes de votre beauté. » Cet « éclat d'ivoire de la femme américaine » sera le vôtre avec le produit ivoirin I***. « Des soins réguliers de beauté sont d'un bon placement (illustration : patron enchanté de sa secrétaire), et avec l'élixir E*** c'est si facile. Trois effets en un seul : net-

toie, stimule, adoucit. Vaut toute une batterie de produits de beauté, mais c'est tellement plus vite et plus facile ! »

Bébé.

Mon Dieu, qu'ils sont donc charmants ! On ne sait quoi admirer davantage, la souriante frimousse des bébés ou la beauté marmoréenne de leurs mamans. Comme il est rassurant que de telles mamans aient de tels bébés (et inversement). Et n'êtes-vous pas bien aise d'apprendre que jamais — jamais « une goutte ne tombera sur la bavette de bébé... grâce à la tétine T***, spécialement étudiée pour régler l'écoulement du liquide (encore !) à la vitesse exacte avec laquelle bébé ingurgite ! »

La santé de bébé avant tout ! « L'appareil A***, moderne, électrique, automatique, stérilise à la perfection les biberons de bébé. C'en est fait des soucis, des tracas, des pertes de temps ! » (Sur l'illustration, l'appareil A*** compte seize pièces détachées, plus une douzaine de tétines.)

Si tous les bébés du monde... « Mon docteur me l'a recommandé », confie la star de cinéma X***, tendrement penchée sur une cuvette. « Heureux — heureux le bébé qui prend son petit bain à la poudre P***. La raison en est simple : comme vous le savez, langes, vêtements, etc..., irritent la tendre peau de bébé. L'air, l'eau elle-même, constituent une source d'irritation — mais pas la poudre P***. Facile ! Voilà tout ce que vous avez à faire ! » (Mode d'emploi).

Autre maman, autre bébé, autre cuvette. « Ah ! que de soins exige donc le bain de bébé ! (Longue énumération). Mais, avant toute chose, la peau si délicate de bébé réclame le tissu de papier T***. Bébé saura apprécier la soyeuse douceur du tissu T***. Nettoie vite ! »

Bébé ne pleure plus dans son bain, il joue avec l'éponge E***. C'est fou ce qu'il s'amuse. « Alors achetez-lui en trois autres ! »

Foyer.

Qui vit bien, torche bien. Deux femmes assises devant une large fenêtre, derrière laquelle se presse une foule admirative. « C'est comme ça depuis que j'ai nettoyé cette fenêtre avec le jet pulvérisé J***. Et ça se fait tout seul. Merveilleux ! Et tellement vite ! »

Tribunal. Une boîte de poudre P*** à la main, une bonne bonne à croquer dépose au banc des témoins. « Je me rappelle avec précision, parce que c'était le jour de la semaine où j'ai l'habitude de verser la poudre P*** dans les tuyaux de vidange. — Juge : L'évidence est concluante ! La cause est entendue ! »

La pipe au bec, Monsieur lit un livre. Sur le bras du fauteuil, lisant par-dessus l'épaule de Monsieur, Madame porte une main raffinée à son front intellectuel. « Le désodorant D*** tue les odeurs d'un coup un seul. Instantané ! Nouveau ! Amélioré ! »

Une jolie maman tout à fait désespérée. Aussi hautes qu'elle, des piles d'assiettes lui bouchent l'horizon de la vie. A gauche, papa file sur la pointe des pieds. A droite, junior et sa petite sœur prennent le large au galop. Par terre, bébé navigue dans un océan de casseroles et de couverts. Comptez, bonnes gens : papa salit 570 assiettes par mois ; junior, 720 ; petite sœur, 750 ; bébé, 250 ; jolie maman, 770... Heureusement, voici venir les cristaux C***. Quatre images : 1° Jolie maman avec assiette salie de graisse solidifiée ; 2° Jolie maman plonge assiette dans bain saupoudré de cristaux C***, qui passent aussitôt à l'attaque ;

3° Vue, en coupe, de l'attaque en question : transformés en boules, balles et billes, les cristaux C*** s'introduisent entre l'assiette et la graisse, et la graisse pèle comme si elle se prenait pour une peau de pêche ; 4° Jolie maman avec assiette si blanche qu'on n'en voit que le contour. « C'est propre, beau et hygiénique. Et les cristaux C*** sont charitables pour vos douces mains. »

Les machines à laver lavent tout (longue énumération). « Avec la machine M***, chaque jour est un jour férié ! » L'action de cette autre machine est quadruple (démonstration), dont l'une économise l'eau. « Nouveau ! Automatique ! Magique ! »

Les machines à laver ne lavent rien sans produit à laver. « C'est pourquoi les fabricants F*** livrent toujours leurs appareils avec un paquet de lessive L***. »

Cuisinières qui ont du style, de la beauté, de l'allant. « Four transparent. Coucou électrique. Panneau Astra G-10. Brûleurs EconoTrol. Allumage EconoMatic. Demandez nos 169 recettes... Ma maman dit qu'elle a désormais un fourneau qui est aussi bon cuisinier qu'elle-même ! »

Or cuisine-t-on sans casseroles ? « Nouveau ! Automatique ! Casserole électrique à pression. Cuit trois fois plus vite, conserve vitamines et saveur. Tout occupée que vous êtes, vous ne cuisinerez plus en amateur. Cuisinez avec art. Aucune surveillance ! Aucune attente ! »

Voici, ganté jusqu'au coude, un avant-bras que termine une jolie main armée d'une casserole. « Considérée au point de vue de la création artistique, aucun ustensile ne se compare avec la casserole C***, modelée au métal miraculeux M***. La casserole C*** vous va comme un gant, elle collabore avec vous dans la préparation de ces mets que les hommes apprécient. »

Rien de tel que l'argenterie de table pour flatter votre MOI. Quel dessin de fourchette correspond « à *votre* personnalité ? *Etoile du matin* — inspirée par une précieuse sculpture de jade. Ses lignes suggèrent la sobriété de l'architecture moderne. *Crépuscule* — réfléchit la tranquille ambiance du soir. Classique, gracieux. *Blanche orchidée* — la plus séduisante des fleurs. Sentimental. Féminin. *Mers du Sud* — suggère la ligne curbe des plages et les eaux inquiètes de la mer. Ses étranges volutes sont différentes, audacieuses. *Couronnement* — combine les formes chéries de l'antiquité. Formel. Traditionnel. »

Et si l'on faisait un peu de repassage ? « Nouveau ! Plus vite ! Sept fois plus facile ! » (Suivent les sept manières sur sept images, dont une en coupe).

La création artistique ennoblit l'existence. Soyons artistes. « Ciseaux à branches qui frisent. Découpe fleurs, appliques, babouches de harem. Décore votre pâtisserie. »

Oh oui, soyons artistes !... « Incroyable ! Essayez, vous verrez... Vous commencez par des morceaux tout simples, et en un rien de temps vous savez jouer de douze manières différentes... avec seulement deux doigts ! A vous les doux sanglots des violons. Ou la musique d'église. Ou les tons brillants d'un orchestre de danse. Avec l'orgue électrique O*** vous *êtes* musicien en une demi-heure. Des centaines de tonalités nouvelles pour instruments de percussion, tels que la harpe, la gui-

tare, le piano, et quantité d'autres, sans exemple sur aucun orgue — grand ou petit ! »

Lingerie.

Cet article étant en principe interdit au regard des profanes, le lyrisme qu'il inspire est d'une discrétion toute vaporeuse. « Bien entendu vous n'ignorez pas que rien n'égale le soutien-gorge G***. Tenue de route miraculeuse. Quelque active que vous soyez, vous pouvez être certaine que G*** ne vous fera jamais faux bond. »

Ah ! la jolie fille au lit ! Est-elle pleine de gaze et de transparences ! Et voyez l'admirable (soutien-gorge !) Trois modèles, un pour chaque grande occasion de la vie : « Pour le jour — Destin confidentiel. Pour le jeu — Destin plaisant. Pour la joie — Destin romantique. Le subtil secret du soutien-gorge S*** donne un coup de fouet à votre silhouette si typiquement américaine... si merveilleusement fraîche ! Et vous aurez toujours votre sourire le plus énigmatique... car S*** est célèbre pour son confort. »

Riche et belle est la vie avec le soutien-gorge N° 382 ! Quelle sécurité dans les virages ! Et le N° 377 donc, « décapotable aux heures ensoleillées de la récréation ! »

Folle gaieté de ces jambes qui gigotent en l'air... « Mouvement magique ? Non, c'est l'élasticité extra, le ressort de rappel instantané des bas B*** ».

Mais voici, se fourrant partout, l'inévitable culture française. « Gaine française secrète. Affine et amaincit la taille tout en laissant pleine liberté à votre abdomen. » Ce joli brin de fille « c'est vous, Madame... Nous avons fait venir de Paris le modèle que vous admirez. La moindre fronce y est délicieusement française... »

Comme disent les philosophes, il faut de tout pour faire un monde. Mais il suffit... Du reste, voici à point nommé une marque d'huiles H*** pour autos, qui se recommande par les excellents cabinets d'aisance qu'elle a fait aménager dans les postes de distribution. Stendhalien à mes heures, je vais de ce pas m'y enfermer avec mon magazine. On y trouve précisément un article (1) fort drôle, qui décrit par le détail les avantages incomparables de la consommation améliorée. Sous le couvert d'un humour souvent féroce, cet article fait écho aux plaintes timides de la petite bourgeoise américaine, humidifiée, désodorisée, aseptique, empêtrée dans une quincaille d'ouvre-boîtes ElectroMatiques, de cuisinières MiroBolantes, de coucous AutoCulMinants... On s'étonne un peu qu'un magazine qui encaisse des millions de dollars à titre de publicité ait accueilli un texte après tout irrévérencieux pour la sacro-sainte consommation en masse. Il est vrai que l'auteur évite soigneusement l'aspect social et économique de la question. D'autre part, le pretefeuille de publicité d'un magazine étant dans un rapport direct avec la masse de lecteurs du magazine, celui-ci doit faire preuve d' « objectivité » à l'égard de ces dames — par exemple en publiant certaines de leurs lettres, ce qui leur donne le sentiment d'avoir voix au chapitre. Et, au fait, les gémissements qu'elles font quelquefois entendre ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd : soucieux d'alléger la tâche de leurs concitoyennes, les entrepreneurs de

(1) *Op. cit.* Elinor Goulding Smith, *Le Livre absolument complet de la parfaite économie domestique.*

tout poil y voient de nouvelles raisons pour lancer sur le marché des boulettes toujours plus faciles à bouler, tandis que les poètes de la publicité y trouvent aussitôt matière à de nouveaux épanchements lyriques. Ainsi tout se tient, le mouvement est perpétuel en vérité, et même il se remonte tout seul puisque chaque soupir appelle sa marchandise, chaque marchandise son poème, chaque poème son consommateur, chaque consommateur son soupir. Quant aux lettres (celles qui sont publiées), eh bien, elles aussi s'appellent l'une l'autre :

« Monsieur le rédacteur, je crois vraiment que vous devez faire connaître à vos lecteurs [qui rechignent] l'antidote d'un homme qui, comme moi, travaille toute la journée dans un bureau, fait marcher une maison de six pièces, s'occupe de ses deux garçons fort actifs, et considère que sa tâche est facile. Bien que ma femme soit malade depuis des années, ma maison est prête à subir une inspection de propreté à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Rien que ce mois-ci j'ai encore trouvé le temps de faire campagne pour un emprunt au profit de l'école locale, de servir comme trésorier d'une troupe de boy-scouts, et de siéger au comité de la P. T. A. (1). Mon secret ? Deux braves garçonnets et de l'organisation — mais en partie seulement. La vraie réponse est que tous trois nous prenons *chaque* jour notre temps pour la prière. Dieu fait le reste. Si tous les jeunes couples consacraient journellement quelques minutes à un paisible examen de leur conscience et des vraies valeurs, les foyers seraient des foyers, c'est-à-dire des lieux où chaque membre de la famille ramasse des forces pour le jour à venir.

X***, commandant de la marine américaine. (2) »

Comme disent toujours les philosophes, à bon entendeur salut !

JEAN MALAQUAIS.

(1) Parents and Teachers Association.
(2) *Op. cit.*

Le commerce et la société capitaliste

Prenons le capitalisme américain comme une vaste affaire en pleine activité et apprécions-le en termes de bilan. Quiconque considère ses réalisations ne doit pas refuser de reconnaître ses dépenses ; quiconque en condamne les dépenses, doit être assez franc pour en reconnaître les réalisations.

Ces réalisations sont suffisamment claires : une courbe continuellement ascendante de la productivité ; un taux élevé de formation du capital ; des bénéfices en augmentation régulière et qui démentent avec éclat la « loi d'airain » marxiste de tendance à la diminution du profit en régime capitaliste ; des niveaux d'emploi qui, dans les années 1950, étaient à leur sommet pour le temps de paix ; une immensité de « commodités » disponibles et une forte « propension à consommer », reflétant l'étendue des hauts standards de vie jusque dans les classes à moyen et petit revenu ; un accroissement régulier des salaires réels ; une augmentation séculaire du produit national, notamment depuis 1939 ; une production record qui a répondu aux besoins militaires de deux guerres mondiales et à l'économie courante, tout en multipliant les produits destinés à la consommation civile ; une capacité à supporter une structure fiscale toujours plus lourde sans détruire la liberté de mouvement et de décision à l'intérieur de l'économie ; enfin un sens continuel du dynamisme économique.

Le débit est non moins clair : une course au profit a dévoré les ressources du continent et épuisé une grande partie de la terre, semant taudis et déchets sociaux derrière les villes tentaculaires ; une économie qui a réalisé des gains de production à travers l'expansion des industries de guerre et dépend encore considérablement d'un budget gouvernemental de fabrication d'armements ; une société qui n'a pas été capable de contrôler les mouvements de balance périodiques de prospérité et de dépression ; une vie professionnelle dans laquelle le petit chef d'entreprise est sans cesse rejeté par les monopoles de grandes affaires qui créent de véritables gouvernements privés capables de défier l'Etat lui-même ; un monde où les chances sont devenues de plus en plus rares dans la course à la fortune ; une économie où, malgré les niveaux de production, il reste beaucoup à faire pour une répartition plus équitable du produit final.

Pour sa défense le capitalisme américain se réclame de vastes abstractions telles que : *Le système américain* ou *L'économie de la libre entreprise*,

ou encore des qualificatifs comme *servage* ou *totalitarisme* qui sont appliquées aux systèmes non capitalistes. Pour souligner ces mots-clefs, il y a quelques arguments fondamentaux. L'un est *l'argument de la motivation*, selon lequel l'énergie et le cerveau des hommes travaillent mieux lorsqu'ils n'ont aucune restriction qui les gêne et lorsqu'ils voient une relation immédiate entre l'effort et la récompense. Le second est *l'argument du libre-marché*, qui affirme qu'une économie fonctionne mieux lorsqu'elle est le résultat de décisions que prennent des millions d'individus par l'opération d'un système de liberté de production, de salaire et de prix ; et que si cette économie se dérègle, elle peut généralement se rajuster, par des mises au point individuelles faites dans le cadre de mesures d'encouragement et de contrôle du gouvernement ; et enfin qu'une réglementation gouvernementale est mieux réalisée par les méthodes indirectes de persuasion et de pression sur un marché libre que par les méthodes directes de plan et de direction. Le troisième est *l'argument de l'efficience de la direction*, selon lequel le groupe des dirigeants de sociétés se recrute parmi les plus qualifiés et fait face au problème de la production industrielle avec plus de souplesse qu'une bureaucratie gouvernementale.

Ces arguments, pour être discutables, sont fondamentalement valables. Le libre marché n'existe plus sous sa forme historique : la grande entreprise et la société géante, dont les prix sont dictés en grande partie par l'Administration, ont pris sa place ; les décisions pourtant restent plus libres que dans une économie planifiée. Les stimulants du profit et de la propriété ont été transformés ; cependant d'autres éléments semblent être apparus qui tiennent les dirigeants en éveil. L'argument de l'efficience directoriale est très fort, à condition de ne pas oublier qu'une bureaucratie sociétaire glisse presque inévitablement au conformisme et se trouve exposée au danger de la stagnation, exactement de la même manière qu'une bureaucratie gouvernementale.

Moins valables sont quelques corollaires de ces doctrines qui ressortissent de l'apologie du Capitalisme : l'argument selon lequel la grosse société et ses groupes directoriaux useraient de leur puissance, comme les administrateurs et les gérants d'affaires, pour le bien de tous, et l'argument selon lequel il existe une *harmonie d'intérêts* liant l'ouvrier et le paysan à la prospérité publique et par conséquent aux décisions des hommes d'affaires. Si la plupart des Américains sont trop réalistes pour accepter la thèse de la Grosse Propriété concentrée à leur bénéfice, ils ne s'opposent pas au pouvoir de la collecvité possédante tant qu'ils se sentent eux-mêmes suffisamment en sécurité pour s'en accommoder. Quant à l'harmonie d'intérêts, ils ont peu d'illusions à son sujet ; mais ils n'ont jamais été sensibles à l'idée européenne que la séparation des classes doit s'élargir jusqu'à ce que tout le système s'écroule.

Aussi bien, les vrais problèmes du capitalisme américain ne sont pas des conflits de doctrines : ce sont des difficultés de fait. Les crises périodiques, le sentiment d'insécurité, l'ombre du monopole, la subordination aux dépenses de guerre, la question de la justice distributive. L'économie américaine, par sa puissance et sa prospérité, est devenue le dernier, le meilleur espoir d'une économie relativement libre dans le monde. Mais, du même coup, les doutes sur son aptitude à durer, son coût

social et ses effets sur l'esprit humain mettent en question la nature et les chances de survie du système capitaliste lui-même.

***

Quels sont les éléments qui distinguent le capitalisme américain considéré comme une affaire en pleine prospérité, des autres affaires également prospères ? Après des années de fonctionnement effectif, il n'est pas encore facile d'en isoler les éléments cruciaux. Il est courant de dire que le capitalisme est mené comme *un système d'entreprise privée*, en vue d'un profit privé (individuel ou sociétaire), les résultats bénéficiaires étant protégés par l'Etat comme un bien de la propriété privée. Cela, on peut l'admettre, à condition de ne pas oublier que des changements sont intervenus dans la structure et le fonctionnement du capitalisme américain. Le stimulant du profit, par exemple, n'opère pas de la même manière sur la direction d'une société que dans une entreprise individuelle, puisque propriété et direction sont séparées : le stimulant du profit joue encore cependant s'il est interprété comme le désir du directeur de réaliser le meilleur profit possible pour sa société. L'idée de propriété privée a également subi un changement puisque la propriété industrielle est maintenant largement étalée sous forme d'actions, dont une partie appartient à des fondations, à des sociétés de placement, à des corporations diverses, à des compagnies d'assurance et même à des syndicats. L'ancienne image du capitalisme, système de concurrence, doit également être révisée. Dans beaucoup de secteurs de l'économie, la réalité de la concurrence a cessé d'être effective ; elle est remplacée par des ententes de prix et des « oligopoles », où la loi est dictée à une industrie par une poignée de grosses sociétés se faisant concurrence, principalement par la présentation, la publicité et les marques, comme on peut le voir dans la conserve de viande, dans l'automobile ou dans les cigarettes.

Que reste-t-il alors du Capitalisme sous sa forme classique. Le noyau en est toujours là. Il se trouve essentiellement dans *la décision*. En régime communiste, les décisions sont prises par un petit groupe de fonctionnaires du Parti, placés à des postes-clés de l'industrie ; en régime de socialisme démocratique, elles sont prises par des techniciens travaillant dans une large mesure avec les services publics et finalement responsables devant le peuple ; dans un régime de socialisme corporatif ou de syndicalisme, elles sont prises par les représentants des travailleurs. Dans le Capitalisme américain, les décisions concernant la production, l'établissement des prix, la publicité et la politique de vente, sont des décisions privées — c'est-à-dire qu'elles sont prises par l'entrepreneur individuel ou par la petite société, et dans le cas de grosses sociétés, par des directeurs qui ont reçu pouvoir des actionnaires. Il y a, évidemment, des restrictions qui influent sur ces décisions : législation des prix et des salaires ; quelquefois des priorités et des allocations de matières rares dans une économie de défense, et presque toujours, la nécessité de discuter avec des syndicats accrédités. Mais à l'intérieur de ces limites, les décisions se rattachent à la propriété et à la direction. A l'autre extrémité du processus capitaliste, il y a des millions de décisions prises par les consommateurs : la politique de

production et d'investissements est dictée non pas par des décisions gouvernementales, ou par ce qui pourrait être considéré comme des productions socialement nécessaires, mais par les consommateurs qui décident comment ils dépenseront leur argent et pour quoi.

Ainsi le Capitalisme américain est guidé, à un bout par les décisions prises par les chefs d'entreprises et les directeurs, à l'autre bout, par les décisions des consommateurs. Ce système de décisions joue à l'intérieur d'un cadre dans lequel survivent de puissants éléments de propriété privée, de profit individuel ou sociétaire, et de concurrence.

***

En traitant du capitalisme américain comme d'une entreprise en pleine prospérité, un test très important est donné par la Productivité. Le capitalisme américain montre ici l'aspect le plus impressionnant de ses records. Les socialistes pourraient soutenir que, étant donné les ressources de l'Amérique et les hasards de son histoire, un autre système d'organisation, de propriété et de pouvoir économique, aurait pu parvenir à la même productivité avec une meilleure répartition de ses produits. C'est là une de ces questions posées avec des *si*, auxquelles il ne sera jamais répondu. D'un autre côté, il n'est pas possible de soutenir que la force créatrice de l'Amérique, dans ses records de productivité, dépend de l'entrepreneur et du dirigeant capitaliste, et d'eux seuls. A côté de celui qui risque ses capitaux et de celui qui organise les affaires, il faut, dans un cadre plus large, tenir compte de la science, de la technologie, de la qualité des ingénieurs et de l'habileté des ouvriers. Cependant, le record américain d'un accroissement annuel de la productivité, qui varie entre 2 % et 3 %, doit être rattaché au capitalisme en tant que principe général d'organisation.

La question des stimulants ou des mobiles est plus délicate. Ceux qui affirment que le profit seul a été le stimulant efficace de la production industrielle, doivent plaider coupable, en admettant qu'ils ont une opinion des mobiles humains plus basse qu'il ne convient, même dans un monde imparfait. En réalité, la fonction de dirigeant dans les grosses sociétés, a été assumée pour des mobiles complètement différents de ceux du profit ou du dividende, et beaucoup plus proches du souci des performances à réaliser dans la concurrence et de l'orgueil du travail bien fait. Par un mélange complexe de motivation, le capitalisme, vu comme une entreprise dynamique, a enrôlé dans le processus de production et de vente, une somme considérable de talents ; et il a réinvesti dans une production croissante une part régulière (dernièrement environ 7 %) du produit national, maintenant ainsi, et développant, le processus de formation du capital.

C'est au test de la stabilité que le capitalisme américain est le plus vulnérable. La pensée économique américaine est enchevêtrée de conflits d'opinions au sujet des causes fondamentales des oscillation et des effondrements périodiques du système, qui se traduisent par des cycles de prospérité et de régression, de boom et de dépression. Il y a cependant accord général sur le fait que les oscillations dans le « *cycle des affaires* » n'ont pas encore été maîtrisées, et que les patrons, les syndicalistes et les dirigeants gouvernementaux ont tout au plus

appris à diminuer la longueur et la sévérité des mouvements de dépression et à en amortir les effets. Il y eut dans les années 50, parmi les économistes et les hommes d'affaires, un renouveau de l'opinion qui avait dominé les années 20 : la conviction que le cycle ne retournerait plus jamais à des conditions dramatiques et que les Américains avaient en quelque sorte trouvé la clef de la prospérité permanente. Les économistes plus réfléchis, ne partageaient pas cette conviction. Ils sentaient qu'une amère expérience avait, depuis 1929, enseigné aux dirigeants de la Nation à se servir des mesures « anti-cycliques », sous la forme de politique fiscale, de manipulation de crédit, de dépenses gouvernementales pour la défense, de travaux publics, de programmes de santé, d'école et d'hôpitaux. La Commission des Conseillers Economiques du Président *(Président's Council of Economic Advisors)*, travaillant en liaison avec un comité du Congrès est maintenant admise, aussi bien par l'administration républicaine que par l'administration démocrate. Ces rapports, attentivement étudiés dans les cercles des affaires, du travail et du gouvernement, sont en réalité une forme embryonnaire du planning correctif et préventif. Le rôle, très important, du gouvernement dans une économie qui se veut prête à répondre à tous les besoins en cas de guerre, lui donne un moyen de conduire, de contrôler et d'encourager les affaires et représente ainsi une forme de planification indirecte.

La signification de tout cela, c'est que l'Amérique a typiquement adopté une méthode indirecte pour résoudre le problème du contrôle des oscillations de l'activité économique ; elle cherche ainsi à établir la stabilité sans recourir à un problème de plannification proprement dite, et sans remettre aux agents et techniciens du gouvernement la responsabilité de prendre les décisions sociales. Le spectre de dépression est évidemment toujours présent. A la fin de la deuxième guerre mondiale, on prophétisa partout la catastrophe économique, et cependant le danger réel se révéla être non pas le chômage massif, mais l'inflation, non pas une paralysie de la production, mais un boom provoqué par la course aux armements. Cet état d'esprit a persisté jusque vers les années 50. Il y a évidemment un sérieux problème dans le mouvement régulier d'inflation des prix américains, qui se manifeste chaque année, avec sa conséquence tragique : faire perdre une bonne part de sa signification à l'épargne. Quant au problème des booms et des cracks, bien que les Américains soient loin d'y avoir trouvé une solution, du moins ont-ils une connaissance plus profonde de ce qu'ils représentent et sont-ils décidés à agir à leur égard d'une manière décisive. Peu nombreux sont les économistes qui accepteraient l'idée largement répandue en Europe, selon laquelle le capitalisme américain doit, dans un avenir déterminable, se trouver dans une situation d'impuissance analogue à celle où il se trouvait dans les années 1929.

Dans le test de la sécurité et de l'insécurité, le capitalisme américain a fait des progrès, difficiles peut-être, mais solides. Il est admis maintenant que loin d'être une entrave à la prospérité, des programmes d'assurances efficaces et bien administrés rendent l'économie plus stable tout en augmentant la sécurité personnelle. Chacun doit faire face aux éléments tragiques de la vie, mais il est possible de limiter par une action commune tout ce pathétique. Ce n'est pas au fait d'une nature

efféminée que l'Amérique doit d'être devenue un Etat de bien-être, ni à l'importation d'idées étrangères, mais à un combat réel pour satisfaire un besoin profondément ressenti de donner au destin de l'individu une plus grande sécurité.

Juger sur un autre test — celui du développement et de la répartition du revenu — l'économie progressive a, dans le passé, soulevé chez les écrivains américains, sinon chez les économistes, de violentes autocritiques. Tout particulièrement dans la décade qui précéda la première guerre mondiale, puis dans les années 20 et 30, où ils ont impitoyablement soumis l'économie au test de l'équité. Ces dernières années, l'autocritique a presque complètement disparu ; cela ne vient ni d'une lâcheté de la part des écrivains, ni de la puissance des apologistes des élites, mais de l'évidence écrasante des standards de vie américains. Ceux-ci se sont élevés dans le système de classes en même temps que la productivité augmentait. Tous les syndicats ont pu obtenir qu'une partie en revienne à leurs membres. Le problème de la pauvreté en Amérique est maintenant ramené au quart inférieur de la population.

Le test final pour une économie progressive est celui de la puissance créatrice qu'elle suscite et rend possible. Peu de système dans l'histoire ont attiré et mis en service autant de talents, et dans aucune autre économie les facultés humaines de travail n'ont été aussi continuellement excitées. Le problème n'est pas de savoir si l'économie donne libre essor à la puissance créatrice, mais de savoir à quel genre de puissance créatrice elle donne libre essor. La question qui se pose est toujours de savoir si une idée neuve, un nouvel aperçu est « pratique » — c'est-à-dire de savoir s'ils peuvent être convertis en termes de dollars et de *cents*. La puissance créatrice qui n'est pas vendable risque d'être ignorée et écrasée. Cependant, à l'intérieur de ce cadre économique il y a eu des possibilités de création, de valeur d'utilité et de valeur de vie plus grandes que les critiques des calculs d'argent ont bien voulu l'admettre.

Tel serait, en gros, un bilan provisoire du capitalisme américain. Il a brillamment réussi en matière de productivité et de production nationale ; il a moins bien réussi en ce qui concerne l'oscillation du cycle des affaires, les booms et les à-coups, mais des mesures substantielles ont été prises pour y faire face ; sa plus grande faiblesse en ce domaine réside dans le fait que la récente prospérité est celle d'une économie axée sur les productions de guerre ; son développement dans les secteurs de puissances industrielles concentrées s'est faite aux dépens des petites affaires ; sa répartition du revenu est bien meilleure que ses adversaires ne veulent l'admettre ; mais elle est loin d'être aussi bonne que ses apologistes l'affirment — suffisamment bonne pour conserver la confiance des Américains, mais pas assez bonne pour éviter l'amertume de ceux qui se sentent délaissés ; ils laissent libre jeu à la puissance créatrice, mais dans un sens limité du mot. Dans son ensemble, en somme, c'est une économie qui force l'admiration du monde et provoque son envie, mais qui n'incite pas à l'imitation.

MAX LERNER

(Traduit de l'américain par Louis Salleron.)

Déjà vu en 1927

EL PASO (Texas)

Une femme, ici, ferait rire.
Aucune tolérance. Aucun baume.
Le terrain n'a aucune valeur.
J'aime les déserts,
bureaux des anachorètes.

Chaque poteau télégraphique est une croix.
Le ciel bleu, le sol chamois,
— rien, rien, rien,
d'autre.
C'est une présentation sévère mais délicate
dont on ne se lasse pas.
Pas l'ombre de graisse sous le soleil qui bave.
Les carcasses d'animaux
côtes en l'air,
cages blanches.
Lourdement, le sable porte ses cactus, fibromes.
Silex brûlés.
Il faut descendre à deux mille kilomètres plus bas,
comme ont fait les Aztèques,
pour trouver de l'eau;
et quelle eau !

A côté des rails et des signaux druidiques,
il y a une piste
festonnée de roues de Ford.
Herbes poilues,
arbres — coraux
et mille allusions profondes à la mer ancienne.
Courent des chevaux insoumis,
tout nus,
avec leurs chevelures sur le dos
comme des jeunes filles qui se poursuivent,

nues,
dans les dortoirs.
Parfois des compagnies d'Apaches les font tomber,
quatre sabots joints,
avant un nœud coulant,
puis, derrière, en tirailleurs, quand passe le train mexicain
et son veilleur debout sur le wagon de tête,
ils visent, de leurs carabines
qui se chargent par la gueule avec des lingots d'argent.
Je ne désire
ni maison, ni *ice cream*, ni bain, rien
que le désert insolvable
qu'aucune frontière n'arrête.
J'aime revenir le visage abattu, n'ayant pas moissonné.
Plus haut, à trente heures,
cela s'appellera le grand Désert d'Arizona ;
plus haut encore
le Colorado ;
mais ce sera toujours le même désert.
Au loin, il y a une chaîne de montagnes édentée,
si bleue,
qu'elle attire les prospecteurs de turquoises.

El Paso, 17-2 1927.

BEAUTÉ - PARLOIR

Car c'est la beauté qui parle ici.
Profitez de l'entrée libre, sous le sol.
Bleu, blanc, rouge,
ces couleurs m'exaltent, car
ce sont celles des coiffeurs américains.
Il y a des glaces partout ;
elles ne renvoient jamais la même chose ;
c'est bien plus fort que Giotto.
Dans ce paysage de nickel et d'émail blanc,
il arrive au cuir chevelu,
aux ongles,
à l'épiderme,
des aventures atroces.
Sous les faisceaux des projecteurs de cuirassés,
derrière ces vitrines,
il y a des opérations dont dépend la vie même de la beauté !
On renverse les hommes,
bâillonnés de serviettes fumantes d'où ne sort que le nez,
sur des chevalets articulés,
et on leur fait

des choses coupantes, brûlantes, mortifiantes
à la fois,
sur tout le corps.
A chaque main, une manucure s'attache,
qui retient les patients au sol.
Ils ne peuvent rien sentir
parce qu'on leur a enlevé leur âme
pour la désinfecter.
Des joueurs de tennis à visière verte
scalpent des jeunes filles, lionnes totémiques
et écrasent de leurs talons en caoutchouc
ces cheveux floches,
litière en paille de maïs.
Je n'ose les ramasser et en mettre plein ma poche.

Un nègre passe en revue les bottines,
d'un air sévère,
et fait à la craie des croix sous les semelles,
décidant qui sera mangé.

SOUTHERN PACIFIC

L'express de luxe *Coucher-de-Soleil*
lace le pays
d'est en ouest.
Quinze wagons blindés,
pareils à des sous-sols de banque
dans lesquels circulent les nègres amidonnés,
avec des plateaux pleins de glace,
frères des nègres qui portent des sorbets
sur les fresques de Tiepolo.
Quand le train passe,
l'on comprend tout le chagrin
que les maisons
ont
à être des immeubles.
Le wagon traverse des déserts rouges
et des déserts blancs
parsemés de cactus turgides
comme des asperges de cinq mètres, cannelées,
poilues,
quelquefois même avec des bras.
Il perfore des villes de zinc
et des villes de bois
tiré par la grande locomotive qui sonne
la cloche.

En entrant dans les gares
elle a un cri de la gorge
que Proust eût aimé,
avec son goût pour les voix enrouées.
Est-ce cela,
ou le glas,
ou la pensée que l'automobile de l'amoureux,
n'ayant pas vu la tête de mort du passage à niveau,
s'est écrasée contre le chasse-pierres,
ou simplement
leur puissance en chevaux-vapeur
qui donne envie de pleurer
quand s'avancent
les locomotives du Southern Pacific ?
Elles ont des perles au cou ;
des mécaniciens gantés
les caressent.
Les machines sont les seules femmes
que les Américains savent rendre heureuses.

PEAUX-ROUGES

Ils ont tracé des cartes sur des peaux de bœufs,
où des pieds vermillon indiquent les pistes et le sens de la marche à suivre,
pour traverser le désert du Colorado
et aller chercher l'or californien.
Ils donnent chaud et froid
avec leur buste nu
hors d'une fourrure de renard blanc.
Ils entendent tous les bruits,
et sentent,
avec leur nez maigre, en bois dur,
la nationalité, l'âge et le sexe des étrangers.
Ils vivent au-dessus des églises et des banques,
et l'on ne sait pas quand ils dorment ;
ils pagayent, les paumes
le long de leurs hanches étroites.
Des siècles de privations
les ont affinés.
Ils vont nus,
sans poches ;
ceux qui acceptent des cadeaux
ont les mains immobilisées :
ils ne peuvent plus chasser, ni manger, ni se défendre,
et ils meurent.

DÉSERT MOHAVE

Neige sur le désert. Cristallerie des fontaines.
Sur l'infini, jusque sur le ciel,
des chevaux et des Ford en liberté.
Une voie ferrée. Perspective pointue des 2 rails
se rejoignant, par ennui, dans un paysage extrêmement abstrait.
Végétation de barbelés.
Salon en troncs d'arbre. Poêle. Chaleur d'isba.
Aux murs des peaux de lion-de-montagne et d'ours.
Par terre, des tapis indiens, losanges blancs, svastikas rouges.

Des jarres de paille avec dessins noirs,
où se reconnaît la manière des Indiens Hopi.
Des hommes entrent, poussés par l'envie de déjeuner, les pieds pleins de boue rouge,
feutre Far West, cabossé, gants blancs, cigare. Pas rasés.
Une jeune fille, trop habillée, souliers vernis, met les assiettes.
Le père, en salopette à bretelles, change un pneu.
Personne ne parle plus.
Assis dans le fauteuil d'honneur,
fait de bois d'élans,
je lis dans le journal d'*El Paso*, à haute voix, et à la demande générale,
la liste des récompenses offertes
pour les criminels à arrêter.

PAUL MORAND.

1927

Portraits de New York

NEW YORK possède un musée grâce auquel on peut aussi bien ressusciter le passé que prévoir ce que Wells appelait la *forme des choses à venir:* c'est le musée de la Cité. Face au Central Park, à l'angle de la 5e Avenue et de la 103e Rue, des modelages évoquent tour à tour les Indiens qui faisaient sécher leurs poissons dans l'île de Manhattan, au XVIIIe siècle, à l'époque où Broadway n'était qu'un sentier. Parmi les amateurs de draisienne et les promeneurs en tilbury, un omnibus au cocher coiffé d'un gibus arrive encore, vers 1831, sur la place de Bowling Green. Toutes voiles dehors, voici des trois-mâts en miniature alignés le long de l'East River ; de la proue, ils touchent toujours le quai de South Street, comme en 1855, devant les bars à matelots. Et des figurines d'ouvriers reconstruisent l'Empire State Building, le plus haut gratte-ciel, ainsi qu'en 1930, dans une maquette réduite aux proportions d'une maison de Lilliputiens. Mais qu'il s'agisse de l'église Saint-Paul, la plus ancienne de Manhattan, ou de la Frances Tavern dans laquelle George Washington dit adieu à ses officiers, les New Yorkais se soucient peu des souvenirs de leur cité. Les visiteurs ne se pressent ni à la Dyckman House, cette ferme hollandaise oubliée à la hauteur de la 204e Rue, ni au cottage de Fordham où Poe écrivit sans doute ***Euréka et Annabel Lee***. Seuls, les chercheurs et curieux s'émeuvent aujourd'hui devant la demeure où vécut l'humoriste Mark Twain et le banc de Madison Square Garden sur lequel s'assit autrefois le conteur O'Henry. Tout, à New York, ainsi que le remarquait John Erskine, est « locomotion, transport, mouvement physique ou mental, hâte de toucher au but, même si ce but est imaginaire. »

A la croisée des chemins, il y a Broadway, la rue la plus longue du monde : elle s'étend sur cent cinquante milles, de la pointe de Manhattan jusqu'à l'entrée d'Albany. Mais Broadway, c'est surtout une façon de penser, de parler, de se comporter entre la 6e et la 8e Avenue, entre la 42e et la 59e Rue et particulièrement au centre de New York : Times Square. Les théâtres, les cinémas, les clubs de nuit se multiplient tellement dans ce secteur que la rue la plus longue reste aussi la plus vivante du monde. Des millions de spectateurs se laissent tenter par les enseignes qui flamboient en mêlant leurs boules de feu, leurs pointillés d'or et leurs capsules de lumière. A Times Square, les

chiffres s'inscrivent à toute vitesse sur la machine enregistreuse du temps : deux cents restaurants, dans lesquels on sert cinq millions de repas en sept jours, cinquante-trois cabarets dont les garçons peuvent mettre des noms sur cinq mille visages, trente-neuf théâtres, quarante-quatre salles de cinéma, où les clients de passage essaient souvent de dormir, faute de place à l'hôtel et vingt mille quatre cents téléphones qui font retentir quotidiennement trois cent soixante-dix mille sonneries. A ce carrefour, le rêve éveillé devient automatique et la foule — près de sept millions de passants par semaine — est toujours à marée haute.

Décor inhumain dans son ensemble, humain dans le détail, Broadway réserve en permanence aux flâneurs mille et mille surprises. En m'inclinant à la fenêtre, au septième étage de l'hôtel Victoria, je vois les badauds qui font des parties de lèche-carreaux devant la vitrine d'un bijoutier, comme s'ils voulaient ravir la boutique avec son poids de joyaux et de diamants. Je reconnais le marchand ambulant qui se poste auprès du New-Amsterdam Theatre afin de vendre sa cargaison de cacahuètes et d'amandes grillées ; je distingue enfin la boutique d'attractions (c'était jadis un burlesque) qui reçoit aujourd'hui les buveurs de coca-cola, les amateurs de tir à la carabine et les joueurs d'échecs. Voici Broadway : le musicien aveugle qui souffle dans son bigophone en s'accompagnant à la guitare ; les girls qui n'ont pas peur de rencontrer le loup à la porte des *dance halls* ; les matelots qui gardent leur fromage blanc sur le crâne et choisissent un roman « non expurgé », une farce-attrape ou une carte postale dite *risquée* au hasard d'un étalage de souvenirs ; les soldats en permission qui posent sentimentalement dans l'échoppe du photographe avec une figurante à quarante dollars par semaine. Broadway déroule son film d'actualité, depuis l'heure à laquelle les arroseurs lavent les trottoirs à grande eau, jusqu'à celle qui marque le retour du dernier noctambule au milieu d'un envol de pigeons. Ainsi Broadway continuera sans doute à vivre machinalement après l'heure du Jugement dernier, en croyant avoir entendu la trompette de Louis Armstrong lorsque aura retenti la trompette de l'Archange.

New York n'accorde aucune pause à ses habitants : c'est une ville où le sommeil est frappé d'interdit, où l'opérateur ne peut être qu'un opérateur de télévision, où l'on vit sans rémission vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il faut se hâter d'observer et d'enregistrer les sujets en plein jour, de peur qu'ils disparaissent au cours de la nuit. De son passé, le New Yorkais se souvient seulement de l'appel qui l'incita naguère à laisser ses souvenirs derrière lui, car il change plus souvent d'appartement que le Bernard l'Hermite de coquille, et celui qui viendrait ici pour se reposer serait le seul excentrique qu'on prendrait instantanément pour un fou. New York est bâti sur le roc, il ne faut pas l'oublier, et les piétons les plus lourds n'y laissent point la trace de leurs pas. Telle quelle je n'en finis pas de découvrir cette métropole, lointaine et dure, à laquelle Walt

Whitman adressa jadis tant de déclarations d'amour. C'est une ville à spectacle permanent et à changement de vitesse automatique : il suffit pour s'en persuader de voir les ferry-boats qui se déplacent au large de la Battery, les camions qui roulent dans un fracas de tôle et les voitures de pompiers aux sirènes déchirantes. En effet, la beauté de New York est dramatique : elle implique l'action, la transformation. Des districts dans lesquels la vie était exaltante et qui tentent de se survivre à la manière de la Bowery ont aujourd'hui l'aspect de conservatoires de la misère, de quartiers déchus. On n'économise rien ici, sauf le temps. On n'y pense vraiment qu'à l'avenir. A New York on est toujours tenté de déclarer *It happened tomorrow* comme le héros du film de René Clair. Aussi trouve-t-on moins de cicerones pour y diriger les étrangers que de guides pour leur montrer la Cité Future. Un jour peut-être la vigne vierge et le chèvrefeuille grimperont-ils jusqu'au 102e étage de l'Empire State Building et composeront-ils un décor d'espoir à la hauteur de New York ? Quoi qu'il en soit, cette ville de sept millions cinq cent mille habitants accélère, avec la même aisance qu'au cinéma, ses projections dans l'espace et dans le temps.

Les peintres s'y effacent devant les photographes dont la métropole encourage les indiscrétions. Ces photographes sont les associés du hasard qui joue avec eux à la vie immédiate et à la mort instantanée. Sur leurs clichés, les modèles paraissent continuer les mouvements qu'ils avaient amorcés sans souci de l'objectif et lorsqu'on découvre cet homme de couleur écrasé sur un quai du Grand Central, quand on surprend cette femme d'un gardien du Zoo qui se jette du haut d'un gratte-ciel, on croirait que les candidats au suicide lèguent leur dernière image aux meilleurs opérateurs des Etats-Unis. Qu'ils aient nom Berenice Abbott, Andreas Feininger, Fred Stein ou Weegee, ce sont eux qui révèlent le mieux les mystères de New York.

Berenice Abbott a recueilli cent images d'une cité que ses habitants se contentent de peupler sans avoir le temps de la regarder. Sans doute a-t-elle enregistré ses clichés le dimanche après-midi pour mieux déceler les secrets des buildings en l'absence de leurs locataires ? On suppose qu'elle s'est assuré la complicité des gardiens, des agents de police et des détectives privés afin d'opérer seule, en toute liberté. Toujours est-il qu'on lui doit les photographies d'identité d'une ville où la solitude frappe le plus souvent au hasard de la foule et fait rarement songer à l'isolement de l'anachorète dans le désert. Seule, implacablement seule, elle inspecte New York avec l'autorité d'une propriétaire qui rentre chez elle. En attendant son retour, la douane est restée fermée à l'extrémité de Manhattan, les gratte-ciel de l'Exchange Place pourraient tous afficher la pancarte : à louer, et le *Fer à repasser*, le premier *ironscraper*, semble être le dernier laissé pour compte après un déménagement de géants. Avec *Changing New York*, Berenice Abbott choisit, fixe, immobilise à son gré des aspects de cette capitale du mouvement per-

pétuel. Dans son album, il n'y a que les statues qui ne partent pas en vacances.

D'une page à l'autre, on découvre New York atteint d'une maladie de la pierre qui donnerait aux hommes une crainte insensée de la contagion et les ferait fuir. On ne voit parmi tant d'images qu'un arbre et qu'un jardin. Mais l'arbre se dresse à l'angle du Central Park Plazza sans avoir conservé les feuilles que les décorateurs lui prêtent au printemps et le jardin de Berenice, en fait celui de Wheelock House, a l'air abandonné depuis l'époque à laquelle James Gordon Bennett surveillait la floraison des œillets d'Inde, des pivoines ou des coquelicots. Il arrive pourtant que Berenice Abbott relève des empreintes humaines. A la façon d'Atget, elle identifie alors le vendeur de limonade qui tient son breuvage au frais sous un parasol, le marchand de maïs grillé qui pousse une chaufferette à roues en laissant un sillage d'odeur, le shipchandler qui tête un cigare en attendant l'apparition du Capitaine du Vaisseau Fantôme au milieu des cordes, ancres, fanaux et bouées. Ainsi nous lègue-t-elle les portraits des habitués qu'elle surprend au bord du trottoir comme s'ils étaient les survivants d'une civilisation disparue.

Andreas Feininger traite New York au superlatif : *the most.* Au-delà des marécages du New Jersey, l'Empire State Building se dresse aussi hardiment que le plus grand monolithe du monde. Au-dessus de l'East River, les câbles qui tendent le tablier du Brooklyn Bridge, le plus ancien des soixante et un ponts de la cité, font vibrer la plus fantastique des harpes où le vent improvise à son gré les cantates du ciel. Les bateaux à roues qui laissent traîner derrière eux musiques et dentelles d'écume en voguant le long de l'Hudson jusqu'à Poughkeepsie prennent, par un effet de perspective, des proportions de transatlantiques. En se mêlant à la foule des curieux — quatre-vingt mille par jour — qui montent sur la terrasse du Rockfeller Center, Andreas Feininger la multiplie aussitôt : il ne photographie pas seulement le building de la R.C.A. mais fait tenir aussi le reflet de cette tour de ciment dans une vitre. On se frotte les yeux, car il y a plus de fenêtres que n'en pourraient rêver les membres du Club du Suicide. Et, la nuit, tous ces carreaux illuminés proposent les plus grands problèmes de mots croisés aux avions qui ne volent jamais assez haut pour éviter les feux de la ville et s'écrasent parfois contre les gratte-ciel.

Si l'on conçoit que New York n'est pas toute l'Amérique ainsi que les Américains se plaisent à le souligner, il reste non moins certain qu'une pareille cité serait inconcevable ailleurs qu'aux Etats-Unis. *The most*, la plus grande, elle demeure aussi celle qui donne de la composition des Etats-Unis l'image la plus conventionnelle, la plus immédiate et la plus exacte. En attendant de repérer une ville uniquement occupée par les descendants du *Mayflower* ou par des petits-fils d'Indiens qui contrôleraient le trust du matériel de chasse ou des articles de pêche, on peut s'arrêter à New York, pour voir comment le plus grand nombre de Slaves, de Germains, de Latins, de nègres, de jaunes, de

Juifs et d'Anglo-Saxons fait chaque année une plus grande foule d'Américains. Vous avez le choix, à ce rendez-vous des croisés du Nouveau Monde, entre le tatoueur irlandais du bas Broadway, le libraire du Lower East Side qui tient des ouvrages hébraïques dignes de foi, les marchands de journaux chinois qui font monter un écureuil empaillé le long d'une baguette au coin de Mott Street, l'épicier qui vend du riz cuit dans des feuilles de vigne à l'entrée du quartier syrien, le charcutier allemand qui trône au milieu des *delicatessen* de Yorkville et le cafetier — *due capucini, signor!* — qui parfume la Petite Italie au cigare toscan.

Suivre l'ordinaire de la cité, ce n'est pas seulement respecter les conventions : c'est encore une manière d'exprimer New York si l'on admet avec Chesterton que les choses les plus ordinaires, *the most ordinary things*, sont les plus extraordinaires. Et pour découvrir les singularités de New York, on peut aussi bien marcher en regardant droit devant soi que s'arrêter au bord de la chaussée en levant les yeux : du floor *show* qui se déroule à l'horizontale on passe instantanément au spectacle qui couronne l'échappée vers le ciel. Entre la Battery et Harlem, Fred Stein a d'abord surpris la statuette d'Hermès qui se dresse au faîte des signaux électriques de la ville et salue indifféremment les passants, qu'ils soient orateurs, commerçants ou voleurs. Il a vu, ce qui s'appelle voir, Atlas qui soutient sa mappemonde en fer forgé devant Saint-Patrick, les manœuvres qui vissent les globes de verre aux lampadaires à l'approche de Noël et dans la vitrine d'un parfumeur de la 5e Avenue les anges en miniature qui gravissent une échelle de perles avant de chanter un hymne à la gloire du cosmétique. Car, de l'Arc de Washington jusqu'au numéro 2366 qui s'inscrit sur le dernier bloc, Fred Stein a laissé défiler toutes les images de la 5e Avenue avec la même aisance que si son trottoir était un trottoir roulant.

De la 5e Avenue, il connaît ce policeman qui lave les graffiti sur les socles des statues, les employés des maisons de confection qui poussent leur double rangée de porte-manteaux sur les dalles, les cireurs qui tombent dans un sommeil noir en attendant qu'un passant leur offre dix cents pour transformer ses chaussures en miroirs, les réformateurs ambulants qui brandissent des pancartes afin d'annoncer aux buveurs que les portes des bars ouvrent directement sur l'enfer, les employés de banque qui gardent la main droite sur la crosse de leur revolver, et pressent de la main gauche un sac gonflé de dollars, le solitaire qui transforme sa paire de moustaches en perchoir pour pigeons, les promeneurs en fiacre qui partent au trot à la recherche du passé de New York sans jamais parvenir à le rattraper, les mannequins vivants qu'on voudrait arrêter pour leur offrir un prix de beauté — ce serait un voyage de noces à La Havane — les enfants qui rêvent, hiver comme été, d'escalader à coups de langue une montagne d'*ice cream*, les chapeliers porto-ricains qui lisent « La Prensa » en gardant le journal sur la tête, les chanteuses noires dont la voix prend de plus en plus pos-

session de l'avenue jusqu'à cet écriteau : *Dead End* qui marque le tableau final.

De tous les photographes de Manhattan, c'est pourtant Weegee qui me touche le plus. Car Weegee, photographe indépendant, aime New York d'amour. Dans cette ville où l'on ne s'étonnerait pas de tomber victime du cas d'égalité des triangles, il a partagé la condition des immigrants qui s'accrochent à la vie entre les hôtels de la mouise et les missions de minuit. Weegee fut l'un de ces clochards qui gagnent environ soixante cents par jour, assez pour porter un toast au *hobo king*, le roi des vagabonds, insuffisamment pour boire à la santé de soi-même. Il a travaillé comme photographe de presse au quotidien P.M., un travail tel qu'il devait le plus souvent dormir sans quitter son cigare, ses chaussures et ses vêtements. De cette époque, il a gardé l'habitude d'occuper un appartement voisin du quartier général de la police et de laisser ouvert, jour et nuit, le poste de radio qu'il a fait suspendre au-dessus de son lit. *Calling all cars...* Même en songe il entend les ordres lancés sur ondes courtes par les policiers ; *Calling all cars... Calling all cars...* Qu'il soit malade ou bien portant, Weegee bondit alors dans sa Chevrolet 1938 et, pour assurer le service photographique de la métropole, il répond invariablement présent au premier appel de New York.

A voir ses images, on croirait que Weegee allume des incendies pour mieux les photographier et donne rendez-vous au criminel qui termine une partie de boules à coups de revolver pour prendre la mort sur le fait. Observe-t-il un noctambule assoupi sous la véranda d'un magasin de pompes funèbres ? Ou bien découvre-t-il un cambrioleur arrêté dans la vitrine d'un *drugstore?* En tout cas, Weegee fait jouer le déclic de son appareil au moment précis où la banalité coïncide avec la beauté. Il a pris l'instantané de la femme-obus lorsqu'elle jaillit de son canon dans un nuage de poudre ; il a même fixé le portrait de Mugger, le bandit qui portait des lunettes fumées, se matelassait d'étoffe et, marchant sur des patins de bois enveloppés de chiffons, terrorisait les amoureux dans les parcs. Feuilletez donc le chef-d'œuvre intitulé : *Naked City*, — Cité mise à nu — vous verrez que Weegee connait son monde par cœur. S'il salue un vagabond coiffé d'un chapeau de conscrit, décoré de fourchettes en croix et qui tient une lampe tempête à la main, c'est qu'il a reconnu Diogène. Et s'il arrête un vieux Juif qui tire son cheval sous la neige, aucun doute et vous en conviendrez aussitôt : il a retrouvé le Juif Errant.

Dans son deuxième album comme dans le premier, Weegee dégage le merveilleux du banal. *Weegee's people...* les gens de Weegee sont aussi bien dans Central Park où ce nègre fait des bulles au crépuscule afin d'alléger son rêve que dans Times Square où ce veilleur de nuit, dont la tête émerge seule au premier plan d'un couloir, dort avec une grimace de guillotiné. Quelle heure est-il ? C'est toujours l'heure à laquelle Weegee découvre les surprises de la vie. Ici, dans Broadway, la tempête

a dévasté la devanture d'un grand magasin et le portier qui voit s'écrouler devant lui deux mannequins reçoit Greta Garbo en double exemplaire ; là, des amoureux cherchent une confirmation de leur amour dans une boutique de magie noire de Lenox Avenue où les cierges sont bénits, les chiffres magiques, les charmes garantis sur facture et les prix tout à fait raisonnables. Ailleurs, chez les autres, où vous voudrez : Weegee est partout chez lui puisqu'il demeure à New York. A son intention, la ville a brisé sa carapace de sécheresse et lui permet de partager une tendresse que la plupart des étrangers et des New Yorkais eux-mêmes ne soupçonnent point. Aussi, quand je songe à revenir par la pensée à Manhattan, je n'ai pas besoin de solliciter les souvenirs. Il me suffit de tourner les pages de ses albums pour revoir la métropole avec les yeux de Weegee. Je reconnais alors les lumières de la ville et je retrouve les secrets que je croyais perdus dans son chœur de rumeurs.

PAUL GILSON.

Washington

Me voici assis, entre un pigeon bleu et un écureuil gris, à cent mètres de la Maison Blanche, sur un banc du square La Fayette, comme si j'avais toujours vécu ici. C'est la première après-midi de printemps, comme l'a décidé le Congrès. Le soleil a observé le règlement ; les arbres, les fleurs, l'herbe, le vent aussi, car tout ici se plie à la loi.

Il fait doux, doux à pleurer comme le soir, il y a vingt-cinq ans, avenue des Nations, où un jardinier qui taillait une haie de roses rouges en offrit quelques branches à Th... Les tramways verts et gris sonnent doucement en glissant sur l'asphalte. Beaucoup de voitures. Beaucoup de piétons. Pourtant tout est calme. Je me demande pourquoi il fait si bon. La douceur de l'air ne suffit pas pour expliquer cette détente, ce repos au centre de la « Capitale du Monde ». (Le sort du monde se décide chaque jour à cent mètres d'ici). Tout à coup, je crois comprendre : cette terre n'a pas encore connu de tragédie. *Pas de vraie guerre jusqu'ici. Pas de révolution. Pas d'occupation. Pas de bombardements. Des difficultés, certes, mais pas cette horreur qui, sans que nous le sachions, nous a pétris, imprégnés, malaxés.*

Le climat moral ici est celui de ce temps légendaire de la Belgique d'avant 1914 où des laitières blondes et roses poussaient des charrettes lourdes de cruches dont le cuivre étincelait. Nulle crainte. La paix. A l'instant où j'écris ces mots, un écureuil vient flairer le bout de mon soulier. Même le plus peureux des animaux a oublié ici le goût de la peur.

Je lève la tête, et je vois au premier étage de la Maison Blanche (elle n'a qu'un étage) une lampe qui s'allume. Quelqu'un ferme la fenêtre. Ce pourrait être une maison coloniale d'il y a un ou deux siècles, et cette lampe, celle d'une jeune femme qui se met au piano pour jouer la Prière d'une Vierge. Je comprends pourquoi je suis ici chez moi : c'est une paix ingénue, provinciale, la paix d'un monde qui ne doute de rien, qui voit simplement les choses, qui croit en Dieu, à l'ordre, à la loi, et pour lequel il n'y a que des problèmes techniques que les spécialistes ne manqueront pas de résoudre.

On se demande s'ils n'ont pas raison, ces hommes simples. « Nous sommes certains d'avoir raison, me disait hier un homme intelligent. Je sais bien que c'est une formule enfantine. Mais les formules enfantines ne sont-elles pas souvent les plus profondes ? »

Vue d'ici, l'Europe latine paraît un peu folle, de cette folie que définissait ainsi un humoriste anglais : être fou, c'est avoir perdu tout, sauf la raison. Décroché du Cosmos, notre jugement tourne fou. J'aime ouvrir mes poumons à l'air d'ici : on se lave du péché de complication.

***

Ce matin, pélerinage à la maison natale de George Washington à Vernount Mont. J'ai connu ici ce qu'on trouve parfois aux Etats-Unis ; un instant de parfait bonheur. Toujours ce bonheur se nomme évasion — évasion dans le passé.

A Vernount Mont, j'ai retrouvé la vieille Amérique telle que l'a rêvée, et telle que l'a faite la Vieille Europe, le monde à la fois si nouveau et si chargé de traditions de Manon Lescaut, de Chateaubriand, de la Case de l'Oncle Tom. Vernount Mont c'est le château de la belle au bois dormant. On entre dans une allée, on contourne quelques pelouses, on trouve le Domaine Perdu, celui qu'ont rêvé Perrault, Alain Fournier et Francis Jammes.

... Quand tu m'as demandé d'écrire une élégie
sur ce domaine abandonné où le grand vent
fait bruire au soleil les bouleaux blancs et tristes...

Le domaine est figé dans l'attitude qu'il eut au temps de Washington. On entre dans la légende en entrant dans cette maison. C'est une aventure fantastique dans un monde qui possède toutes les richesses sauf celle de l'ancienneté. Mais l'ancienntê, ici, ramène en Europe.

Une foule américaine entre dans ce temple qui ressemble à tant de domaines que nous avons connus dans les solitudes de Provence, de Bohême, de Castille, ou de Cornouailles. Mais cette foule la découvre comme nous découvririons la chambre funéraire d'un Pharaon. Elle considère avec uns sorte de stupeur ces fauteuils, ces fenêtres, cette aiguière, ce clavecin, ce carrosse, ce monde enfin qui est, pour elle, inconcevable, et pour nous est le visage même de tout ce que, hier, valets ou seigneurs, nous avons connus.

On trouve ici ce que cherche sans bien le savoir l'Amérique : le cordon ombilical qui la relie à l'Europe. Ici le chevalier des Grieux, Manon et Jacques Bonhomme se retrouveraient chez eux.

On passe d'un salon à un autre, du boudoir au cabinet de lecture, de la chambre où Washington mourut à la cuisine où le poulet est à la broche, de l'écurie où piaffe l'alezan à la grange où attend le coche ; on voit au loin, du côté des bois, l'ample Potomac couler, indifférent aux hommes ; on suit un chemin solitaire au milieu des frênes, et voici une tombe pareille à celle qu'on voit dans les livres romantiques qu'on ne lit plus. On lit sur la pierre qu'ici repose George Washington. Que signifie ce cî-gît ? Que l'homme blanc est un homme qui a la passion de son sol et qui cependant cherche son bonheur au-delà des mers, dans les terres les plus lointaines. Et qu'ici commença un nouvel Empire dont on ne sait trop ce qu'il va devenir.

A quelques pas de la tombe de Washington, un banc propose au pélerin de goûter la douceur de l'air, et de méditer. La foule ne s'aventure jamais jusque là. Elle évite la tombe, et l'invitation à la pensée. Pourquoi ai-je, en cet endroit, pensé au vieux Tolstoï et à sa demeure d'Iasnaïa Poliana ? Peut-être parce que les racines de l'Europe sont plus profondes qu'on ne pense. Sous la croûte des apparences, les ombres des Grieux, de Tolstoï, de Washington se rejoignent.

ROGER BODART.
de l'Académie Royale de Belgique

Journal de l'été indien (1)

Sur les rocs qui tombent à pic dans la carrière de sable et la flaque bleue de Stony Brook, les bouleaux et les cèdres se profilent contre les stries blanches des nuages. Ce qui me frappe en cette après-midi d'automne étouffante de chaleur, ce n'est pas la chute imminente des feuilles déjà roussies, mais la densité de semence partout visible autour de moi sur la terre : glands de chêne, faînes, grains de cèdres. Pérennité de la vie dans sa précision individuelle. L'automne n'est pas la saison des fruits, des accomplissements, mais plutôt celle de l'élaboration commençante — le printemps authentique. Tout est absolument défini, comme le sourire de cet enfant à son réveil. L'avenir vivant s'accumule, clairement incarné dans chaque germe tombé nu des branches. Je suis en rapport avec tout cela, je deviens vraiment, dans ce sous-bois dont les racines enfouies sous les pierres sont mes aïeux, et les brindilles extrêmes des bouleaux ondulant au vent mes enfants, par la sympathie unifiante du regard.

A condition d'accepter cette place médiane, qui est la mienne de toute éternité — comme individu séparé, j'ai ma part du monde. Je suis le lieu de passage de sa vie, le carrefour changeant où elle se confronte, la scène mobile de son théâtre, dont les acteurs sont en même temps lui et moi, inextricablement mêlés. C'est mon être en gestation que cette forêt américaine d'essences diverses, qui s'entrecroisent ici entre rochers et nuages. Ni faille, ni fissure, la trame est sans défaut. La seule gloire à ajouter à ce monde rond, bruissant de lumière automnale, c'est sa vue par l'œil humain, et l'image qu'en peut rendre le poète, conscience mimétique de la création. Il n'y a que ces deux actes : le oui et le regard qui restitue le oui.

***

Après quelques mois d'Amérique, la France me paraît tout-à-fait improbable. En écrivant à mes amis, je tente de surmonter cette impression d'irréalité qui s'attache si vite aux choses de là-bas. Il faut bien que le monde existe, puisqu'on peut y échanger des signes. Ceux qui me parviennent (ils sont rares) me semblent remonter fréquemment du fond de ma mémoire, plutôt

(1) Extrait d'un ouvrage à paraître aux Éditions du Mercure de France.

que des cales postales des paquebots transatlantiques. A une distance que la sensibilité juge infinie, on ne réussit plus à distinguer entre ses différents univers. Ceux-là surtout qui plongent aux neuf-dixièmes dans un autre temps, icebergs de l'oubli, paraissent vouloir muer en eux-mêmes toutes les manifestations de la vie, même future. Le centre de gravité de la pyramide Europe est caché dans mes profondeurs souterraines. Il attire tout à lui, expédie mon présent et mon avenir dans SON passé, avant que j'aie eu le temps de les connaître par moi-même, ou d'éclore en eux un bref moment. Ainsi le devenir est-il happé par l'exil. Si l'on n'y prend garde, son signe positif s'inverse *en perte et nostalgie au futur*. La vie en sort gravement compromise. Bouleversement bizarre dans la suite naturelle (?) des expériences et des sentiments qu'apporte le déroulement linéaire de l'existence. Souvent le passé m'apparaît vraiment comme futur, le seul concevable. Le sens de la vie a cessé d'être évident. Je veux dire que, dans ses aspects temporels, ma vie n'obéit plus à la loi du sens unique. Ma circulation intérieure est sans cesse violée par les véhicules venant de la direction interdite. — Cela crée de sérieux embouteillages. Au milieu d'un pareil désordre — pas seulement virtuel — comment revenir au trafic normal ? Sur mes trottoirs on chuchote parfois des histoires d'accidents clandestins, de morts et de blessés discrètement enlevés dans les souterrains où il sied de les abandonner. Mais on évite d'alerter les dormeurs, dans les maisons noires qui croissent d'année en années et emprisonnent dans leur gangue ma rue toujours plus encaissée. En plein jour, pendant les heures de travail, on respecte à peu près le code. Sinon, plus moyen de circuler du tout. Aux deux bouts de ma rue, comme à toutes les autres, reste suspendue une silhouette coercitive, avec pèlerine et képi, matraque au poignet. A midi, cela facilite bien les choses, Mais les heures d'affluence surveillée se font rares de mon côté, car j'ai, jadis, tracé ma rue loin des quartiers d'affaires et de plaisir. C'est après minuit que les vraies difficultés commencent. L'Amérique n'est pas propice au couvre-feu. Ses habitants s'en préservent comme de la peste. Dès sept heures du soir ils emménagent dans leurs appareils de télévision. Là, du moins, les lumières ne s'éteignent jamais, les programmes se suivent fidèlement sans inverser leur cours, indifférent comme celui des rues numérotées qu'incendie le néon. On est sauvé de la simultanéité, de la solitude écrasante d'une vie où tout surgirait et se neutraliserait en même temps — où les choses sont déjà passées et futures, sans jamais arriver à notre présent, ni nourrir de maintenant notre conscience perdue entre le souvenir et la prescience du souvenir. Néanmoins on attend les signes, le facteur matinal (toujours en retard), et on expédie par la boîte aux lettres des

ballons-missives qui arriveront peut-être au lieu incroyable du souvenir, dont on espère un lendemain.

***

J'ai passé l'après-midi d'aujourd'hui, dimanche, dans les bois et les collines des environs, qu'embrasent les dernières lueurs de l'été indien. On attend de fortes neiges pour demain. Je demeure confronté par ma double vie, par ce va-et-vient « de l'une à l'autre absence », par la scission qui en résulte dans mon être même. C'est là mon expérience quotidienne, *pour commencer*. Mais, par delà l'angoisse de la déchirure, naît ce sentiment étrange de n'avoir plus rien à craindre, l'étonnement soudain devant tant de vaine souffrance (exorcisée, déjà), alors que tout se donne d'un seul coup, alors que compte cela qui se donne ainsi : et celui qui reçoit n'importe plus guère, en mal comme en bien. Joie de la conscience qui participe sans assujettir, qui accueille sans garder par devers soi ni aspirer à se maintenir ; qui se souvient sans regrets, et ne s'écartèle plus dans ses distinctions (logiquement survivantes) entre alors et aujourd'hui, ceci et cela. A cet instant la conjonction ET prend tout son sens. Elle se rattrape sur le mépris dans lequel nous la tenons d'ordinaire. Il n'est pas nécessaire de déraisonner pour cesser de ressentir comme une agonie les antinomies inévitables de l'existence. Les exils ne sont point résolus par la folie, la confusion semée entre les événements hostiles : mais dans l'ouverture de la personnalité elle-même se trouve le salut, dans un interminable mourir-vivant à la faveur duquel l'unité se rétablit toute seule. C'est nous qui la gênions en nous-mêmes, l'affirmation orgueilleuse de notre différence personnelle, de nos exigences immédiates, dont l'individu Faustien était le premier à pâtir, sans abdiquer pour autant, ni renoncer au préjugé du moi éternel.

En quête du présent et de l'existence sans conditions, ma longue piste hébraïque s'attarde en cent points d'eau (asséchés, quelques-uns), et revient fréquemment sur elle-même dans des lacets qui l'étranglent. Il y a aussi mon héritage rhénan, encombrant, radoteur et sentimental, mais épris de spontanéité affectueuse, et l'intuition américaine de mondes démesurés où tout geste humain devient insignifiant. A travers cela il faut que je me retrouve, m'assurant d'avoir encore une voix, une démarche, un but définis. Que d'hiatus à combler sans cesse... J'y passe le plus clair de mon temps, je veux dire mon sommeil. Mais à l'aube de chaque jour les créatures et les choses ne parlent toujours qu'une seule langue, que je n'ai jamais désapprise au cours de mes pérégrinations. C'est la langue dans laquelle les yeux

saisissent, les corps vivants s'étreignent, la tendresse passe d'une épaule à une autre. On n'est perdu qu'au niveau des langages, pas à celui des êtres. Il suffit de revenir à ceux-là, à leur expression native dans l'espace, en gardant ses mains vides de tout le reste.

***

Le maniérisme et les affectations d'élégance de certains de nos poètes sont bien déplacés. Qu'ils aillent donc passer dix ans au fond de l'Ohio ou du Kansas, et on en reparlera — s'il leur reste une voix humaine.

***

Ce matin, avec ma fille en jupe bleue, blouse blanche et veste rouge, je me rends à l'office de la Nouvelle Année, au « château » de l'université. Les feuilles trempées de pourpre frôlent nos joues dans le chemin creux. On célèbre le culte dans une vaste salle circulaire entourée de bouleaux et d'érables : le schofar blond levé sur l'écran flamboyant des feuillages. Histoire du grand-prêtre Eli, la naissance de Samuel. Mort et résurrection d'un sacerdoce. Puis je ramasse avec ma fille les pommes tombées dans le verger du parc. L'après-midi appartient aux enfants, sur le gazon. L'air peuplé de collines roule devant la maison de bois blanc ensoleillée. Dans la soirée torride, je vais acheter les victuailles au Supermarket grouillant de chair humaine, dont je m'échappe en sueur avec mes provisions de la semaine. Côté bazar de carton des villes d'Amérique. Evy prépare un poulet, j'évide des pommes qui seront fourrées de miel de Virginie, de mélasse, de raisins secs et de cannelle, puis cuites au four. Daniel, à quatre pattes, grimpe à toute vitesse par la cuisine, il glapit de joie quand il arrive à se tenir debout contre la chaise percée ou la cuisinière électrique. Il est en pyjama bleu clair, ses grands yeux bruns étincellent, autour de sa bouche gourmande les boucles blondes voltigent. Claudine, oubliant ses impressions bibliques, mange philosophiquement une platée de nouilles avec un œuf à la coque, en tournant la manivelle de sa boîte à musique, cadeau des Pradal. Parfois le couvercle saute, et il en sort un diable à ressort vêtu comme un champignon. Je griffonne tout cela, après dîner, dans mon caveau du sous-sol, carrelé d'asphalte vert et gris, entre mes armoires de livres, mes gravures de Bischwiller et les portraits étonnés de deux barons allemands du XVIII^e^ siècle, faits par Winterstein, peintre de grand talent, banal et oublié.

***

(Ebauche d'une lettre).

« J'ai été arraché douze ou quinze ans à ce qui signifiait pour moi la vie, le monde réel, l'avenir que je m'étais choisi. J'ai tâtonné pendant ces années interminables au milieu d'une absence de monde, séparé même de mon langage, plongé dans une solitude physique autant que morale. Sans emphase romantique, ma vie, à certains moments, m'apparaissait comme une mort lente. Mon livre te semble à l'heure actuelle incompréhensible, tu n'en vois pas, comme tu dis, « le but ». Un livre qui évoque la mort d'un homme, et sa sortie du déluge, est en effet sans signification pour qui ne connaît encore de sa propre existence que l'exultation meurtrière de la vie toute pure. Toi aussi tu passeras sous le rouleau compresseur, tu t'égareras dans des siècles de désert. Je te donne rendez-vous pour après. Vivre est une merveille qui nous est d'abord jetée sans compter, pour l'éternité selon toute apparence, comme la beauté terrifiante des corps. Tout à coup le ciel nous tombe sur la tête, la terre se fend sous nos pas, nous sommes privés de l'essentiel, déracinés, expulsés de nous-mêmes. Alors, pour survivre, pour revivre, c'est nous qui paierons la casse universelle. C'est une drôle de facture : elle se chiffre en exil, attente sans fin, abandon. Elle demande le sacrifice permanent de nos exigences les plus fondamentales, de notre personnalité même, et de notre aspiration quotidienne à la joie. C'est de cela qu'il s'agissait pour moi de sortir — de sortir entier, non comme une loque informe — quand j'ai commencé « La Corne » il y a trois ans. En cette saison-ci, tu sens et tu agis dans l'ivresse de ton adolescence qui monte pour la première fois vers le soleil. Tu te révèles. Tu te manifestes enfin au grand jour. Pour moi, à trente-et-un ans, après dix ans d'Amérique, la situation était autre. Elle change encore aujourd'hui que j'en ai trente-quatre, et que je me dégage du pire marasme. Ce monde clair-obscur qu'il retrouve, encore chancelant et aveuglé par la nuit funéraire, Lazare sortant du tombeau le voit autrement qu'un jeune faune entraîné dans la grande danse du printemps.

J'ai vécu comme toi cet éveil à la lumière. Ma période panique a été écourtée terriblement par la guerre, l'exode, la persécution, l'émigration, et le déracinement qui la scelle. Tu me prends pour un fossile et un prof. Ce qui compte à mes yeux, c'est l'expérience humaine seule, mais l'expérience entière. Voir sa facette adolescente exclusivement, n'est-ce pas en donner une image fausse, parce que forcément restreinte ? Quant à la « sagesse » dont tu m'accuses, qu'est-elle, sinon le refus, un peu amer peut-être de me payer de mots ? « Anywhere out of this world », « la vraie vie est absente » — mais pas du tout, la vraie vie est ici, elle est ce que nous faisons de nous-mêmes et des choses, ce que

nous bâtissons avec nos mains ensanglantées sur ce roc aride dont nous avons seul hérité en naissant. A condition de nous y donner, de l'aimer en risquant de nous y perdre, tout ce monde est ouvert à nos sens, à notre cœur même, ce cœur que l'on prétend orphelin, et qui n'est que le prisonnier de notre inutile orgueil. En recherchant mon unité, je suis fidèle à la façon dont je ressens en ce moment l'existence. Mais pour toi l'expérience explosive du faune est actuelle, véritable. C'est donc elle que tu incarnes et te sens poussé à vivre à l'extrême, dans la mesure tout au moins où elle s'accommode des murs de ta prison. Car toi non plus, tu n'es pas libre inconditionnellement. Tu le sais, tu en souffres, tu voudrais t'y soustraire et fuir. Mais souviens-toi de la conclusion de Rimbaud : « On ne part pas. » Il n'est pour nous d'issue réelle que dans le travail de soi sur soi. Plonger dans l'inconnu « pour trouver du nouveau ? » En nous obstinant dans la tâche créatrice, grâce à laquelle tout, l'immédiat et le quotidien mêmes, deviennent inconnus et nouveaux, parce que suscités hors de notre substance, hors de notre propre regard. Dans notre ouverture furieuse sur les êtres et les choses se trouve le salut, s'il en est. Nul départ : où que l'on arrive, c'est toujours la terre avec son poids, le ciel encombré de nuages ou de lumière. Mais une lente conquête nous transforme en monde, et le métamorphose en nous-mêmes. Il faut y mettre le prix, comme à toute opération de change. Et compter, par surcroît, avec les vacheries de l'univers humain qui nous assiège. Rien n'est accordé gratuitement, surtout pas l'exercice d'un art. Il faut s'arranger pour manger tous les jours ; cela mène les uns au journalisme, les autres aux P. T. T., en Amérique, au professorat, à toutes les formes de l'emploi du temps. A long terme, « on ne peut s'en sortir qu'en passant à travers » ; en demeurant fidèle au but choisi, que tous ces moyens de fortune (ou d'infortune) tendent naturellement à effacer avec la complicité de notre entourage, même s'il se prétend bienveillant. Tout est dans la fibre, la loyauté fondamentale *à l'égard de ce qui est*, et le mépris, aussi rieur que possible, de la saloperie qui nous en sépare. Nous sommes coincés. N'escomptons nul régime de faveur. Les mobiles de ceux que nous servons sont d'une étonnante bassesse. Force est de nous y prêter : on n'échapperait aux uns que pour tomber sous les griffes des autres. Au choix. « Surmonter est tout », se dit Rilke en guise de consolation, à la fin de son beau Requiem pour un jeune poète suicidé. Celui, d'ailleurs, qui a quelque chose à faire dans ce monde tient le coup de toute façon. Qu'avons-nous à perdre ? Amitiés. »

Claude VIGÉE.

Nouveau-Mexique

IL y a des lieux privilégiés, des lieux où l'homme respire mieux et croit à son génie. Ce lieu est en général et géométriquement la coordonnée d'une rivière et d'une montagne ; une vallée à dominer, une chaîne de montagnes à contempler, un point de vue donnant sur de l'immensité. Le complexe Santa-Fe-Taos au cœur des sierras désertiques du Nouveau-Mexique répond aux données de cet olympe. La rivière s'appelle le Rio Grande ; née dans le Colorado, elle traverse le Nouveau-Mexique où elle se taille un lit grandiose, coupé en profondeur dans une croûte terrestre à la fois torturée, colorée et friable. Les siècles aidant, cette lame d'eau souple et infatigable organise une œuvre dont la splendeur abasourdit. Le Rio Grande évoque déjà le Grand Canyon, cet espèce d'Himalaya à l'envers. La montagne que l'on voit de Taos-Santa-Fe s'appelle le Cristo de Sangre, c'est une montagne sacrée, une sorte de purgatoire où le jeune Indien de onze ans va passer une année d'initiation, — comme nos enfants passent leurs vacances en Angleterre, — et qui tourne le dos à des centaines de kilomètres d'avide désolation. Après le purgatoire, le paradis. L'ensemble Santa-Fe-Taos en offre une image idyllique.
— Dans ses douceurs verdoyantes, les rapaces deviennent des oiseaux-mouches. Nous sommes en altitude ; l'air possède la pureté des hauteurs. En fait, tous ceux qui sont arrivés là après avoir parcouru, comme on dit encore, le vaste monde, s'accordent à reconnaître qu'il n'est pas de ciel où la lune soit plus volumineuse, plus lumineuse, pas d'endroit, où le soleil soit plus proche, plus éclatant. Les deux astres qui commandent toute vie terrestre, fraîchement frappés par la banque des sphères font ainsi une redoutable concurrence au dollar or ou argent. Ils s'imposent, ils ont cours de jour et de nuit, et tour à tour. Sans eux, on ne serait rien, ils convient donc de les adorer ; ce que les Indiens n'ont pas manqué de faire. C'est un pays d'évidences sublimes et simples où les légers brouillards du matin n'ont aucune chance de durée, pays de la flamme-fleur sous coupole de cristal d'azur où l'homme subit les forces de la nature et se fait leur complice. Dans ce ciel vole un étrange serpent à plumes armé depuis trois siècles d'une Sainte-Vierge espagnole.

Il n'est donc pas trop bizarre que ce pays ait arrêté les peintres, les poètes, les vagabonds voyageurs essayistes, l'arche de Noé des créateurs en quête d'une tour d'ivoire magique. Tous les pionniers

de l'art qui sont passés par là s'y sont arrêtés, certains y sont restés, d'autres n'en sont partis que pour y revenir. C'est ainsi que, statistiquement, le plus jeune et le moins peuplé des Etats est celui qui comprend le plus fort pourcentage d'artistes au kilomètre carré. Le plus jeune : le Nouveau-Mexique appartient officiellement aux Etats-Unis depuis 1912 ; le moins peuplé : il a 680.000 habitants soit 1,6 au kilomètre carré. Mais cette jeunesse frontalière ne l'empêche pas de posséder le plus vieux Palais, le plus vieil édifice européen des Etats-Unis, construit en 1610, c'est-à-dire dix ans avant le débarquement des pèlerins du Mayflower. C'est aussi le seul Etat où le bilinguisme, anglais-espagnol, est légalement admis. Et ce mélange d'ancienneté et de nouveauté, d'antique enracinement et d'exotisme commode, puisque à l'intérieur même des Etats-Unis, constitue un attrait de plus.

Trois civilisations s'y entremêlent et se superposent, l'indienne, l'espagnole, l'anglo-saxonne. Le village pueblo de Taos est millénaire, inchangé, inamovible, habité sans discontinuer depuis mille ans. Pendant cinq siècles les Indiens paysans ont régné en maîtres, puis ce fut le tour des Espagnols pour trois siècles, enfin celui des Américains, pour le dernier siècle. Ces successions ne sont pas allées sans interpénétrations. Cependant, le Nouveau-Mexique est aussi un Etat où la culture indienne domine, attire et influence les autres. Avec ses bâtiments de boue, ses adobes, prélevés directement à la. terre, ce lieu est une sorte d'anti-New York ; avec son clair de lune, il nie le néon ; avec ses danses et ses angles arrondis, il tourne la ligne droite et le fil à plomb, il dédaigne tous les artifices de l'homme blanc, plastic et boules de gomme. Cela non plus n'est pas fait sans doute pour déplaire à des artistes. C'est cette terre, cette boue qui, en 1926, incite le peintre Fechin à s'installer là. Avec sa femme, il a erré pendant deux ans, fuyant sa Russie natale ; là, à Taos enfin, il trouve des hommes qui marchent sur la terre et qui adhèrent à cette terre et, imitant les Indiens qui ont un village, une « réserve » près du mont Taos, il entreprend de se créer une petite « réserve » pour lui « afin de vivre en communion avec le ciel et la terre ». D'autres ont fait cela avant lui, beaucoup le feront après.

Pour ces artistes en rupture de ban, le voisinage des Indiens apaches, Pueblos, Navajos, Hopi, constitue une attraction irrésistible. Frank Waters, l'un des exégètes de la région, romancier et folkloriste, considère que l'Indien pueblo de Taos enseigne une conception véritablement vivante, animée, fonctionnelle, de l'esprit de l'homme et des forces de la nature. Cet enseignement a marqué directement l'œuvre de Willa Cather, de D.-H. Lawrence, de Mary Austin, et, plus récemment de Walter Van Tilburg Clark avec *The Track of a Cat* et de Paul Annixter avec *Swift Water*. La grande prêtresse de ce Montparnasse mexicain, la Gertrude Stein de cette colonie artistique demeure sans doute Mabel Dodge Luhan, dont l'autobiographie et plus particulièrement le tome intitulé *Winter in Taos* n'a pas encore été, que je sache, traduit. Mariée à un indien, elle est convaincue de l'exceptionnel « genius loci ». Pour elle, quiconque est passé par là en sort marqué pour la vie ;

c'est ainsi que Thornton Wilder aurait appris à Taos qu'après tout César n'était que César. Le magnétisme de Taos provoque des réactions en chaînes dans le domaine de la musique, de la peinture, de la poésie et de la prose dont les ondes parcourent le monde entier. Incontestablement, beaucoup de peintres et d'écrivains américains doivent quelque chose à cette réserve néo-mexicaine. Incontestablement, l'art dans ses rapports avec la vie a pris racine dans le complexe Santa-Fe-Taos et proliféré. La revue de Spud Johnson, *The Laughing Horse*, née à l'université de Berkeley, a joué un rôle actif dès que, patronnée par le poète Witter Bynner, elle eut la collaboration de gens comme D.-H. Lawrence ou Henry Miller, dès l'instant où le cheval qui rit devint un dieu-soleil monté sur cheval turquoise, selon une légende navajo. Le *New Mexico Quaterly* publié par l'université de New Mexico est l'une des revues les plus intéressantes des Etats-Unis littéraires et artistiques. Aux yeux des fidèles de cette terre d'élection, Santa-Fe-Taos est aussi le dernier îlot de l'individualisme contre la civilisation communautaire et mécanisée

Mais l'âme des lieux est menacée quand sa réputation même lui vaut de devenir un lieu touristique. Centre artistique, colonie, « réserve » sont des mots dangereux pour la liberté. Un beau jour, le sol s'épuise, la graine de l'art sèche sur pied. La tombe de D.-H. Lawrence est devenue l'un des pôles d'attraction des pèlerins de Taos.

Il y a mieux : le duo Santa-Fe-Taos constitue désormais un singulier trio avec Los Alamos, à quelques milles de là, avec ses quinze mille spécialistes, à des degrés divers, de l'atome ; plantée et isolée sur son piton, Los Alamos est une singulière tour d'ivoire, la plus forte concentration de savants du monde entier. C'est à Los Alamos que le poète Oppenheimer confectionne la première bombe atomique, et c'est le 16 juillet 1945 qu'elle éclata pour la première fois au sud-est de Santa-Fe, entre un désert de la mort et les monts Sacramento. Le mystère qui préside aux créations de l'art apparaît comme non moins indispensable aux réalisations de la science et à leurs secrets.

Lunaire, fantasmagorique pays des légendes sidérales, de Quetzalcoatl, le serpent à plumes d'émeraude et du dieu Tezcatlipoca qui fait tout brûler, le Nouveau-Mexique est pour l'homme blanc, l'occasion d'un nouveau défi. Cependant l'Indien pueblo y reste obstinément fidèle à ses traditions millénaires, il continue à danser pour faire pleuvoir, et à dire « je » d'au moins cinquante-huit façons différentes, ce qui pourrait bien être le fin mot d'un véritable individualisme.

ANDRÉ BAY.

Salzburgiana

LE Séminaire de Salzbourg, créé il y a neuf ans par trois jeunes étudiants désintéressés de Harvard, dirigé aujourd'hui par le professeur W. Adams, offre à l'Europe une chance de comprendre l'Amérique, et, par là même, de coopérer à la formation d'un équilibre mondial.

Quand on entre dans cette ville enrubannée autour de la Salzbach, couronnée de dômes, on est aussi loin de Marilyn Monroe et du self-service que le voyageur visitant les Aliscamps l'est du pastis et des larges dents de Fernandel.

Les hôtes du château de Leopoldskrön n'ont pas l'intention de violer l'Europe. Ils invitent simplement à réfléchir avec eux aux multiples questions, actuelles ou lointaines que pose la croissance de leur pays : qui assumera les responsabilités nées de la révolution atomique ? comment lutter contre le communisme tout en respectant la liberté de pensée ? Comment l'Amérique peut-elle éviter de se scléroser alors même que les possibilités jadis offertes par l'immigration sont taries ? Comment peut-elle s'assurer des sources d'approvisionnements et des débouchés à l'étranger, tout en pratiquant une politique de bon voisinage ?

Avant que d'avancer des solutions pratiques aux problèmes qui divisent les nations, les cinquante-six avocats et diplomates européens ou américains réunis pour un mois à Salzbourg ont cherché à se connaître. Se connaissant, ils ont éprouvé leur similitude et par cela même la sottise des nationalismes hostiles et et des animosités religieuses.

***

Les Américains emploient pour travailler le droit un système exactement inverse du système français, et qui, à mon sens, le vaut bien, celui des « cas ». On prend une décision de jurisprudence, on la dissèque, et on en tire une conclusion théorique. En France, la loi une fois apprise, est illustrée par des exemples. Les professeurs, qui dirigent les débats du Seminar, appartiennent aux Universités de Harvard, Columbia ou Pennsylvania. Ils sont habitués à traiter leurs élèves à la manière socratique.

Chaque matin par groupes de douze à quinze, nous étions pressés de questions impitoyablement déductives.

Il faudrait ici s'étendre sur les mérites et la variété de la bibliothèque. On y trouve aussi bien les poésies de Commings que le

Free enterprise and economic organization de Schwartz. Insensiblement nous pénétrions au cœur du problème.

Diverses études étaient proposées aux étudiants du Seminar, aussi bien l'analyse de cas très spéciaux de conflits internes de lois que celle de la politique antitrust du Congrès. Echappant à l'examen des conséquences antimonopolitiques du Sherman Act comme à celui de certaines particularités constitutionnelles qui caractérisent chacun des 48 États de l'union des Etats-Unis, j'ai préféré m'intéresser à la question de la protection des minorités civiles et religieuses. Quel thème eût été plus propice que celui-là pour observer et sentir si la liberté tant vantée là-bas est feinte ou réelle !

De longues soirées furent consacrées à l'information politique. Il apparaît que l'Américain moyen porte une étiquette sans savoir à quoi elle correspond. Républicain, Démocrate, les voies sont mêlées. Le Fermier du Middle West s'enthousiasme aussi bien pour Eisenhower que pour Harriman. Il est d'abord un homme équilibré. Son avenir ne l'angoisse pas. Ses idéaux seuls le guident dans son vote, qui lui suggèrent de lutter pour ou contre une désagrégation rapide, de maintenir plus ou moins de distance entre son pays et le monde extérieur.

A ce citoyen tranquille les problèmes religieux, s'ils ont pris de l'importance depuis la guerre et la création d'une industrie atomique, apparaissent d'importance purement personnelle. Le respect de la liberté de conscience est chevillé à l'âme américaine. Souhaitez que votre fils soit Christian Scientist, il le sera et on supprimera partout où il passera l'armoire à pharmacie. S'il est quaker, il ne se battra pas et remplacera le service militaire par de dangereuses corvées. Témoin de Jeovah, il se refusera à saluer le drapeau américain ou à s'incliner devant tout symbole de l'autorité civile, car la loi de Dieu ne doit être confondue avec aucune loi temporelle.

Le Mormon a renoncé à la polygamie, mais il reçoit lors de son baptême une chemise sanctifiée qu'il ne doit quitter de sa vie. Qu'il se baigne dans une rivière ou qu'il coure en pleine chaleur il garde sur lui cet emblème de pureté. La loi américaine respectueuse de sa croyance lui permet de déroger aux obligations de l'uniforme lorsqu'il accomplit son service militaire. Ainsi peut-il porter sous son « fatigues » (1) la précieuse chemise, ce dont nul ne songe à rire.

La secte des Amish, localisée en Pennsylvanie, voit dans la machine l'instrument du mal. Toute aide matérielle apportée par l'industrie du fer ou de l'acier est donc proscrite. L'Amish refuse la machine à laver, le *mixer* et le frigidaire. Il évite de prendre le train ou l'auto. On le voit passer, portant, s'il s'agit d'un homme, la barbe des prophètes, d'une femme, la chevelure abandonnée de la Madeleine, vêtu d'une longue tunique sombre et d'un chapeau à plat large bord, conduisant avec gravité sur les autoroutes sa carriole attelée d'un couple de chevaux domestiques.

(1) Sorte de *bottle dress* en usage lors du service militaire.

Les Indiens bénéficient dans les réserves du Centre où ils s'éteignent lentement, des mêmes libertés. Certains ont accepté la vie moderne, d'autres s'accrochent à leurs traditions, vendent un folklore de pacotille, circulent dans les villes avec leurs plumes et leurs cheveux flottants, méprisent l'Université et l'éducation classique.

L'Américain, loin de s'effrayer de la multiplicité des religions actuellement pratiquées dans son pays (on en compte environ 256) s'en félicite. Il prouve que la liberté de conscience n'exclut pas, mais favorise le civisme.

La rançon de ce respect est la sévérité avec laquelle sont frappés ceux qui attentent à la liberté d'autrui.

Certaines résurgences du Ku-Klux-Kan viennent d'être réprimées avec force en Floride. Les mystérieux initiés, disciples de ceux qui ordonnèrent les massacres célèbres de l'entre-deux guerres professent toujours la même haine pour les nègres, les catholiques et les Juifs. Récemment, le parterre entourant la maison d'une famille de la bourgeoisie noire a été inondé d'essence. Deux larges traînées affectant la forme d'une croix furent ensuite allumées. Un incendie symbolique se déchaîna devant les habitants horrifiés, prêts devant cette croix en flammes à voir quelque signe magique leur annonçant leur perte.

Les communistes aussi, lorsqu'il peut être prouvé qu'ils conspirent contre la sûreté de l'Etat sont impitoyablement pourchassés. On se souvient du cas Dennis qui, en 1951, passionna pendant 9 mois l'opinion et fit couler plus de 16.000 pages d'encre dans la seule presse new yorkaise. Avec Dennis 10 chefs du parti communiste convaincus du crime de trahison, furent mis en prison.

Alors qu'il est de bon ton en France d'assurer que le régime américain est parallèle et inverse dans son totalitarisme du régime soviétique, les intellectuels libéraux du Seminar de Salzburg (je les vois volontiers démocrate de gauche, disciples de Roosevelt et de Stevenson) se défendent violemment contre l'accusation de mac-carthysme. Ils se défient des communistes parce que les communistes cessent d'agir en citoyens américains et sont prêts à renverser le gouvernement afin d'obéir à leurs chefs qui eux dépendent de Moscou. S'il est prouvé qu'un communiste est bon citoyen, il peut vivre en paix. Les préventions demeurent dans la mesure ou le Parti, ainsi que le démontrent les textes de Marx et Staline, est un parti révolutionnaire, qui invite ses adeptes à l'espionnage et au crime, et que s'il arrivait au pouvoir, éventualité fort improbable car sa propagande est impuissante auprès d'une classe ouvrière prospère, ruinerait jusqu'à la liberté de pensée et de parole.

De tels raisonnements qu'il serait vain de développer, tant ils sont familiers dans leur bonne foi optimiste, conduisent à se demander quel serait vraiment aujourd'hui le point sensible chez l'Américain et si cet homme heureux n'est pas sans histoire.

Il semble que le seul problème actuel grave soit celui de la ségrégation entre noirs et blancs, encore qu'il soit en voie de

trouver une solution pragmatique. L'Américain, si fier de sa liberté, trouve là une pierre d'achoppement. 16 millions d'hommes revendiquent contre deux siècles d'histoire et se tiennent pour martyrs. D'esclaves, ils tentent de passer maîtres. Conscient soudain de leur force et de sa dureté, le blanc mesure sa responsabilité et vit dans un sentiment mitigé d'inquiétude et de culpabilité. Transformer ces martyrs en authentiques citoyens américains, égaux à lui-même, telle est la mission qui s'offre à lui, qu'il ne peut accomplir en créant des lois et des donations, mais bien plutôt en changeant son attitude intérieure.

***

Si l'on voulait tracer un historique rapide du problème noir aux Etats-Unis, il faudrait le diviser en quatre périodes.

D'abord celle d'un calme relatif. Après la guerre de Sécession, en 1865, le noir découvre la liberté, se contente d'emplois vulgaires et se réjouit du nom de citoyen américain qui lui est accordé sans qu'aucun bénéfice réel s'ensuive.

Dans un second temps, encouragé par des hommes comme Summer et Henry Grady, le noir prend conscience du dilemme où il se trouve engagé. N'étant plus esclave et n'ayant plus de maître pour assurer son quotidien il connaît la famine, la mendicité, bientôt naturellement la débauche et le crime. Sa condition est pire que la précédente. Il ne parvient à s'incorporer à aucun ordre et l'Etat, chancelant encore sur ses nouvelles bases, l'abandonne, La conclusion de cette prise de conscience se trouve entérinée par le cas de Plessy V. Ferguson qui, en 1896, obtint après de pathétiques débats, le droit à des « facilités de vie égales mais séparées » pour les noirs et les blancs. Avec Plessy tous les noirs espèrent accéder à la possibilité d'une vie digne. Cessant d'être considérés comme des êtres d'une autre humanité, incapables de raisonner ou de réagir comme les blancs, ils obtiennent le droit d'apprendre et de combattre ensuite avec les mêmes armes que leurs anciens maîtres.

Mais la ségrégation qui s'appuie sur le fameux mot « égal mais séparé » s'avère bientôt un leurre. Les noirs apprennent à lire et à compter, mais ils ne sont pas plus qu'auparavant incorporés à la vie américaine. Leur nouvel état est source d'humiliations incessantes.

Qu'était-ce pour le noir que d'avoir faim lorsqu'il était incapable d'acquérir jamais les champs où l'on moissonne ! Le supplice n'est-il pas plus cruel encore lorsqu'on a compris l'hypocrisie du propriétaire et les moyens par lesquels on demeurera irrémédiablement frustré de toute possession réelle ?

Le noir se voit rejeté de tout emploi supérieur. Des quartiers entiers lui sont réservés. Il a ses écoles, ses terrains de sport, ses jardins publics, ses cafés, ses clubs. Tout est séparé, jusqu'aux moyens de transport. Dans les trains, il prend ses repas isolé des autres voyageurs par un rideau et se retire humblement dans son wagon, en baissant les yeux, lorsqu'il croise un blanc.

Le blanc se trouve alors satisfait. Le noir lui coupe les cheveux, lui cire ses chausses, coiffe sa femme, entre comme cuisinier à son service, lui compte ses dollars à la banque, fabrique le cercueil où il reposera. Le noir dort, mange, chante, danse et fait des enfants. Le noir est heureux.

Quel n'est pas son mépris pour ceux d'entre eux qui devenus riches à force d'obstination, ordonnateurs de pompes funèbres, épiciers, marchands de confection, s'essayent à le singer lui, l'homme blanc, obéissant à ses propres impératifs sociaux, se vêtant, se meublant et se distrayant de la même manière que lui! Il ne prend pas au sérieux cette bourgeoisie noire qui aux alentours de la guerre de 1914, échappe aux plantations cotonnières du Sud pour fonder des dynasties commerciales dans les grandes villes industrielles du Nord.

L'entre-deux guerres voit naître une lutte antiségrégative qui ira croissante. Impossible désormais d'ignorer la présence du noir dans la cité. De toutes parts éclatent les manifestations, les appels à la liberté. Le noir s'organise et s'impose. Il croit à son intelligence, il comprend que les idées du blanc ne sont pas plus solides que les siennes, que sa brutalité et son mépris cachent souvent la faiblesse. Il se trouve devant une forteresse dont les portes céderont bientôt s'il persiste dans son effort. Il se bat donc contre la discrimination sur tous les terrains.

Dans les Etats du Sud, le nègre, par tradition, ne vote pas. Les élections primaires ont lieu en juillet avec un sens qui écarte les pauvres et donc la plupart des noirs. La « Grand Father Clause » concédant aux seules familles de soldats et d'anciens votants le droit au vote, plus tard l'influence du Democratic Party, achèvent d'ôter toutes possibilités au noir de jouer son rôle dans la vie politique du pays.

En 1953, Terry Adams est le premier à oser intenter un procès contre l'Association Démocratique toute-puissante des Joybirds. Il obtient gain de cause et parvient à voter, ce qui crée un important précédent.

Depuis quelques années déjà les politiciens, qui, escomptant la crainte de la compétition avec les noirs existants chez les classes blanches de niveau inférieur, avaient joué la carte de la ségrégation, ont révisé leurs opinions et menacent de s'appuyer sur la masse noire. Encouragés par ceux-ci, soutenus par des Associations comme la NAACP (Association Nationale pour l'avancement des gens de couleur) les noirs poursuivent l'injustice dans toutes les institutions.

Un nègre, Cassel, a tué. Il est jugé en 1950 devant une Cour dont les 16 jurés ne sont en aucune partie nègres ce qui contrevient au règlement de la Constitution. Personne ne s'est avisé jusqu'alors de se rebeller contre un tel fait qui est traditionnel. L'avocat de Cassel démontre à la cour que la discrimination est pratiquée contre son client. Il obtient gain de cause et prouve que depuis des années les noirs ayant été exclus de tout emploi de juré, ont été privés de leurs droits de citoyens.

Ces cas multipliés éveillent la colère et le doute dans les consciences supérieures. Les juges et les avocats les premiers, formés à rendre plausible l'idéal, se voient obligés de revenir sur leurs préjugés. A leur suite l'opinion s'émeut. Forts de ces remous, les noirs prouvent que la discrimination sévit plus que jamais et anéantit toutes leurs chances d'avenir. Prenant l'exemple de l'éducation plus important qu'aucun autre, ils démontrent qu'une éducation « égale mais séparée » ne peut pas être égale. En fait, les écoles offertes aux noirs, alors même qu'elles ne seraient pas inférieures comme enseignement et comme locaux, ce qui est en général le cas, ne peuvent procurer à l'élève noir l'émulation qui lui serait nécessaire pour ensuite entrer en compétition avec le blanc.

Que lui sert d'apprendre les mathématiques et l'histoire au milieu de ses frères de couleur ! Il n'a pu détruire aucune idée préconçue chez les autres, ni se créer aucune amitié, ni même comprendre pourquoi il n'est pas aimé et le moyen de changer cet état de choses. Il arrive à 20 ans, plein de connaissances purement théoriques, au milieu d'éléments hostiles, c'est ce que démontrent de manière retentissante Sweatt, puis Mac-Lauren qui obtiennent, le premier, de fréquenter l'école de droit des étudiants blancs, le second, d'entrer en titre à l'Université.

Avec ceux-ci, puis avec Brown, en 1954, se précipite le processus de déségrégation. Une loi passe cette année-là qui condamne la ségrégation dans les écoles publiques. Le premier pas est franchi que les conséquences de la guerre de Corée vont précipiter et d'ici deux générations il est bien probable que noirs et blancs vivront dans une égalité totale.

En juin 1950 les Nord-Coréens ont franchi le 38e parallèle donnant une actualité particulière au problème racial.

L'isolationnisme américain est définitivement périmé, et dans un monde, psychologiquement réduit aux dimensions de la province de nos grands-pères, se mesurent les blancs et les gens de couleur.

Devant le courage japonais, devant l'industrialisation de la Chine, le noir se sent moins seul. Il pressent que l'avenir n'appartiendra pas forcément au blanc. Ses leaders lui dispensent des statistiques prouvant qu'à eux seuls les noirs et les jaunes demain domineront le monde.

A son sentiment de culpabilité l'Américain blanc ajoute mainnant celui de la crainte. Quelle sera l'attitude des noirs lorsqu'ils seront devenus les plus forts ? Comment feront-ils payer les humiliations du passé ?

L'idéalisme n'est pas seul en cause dans l'attitude généreusement antiségrégative du Congrès de Washington. Il ne faut plus que le noir appelé aux armes puisse écrire cette phrase justement célèbre : « Gravez simplement sur ma tombe : ici gît un homme noir, tué en se battant contre un homme jaune pour protéger un homme blanc. »

Il ne faut plus qu'il puisse suspecter la droiture du blanc à son égard. « Cette guerre, publie un journal libéral du Sud, est

vraisemblablement la dernière au cours de laquelle l'homme blanc parviendra à diriger l'humanité vers sa perte en invoquant des platitudes plausibles. »

A la grande fraternité des races de couleur exaltées contre le blanc oppresseur, l'Amérique a la chance de substituer la première l'image de son pays où se côtoieront demain des citoyens noirs et blancs, unis et libres. Elle va jusqu'au bout de sa proposition et délègue à la vieille Europe, incapable de croire au progrès, les actifs représentants de sa foi. Mes amis de Salzburg ont éprouvé dans leur cœur la difficulté d'accepter demain, la ruine impitoyable de nombreux blancs et la montée au pouvoir d'une élite noire, la nécessité d'un croisement de races qui répugne encore à son instinct, la croissance d'une société où il faudra plus âprement que jamais conquérir et garder sa place. Ils se mettent loyalement en face de la vérité et regardent sans peur cet avenir qui, en libérant leur conscience obscurcie par un remords séculaire, leur permettra de démontrer au monde la possibilité de la paix.

Marguerite CASTILLON DU PERRON.

Les Français d'Amérique

DANS un ouvrage déjà ancien, (1) mais qui n'a rien perdu de son actualité et de sa valeur, Lucy Dourif Sandifer a essayé de cerner le problème des origines, de l'influence et du rôle joué par l'immigrant français d'Amérique, sans jamais perdre de vue que, loin de chercher à répandre l'Europe dans le Nouveau Monde, celui-ci s'est, au contraire, efforcé de créer du neuf avec de la vieille poussière.

Bien différentes auront été les traces laissées par les vagues successives d'immigrants français, chacune avec sa raison d'être distincte : les uns, les scientifiques, *si l'on peut dire, aventuriers, planteurs ou explorateurs ;* *les* idéalistes, *missionnaires catholiques ou réfugiés huguenots ; et ceux qui sont venus à des fins* politiques, *soit pour prendre part à la Guerre d'Indépendance, aux côtés des Américains, soit pour fuir les régimes révolutionnaire, napoléonien ou de la Restauration.*

Des premiers explorateurs français, des Cartier, des Colligny, des Céleron et de tant d'autres, il ne subsiste plus guère que quelques lignes d'épopée, tracées d'une encre pâlie dans l'Histoire de France. De l'œuvre des Frères Pionniers, missionnaires jésuites et franciscains, n'ont survécu que les pages d'un martyrologe glorieux. Des huguenots, mystiques et puritains, défenseurs farouches de leurs droits civils et religieux, restés profondément attachés à la patrie — pourtant marâtre — nous avons souvent perdu jusqu'aux noms. Mais tous n'en ont pas moins œuvré — dans leur désir de créer un havre de paix et de liberté — pour la plus grande gloire de la France, et pouvaient adopter la noble devise :

Cela tu fais afin qu'honneur te prît
Comme Françoys qui premier entreprit
De parvenir en terre si lointaine,
Et pour donner conclusion certaine,
Tu l'entrepris à la gloire du roy
Pour faire honneur au pays et à toy.

Bien que les colonies huguenotes aient laissé des vestiges, encore évidents de nos jours, elles ont dû céder devant les influences hollandaises, américaines, indiennes : attirance des jeunes générations vers d'autres confessions, massacres perpétués par les Peaux-Rouges, hostilités des colons anglais ou mauvaise foi des compagnies mobilières britanniques qui, souvent, leur

(1) Lucy Dourif Sandifer : *The French immigrant in America : His influence and his press today*. Thèse soutenue en 1941 au Vassar College.

avaient revendu des concessions sur lesquelles elles n'avaient aucun droit.

L'exemple le plus frappant en est peut-être celui de la Louisiane. Sa capitale, nommée d'après Philippe d'Orléans, régent de France, avait commencé par être un Paris, transporté dans le Nouveau Monde. Très vite, l'élite de la société de La Nouvelle Orléans, composée di'ntellectuels, d'hommes cultivés dont les ancêtres avaient presque tous roulé carrosse armorié, devait se confondre avec la classe des planteurs ou celle des hommes de loi. Lorsque, dans le Sud, le coton devint roi, leur curieux accent seul les désignait comme une race à part. *Quand la Louisiane fut vendue aux Américains, ils effacèrent bientôt les dernières traces de l'influence latine. Et Lucy Dourif Sandifer de conclure que, — sauf pour certains points de détail : pierres tombales, détails d'architecture, rues qui évoquent certains coins de provinces, églises qu'on dirait de chez nous, liturgie encore rédigée en français* — de toutes les tentatives huguenotes, aucune n'a réussi à fonder, sur le continent américain une colonie durable.

Une nouvelle couche d'immigrants a été celle des planteurs. En général, sans ressources, ils ont été attirés en Amérique pour s'adonner à la culture de la vigne et de l'olivier. Voici pourquoi des concessions leur ont été allouées dans la partie du pays qui évoque le plus le Midi : la Californie. Après avoir développé l'exploitation des vignobles naturels, ils créeront, dès le début du XVIII^e^ siècle, celles des mûriers, l'élevage des vers à soie. Cent cinquante ans plus tard, ils seront déjà intégrés à leur nouveau pays.

Le souvenir des compagnons de La Fayette — dont la personnalité chevaleresque n'est pas sans évoquer celle des héros du moyen âge, un Roland, un roi Arthur — est devenu, aux Etats-Unis, l'incarnation de l'âme française.

Ils s'étaient embarqués pour des raisons autant sentimentales que politiques. Il s'agissait de soutenir la lutte d'une nation-sœur pour un idéal commun et de contribuer, en créant un peuple indépendant, à affaiblir l'Empire britannique qu'un Choiseul, cynique, espérait ainsi voir, un jour, cesser d'être dangereux. (1)

Ces paladins, venus en Amérique pour le seul temps des hostilités, n'auraient guère dû laisser des traces durables. Mais les Rochambeau, les La Fayette, Darras Saint Simon, Noailles, Broglie et tant d'autres, beaux, racés, élégants et raffinés, qui avaient su franchir tous les obstacles opposés par un gouvernement, neutre encore, à leur croisade, devaient laisser derrière eux des sentiments d'admiration, d'amitié et de reconnaissance, une sorte de culte du héros. Ils ont contribué à tisser entre les deux nations des liens affectifs étroits et fait oublier certains aventuriers français, ces « volontaires » qui n'avaient guère cherché qu'à monnayer leurs bras.

Les Français qui fuyaient la Révolution, ont donné à l'Amérique trois types d'immigrants : des bouches inutiles, à la charge de la collectivité ; beaucoup d'intellectuels ou artistes de valeur : professeurs, peintres, musiciens, danseurs ; des hommes d'affaires qui fondèrent des entreprises et investirent leurs capitaux en terres. Ces exilés devaient, comme les huguenots à Orléansville, fonder une véritable colonie parisienne — catholique, celle-là — à Philadelphie, avec ses salons, ses clubs politiques, ses cafés,

---

(1) C'est à ce moment que nous voyons deux des personnalités les plus marquantes de l'époque, Vergennes et Beaumarchais, monter — avec un enthousiasme pas toujours judicieux — la firme Horlalez et C^ie^ qui organise des départs de Français pour l'Amérique.

ses organisations charitables, ses commerces de luxe. Un siècle et demi plus tard, ils en conserveront encore le monopole. Et cela, jusqu'à ce jour, demeurera la plus grande réalisation française aux États-Unis. Les immigrants français du XIX^e siècle ont tracé aux immigrants français d'aujourd'hui, la voie en ce qui concerne l'art, le goût et la raffinement.

Après la chute de Napoléon, poursuivis par Fouché, les partisans du second Empire, obligés de s'exiler, trouvèrent en Amérique une réception plutôt hostile : Napoléon n'y était guère populaire. Ils ne réussirent pas à établir des colonies et finirent par se joindre aux émigrés de la Révolution, à Mobile, Philadelphie et dans le New Jersey. Certains s'enrôlèrent dans les corsaires de Laffite, d'autres rejoignirent les révolutionnaires du Mexique. Seules certaines archives, certains souvenirs semi-légendaires déjà repris par des romanciers ou poètes tels Balzac ou Béranger devaient leur assurer une immortalité relative.

Le souvenir des premiers émigrants français — explorateurs, pionniers missionnaires, huguenots, planteurs, soldats de 1776, exilés de 1789 et 1815 — devait bien des années plus tard, déterminer l'accueil fait aux nouveaux immigrants français, la politique extérieure de l'Amérique envers leur pays.

***

L'influence française est déjà frappante dans le domaine linguistique : toponymie (des noms de ville comme Des Moines, dans l'Iowa, déformation romane du mot indien mikonang, *route ; Meredosia, corruption de* marais d'osier *— patronymie — noms propres comme Frémont, Hamon, Laurens, La Follette, Vassar — vocabulaire courant, dont la première couche d'emprunts remonte au milieu du XVIII^e siècle — tels* bureau, chowder, *sorte de bouillabaisse à base de morue et de palourdes, additionnées de porc ou de bacon, d'oignons, et dans laquelle on a aujourd'hui peine à reconnaître notre* chaudière...

Tout en s'intégrant à leur nouveau pays — les marchands, trappeurs et soldats épousaient volontiers des indigènes, créoles, Américaines ou Peaux-rouges et s'employaient avec zèle à défricher, cultiver, bâtir — les pionniers de la première heure, demeuraient fidèles au tracé français de leurs villages, mesurés en arpents, au système patriarcal qui faisait du commandant du fort le père de la communauté. Ils avaient introduit en Amérique des graines, fleurs et plantes nouvelles — tomates et artichauts, entre autres, — le secret de certaines teintures, des ustensiles propres à certaines provinces — cuivres de Saintonge, — l'art de tisser certains tapis, de planter et d'embellir les jardins, la culture, le raffinement mondain, l'élégance française. Dès 1786, sur les cinquante-cinq académiciens de Philadelphie, il y avait vingt et un Français et la presse donnait une place prépondérante aux articles exposant les idées de tolérance de Voltaire et ses rapports avec Frédéric le Grand. En 1866, la victoire de Jefferson, l'un des créateurs du parti démocrate, fut saluée comme un triomphe des idées françaises.

Mais, si marquante et si féconde que fut l'influence des encyclopédistes, force est de reconnaître qu'aucune école philosophique ou littéraire française n'est née sur le sol américain. Coupée du dynamisme parisien, la pensée française semblait être quelque peu paralysée.

C'est surtout dans le domaine de la pédagogie que se manifeste l'influence française. A New York, à Baltimore, à Phidadelphie et dans les villes du Sud, beaucoup de professeurs sont Français ; la plupart des institutions pour jeunes filles du monde sont calquées sur les institutions huguenotes ; et si, dans les universités, on se méfie encore, au début du XVIII^e siècle de cette langue française, véhicule d'idées subversives, dès 1790, l'étude en est obligatoire et sa connaissance considérée comme indispensable à toute personne cultivée.

La sentimentalité d'un Bernardin de Saint-Pierre, le lyrisme de l'esprit révolutionnaire s'infiltrent dans la littérature américaine qui semble alors dominée par la fureur poétique jacobine. La fondation du théâtre américain est due, en grande partie, aux écrivains, acteurs, danseurs et coiffeurs (sic) *arrivés de France en 1780.*

L'industrie et les sciences portent, elles aussi, la marque française : les premières voies ferrées ont été construites sur les sentiers battus ouverts par nos missionnaires jésuites et la ville de Pittsburgh ne dut-elle pas sa prospérité au procédé inventé par Messemer pour rendre le fer malléable : incorporer de l'air au métal en fusion ? L'Ecole de Médecine, créée en 1787 à Harvard était plus française qu'anglo-saxonne et, en 1941, les Français occupaient encore, dans le monde médical américain, une place prépondérante.

L'influence française, peut-être ni très profonde, ni très durable, n'en a pas moins, à l'origine, marqué la société américaine.

***

L'auteur, reproduisant une phrase d'André Siegfried, souligne que, au rebours des relations anglo-américaines, d'ordre essentiellement économique, les relations franco-américaines seraient plutôt sentimentales. Ces rapports s'expliqueraient par des contacts personnels, à propos desquels Lucy Dourif Sandifer ne serait pas éloignée d'employer le terme d'atomes crochus. Cette amitié spontanée peut, en effet, sembler assez paradoxale entre une vieille civilisation latine, catholique et monarchique et un peuple jeune, anglo-saxon, protestant et démocratique.

Est-ce parce qu'au puritain, le Français a donné la notion d'une vie meilleure, plus naturelle et émotive, plus gaie aussi ? Et, s'il est vrai qu'il n'a point laissé d'empreinte nette sur le caractère et le physique de l'Américain, ce dernier ne lui en doit pas moins d'avoir été, par lui, libéré du carcan du puritanisme.

L'auteur compare l'amitié qui unit la France et l'Amérique à une amitié humaine, sujette aux mêmes fluctuations, tour à tour chaude ou indifférente. Elle souligne la tonalité effective que prend l'enthousiasme américain devant certaines gloires françaises pour qui chacun semble éprouver un sentiment personnel : le docteur Carrel, Lily Pons, Mme Curie... et termine ce chapitre par quelques exemples, un peu décevants dans leur brièveté, de Français fixés en Amérique. L'auteur les a connus personnellement, mais on ne saurait guère en détacher un nom célèbre, sauf celui... du coiffeur Antoine ! Tous ont émigré devant les conditions économiques et sociales qui, en France, trop souvent étouffent des personnalités.

***

L'étude s'achève par un chapitre sur la Presse française d'Amérique. Une comparaison approfondie de ses trente-trois journaux a permis à Lucy Dourif Sandifer d'établir trois groupes, trois stratifications franco-américaines distinctes : la plus ancienne, celle de la Lousiane, tout à fait assimilée, bien qu'exclusivement française de langage et de sentiments ; la seconde, celle de la Nouvelle Angleterre, plus nationaliste, catholique et canadienne dans son langage et ses opinions que vraiment française ; la troisième, enfin, celle de Californie, à la fois plus récente et — par son éloignement du Canada et de tout groupe à arrière-plan historique — purement française.

Le rôle de la presse française est déterminé par le groupe auquel elle se rattache : nationaliste et d'obédience catholique en Nouvelle Angleterre ; plus modérée en Lousiane où elle exprime l'équilibre entre le cœur, resté français, de l'individu et son esprit américain ; instrument politique en Californie où, pendant la dernière guerre, elle était celui des Forces Françaises Libres.

L'auteur conclut à la vitalité d'un important groupe de citoyens américains, demeurés français au centre du grand échiquier de civilisations que représente l'Amérique. Dans la lignée traditionnelle des groupes d'immigrants français, ils représentent une sorte de levain, destiné à permettre le développement de valeurs culturelles nouvelles.

MARIE-CLAUDE BLANCHET.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI^e^

Je soussigné (nom et prénom) ....

adresse : ....

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) à la Revue de **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ....

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A.............................., *le*..............................

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
	—	—
— France et Union Française.......	1 100 fr.	2 100 fr.
— Étranger........................	1 300 fr.	2 500 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les Nos de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la revue *LA TABLE RONDE*.

BONS DE LIVRES

U. N. E. S. C. O.

★

TARIFS ABONNEMENTS : 6 mois 3,00 dollars — 1 an : 6 dollars

★

Les bons de livres sont en vente dans les pays suivants :

ALLEMAGNE :	**Deutsche Forschungsgemeinschaft Frankengraben 40, Bad Godesberg bei Bonn.**
AUTRICHE :	**Aussenhandelsstelle für Buch und Graphik, Grûnangergasse 4, VIENNE I.**
BIRMANIE : (Union Birmane)	**National Commission Secretariat, Government of Burma, 74, Pagoda Street, RANGOON.**
CAMBODGE :	**Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, PHNOM-PENH.**
CEYLAN :	**The University Book Shop, University of Ceylan, COLOMBO.**
ÉGYPTE :	**Ministère de l'Éducation, Administration de la culture générale, LE CAIRE.**
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :	**Unesco Office, U. N. Building room 2201, NEW-YORK 17 N. Y. (Tél. Plaza 4-1234).**
FRANCE :	**(Y compris les territoires et les départements français d'outre-mer, le Maroc et la Tunisie). Direction des bibliothèques de France, service des bons U. N. E. S. C. O., 61, rue de Richelieu, PARIS IIe.**
INDE :	**Ministry of Education, NEW DELHI 3.**
IRAK :	**Ministère de l'Éducation, BAGDAD.**
ISRAEL :	**Israel National Commission for Unesco, Ministry of Education et Culture, JERUSALEM.**
ITALIE :	**Commissione nazionale de l'U. N. E. S. C. O., Villa Massimo, Via di Villa Massimo, ROME.**
JAPON :	**Society for the Promotion of Science (Nithon Gakujutsu Shinko-kai) Ueno Park, Daito-ku, TOKYO.**

LAOS :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, VIENTIANE (Royaume du Laos).**
MONACO :	**Commission Nationale de l'Unesco, Ministère d'État, MONACO.**
ROYAUME-UNI :	**United Nations Association, 25, Charles Street, LONDON W. 1.**
SARRE :	**Staatlisches Büchereiamt für das Saarland, Beethovenstrasse 35, SAARBRUCKEN III.**
THAILANDE :	**Commission nationale thaïlandaise pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, BANGKOK.**
TURQUIE :	**M. le Directeur de la Bibliothèque nationale, Milli Kütüphane Müdürlügü, YENISEHIR-ANKARA.**
UNION SUD-AFRICAINE :	**The secretary Department of Education, Arts and Science, New Standard Bank Buildings, PRÉTORIA.**
VIET-NAM :	**Commission nationale pour l'U. N. E. S. C. O., Ministère de l'Éducation, 89, rue du Président Thinh, SAIGON.**

POSTES DE COOPÉRATION SCIENTIFIQUE DE L'U. N. E. S. C. O.

ASIE MÉRIDIONALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., C. S. I. R. Building, Old Mill Road, NEW DELHI, India.**
ASIE SUD-ORIENTALE :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., Djalan Diponegoro 76, DJAKARTA, Indonésie.**
MOYEN-ORIENT :	**Poste de coopération scientifique de l'U. N. E. S. C. O., 8 Sh. el Salamlik, Garden City, LE CAIRE, Égypte.**

LA TOUR SAINT-JACQUES

Paraît tous les deux mois

Directeur : ROBERT AMADOU

SOMMAIRE

MIRCÉA ELIADE : *Terra Mater-Petra genitrix.*
JOË BOUSQUET : *Pages inédites.*
MARCEL LEIBOVICI : *Les origines de Zodiaque.*
MARCEL BÉALU : *Chiromancie. Foule familière.*
PIERRE SIPRIOT : *L'idée de fin des temps.*
HENRI ESPIEUX : *Guillaume de Nogaret.*
MAX PICARD : *Mot et Lumière.*
RAYMOND DE BECKER : *L'Archétype du père dans le livre chinois des mutations.*

Texte ancien commenté : J.-B. PÉRÈS, GRAND.

ERRATUM

présenté par ROBERT AMADOU
Chronique de JACQUES BERGIER, LISE DEHARME, JACQUES MASUI.

BULLETIN DE PARAPSYCHOLOGIE

Les Guérisons mystiques
ROBERT AMADOU : « *Avant la Naissance* »... « *Après la Mort* ».

53, rue Saint-Jacques, PARIS - Ve

PRÉSENCE AFRICAINE

— REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR —

Au Sommaire du N° 7

(Nouvelle série bimestrielle — Avril-Mai 1956) :

Aimé CÉSAIRE .... *Décolonisation pour les Antilles.*
Jean DRESCH .... *L'Eurafrique.* (Suite).

PROBLÈMES DE L'ENSEIGNEMENT EN AFRIQUE NOIRE

Chroniques - Notes, etc...

Nouveau tarif des abonnements :

FRANCE ET COLONIES (6 numéros). 1 000 frs.
ÉTRANGER .... 1 300 frs.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
17, RUE DE CHALIGNY, PARIS (XIIe) — DORIAN 38-39 — C. C. P. PARIS 59.36.25

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

« Document indispensable pour comprendre le reste de son œuvre à cause du mélange de naïveté, d'amour et d'audace dans les sentiments qui en font un ouvrage neuf dans l'histoire de la passion amoureuse », écrit MAURICE NADEAU recommandant les :

Lettres à ma mère

de

PAUL LÉAUTAUD

450 Frs

« si émouvantes qu'elles réconcilieront presque avec l'auteur ceux que son cabotinage agaçait », assure ROBERT KANTERS

RÉIMPRESSION

MAURICE BARDÈCHE

STENDHAL romancier

Après cet essai, Monsieur Bardèche s'est placé au premier rang des critiques d'aujourd'hui.

Henri MARTINEAU

Cet étonnant STENDHAL ROMANCIER nous faitre lire Stendhal comme un auteur que nous ne connaîtrions pas.

Le Monde

Le livre de Monsieur Bardèche apporte les vues les plus pénétrantes, et un foisonnement d'idées, d'aperçus, de sentiments, d'explications extrêmement puissant et excitant.

Emile HENRIOT

Gros bouquin : l'un des meilleurs qui aient été écrits sur Stendhal, l'un des plus approfondis, des plus ouverts à l'esprit stendhalien.

Le Mercure de France

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 100, BD VOLTAIRE. — 1956. N° 717.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)

Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY,
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh

BELGIQUE : Agence et Messageries de la presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 ; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130 ; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad 1er, à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108 ; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc. 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa, à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 27 s. 6 d. ; un an, shillings : 52 s. 6 .

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux, à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50 ; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas, à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21 ; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A bibliofila : 102, Rua da Mésericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55 ; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Mairie, à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyogly, à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 ; un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6e).

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre

GRASSET

Vient de paraître :

HENRI TROYAT

Sainte Russie

Souvenirs et réflexions

Édition originale " *Les CAHIERS VERTS* " — 750 fr.

CHRISTINE GARNIER

Elsa de Berlin

Roman — 585 fr.

JEAN-CHARLES PICHON

L'Autobiographe

Coll. " *RIEN QUE LA VIE* " dirigée par HERVÉ BAZIN

750 fr

JAMES T. FARRELL

Bernard Carr

Roman — 840 fr.

Traduit de l'Américain par JEAN CATHELIN

Coll. " *CLIMATS*" dirigée par ANDRÉ MAUROIS

BERTHE RAVARY Docteur de l'Université de Paris

Une conscience chrétienne devant la pensée religieuse de J.-J. Rousseau

un vol. in 8° tellière illustré d'un frontispice — 300 fr.

JEAN CHUZEVILLE

Les Mystiques allemands

Nouvelle édition — 840 fr.

Rappel

ANDRÉ CHAMSON de l'Académie française

Adeline Venician

Roman — 540 fr

JACQUES CROISÉ

Jeu de massacres

Roman

Coll. " *RIEN QUE LA VIE* " — 600 fr.

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE
COMTE DE BOIGNE

GÉNÉRAL DES MAHRATTES (1751-1830)
conquérant de l'Inde
bienfaiteur de la Savoie

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

LA TOUR SAINT-JACQUES

Paraît tous les deux mois
Directeur : Robert AMADOU

Publie un numéro spécial sur
LE COLLOQUE DE ROYAUMONT
&
LA PARAPSYCHOLOGIE

Chroniques de Robert Kanters, Lise Deharme,
Jacques Masui, etc...

53, rue Saint-Jacques, PARIS-Ve
ODÉ. 47-97

Un roman d'actualité auquel on voudrait ne pas croire ...

JEAN LABORDE

LES ASSASSINS DE L'ORDRE

A la suite d'un « passage à tabac » trop rigoureux, dans un commissariat de police, un homme meurt. Contre le jeune juge d'instruction qui cherche courageusement à faire la lumière sur cet « incident regrettable », les défenseurs de l'ordre et de la raison d'État vont mener une lutte sans merci.

Chroniqueur judiciaire, auteur du recueil *Amour, que de crimes*, dans lequel il a réuni en 1954 quelques-uns des procès célèbres auxquels il a assisté ces dernières années, Jean Laborde connaît à fond les problèmes de la justice en général et de la police en particulier. Composé avec une scrupuleuse exactitude et un sens vigoureux du récit, son roman *Les Assassins de l'ordre* est un témoignage nuancé, mais sans indulgence, sur les secrets de notre appareil judiciaire. Il se lit avec passion.

UN VOLUME : 480 F

PLON

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

•

nouvelle édition

RIMBAUD

ŒUVRES

Texte intégral revu et corrigé

RELIURE PLEINE TOILE ROUGE

Tirage numéroté limité à 5000 ex.

900 frs

•

sous presse

RUDYARD KIPLING

LES LIVRES DE LA JUNGLE

édition ornée de motifs
tirés d'un manuscrit
indo-persan du XVIe s.

RELIURE PLEINE TOILE FERS SPÉCIAUX

Les deux volumes 1.800 frs

Un nouveau livre de :

MONIQUE WATTEAU

LA NUIT AUX YEUX DE BÊTE

Aujourd'hui, nous ne croyons plus aux métamorphoses et pourtant, à de certaines heures, à l'issue de certaines rêveries, il nous arrive d'évoquer l'opération magique grâce à laquelle nous pourrions connaître les terreurs et les plaisirs d'un autre « règne » — d'un règne interdit aux humains...

C'est à cet extraordinaire voyage que nous invite Monique Watteau, en nous racontant l'histoire d'Elisabeth. La sûreté d'un art insolite, l'audace de la sensualité, l'envoûtement des paysages exotiques, le poids d'un merveilleux toujours concret nous entraînent dans un univers fabuleux, dont Monique Watteau a su faire son domaine. En renouvelant les découvertes de son premier roman *La Colère végétale*, l'auteur a conquis, parmi les jeunes romanciers actuels, une place tout à fait à part et qui lui appartient en propre.

L'auteur invente, aidée par sa connaissance des pays tropicaux, un nouveau fantastique. *Dans toutes les littératures, il n'y a rien de comparable à la peinture des vertes angoisses mortelles, que tente Monique Watteau.*

Albert-Marie SCHMIDT *(Réforme).*

Une langue directe. Un pouvoir d'évocation très grand. Cette simplicité qui, avec des mots presque hors du langage littéraire, fait voir les choses comme si on les touchait.

Robert COIPLET *(Le Monde).*

UN VOLUME : 480 F

PLON